



Заклад Интеллигентский
Константны Носовской
в Академи.

L'HISTOIRE
DE FRANCE.



1840

DE FRANCE

L'HISTOIRE

DE FRANCE



L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE AUX ENFANTS.

PAR

M. LAMÉ-FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

26^e Edition.

Mr. Jm. W. 488.

~~Dr. IV Nr 83.~~

BRUXELLES,

LIBRAIRIE DE J. ROZEZ, ÉDITEUR,

Rue de la Madeleine, 87.

1854

M. M. 4488. DE VIII C. VN. 81.



178620

AVERTISSEMENT.

En adoptant pour l'enseignement élémentaire les Cours d'Histoire racontée aux enfants, dont les divers volumes ont paru successivement depuis dix ans, le public nous a imposé l'obligation de redoubler d'efforts pour nous rendre digne de sa bienveillance.

Déjà l'on a pu remarquer les nombreux changements qui, sans porter atteinte au plan général de notre collection, ont été opérés dans nos différents ouvrages; et nous aurions manqué évidemment au but d'utilité que nous nous sommes proposé, si nous n'avions donné tous nos soins à rendre simple et facile l'étude de l'histoire de France, avec laquelle il est si important que les enfants puissent être familiarisés de bonne heure.

Mais en même temps, nous avons jugé que s'il était nécessaire que nos jeunes lecteurs eussent la mémoire meublée de faits et de notions historiques, qui les disposassent à recevoir par la suite un enseignement plus complet, nous avons jugé, dis-je, qu'il n'importait pas moins de leur inculquer sur cette histoire, dès leurs premiers pas, les idées saines et judicieuses que nous devons aux savants modernes qui s'en sont occupés avec tant de persévérance et de succès.

D'après l'opinion d'un grand nombre de personnes, qui ont consacré leur vie à l'éducation de la jeunesse,

l'enseignement élémentaire proprement dit n'a véritablement atteint son but que lorsque, sagement gradué et proportionné à l'intelligence et à l'âge des élèves, il pose dès le principe, les bases solides et constantes d'une instruction plus étendue. La manière de concevoir l'histoire, et par conséquent de la présenter, ne peut certainement pas être la même pour tous les âges ; mais, pour fonder un système d'études historiques, il importe que ses principes soient uns, fixes et invariables, depuis les premières lectures que l'on essaie auprès des plus jeunes enfants, jusqu'aux résumés lumineux qui n'appartiennent qu'aux limites les plus élevées de l'enseignement.

C'est à marcher vers ce but que nous nous sommes attaché en publiant cette nouvelle édition de notre Histoire de France (1), persuadé que c'était là surtout qu'il devenait indispensable de s'arracher à l'ornière de la routine, pour rentrer dans les voies larges et rationnelles que nous ont tracées depuis quinze ans les réformateurs du système historique.

Le travail et la réflexion nous ont conduit à un autre principe dont l'application nous a paru devoir être éminemment féconde ; il s'agit de l'enseignement simultané de la géographie et de l'histoire.

Jusqu'à ce jour on avait considéré la géographie comme devant faire l'objet d'une étude spéciale, indépendante de toute autre connaissance ; et d'après ce système on avait rempli la tête des enfants de définitions techniques et de termes généraux ; en un

(1) Quelques personnes, au suffrage desquels nous attachons un prix infini, auraient désiré que le titre d'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A LA JEUNESSE, fût substitué à celui que nous avons adopté dans les premières éditions de cet ouvrage ; mais cette transformation nous eût obligé à changer entièrement notre plan général, et nous avons dû, quoique à regret, nous renfermer dans le cadre primitif.

mot, on s'était occupé de construire la magnifique charpente d'un édifice dont l'achèvement paraissait impossible, à peu près comme dans l'ancien enseignement on avait imaginé que la chronologie était toute l'histoire, lorsqu'elle n'en est que le squelette. Cette opinion, fondée sur une longue observation et sur les résultats de la théorie et de la pratique, nous a déterminé à appeler, dans notre Cours élémentaire, l'attention des élèves sur le théâtre des événements que nous leur racontons, et l'histoire de France nous a paru une carrière éminemment favorable au développement de ce principe, puisqu'il est impossible de bien concevoir l'histoire d'une nation sans suivre pas à pas la formation successive de son territoire.

C'est ici le lieu d'appuyer ce mode d'enseignement de l'autorité des résultats presque incroyables obtenus, par l'excellente méthode de M. le professeur Lévi, sur de jeunes auditeurs, chez lesquels il parvient à développer simultanément l'intelligence, la raison, les sentiments et la mémoire des lieux et des faits. La supériorité de cette méthode, à la fois logique et mnémonique, est depuis plusieurs années reconnue et constatée par l'expérience; et l'on ne saurait mettre en balance l'instruction acquise par les élèves de ce professeur, en un petit nombre de leçons, avec celle que, dans la plupart de nos écoles publiques ou particulières, les enfants n'obtiennent qu'après avoir passé par toutes les lenteurs de l'enseignement ordinaire.

En terminant cet avertissement, il est peut-être à propos de faire remarquer que l'Histoire de France devant être mise la dernière entre les mains de la jeunesse, puisque son étude doit être précédée de celle des autres peuples et des autres temps, nous avons cherché parfois à élever un peu notre diction, sans perdre de vue la lucidité, qui doit être notre

principal mérite : nous n'avons fait en cela que suivre l'impulsion de plusieurs professeurs distingués, qui ont désiré que cet ouvrage pût être également profitable aux jeunes personnes dont le goût est déjà plus formé, et l'intelligence entièrement développée.

La nouvelle édition que nous publions aujourd'hui diffère, en plusieurs points assez importants, de celles qui l'ont précédée : c'est ainsi que nous avons donné quelques développements à diverses périodes. et notamment au règne de Louis XIV, que nous avons présenté antérieurement sous un point de vue auquel on a reproché, avec raison sans doute, quelque puérité. Mais le changement le plus remarquable auquel nous nous sommes décidé, c'est l'introduction des *synchronismes*, qui met ainsi chaque époque de l'histoire de France en rapport direct avec les faits correspondants de celles des autres nations. Il nous a paru que cette amélioration ferait mieux sentir la connexion intime qui lie l'une à l'autre toutes les parties de notre Cours.

C'est aux parents et aux instituteurs, à qui nous devons déjà tant de reconnaissance, à juger cette innovation, par l'usage qu'ils pourront en faire, et nous nous estimerons heureux s'ils veulent bien encore cette fois nous tenir compte des nouveaux efforts que nous avons tentés pour mériter leur suffrage.

NOTA. Pour la chronologie, on se servira utilement de l'ouvrage intitulé : LES DATES ET LES FAITS, PANTHEON CLASSIQUE, N° 53.

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE AUX ENFANTS.

LA GAULE ET LES GAULOIS.

(Depuis l'an 50 avant J.-C. jusqu'à l'an 406 de l'ère chrétienne).

Lorsque vous avez lu l'Histoire de la république romaine, mes jeunes amis, vous n'aurez pas sans doute manqué de remarquer que l'une des principales conquêtes de Jules César fut celle de la Gaule, ce beau pays qu'on nomme aujourd'hui la France.

Avant que je vous dise ce qui se passa autrefois dans cette contrée, et que je vous nomme les personnages célèbres auxquels elle a donné naissance, il serait nécessaire que vous apprissiez à connaître sur une carte géographique les fleuves principaux, les chaînes de montagnes, les villes importantes de ce grand État, afin d'être plus à même de comprendre les événements dont il a été le théâtre.

Remarquez donc d'abord, mes chers enfants, que les anciens donnaient le nom de Gaule à tout ce vaste territoire compris entre le Rhin, l'Océan, la Méditerranée,

les Alpes et les Pyrénées ; qu'elle renfermait plusieurs provinces qui ne font plus partie de la France actuelle, et qu'elle est arrosée par un nombre de fleuves et de rivières, dont plusieurs méritent une attention particulière.

Parmi ces fleuves, distinguez surtout le Rhin, qui coule au nord-est de la Gaule et la sépare de la Germanie, que l'on nomme aujourd'hui l'Allemagne. Ce fleuve, qui est l'un des plus rapides de l'Europe, est souvent mentionné dans les premiers temps de notre histoire, et vous ne sauriez trop vous appliquer à connaître son cours.

A peu de distance du Rhin, vous trouverez sur la carte la Meuse, grande rivière qui coule du sud au nord, et va se jeter comme ce fleuve dans l'Océan. Autrefois le cours de cette rivière était entièrement compris dans l'intérieur de la Gaule ; sous plus d'un rapport elle mérite de fixer votre attention, mais aujourd'hui une partie des provinces que traverse la Meuse appartient au nouveau royaume des Belges.

En descendant sur la carte du nord au midi, vous rencontrerez la Seine, cette rivière remarquable qui passe à Paris, et dont les bords sont à présent couverts d'une multitude de villes, de villages et de maisons de campagne.

Il en est de même de la Loire, autre rivière dont le cours a beaucoup plus d'étendue que celui de la Seine, puisqu'elle traverse la majeure partie des provinces gauloises, et les divise presque entièrement en deux parties égales. Les Romains donnaient le nom d'Aquitaine à toute la partie de la Gaule comprise entre la Loire, l'Océan et les Pyrénées, et cette province conserva longtemps cette dénomination, que vous ferez bien de ne point oublier.

La Loire, qui prend sa source dans de hautes montagnes situées vers le midi de la Gaule, n'est d'abord qu'un tout petit ruisseau qu'il vous serait aisé de franchir ; mais ensuite elle devient une belle rivière, qui porte même de grands vaisseaux, lorsqu'elle approche des côtés de l'ouest, où elle se jette dans la mer.

Il me serait impossible de vous nommer tous les fleuves qui traversent la Gaule en différents sens ; mais je vous prie de distinguer le Rhône et la Saône, qui, après avoir pris leur source dans les montagnes que vous voyez à l'est de ce pays, se réunissent en un seul lit pour suivre, vers la Méditerranée, leur cours rapide et majestueux. C'est à l'embranchement de ces deux fleuves que se trouve située la ville de Lyon, l'une des plus anciennes et des plus commerçantes de France.

La plupart de ces montagnes, situées à l'est de la France, ne font plus aujourd'hui partie de ce royaume. L'une des chaînes qu'elles forment entre elles porte le nom de Jura, et elles appartiennent à la république suisse, que le Rhin sépare de l'Allemagne actuelle.

L'ancienne Gaule renfermait un grand nombre de villes riches et peuplées, dont les principales sont indiquées sur la carte : elles portaient le titre de cité, parce que leurs habitants se gouvernaient eux-mêmes, à l'exemple des citoyens de l'ancienne Rome, qui, comme vous savez, se réunissaient fréquemment dans leur forum pour élire leurs magistrats et délibérer en commun sur les affaires publiques.

Ces cités, à l'imitation de cette antique capitale du monde, étaient ornées de somptueux monuments, tels que des bains publics, des aqueducs, des palais, des temples, des théâtres et des cirques, où se célébraient des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces, et des jeux de différentes espèces. C'étaient les Romains qui avaient introduit chez les Gaulois l'usage de ces monuments et le goût de ces spectacles, auxquels ils se portaient avec non moins de passion que les peuples de l'Italie.

Vers le même temps à peu près, il arriva que des prêtres chrétiens se répandirent dans les Gaules, et propagèrent parmi la population de ces contrées, jusqu'alors adonnée au culte des faux dieux, la connaissance de l'Évangile, qui, comme vous savez, est la doctrine de

Jésus-Christ. Malgré les persécutions que plusieurs méchants empereurs, ainsi que vous l'avez vu dans un autre livre, dirigèrent contre les nouveaux chrétiens, il n'y eut bientôt plus un Gaulois qui ne voulût recevoir le baptême, ce qui contribua plus que toute autre chose à rendre les habitants de la Gaule doux et humains, de farouches et guerriers qu'ils avaient été jusqu'alors ; car vous devez vous rappeler que le terrible Brennus, qui mit Rome à deux doigts de sa perte, et que vainquit le dictateur Camille, conduisait une armée de Gaulois ; et ce fut encore une troupe de cette même nation qui fut exterminée en Grèce par la foudre et les tempêtes, au moment où elle allait saccager le fameux temple de Delphes.

Avant leur conversion au christianisme, les anciens peuples de la Gaule, auxquels on donnait originairement le nom de Celtes, professaient une grande vénération pour les prêtres de leurs faux dieux, auxquels ils donnaient le titre de druides, ces druides qui habitaient de préférence les vastes forêts dont la Gaule était alors couverte, sacrifiaient à leurs divinités des victimes humaines, et surtout de pauvres petits enfants dont ils imaginaient que le sang était plus agréable à ces dieux, qu'ils supposaient féroces comme leurs adorateurs.

L'usage de ce culte affreux avait entretenu parmi la nation celtique une humeur farouche et cruelle, que la religion chrétienne seule put faire disparaître. Il ne resta de ces mœurs barbares des Celtes que leur langage, qui ne fit place qu'après plusieurs siècles à la langue latine, que parlaient indistinctement tous les sujets de l'empire romain, et dont un grand nombre de mots sont restés mêlés à notre langue française.

Ce que je viens de vous dire de la Gaule et de ses premiers habitants suffira, j'espère, mes jeunes amis, pour vous donner une juste idée de ce pays, sur lequel vous allez avoir beaucoup d'intéressantes histoires à écouter.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE ROMAINE.

- 44 av. J.-C. Cesar assassiné dans le senat.
 31. Bataille d'Actium. — Fin de la republique romaine.
 14 apres J.-C. Mort d'Auguste. — Avenement de Tibère.
 63 Mort de Neron.
 138-161. Règnes d'Antonin et de Marc-Aurele.
 161-284. Decadence rapide de l'empire.
 284. Diocletien.
 313. La paix donnée à l'Église par Constantin.
 379. Theodose le Grand.
 395. Honorius et Arcadius partagent l'empire romain.

L'INVASION DES BARBARES.

(Depuis l'an 406 jusqu'à l'an 481.)

Il y avait déjà plusieurs centaines d'années, mes jeunes amis, que les Romains s'étaient rendus maîtres de la Gaule, et ils avaient couvert ce pays d'une multitude de monuments dont les debris excitent encore aujourd'hui notre admiration, lorsque des nations barbares, presque toutes originaires de la Germanie, franchirent le Rhin, et se répandirent de proche en proche sur toute la surface des provinces gauloises, où elles exercèrent de terribles ravages.

Quoique ces barbares ne fussent pas tous sortis du même pays, on dit qu'ils appartenaient pour la plupart à la même race que les Teutons, ces nations sauvages que Marius vainquit autrefois en Italie, ainsi que vous avez pu le voir dans l'Histoire romaine, et leur aspect répandit la terreur au milieu de la population des Gaules.

Parmi ces barbares on remarquait les Visigoths, dont je vous ai déjà parlé dans un autre livre; les Burgondes, dont les ancêtres habitaient les bords de la Vistule, et, enfin, les Francs, peuple qui avait quitté par troupes les forêts de la Germanie, pour venir de l'autre côté du Rhin chercher un climat plus doux et du butin à enlever : ces derniers n'avaient point de demeures fixes, et ils se plai-

saient à parcourir tantôt un pays, tantôt un autre, comme le font encore aujourd'hui, dans l'empire de Russie, quelques tribus tartares, ou, en Afrique, certaines peuplades arabes qui ne vivent que de pillage.

Maintenant il faut que je vous dise quel était le butin qui attirait ainsi cette multitude de barbares dans les Gaules : c'étaient des esclaves, des troupeaux, des étoffes et des meubles d'or et d'argent, dont ils dépouillaient les Gaulois pour les transporter dans leurs déserts ; car il était bien rare alors de voir un Franc rester en arrière lorsque ses compagnons regagnaient leurs solitudes, et préférer les douceurs d'une vie paisible à cette existence guerrière et périlleuse.

Si je vous expliquais quelle était la figure et le costume de ces aventuriers terribles, lorsqu'ils parurent dans les Gaules, vous comprendriez aisément l'effroi que leur apparition répandit dans toute cette contrée. Leurs longs cheveux étaient retroussés sur le sommet de leur tête ; deux énormes moustaches leur tombaient de chaque côté de la bouche, et couvraient leurs lèvres épaisses ; ils portaient sur leur épaule une espèce de pique garnie de fer et armée de crochets, dont ils se servaient comme d'un grappin pour entraîner les hommes, ou enlever les choses qui leur convenaient. Enfin ils étaient armés d'une *francisque*, sorte de hache à double tranchant, dont ils faisaient usage avec beaucoup d'adresse dans les batailles.

Le reste de leur accoutrement répondait à cette figure étrange ; leur vêtement se composait d'un habit de grosse toile, serré autour du corps et sur les membres, et leurs pieds étaient chaussés d'une espèce de guêtres de peau de cheval. Le plus souvent ils combattaient la tête nue, et une longue chevelure graissée de beurre rance était à leurs yeux la plus belle de toutes les coiffures.

Je vous laisse à penser, mes bons amis, ce que devinrent les malheureux Gaulois lorsqu'ils virent arriver chez eux des hommes d'une figure aussi effrayante ; leur ter-

reur fut si grande qu'ils ne cherchèrent même pas à se défendre et se laissèrent emmener en esclavage pêle-mêle avec leurs troupeaux, ou à la suite des chariots sur lesquels les barbares chargeaient tout ce qu'ils enlevaient dans les campagnes.

Dans ce temps-là les empereurs romains étaient si faibles et si découragés, qu'ils n'avaient point de soldats à opposer à ces bandes sauvages, dont les courses se renouvelaient à tout moment dans les provinces gauloises ; aussi furent-ils obligés de souffrir que des troupes de Francs, après avoir dévasté une partie de ce beau pays, s'établissent enfin entre le Rhin et la Meuse, d'où ils purent bientôt se livrer à des incursions dans les Gaules aussi souvent que cela leur plaisait. Les premiers Francs qui se décidèrent à s'arrêter ainsi dans cette contrée reçurent le nom de Saliens, parce qu'ils se fixèrent à peu de distance de l'Océan, sur les bords d'une rivière que l'on nommait alors Ysala, qui arrose une partie de la Belgique actuelle : les autres Francs qui vinrent après eux s'établirent non loin du Rhin, et furent désignés sous celui de Ripuaires, ce qui voulait dire alors « hommes de la rive, » dans leur langue teutonique.

Nous retrouverons bientôt dans cette histoire ces tribus de Francs saliens et de Francs ripuaires, avec lesquelles il faudra que nous fassions plus ample connaissance, puisqu'ils devinrent par la suite les maîtres de toute la Gaule, et furent les aïeux de la nation française. Mais il s'écoula bien des années avant qu'ils se décidassent à s'établir définitivement de l'autre côté de la Meuse, parce que la plupart d'entre eux préféraient ne pas s'éloigner de la Germanie, où étaient restées un grand nombre de tribus de la même nation.

Quant aux autres barbares, comme ils traînaient avec eux leurs femmes, leurs enfants, leur troupeaux, et tout ce qu'ils possédaient, ils se hâtèrent de traverser les Gaules, où les Visigoths se fixèrent de l'autre côté de la

Loire, et formèrent un puissant Etat, dont Toulouse devint la capitale, tandis que les Burgondes, s'approchant des montagnes de l'Est, fondèrent aussi un royaume qui reçut d'abord le nom latin de *Burgundia*, et plus tard celui de Bourgogne.

Les Visigoths, qui n'étaient pas aussi sauvages que les Francs, et qui, d'ailleurs, étaient chrétiens, lorsque ceux-ci adoraient encore les divinités scandinaves dont parle la Mythologie, furent bien accueillis dans toutes les cités du midi de la Gaule; et les Burgondes, qui dans leur pays étaient presque tous menuisiers ou charpentiers, se mirent à exercer leur profession dans les contrées où ils s'arrêtèrent; c'est sans doute pour cela qu'on trouve encore à présent, dans les départements qui faisaient autrefois partie du royaume de Bourgogne, beaucoup de gens occupés à faire toutes sortes d'ouvrages en bois; et vous saurez que c'est dans ce pays que se fabriquent la plupart des jouets d'enfants, que l'on vend ensuite à Paris et dans les autres villes de France.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE ROMAINE.

410. Sac de Rome par Alaric.

451. Attila ravage les Gaules et l'Italie.

— Bataille de Ghâlons-sur-Marne.

455. Genséric, roi des Vandales d'Afrique, saccage Rome.

476. Romulus-Augustule, dernier empereur. — Fin de l'empire d'Occident.

LE BAPTÊME DE CLOVIS.

(Depuis l'an 481 jusqu'à l'an 511.)

Près de cent ans s'écoulèrent, mes jeunes amis, et il arriva bien des événements avant que chacun de ces peuples barbares eût pris dans les Gaules la place qui lui convenait; les Visigoths et les Burgondes furent les premiers

à se fixer, ainsi que nous venons de le voir, et ce fut un bonheur pour le pays qu'ils occupèrent ; mais les Francs, d'une humeur plus turbulente, eurent bien de la peine à renoncer à l'existence vagabonde qu'ils avaient menée jusqu'alors : toujours stationnés de l'autre côté de la Meuse, ils continuèrent à lancer de petites troupes de pillards sur les provinces voisines, d'où il se retiraient, suivant leur coutume, aussitôt qu'ils avaient amassé autant de butin qu'ils pouvaient en emporter.

Mais voilà que, parmi les Saliens, il se trouva un chef plus hardi que les autres, qui, réunissant une partie de sa tribu, s'avança de ce côté-ci de la Meuse jusqu'à Tournai, l'une des principales villes de ce pays, et en fit sa demeure habituelle. Cet audacieux aventurier se nommait Clovis, et il appartenait à la famille des Mérowings ou Mérovingiens, la plus illustre de la tribu salienne, parce qu'elle descendait d'un ancien roi franc nommé Mérowig, ce qui, dans la langue des barbares, voulait dire « éminent guerrier. »

Or, ce serait une erreur de croire que les rois de ce temps-là fussent, comme les princes que l'on a vus depuis en Europe, de très-grands personnages, auxquels chacun ne parlait qu'avec respect, et qui gouvernassent tout un royaume en disant : Je veux. Les rois francs étaient tout simplement des guerriers plus braves ou plus heureux que leurs compagnons d'armes, que ceux-ci choisissaient pour chefs dans les courses qu'ils voulaient entreprendre. Il fallait donc aussi qu'ils fussent plus hardis, plus entreprenants, et quelquefois aussi plus féroces que leurs soldats eux-mêmes, afin de s'en faire craindre et respecter. Leur seule distinction était de porter leurs longs cheveux graissés d'huile parfumée, au lieu du beurre rance dont se servaient les autres Francs, et cette chevelure était la principale marque de leur dignité, car dès qu'elle était coupée, ils perdaient toute autorité sur leurs sujets. C'est pour cela que vous entendrez souvent

les premiers chefs des Francs désignés sous le nom de *rois chevelus*.

Ces princes étaient habituellement accompagnés d'un certain nombre de guerriers qu'ils attachaient à leur personne, moyennant quelques présents, tels qu'un cheval de bataille, une francisque, ou une autre arme de guerre; ces guerriers portaient le nom de *leudes*, ce qui veut dire fidèles, et ils formaient autour du maître qu'ils avaient choisi une garde nombreuse et déterminée.

Clovis donc était le chef, ou, si vous l'aimez mieux, le roi des Saliens stationnés à Tournai, et c'était de là qu'il se mettait en marche avec son armée, qui ne comptait guère plus de cinq ou six mille combattants, pour aller enlever, soit aux Gaulois qui habitaient entre la Meuse et la Loire, soit aux autres barbares eux-mêmes, leurs esclaves et leur butin. Mais, comme il n'était pas moins rusé qu'entreprenant, et que, d'ailleurs, il trouvait bons tous les moyens qui lui étaient utiles, il finit par devenir le plus puissant de tous les princes francs, qui, comme lui, faisaient métier de dévaster la Gaule, et fit si bien, tantôt par la ruse, tantôt par la force, qu'il transporta sa demeure de Tournai à Paris, autrefois nommée Lutèce par les Romains, et qui n'était alors qu'une toute petite ville, comprise entre deux bras de la Seine. Il parvint même à faire périr par trahison le roi des Francs ripuaires, qui lui portait ombrage, et se trouva ainsi en peu d'années le seul chef des Francs répandus depuis le Rhin jusqu'à la Loire.

Il ne faut pas vous étonner, mes jeunes amis, si, à propos de ce prince fameux, qui passe ordinairement pour le premier roi des Francs et le fondateur de leur monarchie, je vous parle de la ruse et de la trahison qu'il employait assez fréquemment contre ses ennemis : de tels moyens sont sans doute fort peu honorables pour un prince, qui devrait toujours se montrer vaillant et magnanime, et ne s'élever que par de glorieuses victoires; mais ce

sont là les habitudes des peuples barbares et encore aujourd'hui la ruse est si familière aux sauvages de l'Amérique, qu'on en a vu quelquefois demeurer pendant plusieurs jours et plusieurs nuits blottis sous un buisson, ou immobiles sur une branche d'arbre, pour y guetter l'ennemi qu'ils voulaient frapper.

Clovis, par son habileté et son astuce, plus encore que par son courage, étant devenu le seul roi des Francs, prit pour femme une belle princesse nommée Clotilde, qui était la fille d'un roi de Bourgogne. Cette princesse était chrétienne, et elle n'avait pas moins de vertus que de beauté : aussi lorsqu'elle fut mariée, et qu'elle vit Clovis, comme tous les hommes de sa nation, adorer les fausses divinités de son pays, elle s'en affligea sincèrement et pria Dieu de toute son âme pour que Clovis se fît baptiser et embrassât la religion chrétienne, qui rend les hommes plus doux et plus humains, en leur apprenant à se corriger de leurs défauts.

C'était l'usage parmi les Francs, même lorsqu'ils habitaient encore leurs forêts de Germanie, de se disperser sur toute la surface du pays qu'ils occupaient, pour y passer l'hiver et se reposer de leurs fatigues. Alors les chefs ne conservaient autour d'eux que leurs fidèles, c'est-à-dire ceux qui s'étaient attachés à leur service ; mais lorsqu'ils se furent répandus dans les Gaules, au lieu de donner à leurs leudes, comme auparavant, des chevaux de bataille et des francisques, ils leur distribuèrent, autour de la demeure qu'ils avaient choisie, des champs avec des esclaves pour les cultiver. Ces champs, ainsi partagés, reçurent le nom de *terres saliques*, parce que les Saliens furent les premiers qui en firent usage, et Clovis eut soin d'en accorder un grand nombre à ses compagnons, pour qu'ils se tinssent sans cesse réunis autour de sa personne, et fussent toujours disposés à former son armée.

Mais lorsque les premiers jours du printemps avaient

reparu, on voyait les Francs accourant de toutes les parties de la Gaule, se montrer en armes autour de leur roi, et former une assemblée que l'on nomma un champ de Mars, où ils décidaient de quel côté ils recommenceraient à guerroyer, et surtout à chercher de nouveau butin; le roi était alors obligé de les conduire où ils voulaient aller, et vous n'aurez pas de peine à croire qu'avec de pareils sujets, Clovis n'était pas toujours sûr d'être obéi. Je vais même vous raconter à cette occasion une histoire qui vous fera voir que le roi des Francs n'était certainement pas leur maître.

Avant que Clovis se fût rendu plus puissant que tous les autres chefs de la même origine, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il arriva un jour qu'après un combat meurtrier il s'empara de la ville de Soissons, qui appartenait à l'un de ses ennemis. Cette malheureuse ville fut pillée et saccagée de fond en comble, et chacun des vainqueurs rapporta au camp le butin qu'il avait fait, pour être partagé en commun, selon la coutume des barbares.

Il y avait là, parmi une multitude de choses précieuses de toute espèce, un magnifique vase d'or orné de ciselures, que Clovis trouva si beau, qu'il demanda au soldat qui l'avait enlevé dans une église de le lui abandonner pour sa part du butin; mais cet homme grossier, au lieu de céder au roi ce vase qu'il convoitait, aima mieux le briser en mille pièces en le frappant de toutes ses forces avec sa masse d'armes.

Il n'en fallait pas tant, mes bons amis, pour mettre ce prince fort en colère, car Clovis était d'un naturel très-empporté, et comme il était accoutumé à tout arracher de gré ou de force, il souffrait avec peine qu'on osât lui résister; mais dans ce moment il dissimula son ressentiment, et n'osa pas, à la face de toute l'armée, punir le soldat qui lui avait désobéi d'une manière aussi grave.

Maintenant il faut que vous sachiez qu'une masse d'ar-

mes était une espèce de massue de fer, garnie de pointes, dont on se servait à la guerre à cette époque, et bien longtemps encore après pour assommer ses ennemis ; et, comme cette massue était fort pesante, il fallait être très-fort pour pouvoir seulement la soulever.

A quelque temps de là, le roi, qui n'avait point oublié la désobéissance de son soldat, passa une revue de ses troupes, et fit sortir cet homme du rang pour le réprimander de quelques fautes légères qu'il venait de commettre ; mais celui-ci s'étant baissé dans ce moment pour ramasser quelque chose, le roi, qui portait aussi une masse d'armes, lui fendit la tête d'un seul coup, en le frappant, dit-il, comme il avait frappé le vase à Soissons.

La reine Clotilde fut très-affligée lorsqu'elle apprit la mauvaise action que Clovis avait commise, en s'abandonnant ainsi à un mouvement de colère et de rancune ; mais elle ne se rebuta point pour cela et continua de prier Dieu avec ferveur de toucher l'âme du roi, persuadée qu'il deviendrait meilleur et plus humain s'il consentait à se faire baptiser et à embrasser la religion chrétienne, qui ne permet jamais de s'abandonner à de si coupables violences.

Dans ce temps-là, il arriva précisément que Clovis se vit forcé de marcher avec son armée à la rencontre d'un nouveau peuple germanique qui, ayant passé le Rhin, prétendait chasser les Francs de la Gaule. Les Allemands, c'était ainsi que l'on nommait ce peuple, étaient aussi braves et beaucoup plus nombreux que les soldats de Clovis, et ils devaient être suivis de plusieurs autres barbares qui auraient bientôt exterminé toute la nation franque.

Clovis s'étant avancé au-devant d'eux, les rencontra dans un endroit appelé Tolbiac, où s'engagea une terrible bataille qui coûta la vie à un grand nombre de soldats de part et d'autre. Le roi des Francs, malgré son habileté et son courage, faillit être pris ou tué dans la mêlée, et pendant un instant la victoire parut près de lui échapper.

Mais en ce moment, mes enfants, Clovis se souvint que

la reine lui avait souvent parlé de la bonté de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent dans leur détresse, et au plus fort de la bataille, il s'écria qu'il se ferait chrétien avec toute son armée, si le Dieu de Clotilde lui accordait la victoire.

Il n'eut pas plus tôt dit ces mots, que ses soldats reprirent courage. Les Allemands, au contraire, frappés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, et la fortune se déclara pour le roi des Francs.

Alors Clovis reconnaissant que c'était au Dieu de Clotilde qu'il devait la défaite de ses ennemis, fit savoir à cette princesse qu'il avait résolu de recevoir le baptême, et la joie qu'elle en ressentit fut si grande, que peu s'en fallut que cette bonne nouvelle ne la fit mourir de plaisir.

En effet, peu de temps après, le roi pria un saint évêque, nommé Rémi, de le baptiser avec trois mille de ses soldats dans l'église de la ville de Reims, où il y eut une belle cérémonie dont on n'a jamais perdu le souvenir.

C'est en mémoire de cet événement remarquable que l'usage s'établit, plusieurs siècles après, d'amener en grande pompe les rois français dans la même cathédrale de Reims, non pas pour les y baptiser, parce qu'ils étaient toujours baptisés en naissant, mais pour y recevoir la couronne au milieu d'une cérémonie religieuse à laquelle on donnait le nom de Sacre du roi.

Un grand nombre de Francs suivirent l'exemple de Clovis et reçurent le baptême peu de temps après lui; mais il y en eut encore beaucoup d'autres qui continuèrent à adorer les faux dieux. Ce fut seulement par la suite des temps que toute leur nation se convertit au christianisme, qui, depuis cette époque, a toujours été la religion pratiquée dans les Gaules.

Vous trouverez dans plusieurs livres, mes jeunes amis, et surtout au bas de beaucoup d'estampes, Clovis désigné comme le premier roi de France : c'est une erreur dont il faut vous défendre, parce que du temps de Clovis il n'y

avait encore ni royaume de France, ni peuple français. Les Gaules, dont vous savez que ce prince n'occupait que la partie entre le Rhin et la Loire, étaient alors habitées par des Gaulois, des Burgondes et une multitude d'autres barbares, parmi lesquels les Francs n'étaient que des étrangers. C'était de ces derniers seulement que Clovis était le roi; mais il parvint successivement à étendre sa domination sur les contrées méridionales situées de l'autre côté de cette rivière, et dont les Visigoths s'étaient d'abord emparés. Il défit même et tua de sa propre main, dans une bataille livrée auprès d'un lieu nommé Vouglé, le roi de ces peuples guerriers, qui, pour ne point se soumettre à l'obéissance des Francs, passèrent les Pyrénées, et allèrent fonder en Espagne une puissante monarchie.

Quoique Clovis, parmi les Francs saliens, ait le premier embrassé le christianisme, plusieurs chefs de sa famille, et entre autres son aïeul Mérowig, son père, Childéric I^{er}, avaient conduit avant lui des bandes de Francs dans l'intérieur des Gaules; et c'est à cause du premier de ces princes que l'on a donné le nom de Mérovinges à toute la suite des rois de la même dynastie, qui régnèrent successivement sur la nation franque.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 476. Odoacre, roi d'Italie.
- 493. Grandeur de Theodoric, roi des Ostrogoths.
- 495. Fondation de l'heptarchie en Bretagne.
- 507. Invasion des Visigoths en Espagne.

LES ENFANTS DE CLODOMIR.

(Depuis l'an 211 jusqu'à l'an 588.)

Si vous voulez vous faire une idée de ce qui eut lieu dans les Gaules après la mort de Clovis, vous pouvez vous

imaginer ce que deviendrait le petit jardin de cette maison, si vous le partagiez entre vous tous pour y cultiver des fleurs, ou y recueillir des fruits, selon votre bon plaisir. L'un prendrait de ce côté, où il y a des groseilles et des tulipes, l'autre préférerait celui-ci, où s'élève un beau cerisier; un troisième s'emparerait de ce coin de terre, où il pourrait étudier sa leçon à l'ombre de ce poirier chargé de fruits à demi mûrs; un quatrième enfin ferait choix çà et là, dans le jardin, de plusieurs endroits où il pourrait à son gré cultiver des fleurs qui aiment la fraîcheur, ou d'autres qui se plaisent au soleil.

Eh bien! ce fut précisément ce qui se passa, mes bons amis, dans l'empire des Francs, lorsque les quatre fils de Clovis se divisèrent entre eux, à peu près selon leur convenance, le vaste royaume que leur avait laissé leur père. Ces princes, que suivaient un bon nombre de leudes, et autour desquels les guerriers francs dispersés dans les Gaules venaient volontiers se rallier, s'établirent chacun sur une partie du territoire, et formèrent ainsi quatre royaumes, auxquels ils donnèrent le nom de la ville qu'ils avaient choisie pour leur capitale, de sorte qu'il y eut à la fois dans le seul pays que les Francs avaient occupé sous Clovis, un roi de Paris, un roi de Soissons, un roi de Reims et un roi d'Orléans.

Aucun de ces princes, à la vérité, n'était bien recommandable par ses qualités, parce que, dans ce temps-là, tous les hommes étaient plus ou moins sauvages ou grossiers; mais les deux plus cruels furent sans contredit Clotaire, roi de Soissons, et Childebart, roi de Paris, qui persécutèrent les enfants de leur frère Clodomir, roi d'Orléans, pour s'approprier l'héritage de ce malheureux prince, qui avait été tué dans une bataille contre les Burgondes.

Le roi Clodomir, en mourant, avait laissé trois petits garçons que la reine Clotilde, leur grand'mère, avait amenés à Paris pour les faire élever sous ses yeux; et elle les

aimait tendrement, parce qu'ils étaient sages et obéissants.

Childebert était naturellement d'un caractère très-jaloux ; il ne pouvait souffrir que la reine, en sa présence, caressât ses petits-fils, qui ne se plaisaient qu'auprès d'elle, tant elle était bonne et affectueuse pour eux. Ce méchant prince fit partager ses mauvais sentiments à son frère Clotaire, qui ne valait pas mieux que lui, et tous deux résolurent, d'un commun accord, de faire périr les pauvres enfants, afin qu'on ne leur donnât pas la couronne de leur père lorsqu'ils seraient devenus grands.

Clotaire vint donc à Paris comme pour visiter son frère, et tous deux annoncèrent hautement qu'ils allaient conduire leurs petits neveux dans le royaume de leur père, pour leur partager les trésors que ce prince avait laissés.

La reine Clotilde crut, comme tout le monde, ce que disaient ces méchants, et lorsqu'ils lui demandèrent de leur confier ses enfants pour les mener dans leur royaume, elle fut transportée de joie, et ordonna qu'on mit aux jeunes princes leurs plus beaux habits, afin qu'ils ne manquaient de rien pendant le voyage ; ensuite elle les embrassa avec tendresse avant leur départ, en leur disant qu'elle espérait qu'ils deviendraient des rois sages et vaillants comme leur père Clodomir l'avait été.

Ces pauvres enfants partirent donc bien joyeux, et croyant qu'ils allaient jouir de tout le bonheur imaginable ; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on les avait trompés, car au lieu d'être conduits dans les palais qu'on leur avait promis, ils furent jetés séparément dans des prisons obscures, où on ne leur laissa pas même la consolation de gémir ensemble.

Je ne saurais vous dire, mes bons amis, quel fut le désespoir de ces petits princes lorsqu'ils se virent traités avec tant de barbarie ; chacun d'eux se prit à pleurer amèrement dans son cachot, et ils ne pouvaient s'empêcher de verser des torrents de larmes en pensant au temps où ils étaient comblés de caresses et de présents par leur bonne-

maman : ce n'était pourtant pas le plus grand malheur qui leur fût réservé, et vous allez voir quel sort les attendait.

C'était par l'ordre de Clotaire et de Childebart qu'ils avaient été ainsi jetés dans des cachots ; mais ces cruels n'étaient point encore satisfaits, et ils ne pouvaient plus demeurer en repos tant que leurs neveux seraient vivants, parce qu'ils appréhendaient que les leudes de Clodomir ne vissent arracher ses enfants de leur prison, ou peut-être que la reine Clotilde, instruite de leurs mauvais desseins, ne leur ordonnât de lui renvoyer ses petits-fils.

Un jour donc que cette princesse était dans un appartement de son palais des Thermes, autrefois bâti auprès de Lutèce par l'empereur Julien, et dont les restes existent encore au milieu de Paris, elle vit tout à coup paraître devant elle un des officiers de Childebart, tenant d'une main une paire de ciseaux et de l'autre un poignard. Je vous laisse à penser quel fut l'effroi de la vieille reine à l'aspect de cet homme, dont la figure était aussi atroce que le message dont il était chargé ; mais elle fut bien autrement épouvantée, lorsqu'elle entendit ce misérable lui annoncer qu'il était envoyé par Clotaire et Childebart pour lui demander si elle voulait que ses petits-fils fussent égorgés, ou seulement qu'on les privât de leur chevelure.

C'est ici le lieu de vous rappeler quelle idée s'attachait parmi les Francs à ces longs cheveux, privilège distinctif de la race des Mérovinges, dont la privation entraînait leur exclusion du trône, et de plus les condamnait à une prison perpétuelle.

A ce message terrible, et surtout à la vue des ciseaux et du poignard, la reine fut si troublée qu'elle faillit perdre la raison : dans son désespoir, elle s'écria qu'elle aimait mieux cent fois que ses enfants cessassent de vivre que de les voir privés de leurs longues chevelures, puisque, après cela, ils ne pourraient plus devenir rois.

C'était sans doute la douleur qui faisait parler ainsi la

bonne Clotilde, qui, d'ailleurs, ne pouvait imaginer que ses fils fussent assez cruels pour faire périr de pauvres enfants qui ne leur avait fait aucun mal.

Le barbare officier alla reporter à Clotaire la réponse de la reine, et ce prince envoya aussitôt chercher deux des petits princes dans les cachots où ils étaient enfermés, et les fit amener devant lui et devant Childebart, qu'il avait fait avertir secrètement.

Lorsque les enfants entendirent ouvrir les verroux de leur prison, et qu'on leur eût appris qu'ils allaient être conduits devant leurs oncles, ils ne doutèrent pas qu'ils ne touchassent enfin au moment d'être heureux, et quittèrent avec joie ce triste séjour, où ils avaient déjà tant pleuré. Mais ces pauvres petits ne savaient à quel sort ils étaient réservés.

Dès qu'ils furent arrivés dans le palais, l'impitoyable Clotaire saisit par un bras l'ainé de ses neveux, et, le renversant à terre, lui plongea le poignard dans le cœur : le malheureux petit prince expira sur-le-champ en poussant un grand cri.

Le second enfant qui vit cet affreux spectacle, se jeta aux genoux de son oncle Childebart, et le supplia en pleurant si fort de ne pas le faire périr comme son frère, que ce prince, tout cruel qu'il était, ne put se défendre d'un moment de pitié, et voulut empêcher Clotaire de commettre un nouveau crime.

Mais ce dernier prince avait le cœur plus dur qu'un rocher, et il entra dans une telle colère contre Childebart de ce qu'il voulait épargner ce sang innocent, qu'il le menaça de le frapper lui-même du poignard dont il était encore armé : celui-ci, effrayé d'une pareille violence, détourna la tête avec horreur pour ne pas être témoin de ce second meurtre, que Clotaire accomplit alors sans opposition.

Il ne restait plus après cela que le plus jeune des trois enfants de Clodomir, qui se nommait Clodoald ; mais lorsque Clotaire voulut aussi le mettre à mort, on ne le

trouva plus dans sa prison, d'où, pendant la nuit, les leudes de son père étaient venus l'enlever. Cette nouvelle adoucit le chagrin de la reine Clotilde, qui pourtant ne put jamais se consoler de la mort de ses deux petit-fils, qu'elle avait tant aimés.

Le prince Clodoald, lorsqu'il fut devenu grand, était si bon et si charitable, qu'il passa toute sa vie à secourir les pauvres et les malheureux ; et au lieu de réclamer cette couronne royale qui avait causé la perte de ses frères, il se coupa lui-même les cheveux et se retira près de Paris, dans un endroit où il mourut, et auquel depuis ce temps-là on donna le nom de Saint-Clodoald ou de Saint-Cloud.

C'est dans ce lieu que se voit maintenant un château royal, entouré de beaux jardins, où vous aurez remarqué sans doute de magnifiques cascades, si l'on vous a conduits, en France, de ce côté.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 518. Dynastie justinienne à Constantinople.
- 533. Publication du code Justinien.
- 534. Conquête de Bélisaire en Afrique et en Italie.
- 550. Ruine de l'empire des Ostrogoths, par Narsès.

LE REPENTIR.

(Depuis l'an 558 jusqu'à l'an 565.)

Lorsque les enfants de Codomir eurent ainsi cessé d'exister, Clotaire et Childebert partagèrent avec leur frère Thierrî, roi de Reims, les domaines de ce prince, et entreprirent ensemble de grandes guerres contre les Visigoths, auxquels ils enlevèrent le reste des provinces gauloises qu'ils possédaient encore de l'autre côté de la Loire ; de sorte que ces peuples, qui avaient autrefois occupé une grande partie de la Gaule, ne posséderent bientôt plus de

ce côté des Pyrénées qu'une seule province appelée la Septimanie. Vers le même temps les rois francs détruisirent le royaume de Bourgogne, et jamais encore la puissance de cette nation n'avait paru si formidable.

Après cela les Francs, qui venaient de remporter de si grands avantages sur les autres barbares en chassant ceux-ci des Gaules, et en soumettant ceux-là par la force de leurs armes, se trouvèrent maîtres absolus de ce vaste pays; mais ils ne firent pendant bien longtemps que parcourir en troupes, sans s'y établir, les provinces situées de l'autre côté de la Loire; et si quelquefois on vit les rois chevelus venir, à l'exemple des anciens empereurs romains, s'asseoir, couverts d'un manteau de pourpre, dans les cirques de Nîmes et de Toulouse, il s'écoula encore beaucoup d'années avant que leur domination sur ces contrées méridionales devînt simple et régulière; ils préféreraient à tout autre séjour celui des provinces plus rapprochées de leur Germanie, où des nations nombreuses, restées de l'autre côté du Rhin, demeuraient encore associées à leur puissance.

N'allez pas croire, pourtant, mes jeunes amis, que Clotaire et Childebert, qui venaient de se couvrir du sang de leurs petits neveux, ne furent pas punis de leur scélératesse, et qu'une prospérité toujours croissante devint leur partage. Après la mort de leur frère Thierrî et de son fils Théodebert, l'un des plus vaillants princes de son temps, dont ils s'approprièrent aussi l'héritage, ces deux méchants se brouillèrent, sans doute parce qu'ils avaient horreur l'un de l'autre, et ils eurent bien des maux à souffrir pendant le reste de leur vie.

D'abord leur mère, la bonne reine Clotilde, ne voulant plus demeurer avec aucun d'eux, se retira dans une ville éloignée, où elle passa sa vie à prier Dieu de toucher leurs cœurs, et de leur inspirer le repentir de leurs fautes; ensuite Chramnès, fils de Clotaire, à l'instigation de son oncle Childebert, oublia le respect qu'il devait à son père,

et se révolta contre lui, ce qui était certainement un grand crime ; mais Dieu permit sans doute que Clotaire trouvât des ennemis parmi ses propres enfants, lui qui avait fait périr avec tant de cruauté les enfants de son frère Clodomir.

A quelque temps de là, Childeberr mourut sans que personne le regrettât, parce qu'il avait passé sa vie entière à faire du mal, et Clotaire, devenu ainsi le seul roi, non-seulement des Francs qui s'étaient établis dans les Gaules, mais aussi des tribus de la même origine qui habitaient encore la Germanie, prit le nom de Clotaire I^{er} ; mais quoiqu'il fût plus puissant que jamais prince des Francs ne l'avait été, il n'en fut pour cela ni meilleur ni plus heureux.

Pendant la révolte de Chramnès n'était point encore apaisée, et Clotaire, au comble de la colère, se décida à marcher en personne avec un grand nombre de soldats contre ce fils rebelle, qui s'était retiré en Bretagne, l'une des provinces gauloises que baigne l'Océan : là, Chramnès, ayant osé livrer bataille à son père, fut complètement défait, et tomba au pouvoir des soldats du roi, au moment même où il cherchait à s'embarquer sur un vaisseau avec sa femme et ses filles. Quelqu'un se hâta d'aller demander à Clotaire ce qu'il voulait qu'on fit de cette pauvre famille.

Vous connaissez déjà ce prince pour un homme si impitoyable, mes enfants, que vous ne serez point surpris sans doute du nouvel acte de barbarie auquel il se livra : dans sa colère, il demanda d'abord où était son fils, et lorsqu'on lui eut répondu qu'on l'avait fait entrer dans une chaumière, où il était gardé à vue avec sa famille, il ordonna qu'on le liât à des poteaux, ainsi que sa femme et ses petites filles, avec des chaînes de fer, et qu'ensuite on mît le feu aux quatre coins de cette mesure. Cet ordre cruel fut exécuté, et ces infortunés périrent dans les flammes, sans que personne osât les secourir, tant on redoutait la vengeance de ce monstre.

Aussitôt que ce crime affreux fut consommé, le barbare Clotaire sentit s'élever dans son âme des remords déchirants ; car c'était son propre sang qu'il venait de répandre, et quelque méchant qu'il fût, il ne put songer sans horreur que son malheureux fils venait d'être sacrifié à une odieuse colère.

De ce moment, son palais lui devint insupportable ; on le voyait errer dans les campagnes, le visage pâle et le front meurtri des coups qu'il s'était donnés dans son désespoir. Chacun fuyait son approche avec effroi, craignant qu'il ne se livrât à quelque nouvelle furie.

Tantôt il se prosternait dans les églises pour prier Dieu de lui pardonner ses crimes ; tantôt il allait visiter les sages et les saints personnages de son temps, en les suppliant de lui indiquer quelque remède contre ses souffrances ; mais personne ne pouvait le soulager, parce que ses remords étaient la juste punition de tous les maux qu'il avait causés.

Une pareille existence n'était pas supportable, et bientôt, en effet, il mourut consumé de chagrin et de repentir ; mais son désespoir dura autant que sa vie, et dans ses derniers moments encore, il s'écriait qu'il voyait bien que Dieu était plus puissant que tous les rois de la terre.

Cette effrayante histoire doit nous apprendre, mes jeunes amis, que jamais une mauvaise action ne demeure impunie ; et Clotaire, malgré toute sa puissance, ne put pas se consoler d'avoir été criminel, quoiqu'il parût n'avoir plus rien à craindre de personne, et qu'il eût fait périr tous ceux qui lui portaient ombrage.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

564. Fondation du royaume de Lombardie par Alboin.

565. Mort de Bélisaire.

568. Exarchat de Ravenne.

LES FRANCS D'AUSTRASIE.

(Depuis l'an 565 jusqu'à l'an 575.)

Aussitôt que le roi Clotaire I^{er} fut mort, ainsi que je viens de vous le raconter, mes bons amis, quatre de ses fils, qui lui survécurent, partagèrent entre eux son vaste royaume, comme l'avaient fait ceux de Clovis. Or, vous savez que ce royaume s'était bien accru depuis le temps de ce dernier roi ; car non-seulement il comprenait tout le pays des Saliens et des Ripuaires, ainsi que celui des Visigoths et des Burgondes, mais encore beaucoup de peuples barbares, restés de l'autre côté du Rhin, consentaient à obéir au roi des Francs, parce qu'il était de la race chevelue des Mérowings.

Tout ce vaste empire fut donc divisé entre les fils de Clotaire, et chacun d'eux s'en alla demeurer dans une grande ville, dont il fit sa capitale. Mais Charibert, l'un de ces princes, roi de Paris et d'Aquitaine, étant mort peu de temps après, les trois autres s'emparèrent de ses Etats, et il n'y eut plus dans tout l'empire des Francs que trois rois : Chilpéric, roi de Neustrie ; Sigebert, roi d'Austrasie, et enfin Gontran, roi de Bourgogne.

Maintenant, il faut que je vous dise quelles étaient les parties de la Gaule auxquelles on donnait alors les noms d'Austrasie et de Neustrie, et dont je viens de vous parler pour la première fois. L'Austrasie, mes chers amis, était le pays autrefois occupé par les Francs ripuaires, et compris entre le Rhin et la Meuse. On lui donnait ce nom parce qu'elle était située du côté de l'orient, qui est celui où le soleil se lève.

La Neustrie, au contraire, était la contrée resserrée entre la Meuse et la Loire, sans y comprendre le pays des Bretons ; on la nommait ainsi parce qu'elle était située vers l'occident, qui est le côté où le soleil se couche.

Il faudra tâcher de vous familiariser avec les dénomi-

nations de ces royaumes, dont vous retrouverez souvent les noms dans ce livre et dans d'autres; et lorsque vous les reconnaîtrez parfaitement sur la carte, rien ne vous sera plus facile que d'en garder le souvenir.

Quoique les fils de Clotaire fussent ainsi devenus de grands rois, Sigebert, roi d'Austrasie, dont la capitale était Cologne, se trouvait encore plus puissant que ses frères, parce que c'était à lui qu'étaient échues en partage les nations germaniques que le Rhin séparait des Gaules. Ces peuples étaient sauvages autant qu'intrepides, et ils n'attendaient qu'une occasion pour se répandre à leur tour sur ces provinces où les Francs avaient acquis tant de richesses.

Or, Sigebert avait pris pour femme une belle princesse nommée Brunehaut, qui était fille d'un roi des Visigoths d'Espagne, et pour laquelle il avait un grand attachement.

De son côté, Chilpéric, roi de Neustrie, avait épousé une sœur de Brunehaut, qui était aussi une bonne et vertueuse princesse, et que l'on nommait Galzuinde; mais voilà que, peu de jours après ses noces, cette femme infortunée fut trouvée morte dans son lit, sans que personne put soupçonner quelle main avait osé commettre ce crime effroyable.

Il y avait alors à la cour de Chilpéric une jeune fille appelée Frédégonde, qui était, dit-on, d'une merveilleuse beauté, mais dont le cœur était encore plus mauvais que son visage n'était aimable. Frédégonde n'était qu'une simple paysanne, lorsqu'on la fit venir à la cour de Neustrie pour y être suivante de la reine; mais Chilpéric l'ayant remarquée, la trouva si belle, qu'il résolut de la prendre pour femme, et il eut l'indignité de consentir à ce qu'on fit périr secrètement la pauvre Galzuinde, pour mettre Frédégonde à sa place.

En apprenant la mort de cette princesse, Brunehaut, qui aimait beaucoup sa sœur, se livra à un grand désespoir; mais bientôt, sachant que Frédégonde avait osé

s'emparer de la couronne de Galzuinde, et se faire proclamer reine, elle ne fut plus maîtresse de son ressentiment et décida Sigebert à déclarer la guerre à son frère. Le roi d'Austrasie marcha donc contre Chilpéric avec une armée qu'il rendit encore plus formidable en appelant à son aide un grand nombre de chefs barbares, qui accoururent de Germanie, suivis d'une multitude de soldats farouches et impitoyables, pour ravager le royaume de Neustrie.

Les Neustriens, à la vérité, n'étaient pas moins braves que les Austrasiens; mais ceux-ci faisaient plus souvent la guerre entre eux, et tandis que les Francs de Neustrie étaient devenus doux et pacifiques depuis leur séjour dans les Gaules, ceux d'Austrasie, au contraire, étaient demeurés rudes et belliqueux par leur contact continu avec les nations germaniques. Aussi le roi Sigebert remporta-t-il la victoire sur son frère, qu'il chassa même de Paris, et peut-être allait-il lui ôter la couronne avec la vie, lorsque Frédégonde, à qui ce moyen était familier, envoya secrètement contre Sigebert deux lâches assassins, qui, l'ayant surpris, le percèrent d'un poignard empoisonné, et le laissèrent mort sur la place.

Ce meurtre arrêta les victoires des Austrasiens; mais il ne mit point un terme à la haine mutuelle de Frédégonde et de Brunehaut; car la première, profitant du moment où la reine d'Austrasie était plongée dans la douleur et la consternation, la fit surprendre par des gardes, et jeter dans une étroite prison avec son fils Childebert II, qui n'avait que cinq ans, défendant, sous peine de la vie, que personne visitât la reine prisonnière.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

568. Meurtre d'Alboin par Rosamonde.

570. Première apparition des Turcs dans l'Asie Mineure.

— Naissance de Mahomet à la Mecque.

575. Victoire de Chosroes sur les Romains d'Orient.

LA REINE FRÉDÉGONDE.

(Depuis l'an 575 jusqu'à l'an 581.)

Cependant Brunehaut, captive, ne vivait plus que dans des trances affreuses, et chaque fois que l'on ouvrait la porte de sa prison, il lui semblait voir entrer de farouches soldats qui venaient lui arracher son fils ou l'égorger sous ses yeux. Cette terreur devint un si effroyable supplice pour elle que les leudes d'Austrasie lui ayant fait offrir secrètement d'enlever le jeune prince, et de le transporter dans son royaume, elle préféra se séparer de ce cher enfant, et consentit à le confier à leurs soins.

Malheureusement il n'était point facile de faire sortir le petit roi de la prison, ni de tromper la vigilance des gardes qui l'entouraient, et la reine ne trouva d'autre moyen de salut que de le mettre dans une corbeille qu'elle descendit pendant la nuit du haut des murailles, avec une corde, sans que personne s'en aperçût. Un homme dévoué reçut la précieuse corbeille, et en peu d'instants le jeune Childebert se trouva au milieu des braves Austrasiens qui avaient combattu pour son père, et qui s'empressèrent de le reconnaître pour roi. Mais comme cet enfant était trop jeune pour les gouverner, ils placèrent auprès de lui un de leurs principaux chefs, qui, sous le titre de maire du palais, eut la garde du jeune monarque, et gouverna l'Austrasie en son nom.

C'est pour la première fois sans doute que vous rencontrez dans vos lectures, mes jeunes amis, le titre de maire du palais, qu'il est nécessaire de bien comprendre. Ces officiers étaient de très-grands seigneurs, auxquels obéissaient tous les gouverneurs du royaume, et après avoir été de simples domestiques de rois, ils avaient fini par devenir les chefs de leurs leudes, et les premiers magistrats du royaume.

Quoique la reine Brunehaut fut restée fort triste après le départ de son enfant, à qui elle pensait sans cesse, et

qu'elle eût très-souvent les yeux rouges à force de pleurer, elle était encore si belle et surtout si intéressante par ses malheurs, que le prince Mérovée, fils de Chilpéric, l'ayant visitée dans sa prison, malgré la défense de Frédégonde, ne put s'empêcher de l'aimer et lui demanda si elle voulait être sa femme.

Brunehaut avait bien envie de refuser cette offre, car elle ne pouvait se consoler de la mort de Sigebert; mais Mérovée lui ayant juré de protéger le petit roi d'Austrasie, et de le sauver de tous les dangers qui environnaient son enfance, cette tendre mère ne lui résista plus, et consentit à ce qu'un pieux évêque, nommé Prétextat, les mariât secrètement, quoique le prince n'eût point demandé le consentement du roi son père, dont il craignait le ressentiment.

Frédégonde n'avait jamais pu souffrir Mérovée, parce qu'il était le fils d'une autre femme de Chilpéric; aussi, lorsqu'elle apprit que ce jeune prince avait osé devenir le mari de Brunehaut, elle courut en avertir le roi, qui entra dans une fureur épouvantable de ce que son fils ne lui avait point demandé la permission d'épouser sa prisonnière.

Cependant Mérovée, informé de la colère de son père, et ne sachant comment se dérober à son indignation, avait eu le temps de se réfugier dans une église avec sa femme, espérant que le roi, qui le poursuivait, respecterait cet asile, ouvert même aux plus grands criminels. En effet, Chilpéric n'osa pas arracher son fils du pied des autels; mais il lui fit faire de si belles promesses, que ce prince, trop confiant, vint se jeter à ses pieds et solliciter son pardon.

Le roi, touché de compassion à la vue de son fils repentant, allait peut-être lui ouvrir ses bras, lorsque la cruelle Frédégonde, qui ne le quittait pas d'un instant, faisant saisir le jeune prince par ses gardes, avant même que son père eût pu parler, ordonna qu'on lui coupât les

cheveux sur-le-champ, et qu'on le jetât dans un cloître, d'où il ne devait plus sortir.

Maintenant il faut que je vous dise, mes enfants, qu'un cloître dans ce temps-là, et bien de siècles encore après, était une vaste maison où se réunissaient volontairement un certain nombre d'hommes pieux pour y passer leur vie à prier Dieu et à remplir d'autres devoirs de religion; on donnait le nom de moines à ceux qui embrassaient cette existence, dont ils ne pouvaient plus s'affranchir tant qu'ils vivaient. Il y avait alors dans les Gaules un grand nombre de ces établissements, la plupart environnés de fortes murailles, et plutôt semblables à des prisons qu'à des lieux de retraite; et Frédégonde, en faisant enfermer Mérovée dans un de ces cloîtres, prétendait l'obliger à embrasser la vie monastique et à renoncer ainsi au trône, dont elle avait voulu le rendre indigne en le privant de sa longue chevelure.

Cette femme implacable, qui nourrissait un profond ressentiment contre l'évêque Prétextat de ce qu'il avait marié Mérovée avec Brunehaut, poursuivit ce saint personnage avec le dernier acharnement, et sa vengeance ne fut satisfaite que lorsqu'elle l'eut fait poignarder par un assassin, au pied même de l'autel où il venait de célébrer la messe.

Quant à Brunehaut, les leudes d'Austrasie exigèrent qu'elle fût rendue à son fils, et elle retourna dans son royaume; mais dès ce moment sa vie entière ne fut plus qu'une suite de malheurs. Pendant son absence, les maires du palais, profitant du jeune âge de Childebart II, étaient devenus les véritables rois d'Austrasie, et ce n'était plus que d'eux seuls que les chefs des Francs consentaient à recevoir des ordres.

L'infortuné Mérovée ne survécut pas longtemps à la disgrâce dont il avait été frappé. Parvenu à s'échapper du cloître où on l'avait enfermé, il était sur le point de passer en Austrasie, dans l'espoir d'y joindre Brunehaut,

lorsque des soldats de son père se mirent à sa poursuite, et le prince se voyant au moment de tomber entre leurs mains, préféra la mort au sort qui l'attendait s'il était repris. Il supplia un ami qui l'accompagnait de le percer de son épée, et les gardes de Chilpéric n'arrivèrent que lorsqu'il eut cessé de vivre.

Tous ces meurtres étaient l'ouvrage de la terrible Frédégonde, qui semblait ainsi l'emporter sur tous ceux qu'elle haïssait, lorsqu'au milieu de tant de prospérités, elle fut elle-même frappée d'une affliction qu'elle avait certainement bien méritée.

Cette reine avait deux petits garçons qu'elle aimait bien vivement (si toutefois un être aussi méchant peut aimer quelque chose); en une seule nuit, ces deux jeunes princes moururent de la même maladie; et Frédégonde, au lieu de reconnaître dans ce coup du ciel la juste punition de ses crimes, n'eut d'autre pensée que de trouver de nouvelles victimes.

Cependant Frédégonde, ne sachant à qui s'en prendre du double malheur qu'elle venait d'éprouver, fit amener en sa présence quelques vieilles femmes de Paris qui prétendaient être sorcières, parce qu'il se trouvait dans cette ville des gens assez ignorants pour se faire dire leur bonne aventure par elles, moyennant quelques pièces de monnaie.

La reine ordonna donc à ces prétendues sorcières de lui indiquer ce qui avait fait mourir si promptement ses deux fils, comme si ces pauvres créatures eussent pu en savoir quelque chose; mais quand elle vit qu'elles ne pouvaient rien lui apprendre, elle leur fit endurer toutes sortes de tourments, jusqu'à ce qu'elles déclarassent qu'elle-mêmes avaient causé la mort des petits princes, en faisant usage de certains secrets de leur art, pour satisfaire plusieurs personnes qui haïssaient Frédégonde, et dont cette furie avait résolu la perte.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela, mes

jeunes amis ; mais ces misérables femmes aimèrent mieux accuser des innocents pour obéir à la reine, que de souffrir plus longtemps les tortures auxquelles elles avaient été soumises.

Tous ceux qu'elles avaient eu la faiblesse de nommer périrent dans les supplices, et parmi eux quelques-uns des plus grands seigneurs de Neustrie. Ainsi la douleur de Frédégonde causa la perte de plusieurs hommes honnêtes qui étaient complètement étrangers au prétendu crime dont on les accusait.

Je suis sûr que vous dites déjà, comme moi, qu'il n'y eut jamais au monde une aussi méchante créature que cette Frédégonde ; mais vous allez voir par un nouveau trait que rien n'était au-dessus de l'atrocité de cette femme.

Un soir que le roi Chilpéric revenait de la chasse, où il avait passé presque toute la journée, il fut frappé d'un coup de poignard par un homme que l'on ne reconnut pas d'abord, et qui disparut aussitôt dans l'obscurité. Le monarque tomba de son cheval et expira peu d'instant après. Ce fut avec horreur que, le lendemain, chacun apprit que le roi avait été poignardé par un jeune homme appelé Landri, qui était le favori de la reine.

Alors personne ne douta que Frédégonde ne fût encore l'auteur de ce meurtre, dont elle accusa hautement Brunehaut et les Austrasiens. Quoiqu'elle n'ignorât pas les soupçons qui planaient sur Landri, elle continua de le garder auprès d'elle, et le fit même maire du palais du jeune Clotaire son fils : ce qui était la plus haute dignité du royaume, en Neustrie comme en Austrasie.

Quoique le sort de Chilpéric eût été bien affreux, puisque ce fut dans sa propre famille qu'il rencontra ses plus implacables ennemis, personne, parmi les Francs, ne le regretta, parce que c'était en accordant toute sa confiance à la plus méchante des femmes qu'il avait causé le malheur de tant d'innocents, et la perte d'une partie de sa race.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

573. Avènement de l'empereur Maurice en Orient.

583. Invasion des Avars dans l'empire.

LA MORT DE BRUNEHAUT.

(Depuis l'an 584 jusqu'à l'an 621.)

Clotaire, fils de Chilpéric I^{er} et de Frédégonde, n'était âgé que de six mois lorsque, par la mort de son père, il se trouva roi de Neustrie. Sa mère s'était flattée de régner à sa place jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même; mais les seigneurs neustriens refusèrent d'obéir à cette méchante femme, et ce fut Gontran, oncle du jeune monarque et roi de Bourgogne, qui devint son tuteur et celui de son royaume.

Gontran n'était pas un mauvais prince; mais les Francs d'Austrasie, auxquels il refusa de livrer Frédégonde, qu'ils réclamaient pour la punir de tous ses crimes, lui suscitérent mille embarras qui rendirent son règne bien pénible. Par un reste de pitié pour cette femme scélérate, il voulut bien cependant ne pas l'abandonner à ses ennemis; mais, ne pouvant lui-même supporter sa présence, il la relégua dans cette même ville de Rouen, où naguère Brunehaut, par ordre de cette princesse, avait subi une dure captivité.

A cette époque, mes enfants, il était si ordinaire de voir des princes égorgés par leurs parents ou leurs sujets, que Gontran, quoiqu'il ne fit de mal à personne, ne pouvait s'empêcher de trembler pour sa propre vie. Un jour donc qu'une foule de peuple était réunie dans une vaste église, il éleva la voix au moment où le prêtre allait commencer la messe, et supplia les assistants de le laisser vivre encore trois ans, afin, dit-il, qu'après ce temps, Childebert II, roi d'Austrasie, qui commençait à devenir

grand, pût à son tour protéger son petit cousin Clotaire.

Pendant ce temps, Frédégonde se voyant abandonnée de tout le monde (car un pareil monstre avait trouvé des complices, mais n'avait jamais eu d'amis) était tombée dans un désespoir affreux de n'être plus une grande reine comme auparavant, et surtout de n'avoir plus le pouvoir de se venger de ses ennemis. Au fond de sa retraite, elle ne pouvait pardonner à Gontran de l'avoir ainsi confinée, ni oublier la haine qu'elle nourrissait depuis tant d'années contre Brunehaut et son fils Childeberr, qui lui avait échappé si heureusement lorsqu'il n'était qu'un enfant. Toute prisonnière qu'elle était, elle trouva encore le moyen de satisfaire sa soif de vengeance, et paya des misérables capables de tous les crimes, qui empoisonnèrent ce dernier prince pendant un repas.

Le vieux Gontran ne survécut pas longtemps à son neveu Childeberr II, et leur mort fut le signal de nouveaux malheurs et de nouvelles guerres; les Francs d'Austrasie et ceux de Neustrie se disputèrent les débris du royaume de Bourgogne, et Frédégonde, profitant de ce moment de trouble pour sortir de sa prison, reparut à la cour de son fils Clotaire, qui n'avait encore que treize ans; elle y redevint souveraine maîtresse comme par le passé, et Dieu sait toutes les méchancetés qu'elle aurait encore faites, si la mort n'était venue la surprendre au moment peut-être qu'elle y pensait le moins; car la Providence permet quelquefois que les grands coupables tombent ainsi tout à coup entre ses mains redoutables, sans avoir eu le temps de se repentir.

Cependant le jeune roi de Neustrie, que l'on appelle Clotaire II, pour le distinguer de son aïeul Clotaire, dont je vous ai raconté l'histoire, grandissait sous les yeux de Landri, ce maire du palais qui avait assassiné Chilpéric, et cet homme lui avait appris de bonne heure à détester Brunehaut, qu'il lui représentait comme l'ennemie de sa famille.

Depuis la mort de son fils Childebert, la reine d'Austrasie s'était chargée d'élever ses petits-fils, dont l'ainé, tout jeune encore, se nommait Thierrî; mais au lieu d'en faire des princes généreux et vaillants, elle avait eu soin de leur donner une si mauvaise éducation, qu'ils étaient tout à fait incapables de gouverner leur royaume, et surtout de se faire respecter des chefs austrasiens qui, pour la plupart, étaient des hommes turbulents, et difficiles à contenir. Cette ambitieuse princesse agissait ainsi afin qu'ils ne lui redemandassent pas un jour la couronne de leur père, dont elle voulait jouir tant qu'elle vivrait. En même temps, comme elle se méfiait beaucoup des seigneurs qui autrefois avaient été les leudes du roi son mari et ses plus fidèles amis, elle en fit périr plusieurs dans des embûches secrètes et excita ainsi contre elle la défiance de tous les autres. Dès ce moment ces seigneurs indignés, de concert avec les principaux chefs barbares que Sigebert avait appelés autrefois de Germanie, n'attendirent plus qu'une occasion favorable pour se venger d'une manière terrible de cette princesse, avec laquelle ils résolurent de perdre toute la race royale des Mérowings d'Austrasie.

Sur ces entrefaites, le roi Thierrî, étant venu à mourir, laissa quatre petits garçons que leur aïeule voulut encore faire élever à sa manière; mais pour cette fois sa tyrannie devint si insupportable, que ses ennemis prirent la résolution de ne pas différer davantage l'instant de leur vengeance.

Il y avait alors parmi les seigneurs austrasiens un général nommé Varnachaire, qui était très-habile et très-courageux; c'était lui qui commandait les soldats de Brunehaut, lorsqu'elle était obligée de guerroyer contre les Neustriens ou les Bourguignons, et jamais il ne paraissait sur le champ de bataille qu'il ne remportât la victoire.

Or, il faut que vous sachiez que lorsque les rois sont

défiants et injustes, il se trouve toujours autour d'eux des hommes tout prêts à leur faire de faux rapports, dans l'espoir d'obtenir quelque récompense : ce qui est bien affreux de la part de ces gens-là, car il n'y a rien de plus odieux que de calomnier des innocents.

Un jour, quelqu'un de ces calomniateurs vint avertir Brunehaut que Varnachaire ne cessait de se plaindre d'être obligé de la servir : il n'en fallut pas davantage pour mettre la reine dans une colère affreuse, et elle écrivit aussitôt à un homme qui était de ses amis pour lui ordonner de faire périr ce général.

Lorsque la lettre fut achevée, elle voulut la relire avant de l'envoyer ; et comme il arrive souvent à ceux qui s'abandonnent à un premier mouvement de colère, elle regretta d'avoir écrit des choses qui devaient causer la mort d'un si vaillant capitaine et déchira sa lettre en mille morceaux, qu'elle jeta sous la table.

Brunehaut croyait sans doute que personne au monde ne connaîtrait la mauvaise pensée qu'elle avait eue contre Varnachaire ; mais un domestique qui était peut-être gagné par ses ennemis, ramassa soigneusement tous ces petits morceaux de parchemin et alla les porter au général lui-même, qui, après les avoir rapprochés pour les lire, comprit que peu s'en était fallu que, dans un instant d'impatience, la reine ne le fit mettre à mort ; il craignit qu'une autre fois elle ne se ravisât pas assez tôt, et, pour mettre désormais sa propre vie hors de danger, il fit offrir secrètement au roi de Neustrie de lui livrer sa grand-tante et tous ses jeunes cousins pour en faire ce qu'il voudrait.

Vous savez déjà que Clotaire II haïssait mortellement cette princesse : il accepta donc la proposition avec empressement, et promit même à Varnachaire de le faire maire du palais de Bourgogne s'il voulait lui amener la reine pieds et poings liés. Presque tous les seigneurs austrasiens et bourguignons entrèrent dans ce complot, et

Brunehaut ne trouvant plus un seul défenseur, fut livrée au roi de Neustrie, avec tous ses petits-fils.

Ce fut un terrible spectacle, mes enfants, que celui de cette Brunehaut, qui avait été si puissante et pourtant si malheureuse pendant toute sa vie, traînée par des soldats devant le roi, son neveu. Ce prince ordonna aussitôt qu'on la dépouillât du manteau royal dont elle était vêtue, et qu'on lui arrachât la couronne d'or que son front portait encore.

On la revêtit ensuite de misérables haillons, et elle fut promenée pendant trois jours sur un chameau, à la vue des soldats et de la populace, qui l'accablèrent de boue et d'injures ; car la plupart du temps, c'est une satisfaction pour les gens grossiers de maltraiter ainsi ceux qui ont été leurs maîtres, et dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer.

Après ce premier supplice, on amena un cheval sauvage qui n'avait jamais voulu souffrir qu'aucun cavalier le montât ; la pauvre reine fut attachée par les cheveux à la queue de ce fougueux animal, qu'on lâcha ensuite après lui avoir enfoncé dans les flancs des éperons aigus, pour le rendre encore plus furieux.

La malheureuse Brunehaut fut donc traînée par ce cheval, qui s'enfuit avec une effrayante rapidité, et son corps fut bientôt mis en pièces.

Longtemps après la mort de cette princesse, on trouva dans un tombeau les restes de son corps mutilé, et parmi des lambeaux de vêtements, on reconnut un des éperons de fer qui avaient été fixés aux flancs du cheval pour l'exciter dans sa course.

Quant aux petits-fils de Brunehaut, ils furent tous mis à mort par l'ordre de Clotaire II, qui, comme vous voyez, n'était pas moins cruel que son grand-père, et avec eux finit toute cette famille de rois que tant de crimes et de désastres avaient frappée.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

590. Suite du règne désastreux de Maurice en Orient.
 602. Il est égorgé avec sa famille par le centurion Phocas.
 610. Heraclius règne à Constantinople.
 — Son triomphe sur les Perses.

LES MONASTÈRES.

(Depuis l'an 621 jusqu'à l'an 638.)

Vous avez sans doute entendu parler, mes bons amis, du bon roi Dagobert et du grand saint Éloi, dont on a dit bien des choses ridicules, et qui n'ont pas la moindre vérité; mais je vais vous raconter l'histoire véridique de Dagobert, qui était fils de Clotaire II, et celui-ci est peut-être l'un des rois francs dont le nom soit resté le plus populaire.

Clotaire II, devenu maître de l'Austrasie par sa victoire sur Brunehaut et l'extermination de sa famille, voulut réunir ce pays à ses royaumes de Neustrie et de Bourgogne, qu'il gouvernait déjà au moyen de ses maires du palais; mais il s'aperçut bientôt que les seigneurs austrasiens qui s'étaient donnés à lui murmuraient d'être comptés pour si peu de chose dans l'empire des Francs, et il résolut de leur donner pour roi son fils Dagobert, qui était un prince aimable et vaillant. Il céda donc à ce jeune prince cette couronne d'Austrasie, achetée par tant de crimes, et lorsque Clotaire mourut après un long règne, Dagobert se trouva roi de toute la Gaule, et même de plusieurs provinces germaniques, comme son père l'avait été.

A cette époque, mes jeunes amis, les Francs se montraient bien différents de ce qu'ils avaient été du temps de Clovis et de ses fils : au lieu de se tenir sans cesse prêts à faire de nouvelles expéditions, et à former de nouvelles armées, ils s'étaient dispersés sur toute la surface du ter-

ritoire des Gaules, où chacun d'eux avait commencé à cultiver un coin de terre, ou à le faire labourer par des esclaves; mais, selon leur ancienne coutume, ils avaient soin de ne pas s'éloigner de la demeure où leurs anciens chefs s'étaient fixés, comme s'ils eussent voulu les retrouver en cas de besoin.

Chaque année, lorsque la saison de mars était arrivée, on ne les voyait plus accourant de toutes parts, armés de leurs redoutables francisques, presser leurs rois de les conduire à quelque guerre où ils pussent exercer de nouvelles rapines. Le goût de ces courses périlleuses s'était éteint chez la nation franque ainsi disseminée, et il ne se trouvait plus dans ces assemblées, autrefois si tumultueuses, que les capitaines des guerriers barbares, auxquels on donnait le nom de ducs et de comtes, les évêques des cités, décorés du titre de prélats, et enfin les leudes des rois, enrichis de la possession des terres saliques, ou de bénéfices qu'ils tenaient de la munificence royale. Ce mot de *bénéfice*, mes enfants, signifie une terre donnée en présent, comme les chevaux et les armures que les rois francs distribuaient autrefois à leurs compagnons pour les attacher plus fortement à leur service, et s'assurer leur fidélité.

Au milieu de ces assemblées, on remarquait les maires de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, véritables chefs des seigneurs de ces royaumes : celui qui était revêtu de cette dignité chez les Austrasiens portait le nom de Pepin, et on l'a surnommé le Vieux, pour le distinguer de deux autres Pepin dont je vous parlerai par la suite.

Dagobert, qui reconnut dans ce seigneur un esprit supérieur et un caractère turbulent, craignit qu'il ne se mît à la tête des mécontents; il le dépouilla de sa dignité pour en revêtir un duc neustrien, nommé OEga, dont il connaissait la fidélité.

Comme les Austrasiens se plaignaient encore de n'avoir point un roi qui habitât parmi eux, il leur envoya son fils

ainé âgé de trois ans, et le fit roi d'Austrasie sous le nom de Sigebert II, parce qu'il était le second prince de ce nom qui régna sur ce royaume. Le second de ses fils, qui se nommait Clovis II, reçut pour son lot la Neustrie et la Bourgogne, et une assemblée des seigneurs francs et bourguignons approuva ce partage ; mais cette précaution n'empêcha pas que de grands malheurs ne vissent fondre sur la famille des Mérovinges, comme nous le verrons tout à l'heure.

Puisque je vous ai raconté l'histoire du roi Dagobert, mes jeunes amis, il faut que je vous apprenne aussi quel était le grand saint Eloi.

Saint Eloi était le plus habile orfèvre de son temps ; il faisait de très-beaux vases d'or et d'argent, ainsi que d'autres ouvrages du plus grand prix, que le roi plaçait ensuite dans son trésor, qui était fort considérable. En outre, comme Dagobert savait que son orfèvre était un très-honnête homme, il le chargea de garder ces choses précieuses avec les autres richesses du royaume, afin de les exposer aux yeux du peuple dans les occasions solennelles : ce qui n'arrivait que rarement.

Lorsque je vous ai raconté les malheurs de Mérovée, que Frédégonde, après l'avoir privé de sa longue chevelure, fit enfermer dans un cloître, je n'ai pas eu le temps de vous faire connaître quels étaient les moines qui habitaient ces sortes de retraites, auxquelles on donnait aussi le nom de monastères.

Ces moines, dont la seule occupation avait été d'abord de prier Dieu toute la journée, et quelquefois même de se relever la nuit pour chanter des cantiques, rendirent ensuite de grands services à la société, et c'est à eux que nous devons la conservation de beaucoup de connaissances utiles, qui, sans leurs travaux, ne seraient point parvenues jusqu'à nous.

Du temps du roi Dagobert, il y avait très-peu de personnes qui eussent appris à lire et à écrire, et l'on ne sa-

vait pas encore imprimer des livres comme on le fait si aisément à présent : il fallait donc que les livres fussent écrits à la main, et comme ce travail exige beaucoup de soins et de temps, il était très-difficile de s'en procurer, même à prix d'argent ; car si vous vouliez seulement copier un petit volume comme celui-ci, cela vous prendrait pendant bien des jours toutes vos récréations, et encore je doute que votre patience pût aller jusqu'au bout.

Eh bien ! ces moines, qui, pour la plupart, étaient plus instruits que les soldats et les autres hommes de leur temps, parce qu'ils avaient le loisir d'étudier, copièrent un grand nombre de bons livres, qu'ils conservèrent précieusement dans leurs monastères. Au lieu de bâiller ou de dormir toute la journée, lorsqu'ils n'avaient plus rien à faire à l'église, ils s'efforçaient sans relâche de devenir savants, pour instruire ceux qui venaient leur demander des conseils, ou pour leur communiquer les connaissances qu'ils avaient acquises dans leurs livres.

Quelques-uns de vous, sans doute, mes enfants, vont me demander si ces moines ne faisaient jamais autre chose dans toute leur vie que de copier des livres ou de les étudier, parce que vous vous imaginez peut-être que lorsqu'on est devenu grand on n'a plus besoin de rien apprendre ; mais il faut que vous sachiez qu'on peut s'instruire à tout âge, et ces hommes laborieux, pour qui l'oisiveté eût été un grand malheur, savaient même se créer des récréations utiles.

Les uns entreprenaient d'abattre des forêts entières pour labourer la terre et y semer du blé, et les différentes espèces de végétaux dont l'homme se nourrit ; les autres travaillaient à pratiquer des routes pour communiquer d'un endroit à l'autre, ou bien élevaient des espèces de montagnes de terre que l'on nomme des *digues*, pour empêcher les rivières de déborder et d'inonder les campagnes.

Dans d'autres lieux, ils creusaient de grands fossés auprès des marécages pour faire écouler les eaux stagnantes dont les exhalaisons fétides causaient des épidémies meurtrières dans tous les environs ; de sorte qu'il arriva très-souvent que des marais infects, où l'on n'entendait que le coassement des grenouilles, se trouvèrent transformés par leurs travaux en de belles et vastes prairies, où l'on voyait paître de gras troupeaux de bœufs et de moutons.

Vous avez vu, par tout ce que je viens de vous dire, que les moines n'étaient point des paresseux ; leur activité devint même très-profitable aux autres hommes, qui n'auraient point osé entreprendre des travaux aussi considérables, dénués, comme ils l'étaient, des moyens et des connaissances nécessaires. Aussi le roi Dagobert, qui pensait être agréable à Dieu en favorisant ses serviteurs, protégea-t-il beaucoup ces gens laborieux ; il leur accorda un grand nombre de terres à titre de bénéfices, comme les autres rois en avaient distribuée à leurs capitaines et à leurs soldats, et les combla de toutes sortes de richesses, afin de les encourager à continuer leurs travaux ; mais ce prince et ceux qui l'imitèrent commirent une grande faute, en accordant trop de biens à des religieux qui, pour la plupart, avaient fait vœu de pauvreté ; car lorsqu'ils furent devenus riches, beaucoup d'entre eux perdirent toute l'activité qu'ils avaient montrée jusqu'alors et cessèrent entièrement de travailler.

Ce fut aussi pour honorer les moines de Saint-Denis, petite ville des environs de Paris, que Dagobert bâtit dans ce lieu une grande et belle église, qu'il orna d'un grand nombre de magnifiques ouvrages d'orfèvrerie, que saint Eloi fabriqua par son ordre, et dont les colonnes, les voûtes et les murailles furent décorées de superbes étoffes, tissées d'or et d'argent, ou brodées de perles ou de pierres précieuses. Il fit en outre creuser sous cet immense édifice de vastes souterrains, où il ordonna qu'après sa mort on l'enterrât, ainsi que tous les rois francs

qui régneraient après lui; et en effet, depuis ce temps, ces caveaux ont servi de sépulture à la plupart de nos rois.

Dagobert I^{er}, mes bons amis, rendit un service éclatant à son siècle en protégeant les hommes instruits, qui étaient fort rares à cette époque; et cela était d'autant plus louable de sa part qu'il ne savait seulement pas lire, et passerait certainement aujourd'hui pour un ignorant; mais il appréciait le mérite de la science, et faisait grand cas de ceux qui la cultivaient.

Plusieurs de ses successeurs l'imitèrent, en fondant, comme lui, un nombre considérable de monastères, d'hommes et de femmes, qu'ils enrichirent de leurs dons pour se concilier la faveur du ciel et se faire pardonner leurs péchés; mais lorsque ces cloîtres se furent ainsi multipliés dans les Gaules, ils servirent d'asiles à une foule de paresseux qui vinrent y chercher une existence douce et oisive, et, d'utiles qu'ils avaient été d'abord, ces établissements devinrent nuisibles.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

622. Hégire de Mahomet.

629. Ses victoires sur les Kereishites.

632. Mort du prophète à Médine.

— Rapide propagation de l'islamisme.

636. Conquêtes d'Omar et de Kaled en Syrie et en Mésopotamie.

638. Prise de Jérusalem par le calife Omar.

LES ROIS FAINÉANTS.

[(Depuis l'an 638 jusqu'à l'an 655.)]

Les princes dont je vais maintenant vous raconter l'histoire, mes jeunes amis, sont ordinairement désignés sous le nom de rois fainéants, parce qu'ils préférèrent passer

leur temps dans la mollesse et l'oïveté, plutôt que de se donner la peine de faire à leurs sujets tout le bien qu'ils auraient pu leur procurer. Or vous saurez qu'il n'y a rien de plus honteux pour un homme que de mériter le nom de fainéant, qui veut dire lâche ou paresseux.

Cependant il ne faut pas croire que tous ces rois fainéants aient été nommés ainsi à cause de leur paresse ; la plupart d'entre eux n'ont été que de pauvres enfants qui n'avaient plus de père, et que l'on élevait fort mal, afin qu'ils ne fussent bons à rien ; car il n'y a rien de plus malheureux pour un jeune homme que de perdre des parents qui auraient pu lui donner de bons exemples, et lui enseigner tout ce qu'un enfant doit apprendre.

Les fils de Dagobert, Sigebert II, roi d'Austrasie, et Clovis II, roi de Neustrie, ont été les premiers monarques francs flétris du surnom de fainéants. A peine âgés l'un de huit ans, l'autre de quatre, lorsque leur père mourut, tous deux se trouvèrent réduits à un vain simulacre de royauté, le premier sous la domination de Pepin le Vieux, que les Austrasiens avaient rappelé ; le second sous l'empire d'OËga, ce seigneur neustrien à qui Dagobert avait confié la jeunesse de son fils. Chacun de ces deux hommes puissants était décoré du titre de maire du palais de l'un de ces royaumes, et c'était à eux qu'obéissaient les seigneurs francs et bourguignons, et même une partie des chefs barbares qui commandaient aux nations germaniques restées de l'autre côté du Rhin. Les ducs du midi de la Gaule reconnaissaient aussi leur puissance, quoique la plupart n'attendissent qu'une occasion favorable pour s'affranchir d'une monarchie qu'ils voyaient près de devenir le partage de celui qui serait assez habile pour s'en emparer.

Sigebert II ne régna que peu d'années en Austrasie, et sa mort réunit encore une fois ce royaume à celui de Neustrie dans les mains de Clovis II, le plus indolent des monarques que l'on eût jamais vus, si ceux qui lui succé-

dèrent ne l'eussent encore surpassé en mollesse et en nonchalance.

De temps en temps, et lorsqu'il ne faisait ni pluie, ni vent, ni soleil, tant il aurait craint d'avoir trop froid ou trop chaud, ce prince, qui vivait retiré dans un château où il ne pensait qu'à s'amuser, boire, manger et dormir, montait sur un chariot attelé de quatre bœufs blancs dont les cornes étaient dorées, et parcourait lentement les rues de Paris, alors étroites et boueuses, de peur d'être fatigué si son char eût été traîné par des chevaux vifs et fringants.

Pendant ce temps, c'était le maire du palais qui gouvernait le royaume à la place du prince; et comme l'autorité de ce seigneur était sans bornes, personne n'osait contredire ses volontés, pas même le pauvre roi, dont il faisait tout ce qu'il lui plaisait.

Une fois chaque année, le maire du palais permettait au faible Clovis de se montrer en cérémonie à l'assemblée du Champ de Mars, où je vous ai dit que se rendaient les ducs des provinces, les évêques et les leudes royaux, ordinairement accompagnés d'un certain nombre d'hommes de leurs domaines. Alors on couvrait le monarque d'un magnifique manteau de pourpre, on lui mettait sur la tête une couronne d'or, et autour du cou un collier étincelant de pierreries. Ainsi paré, le prince paraissait devant son peuple, mais il ne lui était pas permis de prononcer une seule parole, et surtout de rien ordonner sans l'agrément de son maire du palais.

Aussitôt après, Clovis II était ramené dans son palais, où il avait toutes ses aises, qu'il préférait infiniment aux soucis de la royauté; car lorsqu'on est accoutumé à ne rien faire, on ne peut plus s'arracher à la paresse, qui est pourtant le plus honteux de tous les défauts, puisqu'il faut que tout le monde travaille sur la terre, même les hommes riches et puissants.

De peur que le roi ne s'ennuyât dans son château et ne voulût en sortir, le maire du palais avait grand soin de lui

envoyer de temps en temps, pour le divertir, des baladins qui exécutaient en sa présence des jeux de toute espèce. Quelquefois aussi de prétendus sorciers venaient lui dire sa bonne aventure, ou bien des sauteurs et d'autres charlatans faisaient devant lui mille tours et mille cabrioles.

Tout cela n'empêcha pas qu'un jour le roi Clovis, étant sorti de son palais pour se promener, ne vît des marchands étrangers qui conduisaient une jeune et belle esclave pour la vendre sur un marché à qui voudrait l'acheter ; car dans ce temps-là on vendait ainsi de pauvres gens pour de l'argent comme on vend aujourd'hui des animaux. Ces malheureux étaient ordinairement des hommes et des femmes qui avaient été pris à la guerre ou enlevés par des brigands, comme cela était arrivé à cette jeune fille, qui avait nom Bathilde.

Le roi voulut savoir l'histoire de cette jeune personne, et il apprit bientôt que c'était une jeune princesse d'un pays très-éloigné, qui, se promenant un jour sur le bord de la mer, avait été saisie par des pirates, malgré ses pleurs et ses cris, et transportée sur un vaisseau, où elle n'avait cessé d'appeler sa mère en sanglotant, comme si elle eût pu en être entendue.

Cette aventure donna envie à Clovis de parler à Bathilde, et il la trouva si aimable, si sage et si intéressante, qu'il l'emmena dans son palais, et ne voulut pas avoir d'autre femme ; de sorte que Bathilde, au lieu d'être vendue comme esclave, se trouva tout à coup une grande reine. Mais elle méritait bien ce sort, parce qu'elle était bonne et vertueuse ; et lorsqu'elle fut devenue princesse, elle fit tant de bien aux pauvres, que tout le peuple l'aima à l'adoration.

Clovis II aurait été heureux de passer une longue vie auprès d'une femme si aimable ; mais il mourut de maladie étant encore fort jeune, après avoir recommandé à Bathilde d'avoir soin de trois petits garçons qu'il laissait après lui, chargés du poids de sa couronne.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

639. Conquête d'Amrou en Égypte.
 — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par ordre du calife Omar.
 648. Fin du second empire des Perses.
 655. Assassinat du calife Othman dans une sédition.

LES MAIRES DU PALAIS.

(Depuis l'an 655 jusqu'à l'an 681.)

Clotaire III, roi de Neustrie, et Childéric II, roi d'Austrasie, étaient les fils aînés de Clovis et de la reine Bathilde ; mais comme ils n'étaient encore que des enfants, ce furent, selon la coutume, deux maires du palais qui gouvernèrent ces royaumes à leur place. Quant à Thiéri, leur plus jeune frère, quoique Bathilde eût bien voulu aussi lui donner une couronne, on le laissa à l'écart ; et lorsque sa mère se retira dans un monastère de femmes qu'elle avait fondé à Chelles, auprès de Paris, personne ne fit plus attention à ce pauvre enfant.

Or, il arriva dans ce temps-là que la reine ayant choisi pour maire du palais de Neustrie un homme habile, nommé Ebroïn, qui n'appartenait ni à la classe des seigneurs, ni à celle des évêques, ni même à celle des leudes royaux, ceux-ci virent avec mécontentement son élévation, parce qu'ils se doutaient qu'Ebroïn voudrait abaisser leur orgueil et les réduire à l'obéissance.

Chez les Austrasiens, au contraire, le maire du palais était un duc nommé Vulfoald, que les grands du royaume avaient élevé à cette dignité pour qu'il exerçât à leur profit l'autorité royale ; mais comme ce seigneur n'était que leur égal, il en résulta bientôt qu'un grand nombre de chefs des Francs et de ducs du midi de la Gaule qui, jusqu'alors s'étaient soumis à la puissance du roi d'Austrasie, refusèrent de lui obéir davantage, ainsi qu'au maire qui le représentait.

Sur ces entrefaites , il arriva que Clotaire III, à peine sorti de l'enfance, mourut en Neustrie; Ebroïn, qui ne voulait pas que la mairie de ce royaume lui échappât, alla trouver dans sa retraite le jeune Thierrî, dont lui seul peut-être se souvenait encore, et déposa à ses pieds la marque de la royauté : c'était un diadème orné de pierres, un riche manteau de pourpre magnifiquement brodé, et un superbe sceptre d'or.

Thierrî demeura tout ébloui à la vue de tant de belles choses, et il ne fut pas maître de sa joie lorsqu'on lui eut dit que tout cela allait lui appartenir. Il se laissa donc placer par Ebroïn sur le trône de Neustrie, que son frère Clotaire avait occupé, mais le pauvre prince ne se doutait pas de tous les malheurs qui l'y attendaient.

En effet, dès que les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne eurent appris qu'Ebroïn avait osé donner la couronne à ce jeune prince, que l'on nomma Thierrî II, sans les avoir assemblés pour avoir leur consentement, ils appelèrent à leur aide les grands d'Austrasie, et ayant surpris Ebroïn et son petit-fils, ils leur coupèrent les cheveux à tous les deux, et les renfermèrent dans des cloîtres séparés, d'où ils ne devaient plus jamais sortir.

Après cela, ils offrirent le trône de Neustrie à Childéric II, qui se trouva ainsi roi de toute la Gaule franque. Il fallut pourtant encore qu'il consentît à recevoir de leurs mains, pour maire du palais, un seigneur bourguignon nommé Léger, qui était un homme altier et turbulent, et par dessus tout l'ennemi déclaré d'Ebroïn; mais bientôt Léger s'étant brouillé avec le roi, ce prince, pour le punir, le fit enfermer dans le même cloître où Ebroïn était déjà prisonnier, afin que ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, subissent le supplice de se trouver sans cesse face à face.

Vous voyez par là que les seigneurs francs de cette époque se croyaient tout permis, et qu'ils supportaient avec bien de la peine d'être soumis à l'autorité d'un roi.

Aussi Childéric II ayant, je ne sais pour quel motif, fait lier à un poteau, et frapper de verges un jeune comte austrasien nommé Bodillon, celui-ci jura de laver dans le sang l'affront qu'il venait de recevoir.

Dès que ce honteux châtiment fut connu des grands du royaume, il s'éleva parmi eux un cri d'indignation contre Childéric, qui avait osé infliger à un seigneur un supplice réservé jusqu'alors aux seuls esclaves. Tous les chefs des Francs, en écoutant le récit de Bodillon, regardèrent sa punition comme une insulte personnelle; et après s'être engagés entre eux, par un serment solennel, à tirer tôt ou tard de ce prince une vengeance éclatante, ils envoyèrent consulter Léger dans sa prison sur le moment qu'ils devaient choisir.

A quelque temps de là, Childéric II étant allé à la campagne avec sa femme et ses enfants, l'implacable Bodillon les surprit dans une forêt, et fit tuer sous ses yeux, sans miséricorde, le roi, la reine et l'aîné de leurs fils. Un seul enfant échappa à ses meurtriers, parce qu'il était si petit qu'un serviteur fidèle le cacha sous son manteau, et l'emportant dans le cloître de Chelles, près de celui où s'était retiré la reine Bathilde, le fit élever le plus secrètement possible sous le nom de frère Daniel.

A peine Childéric eut-il rendu le dernier soupir, que les grands qui venaient de commettre ce crime se rendirent à l'abbaye de Saint-Denis, où Thiéri II avait été renfermé, et, tirant de sa retraite ce prince dont la chevelure avait eu le temps de repousser, ils le replacèrent sur le trône dont eux-mêmes l'avaient précipité peu d'années auparavant.

Pendant leur captivité dans le même monastère, Ebroïn et Léger paraissaient s'être réconciliés sincèrement, parce que le vénérable abbé qui se trouvait chargé de leur garde avait refusé de leur ouvrir les portes, jusqu'à ce qu'ils eussent fait serment au pied des autels de ne plus donner au monde le spectacle de leur inimitié; mais

de pareils hommes se jouaient de tout ce qu'il y a de plus sacré. Aussi, le premier usage qu'ils firent de leur liberté, fut-il de se livrer à toute la haine qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, et dont le seul terme devait être celui de leur existence. Léger, tombé au pouvoir de son ennemi, après avoir eu les yeux arrachés, eut la tête tranchée par son ordre; et Ebroïn périt sous le poignard d'un assassin.

Cependant, au milieu de tant de désastres, les Francs se lassaient de voir les forces de leur monarchie s'épuiser par des crimes et des revers qui semblaient désormais attachés à l'existence des Mérovinges; et vous allez voir bientôt quel fut le sort de cette famille de rois, autrefois si illustre et maintenant si avilie.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 655. Commencement de la dynastie des Ommiades, à Damas.
- 669. Meurtre d'Ali.
- 679. Scissions parmi les Musulmans.
— Les douze imans.
- 680. Conquêtes des Arabes dans l'Asie Mineure.

PEPIN D'HÉRISTAL.

(Depuis l'an 681 jusqu'à l'an 695.)

Il y avait dans ce temps-là en Austrasie, mes bons amis, un jeune homme intrépide et ambitieux que l'on nommait Pepin d'Héristal, parce qu'il possédait, sur les bords de la Meuse, un château de ce nom : il était petit-fils, par sa mère, de Pepin le Vieux, dont je vous ai parlé dans l'histoire des rois fainéants, et les seigneurs austrasiens, parmi lesquels il occupait un rang distingué, avaient placé en lui toute leur confiance.

Le prince qui régnait alors sur ce royaume portait le

nom de Dagobert II, et passait pour être fils de Sigebert II, l'un des derniers roi d'Austrasie. C'était, comme tous les Mérowings de cette époque, un véritable roi fainéant au nom duquel il eût été facile à Pepin de gouverner cette contrée; mais cet ambitieux, dédaignant ce fantôme de roi, qui lui était inutile, l'abandonna aux seigneurs révoltés, qui le firent juger par une assemblée d'évêques de leur parti, et le mirent à mort. Après ce meurtre, Pepin eût pu aisément placer la couronne sur sa propre tête; mais il voulut bien encore se contenter du titre de duc d'Austrasie, que personne ne fut assez hardi pour lui contester, et les grands du royaume consentirent à ce que cette dignité demeurât à perpétuité dans sa famille, dans l'espoir de s'assurer les mêmes avantages dans les provinces qu'ils possédaient.

Je vous prie de remarquer que Dagobert II fut le dernier prince revêtu de la royauté d'Austrasie, et que, depuis cette époque, il n'y eut plus chez les Francs de ce pays d'autre puissance que celle de leurs ducs héréditaires.

Pendant ce temps, le faible Thierry III qui depuis la mort d'Ebroïn n'avait pas cessé d'être le jouet des maires du palais, eut l'imprudence de se brouiller avec Pepin, en lui reprochant d'accorder asile en Austrasie à tous les Neustriens mécontents de son gouvernement. Ce fut là le prétexte qui alluma entre les deux royaumes une guerre terrible, dans laquelle les Francs des deux partis entrèrent avec fureur. Ce n'était plus alors une simple querelle entre des seigneurs turbulents, c'était la puissance des ducs d'Austrasie achevant d'accabler la royauté neustrienne. Les deux armées s'étant rencontrées près du bourg de Testry, non loin de la ville de Péronne, il s'engagea en cet endroit une terrible bataille, où la victoire demeura au redoutable Pepin, que les seigneurs austrasiens secondèrent de tout leur pouvoir.

De ce moment, mes enfants, l'autorité de Pepin sur la Neustrie fut aussi solidement établie qu'elle l'était depuis

longtemps sur l'autre royaume : Thierry III, après avoir assisté à la bataille, s'enfuit précipitamment jusqu'à Paris, où le vainqueur, entrant en même temps que lui, l'obligea de le recevoir comme maire du palais.

Cette bataille de Testry, mes enfants, est un événement extrêmement remarquable, en ce qu'elle établit d'une manière définitive la prépondérance des ducs d'Austrasie sur la monarchie neustrienne : il y eut bien encore parfois entre ces deux Etats de nouvelles dissensions et de nouveaux troubles, mais ils furent plutôt occasionnés par l'ambition de quelques seigneurs mécontents que par l'animosité des deux nations, qui désormais n'en formèrent qu'une seule.

Depuis cette époque, Pepin d'Héristal gouverna seul toute la monarchie des Francs, tandis que Thierry III, renfermé dans son palais, se contentait de porter les insignes de la souveraineté, et de se montrer de temps à autre aux yeux de son peuple, couvert du manteau royal, la tête ceinte du diadème, et portant en main le sceptre qu'il avait acheté si cher. Il régna ainsi pendant plusieurs années, comme avait régné son père Clovis II, et méritant, comme lui, le surnom de fainéant.

Quant à Pepin, comme les ducs des nations germaniques et les autres seigneurs francs, après lui avoir prêté main-forte pour abattre la Neustrie, prétendaient s'attribuer la même indépendance que lui-même s'était appropriée, il se trouva bientôt réduit à ses propres leudes, dont il avait augmenté le nombre en multipliant ses dons, soit en richesses, soit en bénéfices. Seulement, pour satisfaire à l'exigence de ses anciens compagnons d'armes, il rétablit formellement les assemblées du Champ de Mars, où ils aimaient à venir délibérer, comme autrefois leurs ancêtres, sur les expéditions qu'ils projetaient, car il s'écoula bien des années avant qu'une paix véritable existât entre tous ces guerriers barbares ; Pepin se vit même forcé, pour être plus à portée de contenir les nations teu-

toniques qui s'agitaient sans cesse de l'autre côté du Rhin, et parmi lesquelles on distinguait les Frisons, les Suèves, les Bavares et les Saxons, de placer le siège de son gouvernement à Cologne, sur les bords de ce fleuve, d'où il pouvait à la fois surveiller les peuples germaniques, et contenir la Gaule franque dans l'obéissance.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

681. Invasion des Arabes dans l'Afrique septentrionale.

688. Les Fatimites en Egypte.

696. Ruine de Carthage et conquête de la Numidie par les Arabes.

LA DÉFAITE DES SARRASINS.

(Depuis l'an 695 jusqu'à l'an 744.)

Puisque je vous ai parlé des Frisons, des Suèves, des Bavares et des Saxons, ces peuples germaniques dont le voisinage était une menace continuelle pour la monarchie des Francs, il faut que je vous fasse connaître, en peu de mots, quels pays habitaient ces nations sauvages formées de diverses tribus idolâtres, c'est-à-dire qui adoraient de faux dieux comme les Francs avant la bataille de Tolbiac.

Ces peuples s'étendaient en Germanie depuis l'embouchure du Rhin dans l'Océan, jusqu'à un autre grand fleuve de cette contrée, que l'on nomme l'Elbe, et il était souvent arrivé que leurs ducs s'avançassent sur les bords de la Meuse, comme s'ils eussent voulu prendre dans les Gaules la place que la tribu salienne occupait auprès de l'Yssel.

A présent, mes enfants, si vous apprenez à connaître sur la carte les pays que je viens de vous indiquer, rien ne vous sera plus aisé que de retenir dans votre mémoire quelle était la position de ces peuples barbares, dont j'au-

rai plus d'une occasion de vous parler dans le cours de cette histoire. Ce fut à les combattre et à les repousser, en Germanie, que Pepin employa la plus grande partie de son existence. Pendant plusieurs années, ce grand capitaine fut forcé de porter la guerre dans leurs provinces pour les mettre à la raison.

Les fils de Thierrî III avaient vécu, comme leur père, dans l'obscurité de leurs palais; les vains honneurs de la royauté les avaient en quelque sorte dédommâgés de leur impuissance, et lorsque Childebert III, le dernier de ces princes, vint à mourir, Pepin consentit encore à placer sur le trône de Neustrie un simulacre de roi, qui, sous le nom de Dagobert III, n'avait d'autre mérite que d'appartenir à l'illustre famille des Mérowings.

Ce prince, à peine âgé de douze ans, n'était pas fait pour donner de l'ombrage à Pepin, parce qu'un si jeune monarque ne pouvait manquer d'être soumis à ses volontés; et cet ambitieux, quoique déjà parvenu à la vieillesse, aurait bien regretté de voir s'évanouir la puissance qu'il avait acquise par tant de travaux : il fallut bien pourtant qu'il mourût comme les autres hommes, et vous allez voir ce qui arriva après sa mort.

Le duc Pepin avait eu deux femmes à la fois, ce qui se voyait assez souvent dans ce temps-là, et Alpaïde, l'une de ces princesses, lui avait donné un fils nommé Charles, qui, tout jeune encore, avait déjà montré une si grande valeur à la guerre, qu'on lui avait donné le surnom de Martel, pour exprimer qu'il était toujours prêt à battre ses ennemis, comme le marteau d'un forgeron bat le fer sur l'enclume.

Plectrude, seconde femme de Pepin, avait aussi un fils qu'elle voulait faire duc des Austrasiens et maire de Neustrie, ainsi que son père l'avait été; mais ce fils n'était encore qu'un enfant, et comme elle craignait que les Francs ne lui préférassent Charles Martel à cause de son courage, elle fit enfermer ce jeune homme dans une tour,

où elle espérait qu'il périrait bientôt d'ennui et de chagrin.

Sur ces entrefaites, les Neustriens indignés que Plectrude voulût donner à leur roi Dagobert III un maire du palais qui n'avait pas plus de six ans, se révoltèrent contre cette princesse, et coururent aux armes. Après avoir vaincu les Austrasiens dans une bataille sanglante, ils choisirent pour maire l'un de leurs chefs les plus vaillants, nommé Raghénfred ou Rainfroy, et ayant poursuivi les débris de l'armée ennemie jusqu'aux portes de Metz, ils portèrent le ravage dans toute l'Austrasie.

Cependant les grands de ce royaume, honteux des revers que leur avait attirés l'orgueil d'une femme, se souvinrent de cet intrépide fils de Pepin, qu'une injuste captivité avait privé de combattre à leur tête, et, brisant les portes de la prison où il était enfermé, ils lui rendirent la liberté en le proclamant duc d'Austrasie. Aussitôt Charles Martel, marchant contre l'armée des Neustriens, lui livra une nouvelle bataille, où il défit complètement leur chef Raghénfred et se fit reconnaître maire du palais de la Neustrie soumise. L'ambitieuse Plectrude, réduite au désespoir, se vit contrainte d'abandonner au fils d'Alpaïde les trésors et les châteaux de son père, et Charles eut la générosité de lui pardonner toutes les noirceurs qu'elle lui avait faites.

Vers ce temps-là, mes jeunes amis, il arriva qu'un peuple nombreux, que l'on nommait Sarrasins, passa les Pyrénées, qui, comme vous le savez sans doute, sont ces hautes montagnes qui séparent la France de l'Espagne, et vint ravager une partie du Midi de la Gaule, sans qu'aucune ville ni aucune armée pût les arrêter. Ces barbares ne se répandaient pas comme un torrent sur toutes les provinces gauloises à la fois, mais leurs troupes se montraient successivement dans une multitude d'endroits, où le pillage et la dévastation marquaient leur passage.

Les Sarrasins, dont il ne faudra point oublier le nom,

parce que vous les retrouverez fréquemment dans cette histoire et dans d'autres, étaient des peuples belliqueux qui tiraient leur origine de l'Arabie ; ils n'adoraient qu'un seul Dieu et croyaient qu'il avait envoyé sur la terre un prétendu prophète nommé Mahomet, qui leur avait promis de les rendre maîtres de toute la terre.

Plusieurs seigneurs du Midi de la Gaule, et entre autres un vaillant duc d'Aquitaine, nommé Eudes, essayèrent de défendre contre ces redoutables ennemis les provinces méridionales de cette contrée ; mais ils furent tous défaits successivement, et Eudes lui-même fut contraint d'appeler Charles Martel à son secours, en le suppliant de sauver l'empire des Francs d'une destruction inévitable. Charles ayant donc assemblé autour de sa personne les comtes et les ducs d'Austrasie et de Neustrie, qui accoururent suivis d'un grand nombre de soldats, s'avança au devant des Sarrasins jusqu'aux portes d'une ancienne ville nommée Poitiers, qui est située de l'autre côté de la Loire, et auprès de laquelle il rencontra l'armée mahométane. Alors s'engagea dans ce lieu une si terrible bataille que la terre fut couverte au loin des cadavres des ennemis, et que l'eau des rivières fut rougie de leur sang ; peu s'en fallut même qu'Abdérane, général des Sarrasins, n'y périt avec presque toute son armée, dont les débris repassèrent précipitamment les Pyrénées, et rentrèrent en Espagne.

Beaucoup de seigneurs et de soldats francs furent tués aussi dans cette bataille ; mais il n'y avait pas un seul homme dans l'armée de Charles qui n'eût préféré la mort au malheur de voir ces farouches ennemis brûler les villes, ravager les campagnes et emmener en esclavage leurs femmes et leurs enfants.

Il ne faut pas confondre, mes jeunes amis, cette éclatante victoire de Charles Martel avec cette multitude de batailles sans résultats dont toutes les histoires sont remplies : celle de Poitiers sauva véritablement la Gaule et

peut-être l'Europe entière du joug des Sarrasins, qui s'étaient déjà rendus maîtres de l'Espagne, d'où ils avaient chassé les Visigoths ; sans le triomphe de ce grand homme, le croissant du prophète arabe eût partout remplacé la croix de Jésus-Christ, et nous serions nés mahométans au lieu de naître chrétiens. Charles fut donc appelé avec juste raison le sauveur de la France, et lorsqu'il traversait les villes après sa victoire, le peuple se pressait en foule sur son passage pour contempler ce généreux guerrier.

Cependant, mes jeunes amis, tandis que Charles Martel accomplissait ces grandes choses, deux rois fainéants vivaient et mouraient successivement dans leur palais sans que personne prît aucun intérêt à leur sort. Le vaillant duc d'Austrasie régnait sans partage sur toute la monarchie franque, et à peine si les noms de ces princes inutiles étaient connus de leurs contemporains ; Charles aimait mieux d'ailleurs faire des rois que de l'être lui-même, et le trône de Neustrie étant encore devenu vacant, il y plaça ce fils du roi Childéric II, qu'un serviteur fidèle avait fait élever secrètement dans le cloître de Chelles, sous le nom de frère Daniel, après le meurtre de ses parents par Boddillon.

Ce prince, alors âgé de quarante-trois ans, mais plus propre à la vie monastique qu'il avait menée jusqu'à ce moment, qu'à porter le poids d'une couronne, était le seul en âge de régner qui restât encore de la famille de Clovis, et on l'appela Chilpéric II.

Ce Chilpéric et son successeur, Thierry IV, fils de Dagobert III, sur lequel je n'aurai point d'histoire à vous raconter, sont encore mis au nombre des rois fainéants, et Charles Martel, avant de mourir, ordonna que ses propres fils, Pepin et Carloman, continueraient après lui de régner, l'un, sur la Neustrie, l'autre sur l'Austrasie, comme il avait régné lui-même sur ces deux États.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

710. Bataille de Guadalète ou de Xérès.
 — Conquête de l'Espagne par les Arabes.
 717. Siège de Constantinople.
 — Usage du feu grégeois.
 726. Règne de Léon III en Orient.
 — Guerre des iconoclastes.

LE COMBAT DU LION.

(Depuis l'an 744 jusqu'à l'an 768.)

Pepin fut surnommé le Bref à cause de sa petite taille, mais tout petit qu'il était, il avait tant de force et de courage que les hommes les plus grands de son temps auraient craint de se mesurer avec lui.

Dans ce temps reculé, mes enfants, beaucoup de personnes prenaient un grand plaisir à faire combattre des animaux les uns contre les autres ; c'était un affreux spectacle qu'elles se donnaient là, et il devait être vraiment horrible de voir de pauvres bêtes s'entre-déchirer de leurs dents, en poussant des hurlements de fureur !

Un jour, Pepin assistait, avec plusieurs seigneurs francs, au combat d'un lion énorme contre un taureau d'une force remarquable. Vous savez que le lion est un animal si courageux qu'on le nomme ordinairement le roi des animaux ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il est aussi très-adroit à saisir sa proie, de manière à ce que celle-ci ne puisse se défendre. C'est précisément ce qu'avait fait le lion dont je vous ai parlé ; car il avait saisi le taureau à la gorge, avant que ce terrible animal pût tourner contre lui ses cornes longues et recourbées.

Pepin ne put voir sans pitié ce pauvre taureau à demi étranglé, et quoique plusieurs des assistants voulussent l'en empêcher, il sauta dans l'arène, qui était l'espace

sablé où combattaient les animaux, et tirant son sabre, il abattit d'un seul coup la tête du lion.

Tant de vigueur et de témérité dans un homme de si petite taille frappa tout le monde d'étonnement, et Pepin, se tournant vers les témoins de cette scène, leur demanda à haute voix s'ils ne croyaient pas qu'il fût assez courageux pour être roi. Personne, comme vous le croyez aisément, ne s'avisa de dire le contraire, et Pepin, dont cette force de corps prodigieuse n'était que le moindre mérite, parut à chacun le digne successeur de Charles Martel.

Cependant, l'ambition de Pepin, qui n'avait plus qu'un mot à dire pour porter à son tour le titre de roi, voyait avec dédain la couronne de Neustrie placée sur la tête d'un prince enfant nommé Childérie III, qui était alors le seul rejeton de la race des Mérowings; mais comme il aimait tendrement son frère Carloman, il ne voulut pas se faire roi avant d'être sûr que son élévation ne lui causerait aucune peine.

Carloman était, ainsi que Pepin, un vaillant guerrier qui avait souvent conduit les Francs de l'autre côté du Rhin pour y combattre les Bavares, les Saxons et les autres peuples germaniques; mais en même temps il était très-pieux, c'est-à-dire qu'il avait beaucoup d'amour et de vénération pour la religion dans laquelle il avait été élevé.

Tout à coup Carloman, qui jusqu'alors avait porté le titre de duc d'Austrasie, que Charles Martel en mourant lui avait laissé, résolut de se retirer dans un monastère pour y consacrer sa vie entière à prier Dieu. Il alla donc trouver le pape, le chef de l'église chrétienne, et le pria de le recevoir dans un monastère d'Italie, où il renonça sans regret à toutes les grandeurs du monde. Il se coupa les cheveux de sa propre main et embrassa librement, de sa propre volonté, la vie humble et laborieuse du cloître.

Puisque je viens de vous parler du pape, mes enfants, il faut que je raconte comment, du temps de Charles Mar-

tel, les chefs de l'église avaient formé des relations d'amitié avec les Francs d'Austrasie, qui depuis cette époque, n'avaient cessé de leur montrer beaucoup de déférence.

Vous savez que les nations de Germanie étaient idolâtres, et il était arrivé bien de fois que des prêtres chrétiens avaient traversé l'Austrasie pour aller convertir les barbares à la religion chrétienne, comme autrefois de pieux évêques étaient parvenus à convertir les Gaulois et les Francs établis dans les Gaules.

La plupart du temps, ces prêtres chrétiens, auxquels on donnait le nom de missionnaires, parce que le pape leur avait donné pour mission de répandre leur religion par toute la terre, étaient de vénérables personnages qui prêchaient partout la paix et la concorde, et invitaient les peuples à recevoir le baptême pour se laver de leurs péchés. Les seigneurs austrasiens, et particulièrement Charles Martel, avaient bien accueilli ces envoyés du pape, et celui-ci, par reconnaissance, s'était toujours montré l'ami des ducs d'Austrasie.

Lorsque Pepin se trouva seul maître de l'empire des Francs, il se décida à prendre enfin le titre de roi ; mais auparavant il envoya consulter l'évêque de Rome sur ce dessein, et le pape, qui dans ce temps ne se servait que de ce titre, lui répondit « que celui-là seul devait être roi qui exerçait la puissance royale. »

Or, vous savez que, depuis les princes fainéants, les maires du palais gouvernaient seuls le royaume, et qu'aucun des derniers Mérowings n'avait exercé la royauté. Pepin interpréta donc en sa faveur la réponse du pape, et, faisant raser la tête du jeune Chidéric III, il l'enferma dans un cloître où il le condamna à passer le reste de sa vie. Après quoi, ayant assemblé autour de sa personne les seigneurs de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, il se fit reconnaître pour roi des Francs par les principaux ducs et comtes du royaume, et les évêques des cités gauloises.

C'était l'usage chez les barbares, lorsqu'ils faisaient choix d'un nouveau monarque, qu'ils le fissent monter sur un pavois, sorte de bouclier que les seigneurs élevaient sur leurs épaules pour que tout le peuple pût l'apercevoir et le contempler. Pepin voulut que cette cérémonie s'accomplît à son égard dans la ville de Soissons, comme elle s'était accomplie à l'égard des premiers Mérowings; et, pour donner encore plus de solennité à cette inauguration, il pria saint Boniface, le plus courageux et le plus vénérable des missionnaires de Germanie, de lui poser la couronne sur la tête, afin de paraître recevoir de la main de Dieu ce qu'il tenait déjà de celle des hommes.

Il y avait à peine quelques mois, mes jeunes amis, que Pepin était ainsi devenu roi, lorsqu'il vit arriver dans les Gaules l'évêque de Rome lui-même, qu'il avait fait solliciter par ses ambassadeurs de venir se réfugier en France, où ils protestèrent que l'Eglise romaine, que la mère commune des fidèles trouverait toujours ses plus sûrs défenseurs. Le pape en arrivant fit de grands présents au roi et aux seigneurs; mais le lendemain il parut couvert de cendres et vêtu d'habits de deuil, et se prosterna aux pieds du roi, le conjurant par la miséricorde de Dieu de le délivrer, lui et le peuple romain, de la domination des Lombards, nation d'origine germanique comme les Francs, qui s'étaient rendus maîtres de l'Italie, et menaçaient le pape lui-même de lui enlever la ville de Rome.

Ce vieillard respectable, nommé Etienne II, ne consentit à se relever que lorsque Pepin lui eut tendu la main en signe d'amitié. Il fut reçu en France avec les témoignages les plus marqués d'une tendre et profonde vénération. Le grand chapelain Fulrade vint à sa rencontre jusqu'aux pieds des Alpes. Le fils aîné de Pepin alla plus de trente lieues au-devant du pape, et le roi lui-même vint le recevoir à une lieue. Le roi promit avec serment de faire céder aux Lombards Raveune et les autres places, et de remplir en tout les vœux du pontife.

Cependant il le fit conduire au monastère de Saint-Denis, et avec une affection filiale, il pourvut en détail à tout ce qui était nécessaire pour son délassement et pour le rétablissement de sa santé (1). Ce pape sacra de nouveau le roi Pepin et lui présenta la couronne : cérémonie qui consistait à répandre sur la tête du monarque une huile consacrée que l'on assurait avoir été apportée miraculeusement par des anges. Ce fut à cette cérémonie que l'on donna depuis le nom de Sacre du roi.

L'année suivante, après avoir passé avec une armée les Alpes, qui sont ces mêmes montagnes couvertes de neiges qu'Annibal avait eu tant de peine à franchir lorsqu'il marchait contre les Romains, ainsi que je vous l'ai raconté dans une autre histoire, Pepin défit complètement le roi des Lombards, et promit d'exécuter fidèlement le traité de l'année précédente et de rendre toutes les places. Il en fit une donation à saint Pierre, à l'Eglise romaine et à tous les papes, à perpétuité. Il mit ainsi le pape en possession de vingt-deux villes et leurs territoires; et voilà le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé, dit M. l'abbé de Feller.

Le bruit des grandes actions que Pepin le Bref avait accomplies se répandit bientôt sur toute la terre. Plusieurs princes, parmi lesquels on comptait l'empereur d'Orient, qui, dans ce temps-là, était l'un des plus puissants rois du monde, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui remettre des présents magnifiques, tels que des parfums délicieux, des étoffes d'or et d'argent, et un grand nombre de bijoux précieux. Il joignit à ces présents un orgue, comme vous en voyez aujourd'hui dans les églises, sorte d'instrument que l'on ne connaissait point encore en France avant cette époque, et qui frappa d'admiration tous ceux qui l'entendirent.

(1) Annales Metences ad annum 753.

Vous voyez, mes bons amis, que Pepin le Bref, quoiqu'il fût très-petit, n'en devint pas moins un roi puissant et formidable ; ce qui doit vous apprendre que ce n'est ni la taille ni la figure qui distinguent les grands hommes, mais le caractère ferme et les talents remarquables qui les élèvent au-dessus de leurs égaux.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

749. Guerres entre les Omniades et les Abassides en Orient.

756. Abdérame I^{er}, calife de Cordoue.

762. Fondation de Bagdad par Almanzor.

— Partage de l'empire des Arabes en trois califats.

CHARLEMAGNE.

(Depuis l'an 768 jusqu'à l'an 814.)

Si l'on vous disait, mes jeunes amis, qu'il y eut autrefois un roi qui portait habituellement une épée si longue et si pesante qu'aucun homme aujourd'hui ne serait assez fort pour la soulever ; que ce prince, qui n'avait pas moins de courage et de vertu que Pepin le Bref, dont il était le fils, avait une stature si élevée que la longueur de son pied est la mesure que l'on a nommée depuis le pied de roi ; si l'on ajoutait qu'il réunit sur sa tête plusieurs couronnes aussi puissantes que celle de France, vous croiriez peut-être que tout cela n'est qu'un conte de fée, et cependant il n'y a rien de plus vrai que cette histoire, qui est celle de Charlemagne, c'est-à-dire de Charles le Grand, et l'une des plus intéressantes que je puisse vous raconter.

Lorsque Charlemagne parvint au trône après la mort de Pepin, il se vit environné des ennemis que son aïeul et son père avaient eu tant de peine à vaincre. Les barbares de Germanie, devenus plus hardis, s'étaient rapprochés des bords du Rhin, qu'ils s'apprétaient à franchir ; et les

ducs des Frisons, des Bava-rois et des Saxons menaçaient encore une fois de se répandre dans les Gaules pour en chasser les Francs ou les réduire sous leur obéissance. En même temps les Sarrasins, restés maîtres de l'Espagne depuis que Charles Martel les avait chassés du Midi de la Gaule, se préparaient de nouveau à passer les Pyrénées ; et les Lombards, vaincus en Italie par Pepin le Bref, étaient prêts à reprendre les armes, et à déposséder le pape des provinces que ce prince de l'Eglise tenait de la munificence du roi des Francs.

Entouré de tant d'ennemis, le vaillant Charlemagne sut les combattre et les vaincre tous successivement. Ce fut d'abord contre les Saxons, ses ennemis les plus redoutables, qu'il tourna ses armes. Witikind, leur duc, lui suscita de longues guerres, et quoique sans cesse vaincu, il renouvela vingt fois cette lutte sanglante. Ce peuple germanique était le seul dont les missionnaires chrétiens n'eussent pu achever la conversion ; et saint Boniface, ce pieux évêque qui avait couronné Pepin le Bref à Soissons, étant encore retourné au milieu d'eux, à un âge très-avancé, fut égorgé par ces barbares, qui auraient dû se prosterner devant tant de courage et de vertu.

Vous êtes surpris peut-être, mes jeunes amis, de voir ainsi de saints vieillards s'exposer à d'aussi grands dangers et même à une mort certaine pour répandre la religion chrétienne parmi les nations idolâtres ; mais, si vous avez appris l'Évangile, vous devez vous souvenir que Jésus-Christ envoya ainsi ses apôtres dans les divers pays de la terre, pour y propager sa parole et leur faire reconnaître le vrai Dieu. Les missionnaires, qui s'avançaient ainsi dans la Germanie et dans les autres contrées du monde, étaient animés du même esprit de patience et de charité que les apôtres du Christ, et ce sont eux qui, sans autre appui que leur ferme confiance en Dieu, ont fini par convertir successivement au christianisme tous les peuples de l'Europe.

Charlemagne, lassé de combattre les Saxons et de lutter sans cesse contre les nations germaniques, qui reprenaient les armes aussitôt qu'il s'en éloignait, s'empara de leur pays et fit transporter un grand nombre de barbares dans l'intérieur des Gaules, où il les força de s'établir avec leurs femmes et leurs enfants ; en même temps, pour être mieux à portée de les contenir dans l'obéissance, il bâtit à peu de distance du Rhin, dans un lieu où il existait une source d'eaux chaudes, autrefois connue des Romains sous le nom d'Aquæ Sextiæ, une ville qu'il appela Aix-la-Chapelle : ce fut là qu'il établit la capitale de son vaste empire, et qu'il passa tout le temps que lui laissèrent les guerres lointaines qu'il fut obligé d'entreprendre.

Je vous prie de remarquer, à propos de la fondation d'Aix-la-Chapelle, que jusqu'alors les capitales des rois francs avaient été Metz, Paris, Reims, Soissons, Orléans, toutes situées entre la Meuse et la Loire, et que Charlemagne fut le premier qui abandonna la Gaule centrale pour se rapprocher de l'Allemagne.

Après cela, Charles passa comme son père, en Italie, où les Lombards ne se soumirent à lui qu'après bien des combats et des défaites ; il mérita par son courage et ses vertus qu'on lui mit sur la tête la couronne de Lombardie, qui était toute de fer et armée de pointes aiguës.

Quant aux Sarrasins, il les chassa entièrement des Gaules, et, franchissant les Pyrénées, il s'empara même de l'une des provinces d'Espagne qu'ils occupaient, et que l'on nomme aujourd'hui la Catalogne.

Charles se trouvait donc déjà le plus puissant roi du monde, puisqu'il régnait à la fois sur la Gaule, sur la plus grande partie de l'Italie, sur toute la Germanie jusqu'à l'Elbe, et enfin sur une province espagnole jusqu'à une grande rivière que l'on nomme l'Ebre, lorsque le pape Léon III, qui régnait alors à Rome, profitant d'un moment où le monarque s'était mis à genoux pour faire sa prière, lui jeta sur les épaules un riche manteau de pourpre, et

lui mit de sa main sur la tête une couronne très-précieuse, en lui donnant le titre d'empereur d'Occident, que les empereurs de Rome avaient porté depuis le partage de l'empire de Constantin le Grand, ainsi que vous avez dû le lire dans l'Histoire romaine; en même temps, tout le peuple de Rome s'écria : « A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire! » Depuis lors, on ne le nomma plus que l'empereur Charlemagne.

Cependant, au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, Charles n'oubliait pas que Dieu ne l'avait placé si haut que pour faire le bonheur de ses peuples. Il convoquait de fréquentes assemblées d'évêques, de seigneurs francs et de chefs des autres nations qu'il avait réunies à son empire, et, de concert avec ces personnages, qu'il se plaisait à consulter, il publiait des lois qui, sous le nom de Capitulaires, ont été observées en France pendant une longue suite de siècles. En même temps, pour s'assurer que les ducs et les comtes exécutaient fidèlement ses ordres, il chargeait des officiers, que l'on nommait envoyés du maître, de lui rendre compte de tout ce qui viendrait à leur connaissance en parcourant les provinces.

Aussi, comme les jours eussent été trop courts pour accomplir tant de choses à la fois, il employait une partie des nuits à travailler sans relâche avec ses secrétaires, et souvent il lui arriva de voir l'aurore reparaitre avant qu'il eût encore songé à se reposer.

Du temps de ce grand monarque, comme de celui de Dagobert I^{er}, il n'y avait que très-peu de personnes qui eussent appris à lire et à écrire; les seigneurs francs, pour la plupart ne savaient que manier une épée ou un cheval de bataille, et ils ne faisaient aucun cas des autres connaissances, qu'ils ne croyaient bonnes que pour des vaincus. Une telle ignorance était vraiment honteuse pour des hommes nobles et courageux qui commandaient à de nombreux soldats. Ce fut pour cette raison que Charle-

magne fit venir à sa cour des savants de divers pays, qui instruisirent tous ceux qui voulurent apprendre; le roi ordonna même que ces savants eussent leur demeure dans son propre palais, où il se plaisait souvent à s'entretenir avec eux. L'accueil honorable qu'il fit à ces doctes personnages fut même, dit-on, l'origine de l'Université de France, ce corps illustre qui depuis tant de siècles est entièrement voué à l'instruction de la jeunesse, et dont ce grand prince doit, par conséquent, être regardé comme le premier fondateur.

Ainsi, mes bons amis, ce n'était pas seulement par des exploits militaires et par de glorieuses conquêtes sur les barbares que Charlemagne avait voulu fonder sa vaste puissance; il voulait en même temps rendre ses peuples heureux en propageant parmi eux les connaissances dont les Francs jusqu'à lui n'avaient eu aucune idée : aussi le monde entier était-il rempli de la gloire de son nom, et l'un des plus grands princes de l'Asie, nommé Haroun-al-Raschid, qui portait le titre de calife de Bagdad, ainsi que vous le verrez dans l'histoire du moyen âge, lui envoya-t-il des ambassadeurs chargés de mettre à ses pieds, comme autrefois l'empereur d'Orient à Pepin le Bref, une multitude de présents magnifiques, consistant en pierres précieuses, en étoffes de soie, brodées d'or et d'argent, et en parfums exquis de l'Arabie; mais ce qui charma le plus la vue de Charlemagne et de tous les seigneurs qui l'entouraient, ce fut une horloge parfaitement dorée, qui sonnait les heures (chose inouïe à cette époque), et dans laquelle, lorsque le douzième coup de midi se faisait entendre, douze cavaliers armés de toutes pièces ouvraient autant de petites portes, et défilaient aux yeux des spectateurs.

Charles, après une existence remplie de tant de gloire, mourut à un âge avancé, dans cette même ville d'Aix-la-Chapelle dont il était le fondateur. Une basilique, qu'il avait élevée en l'honneur de la Sainte-Vierge, fut choisie

pour être son tombeau. Ce fut dans un des caveaux de ce monument qu'il fut déposé, après sa mort, assis sur un trône de marbre, vêtu de ses habits d'empereur, la tête ceinte d'une couronne, et les pieds posés sur un sceptre et un bouclier d'or que lui avait donné le pape Léon III. Sa longue et pesante épée fut attachée à son côté, et sur ses genoux on plaça le livre d'Évangiles dont il se servait habituellement. Enfin, pour que rien ne manquât à la pompe de cette sépulture, le caveau entier fut pavé de pièces d'or, et la porte de bronze du royal tombeau fut fortement scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes les grandeurs de la terre.

Les princes de la famille de Charlemagne qui régnèrent après lui sont ordinairement appelés les Karolings ou Carlovingiens, ce qui, dans la langue des Francs de ce temps-là, signifiait fils de Charles : et, en effet, ce grand prince, par ses vertus et ses exploits, méritait de donner son nom à toute sa postérité.

Pour bien comprendre les histoires que j'aurai à vous raconter par la suite, il faudra vous rappeler et même examiner soigneusement sur une carte géographique quelle était l'immense étendue des États de Charlemagne, et quels pays en faisaient partie depuis l'Elbe en Germanie, jusqu'à l'Ebre en Espagne. Cette remarque est d'autant plus importante à saisir, que c'est de l'empire de ce grand homme que se sont formés, après sa mort, la plupart des principaux royaumes de l'Europe.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 774. Fin de la monarchie des Lombards en Italie.
 - 766. Règne florissant du calife Haroun-al-Raschid à Bagdad.
 - 787. Premier débarquement des Danois en Angleterre.
 - Les rois de mer.
 - 800. Renouveaulement de l'empire d'Occident.
-

LA VALLÉE DE RONCEVAUX.

(Vers l'an 778.)

L'empereur Charlemagne, qui se plaisait à réunir dans son palais d'Aix-la-Chapelle des savants de tous les pays, mes enfans, avait aussi rassemblé autour de sa personne les plus vaillants guerriers de son temps, qu'il appelait ses preux, ce qui voulait dire ses braves et ses fidèles, parce qu'il avait éprouvé leur courage dans les batailles autant que leur dévouement à son service.

Ces preux étaient d'intrépides capitaines toujours prêts à protéger de leur épée les veuves et les orphelins, et à défendre les pauvres et les gens d'église. Jamais ils ne refusaient leur secours à ceux qui l'imploraient dans leur détresse, et on les voyait sans cesse courir d'un pays à l'autre pour combattre les méchants ou les malfaiteurs, comme autrefois ces héros et demi-dieux, qui, chez les anciens Grecs, se vouaient à l'extermination des monstres et des brigands, ainsi que je vous l'ai raconté dans les histoires d'Hercule et de Thésée.

Mais parmi les preux de Charlemagne, mes bons amis, il y en avait un qui, plus souvent que tous les autres, remportait des victoires sur les ennemis de la France, ou punissait les hommes puissants qui avaient commis de mauvaises actions, soit en tuant les voyageurs qui passaient sur leurs terres, pour s'approprier leurs dépouilles, soit en enlevant par trahison de pauvres jeunes filles, qu'ils retenaient de force dans leurs châteaux : celui-là se nommait Roland, et il était le propre neveu de Charlemagne.

Roland n'avait qu'à se montrer pour faire pâlir tous ceux à qui leur conscience reprochait quelque chose, car chacun savait qu'il ne tirait jamais l'épée que contre les méchants, et lorsque les Saxons, les Lombards et les autres ennemis du grand empereur l'apercevaient dans une

bataille, ils prenaient aussitôt la fuite, en s'écriant qu'ils avaient vu Roland.

Un jour que ce vaillant guerrier retournait auprès de Charlemagne, après avoir vaincu les Sarrasins dans plus de cent combats, Roland se trouva, suivi d'une petite troupe de cavaliers, dans un étroit défilé appelé la vallée de Roncevaux, que forment les Pyrénées, entre l'Espagne et la France.

Le fier Roland ne connaissait point la peur, ce sentiment des hommes faibles et sans énergie, mais en levant les yeux sur les rochers qui dominaient la vallée, il ne put s'empêcher d'un mouvement de surprise et d'indignation à la vue d'une multitude de Sarrasins, qui, agitant leurs armes et poussant des cris épouvantables, couvraient toutes les montagnes environnantes. C'était en effet, mes enfants, une armée de ces barbares qui, n'osant plus s'exposer aux coups du paladin, l'attendaient hors de toute atteinte, pour l'accabler sans péril dans cet étroit passage, où quelques hommes à peine pouvaient marcher de front.

Il me serait impossible, mes jeunes amis, de vous peindre la fureur de Roland lorsqu'il connut le piège dans lequel il était tombé. Vingt fois, défiant à haute voix ces ennemis sans courage, il s'élança pour gravir les rochers inabordables qui le séparaient d'eux, vingt fois il retomba après d'incroyables efforts. Alors les Sarrasins commencèrent à précipiter de tous côtés, sur cette poignée de chrétiens intrépides, d'énormes blocs de rochers, dont le choc faisait voler en éclats les plus gros arbres, de sorte que les compagnons de Roland périrent tous écrasés sous cette grêle de pierres, et le noble guerrier resta seul debout, n'opposant que son bouclier à cette tempête effroyable.

Cependant, au milieu de cette lutte horrible d'un seul homme contre toute une armée, Roland se souvint tout à coup d'un cor qu'il portait toujours sur son armure pour rallier autour de lui ses frères d'armes, et l'appliquant

à ses lèvres, il en tira un son aigu que les échos de la vallée répétèrent mille fois. Le bruit seul de cet instrument, qui avait si souvent retenti à leurs oreilles dans leurs défaites, frappa les Sarrasins de tant d'épouvante que, croyant déjà voir Roland fondre sur eux avec sa redoutable épée, ils s'enfuirent précipitamment, mais, avant de s'éloigner, ils firent rouler sur le héros une si grande quantité de rochers et de troncs d'arbres que les montagnes elles-mêmes en parurent ébranlées, et Roland tomba enseveli sous ces vastes décombres, comme s'il eût fallu que la nature fût bouleversée pour qu'un si vaillant homme pérît.

Longtemps encore après la mort du paladin, mes bons amis, on montrait dans la vallée de Roncevaux d'énormes blocs de rochers entassés en désordre, et que l'on nommait le tombeau de Roland ; et pour rappeler cette aventure, on fit une chanson que, pendant bien des années, les soldats français se plaisaient à répéter dans les batailles, pour s'exciter à imiter la valeur du neveu de Charlemagne.

LOUIS LE DÉBONNAIRE.

(Depuis l'an 814 jusqu'à l'an 843.)

Beaucoup de rois de France, mes jeunes amis, ont porté le nom de Louis, mais la plupart de ces princes ont reçu des surnoms par lesquels on les distingue aisément : le fils de Charlemagne est le plus ancien de tous ces rois, et on l'appelle ordinairement Louis I^{er} ou le Débonnaire, ce qui veut dire doux et pacifique.

Après la mort de Charlemagne, Louis I^{er}, qui, du vivant de son père, avait porté le titre de roi d'Aquitaine, fut proclamé empereur d'Occident et roi des Francs, comme ce grand prince l'avait été, et le pape Etienne IV, qui régnait alors, vint lui-même à Reims pour y célébrer la cérémonie de son sacre, dans cette même cathédrale où Clovis avait autrefois reçu le baptême.

Louis avait un neveu nommé Bernard, roi d'Italie, auquel Charlemagne, dont il était le petit-fils, avait donné, avant de mourir, la couronne de fer que ce grand homme avait autrefois conquise sur les Lombards. Ce jeune roi, qui était aimable, vaillant et spirituel, ayant eu l'imprudence de se brouiller avec son oncle, et même de lui déclarer la guerre, son armée fut battue par celle de Louis, et ce dernier envoya des soldats qui saisirent le malheureux prince, et le jetèrent dans une étroite prison.

Quoique l'on donne ordinairement à Louis I^{er} le surnom de Débonnaire, cependant, lorsqu'il se croyait offensé, rien ne pouvait désarmer son ressentiment ; l'infortuné Bernard eut beau prier son oncle de lui pardonner sa faute, dont il éprouvait un regret sincère, ce prince impitoyable eut la cruauté de faire paraître son pauvre neveu devant une assemblée de seigneurs francs, qui le condamnèrent à avoir les yeux crevés.

En apprenant le sort affreux qui lui était réservé, Bernard s'écria qu'il aimait mieux mourir que de subir un si épouvantable supplice ; il arracha une épée des mains d'un soldat, et tua à lui seul cinq bourreaux ; mais après cette lutte désespérée, les autres le désarmèrent et furent assez barbares pour aveugler ce malheureux jeune homme, qui mourut peu de jours après des suites de ce traitement inhumain.

A peine cette terrible vengeance fut-elle accomplie, que Louis sentit toute l'énormité du crime abominable qu'il avait commis en faisant mourir son neveu : un repentir amer s'empara de son âme, et des remords qui ne peuvent être comparés qu'à ceux que Clotaire I^{er} avait éprouvés du meurtre de son fils Chramnès, firent de son existence entière un véritable supplice. On le vit alors, la tête couverte de cendres et vêtu d'un cilice, sorte de sac grossier que portaient les grands coupables, lorsque l'Eglise les condamnait à une pénitence publique, se prosterner devant une assemblée d'évêques et de seigneurs francs, réunis à Attigny, auprès de Soissons, et demander pardon à haute voix à Dieu et aux hommes du meur-

tre de l'infortuné Bernard. Mais la Providence réservait à Louis un châtement plus terrible, et ce fut dans ses propres fils qu'il trouva ses plus cruels ennemis.

A cette époque, mes enfants, on pouvait remarquer une grande diversité entre toutes les nations que la puissance de Charlemagne avait réunies sous le même sceptre : on y distinguait des Espagnols, des Saxons, des Bavaois, des Italiens, des Francs, des Gaulois, des Frisons, races d'hommes enfin tout aussi différentes par leur langage que par leurs mœurs et le climat qu'elles habitaient. Tous ces peuples, sans se haïr, sentaient également le besoin de ne plus appartenir au même empire, que la force leur avait imposé, et ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour parvenir à ce but.

Or, Louis le Débonnaire avait trois fils, qui tous trois étaient déjà parvenus à l'âge d'homme. Il voulut donner de son vivant à Lothaire, l'aîné de ces princes, l'empire de Rome, et se contenter d'être roi des Francs ; mais les deux autres princes, nommés Louis et Pepin, qui n'avaient reçu en partage que les petits royaumes de Bavière et d'Aquitaine, irrités de cette préférence, se révoltèrent contre leur père et ayant marché contre lui avec une armée, ce prince eut la douleur de voir l'ingrat Lothaire et toute son armée se joindre aux rebelles, au pouvoir desquels il tomba lui-même avec le reste de sa famille. Le lieu où Louis le Débonnaire se vit ainsi abandonné de tous les siens, que l'on appelait auparavant le Champ-Rouge, reçut le nom de Champ du Mensonge, en souvenir de cette trahison.

Ce fut pendant ces dissensions de la famille de Louis le Débonnaire que l'on vit pour la première fois les différents peuples dont je vous ai parlé, mes enfants, se séparer violemment les uns des autres, quoiqu'ils demeurassent encore soumis à des Karolings ; chacun de ces princes gouvernait en quelque sorte une nation distincte ; l'empereur Lothaire conduisait une armée d'Italiens ; Louis de Bavière commandait à des Bavaois et à des Saxons ; Pepin, en sa qualité de roi d'Aquitaine, ne

comptait guère dans son armée que des Gaulois méridionaux, et enfin Louis le Débonnaire n'était plus obéi que par les Francs établis entre le Rhin et la Loire, que quelques historiens ont nommé les Gallo-Francs.

Cependant les trois princes qui venaient à leur tour de commettre un grand crime en oubliant le respect qu'ils devaient à l'auteur de leurs jours, car il n'appartient point à des fils de juger leur père, avaient mis le comble à leur ingratitude en retenant ce prince infortuné dans une prison, d'où ils ne lui avaient permis de sortir que pour déposer, en présence de son peuple assemblé à Soissons, la ceinture militaire qui était la marque du commandement chez les Francs, en déclarant qu'il renonçait à la couronne en expiation de ses péchés.

Le royaume de Louis devait ensuite être partagé entre ses enfants, comme ils l'entendraient ; mais tous les témoins de cette humiliante dégradation furent attendris jusqu'aux larmes, et il se trouva parmi les Francs un grand nombre de seigneurs qui, après avoir soustrait le pauvre prince à une si triste captivité, le rétablirent sur ce trône où il avait déjà tant souffert.

Louis le Débonnaire, mes enfants, avait été marié deux fois, et sa seconde femme, qui était une belle et noble princesse de Bavière nommée Judith, lui avait donné un fils qui fut depuis le roi Charles le Chauve, ainsi surnommé parce qu'il perdit de bonne heure tous ses cheveux. Ce fut à ce jeune prince que Louis résolut d'accorder la plus belle partie de son empire, et dès qu'il fut en âge de régner par lui-même, il força ses fils aînés à abandonner à leur frère la presque totalité du royaume de France, depuis l'ancienne Neustrie jusqu'à l'Océan et aux bords de l'Ebre en Espagne. Les autres princes, malgré leur ressentiment, durent se contenter de la part qu'il voulut bien laisser à chacun d'eux. Pour lui, désabusé de toutes les grandeurs de la terre, et accablé d'ans et de chagrins, il se retira dans un cloître, où il voulut finir paisiblement des jours si agités.

A quelque temps de là, il parut au ciel une comète, c'est

à-dire un astre qui brille comme une étoile et qui est suivie d'une longue traînée de lumière.

A l'époque dont nous parlons, presque tout le monde était ignorant, et l'on croyait généralement que l'apparition d'un pareil astre était toujours un signe infailible de malheur, ce qui n'est certainement pas vrai, puisqu'il y a au ciel des comètes comme il y a des étoiles : seulement celles-là sont tellement éloignées de nous qu'on ne peut les apercevoir qu'à de très-longes intervalles de temps.

Le roi Louis, à travers les grilles du cloître où il s'était confiné, vit briller cette comète, sur laquelle tous les regards étaient fixés avec anxiété, et il ne douta pas que cet astre ne vînt lui annoncer une mort prochaine, car il ne voyait partout que malheur et mauvais présages : et en effet, il en ressentit une si grande frayeur qu'il mourut peu de jours après.

Cette histoire doit vous apprendre, mes enfants, qu'il est très-dangereux pour un homme d'être assez ignorant pour croire que la Providence veuille déranger ses lois pour intervenir dans les choses humaines de peu d'importance, la Bible ne nous offrant que très-peu d'exemples de dérangements de ce genre ; et que le caractère le plus pacifique n'empêche pas de commettre de très-mauvaises actions si l'on a le malheur de s'abandonner une seule fois à un mouvement de colère.

Les fils de Louis le Débonnaire, qui s'étaient montrés si ingrats en se révoltant contre leur père, trouvèrent en eux-mêmes le juste châtement de leur crime, et ils devinrent mauvais frères comme ils avaient été mauvais fils. Pepin d'Aquitaine étant mort peu de temps avant son père, son royaume s'éteignit presque avec lui. Lothaire, toujours revêtu de la dignité impériale, ayant prétendu que les rois devaient se soumettre aux empereurs, tenta vainement de contraindre ses frères à l'obéissance, et ceux-ci, ayant pris les armes contre lui, le défirent complètement dans un lieu nommé Fontenay : il se vit alors forcé de conclure avec eux un traité célèbre, connu sous le nom de traité de Verdun et fut réduit à se contenter de joindre à la possession de

l'Italie une petite province de France, que l'on nomma la Lotharingie, ou part de Lothaire, et qui fut appelée depuis la Lorraine. Par ce même traité de Verdun, la Germanie, échue en partage à Louis de Bavière, qu'à cause de cela on surnomma le Germanique, se sépara entièrement de l'empire fondé par Charlemagne; et Charles le Chauve, enfin, conserva le royaume de France tel que Louis le Débonnaire le lui avait assigné.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

813. Règne du calife Al-Mamoun à Bagdad.

827. Fin de l'heptarchie en Angleterre.

— Egbert réunit toute la monarchie saxonne.

LES CHATEAUX FORTS.

(Depuis l'an 843 jusqu'à l'an 877.)

Charles le Chauve régnait encore en France, et même, après la mort de son frère Lothaire, il avait pris le titre d'empereur d'Occident, qui lui donnait la souveraineté de l'Italie et de la Lorraine, lorsqu'il arriva que des peuples sauvages, que l'on ne connaissait point encore, se présentèrent sur des vaisseaux à l'embouchure de plusieurs rivières, telles que le Rhin et la Seine, et ayant débarqué en grand nombre sur les côtes voisines, y exercèrent de terribles ravages. Le pays des Frisons et celui des Neustriens furent les premiers dévastés par ces barbares, qui détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, et auxquels on donnait le nom de Northmans ou Normands, ce qui veut dire hommes du Nord; mais ensuite ils envahirent successivement les autres provinces des Gaules, où, favorisés par les querelles des princes, mais n'osant point encore attaquer les cités, ils portèrent le carnage et la désolation dans les campagnes.

Or, il faut que vous sachiez, mes jeunes amis, que de-

puis l'époque où Clovis avait conduit les Francs dans les Gaules, la plupart des seigneurs de cette nation, accoutumés à une vie active et aventureuse, avaient préféré s'établir dans les campagnes au milieu des esclaves qui cultivaient leurs terres, plutôt que d'aller habiter les villes, où ils se seraient regardés comme en prison.

Leurs maisons de campagne, où ils réunissaient souvent à un grand nombre de serviteurs quelques-uns de leurs anciens compagnons de bataille, avaient été jusqu'alors à l'abri du pillage, pendant les guerres que les Francs se faisaient entre eux ; mais lorsque les Normands se furent répandus de tous côtés, leurs portes et leurs murailles ne se trouvant plus assez fortes pour résister à de pareils ennemis, chacun se mit à entourer sa demeure d'un large fossé, et bientôt après à élever de fortes murailles surmontées de hautes tours, d'où l'on pouvait découvrir tout ce qui paraissait à une très-grande distance. C'est à ces sortes d'habitations, où se retirait chaque seigneur franc avec sa suite, et dont les fossés étaient si profonds et les murs si épais et si hauts qu'on ne pouvait les aborder d'aucun côté, que l'on a donné le nom de châteaux forts. On ne pouvait y pénétrer que par une seule ouverture, au moyen d'un pont-levis, c'est-à-dire d'un large pont mobile en bois garni de fer, qui s'abattait à volonté sur les fossés, pour laisser entrer et sortir les soldats ou les paysans qui venaient se réfugier dans les forteresses à l'approche des Normands.

Rien n'était plus triste, à la vérité, que ces demeures des seigneurs francs. A peine si le jour pouvait y pénétrer à travers d'étroites lucarnes pratiquées dans l'épaisseur des murailles ou dans l'élévation des tours. Partout de fortes grilles de fer, comme aux croisées d'une prison ; point d'autre promenade que la plate-forme ; des murs toujours garnis de machines de guerre, et pour musique le coassement des grenouilles dont les fossés du château ne manquaient jamais d'être peuplés.

Eh bien, mes bons amis, cette mode de châteaux forts devint si générale en France sous le règne de Charles le

Chauve, qu'en peu d'années on vit toutes les campagnes se hérissier de ces sortes de demeures ; les monastères eux-mêmes furent entourés de murs et de fossés, les moines ne se croyant plus à l'abri du pillage sans cette précaution. Il semblait en vérité que tous les Francs se fussent condamnés à la captivité la plus rigoureuse lorsqu'on voyait les demeures qu'ils s'étaient choisies.

Cependant les forteresses construites de toutes parts pour se préserver des ravages des Normands et des autres aventuriers qui, comme au temps de l'invasion des barbares, passaient encore leur vie à courir les champs, au lieu d'imposer du respect aux brigands n'avaient fait qu'en augmenter le nombre. Beaucoup de seigneurs francs, que la vie monotone qu'ils trouvaient dans leurs châteaux ne pouvait dédommager du plaisir qu'ils trouvaient à guerroyer dans les temps de troubles, reprenaient de temps en temps leur ancien métier, pour détrousser sur les chemins les marchands et les voyageurs : ils les emmenaient même quelquefois dans leurs forteresses, où ils les retenaient en prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé, pour se racheter, une forte somme d'argent, qu'on nommait une rançon. Il n'y avait alors personne qui pût empêcher de pareilles violences, et l'empereur Charles le Chauve lui-même était trop occupé de ses propres affaires pour pouvoir défendre contre les seigneurs châtelains la vie et la liberté de tous les pauvres gens, qui ne se mettaient plus en route pour le moindre voyage sans recommander leur âme à Dieu.

Alors il s'éleva des plaintes si générales dans le royaume contre la construction de ces châteaux, dont le nombre augmentait tous les jours, que ce prince fut obligé d'ordonner, par un capitulaire, de démolir tous ceux qui avaient été élevés sans sa permission et de défendre d'en bâtir de nouveaux ; mais personne ne tint compte, ni de ses ordres, ni de sa défense, parce qu'on savait bien qu'il ne lui restait pas assez de soldats pour se faire obéir, puisqu'il ne pouvait pas empêcher les Normands de se répandre de tous côtés, et même de remonter avec leurs

bateaux les rivières dont les bords étaient constamment dévastés par eux.

En même temps, les comtes et les ducs, qui, comme vous savez, étaient dans l'origine des officiers que les rois envoyaient dans les provinces pour y commander en leur nom, ne craignant plus un prince qui n'avait pas la force de se faire obéir, profitèrent de la circonstance pour devenir à leur tour des seigneurs puissants et redoutables; ils se construisirent comme les autres des châteaux forts; et lorsque Charles leur envoya l'ordre de les démolir, ils méprisèrent ses capitulaires, lui répondirent qu'ils étaient les maîtres de la province qu'il leur avait confiée, et l'obligèrent même à souffrir qu'après eux leurs fils devinssent ducs et comtes, comme ils l'étaient eux-mêmes. Le faible Charles, pour n'avoir pas à la fois tous ses sujets pour ennemis, leur accorda tout ce qu'ils voulurent, et en peu de temps il se trouva en France une multitude de ducs, de comtes, de marquis (c'est-à-dire de comtes des frontières), qui étaient plus maîtres dans le royaume que le roi lui-même.

L'un des seigneurs les plus puissants de ce temps-là, mes jeunes amis, était un noble capitaine, appelé Robert, que l'on avait surnommé le Fort, à cause de son courage et de son habileté. Charles le Chauve, espérant se faire un appui d'un si vaillant homme, l'avait fait comte de Paris et d'Ajou, l'une des provinces de France les plus exposées aux ravages des Normands qui avaient remonté la Loire; mais après avoir défendu bravement pendant plusieurs années son territoire contre ces barbares, Robert le Fort périt dans une bataille, et les hommes du Nord se répandirent alors sans obstacle sur tout le pays environnant.

Pendant ce temps le pauvre peuple souffrait et gémissait, car les Normands ne pouvant escalader les inabornables forteresses où les seigneurs s'étaient retranchés, s'en dédommageaient amplement sur les chaumières des paysans, qu'ils incendiaient après en avoir enlevé le bétail et tout ce qui s'y trouvait. Il n'y eut pas alors jusqu'aux églises et aux cloîtres qui ne devinssent la proie de ces barbares,

qui, détestant le christianisme sans le connaître, dépouillaient impitoyablement les lieux saints de tout l'or et de tout l'argent qu'ils pouvaient y découvrir.

Les monastères et les églises renfermaient alors un grand nombre de reliques précieuses, c'est-à-dire de corps de saints et de saintes que l'on y conservait avec vénération dans de magnifiques tombeaux ornés d'or et de pierres. Les Normands qui savaient cela ne manquaient pas de tout bouleverser pour découvrir ces reliques, qu'ils brisaient ensuite en mille morceaux ; et souvent de pauvres moines, qui n'avaient pas eu le temps de se sauver, furent pris et égorgés par ces barbares, qui n'épargnaient même pas les femmes et les enfants.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

865. Invasion et mort de Ragnard-Lodbrog en Angleterre.

771. Alfred le Grand reprend le West-Sex sur les Danois.

878. Leur roi Gothrun est forcé de recevoir le baptême.

LE SIÈGE DE PARIS.

(Depuis l'an 877 jusqu'à l'an 888).

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter, mes jeunes amis, sur Louis II, dit le Bègue, ainsi nommé à cause de l'extrême difficulté qu'il éprouvait à parler ; vous saurez seulement que ce prince, qui était fils de Charles le Chauve, monta sur le trône de France après la mort de son père ; mais il ne régna pas comme lui sur l'Italie, dont les fils de Louis le Germanique s'étaient emparés. Louis le Bègue, après un règne de deux années seulement, mourut très-jeune encore, laissant trois fils, qui furent tous trois rois des Français, et dont je vous parlerai successivement.

Il n'y a rien que je trouve si agréable à voir que l'union de deux frères qui ne peuvent se passer l'un de l'autre ; sans les connaître, je suis porté à croire qu'ils sont bons

et honnêtes, car s'ils n'avaient rien d'aimable, ils ne s'aimeraient point ainsi.

Les deux fils aînés de Louis le Bègue se nommaient Louis III et Carloman ; une tendre affection les réunissait l'un à l'autre, et chacun d'eux n'aurait pu se consoler s'il eût causé le moindre chagrin à son frère. Comme une grande partie de la France était déjà envahie par les comtes et les seigneurs, qui refusaient de se soumettre plus longtemps aux Karolings, ces deux princes se partagèrent entre eux le reste du royaume, et Louis III eut pour sa part la Neustrie, pendant que Carloman prit le titre de roi d'Aquitaine.

Jamais peut-être dans aucun temps le pauvre peuple de France n'avait été si malheureux que dans celui-là. Pendant que les Normands poursuivaient de tous côtés leurs ravages, dépeuplant les campagnes, et ne laissant debout sur leur passage ni châteaux, ni villages, ni monastères, les petits-fils de Charlemagne étaient contraints de marcher constamment les armes à la main pour se défendre des seigneurs rebelles qui leur disputaient les lambeaux de leur héritage.

L'amitié la plus touchante régnait entre eux sans que jamais la moindre jalousie la troublât un moment ; car la jalousie, qui est un grand défaut, quelque en soit l'objet, devient un vice odieux entre deux frères dont le devoir est de tout partager sans dispute et sans regret.

Lorsqu'il leur arrivait d'aller ensemble à la guerre, c'était à qui des deux empêcherait son frère de s'exposer aux coups des ennemis ou à de trop grandes fatigues ; et ils n'étaient jamais plus satisfaits que lorsqu'ils pouvaient se dire l'un à l'autre leurs plus secrètes pensées, parce qu'une confiance mutuelle est le premier plaisir d'une véritable amitié.

De pareils princes semblaient faits pour un meilleur siècle, et en effet la Providence ne fit que les montrer à la terre. Un jour le roi Louis III ayant monté un cheval fougueux fut emporté par cet animal avec tant de violence sous une porte basse qu'il eut la tête fracassée.

Son frère Carloman était encore tout entier à la douleur de sa perte lorsque les seigneurs de Neustrie l'appelèrent à recueillir son héritage en le suppliant de les secourir contre les Normands dont les ravages dans leur pays menaçaient de ne pas laisser pierre sur pierre. Carloman se rendit à leurs prières ; mais depuis la mort de son frère la vie lui était devenue à charge, et chaque fois qu'il allait à la guerre ou à la chasse il affrontait les plus grands dangers, et exposait une existence qui n'avait plus aucun charme à ses yeux. Un jour donc que ses chiens poussaient à outrance un sanglier furieux, le jeune roi se précipita devant ce terrible animal qui l'atteignit d'un coup de croc et le tua sur la place.

Chacun regretta amèrement ces deux aimables princes, qui furent déposés ensemble dans le même tombeau, afin de ne point séparer même après leur mort ceux qui avaient été si unis pendant leur vie.

Ce fut à un oncle des jeunes rois que les seigneurs de Neustrie et d'Aquitaine offrirent après eux de gouverner ces deux royaumes. Ce prince était fils de Louis le Germanique dont je vous ai parlé dans l'histoire de Louis le Débonnaire. Il régnait déjà sur l'Allemagne et sur l'Italie, et se trouvant ainsi possesseur de presque tous les Etats de Charlemagne, il prit comme ce grand homme le titre d'empereur d'Occident. Charles le Gros, ainsi nommé à cause de son excessif embonpoint qu'il entretenait encore, dit-on, par une voracité digne du Romain Vitellius, n'avait point l'humeur guerrière : avec cela, il était fort petit, il avait les jambes torses et son esprit n'était pas mieux tourné que son corps. Aussi ayant rassemblé une grande armée pour combattre les Normands, il marcha au-devant d'eux ; mais à leur approche le courage lui manqua et il leur abandonna sans résistance tout le pays qu'ils voulurent ravager.

Cependant ces barbares ne trouvant aucun obstacle sur leur passage, se dirigèrent sur Paris où ils avaient entendu dire qu'ils trouveraient de grands trésors et beaucoup d'églises à dépouiller.

Déjà du haut des murs de cette capitale, alors entièrement renfermée, comme vous savez, dans cette petite île que l'on nomme aujourd'hui la Cité, on voyait au loin la fumée des villages réduits en cendres, et les eaux de la Seine couvertes des cadavres que les Normands y avaient précipités. Les Parisiens, consternés, se préparaient à mourir, puisque Dieu et les hommes paraissaient les avoir abandonnés, lorsque leur comte nommé Eudes, qui était le fils aîné du célèbre Robert le Fort, résolut de défendre les murs de Paris tant qu'il y resterait pierre sur pierre.

Eudes ne se laissa donc point intimider des menaces des Normands, qui essayèrent plusieurs fois en vain d'escalader les murailles en poussant des hurlements sauvages que l'on entendait à une grande distance; il distribua des armes à tous les habitants et même à leurs femmes et à leurs enfants qui se défendirent pendant près de deux ans contre ces redoutables ennemis.

Une foule de Parisiens furent tués dans ces combats, et la faim ou la misère en fit périr un bien plus grand nombre encore dans les rues de la ville; mais ceux qui leur survivaient auraient mieux aimé cent fois partager leur sort que d'être pris par les Normands, qui les auraient emmenés en esclavage, ou leur auraient fait subir mille tourments plus affreux que la mort même.

Cependant, l'empereur Charles le Gros, tout honteux de laisser aussi longtemps ce malheureux peuple exposé à tant de calamités, rassembla une nouvelle armée, que lui amenèrent les seigneurs d'Austrasie, de Neustrie et même de Germanie, car tous ces pays avaient été également ravagés par les barbares, et se décida enfin à marcher au secours du comte Eudes, et à délivrer Paris.

Les Normands avaient déjà vu périr dans toutes ces batailles un grand nombre de leurs meilleurs soldats, parce que les Parisiens, réduits au désespoir, se défendaient comme des lions; aussi lorsqu'ils apprirent que l'armée de l'empereur approchait, ils furent bien tentés de prendre

la fuite, et vous allez croire peut-être, comme ils le crurent eux-mêmes, que Charles se disposait à n'en pas laisser échapper un seul. Eh bien, il n'en fut pas ainsi et voici ce qui arriva.

L'empereur avec son gros ventre et ses jambes de travers n'était point brave, et nous savons déjà que la guerre n'était point son élément : lorsque du haut de la montagne de Montmartre qui domine sur Paris il vit briller au soleil les lances des Normands, il ne se sentit pas assez rassuré pour risquer les chances d'une bataille que toute son armée demandait à grands cris, et il préféra offrir au chef des ennemis une grosse somme d'argent pour qu'il conduisît ses soldats dans un autre pays.

Les Normands prirent donc cet argent et se retirèrent en méprisant la lâcheté de ce prince qui avait mieux aimé leur donner ses trésors que de se mesurer avec eux.

La vaillante nation des Francs fut indignée de voir qu'il payât ainsi des gens qu'elle aurait voulu exterminer jusqu'au dernier en les combattant en bataille rangée; tous les seigneurs déclarèrent qu'ils ne voulaient plus obéir à un prince indigne de commander à des hommes de cœur; ils lui ôtèrent son titre d'empereur, et Charles, tout lâche qu'il était, ne put survivre à tant de honte.

Avec Charles le Gros, mes jeunes amis, finit l'empire d'Occident, que Charlemagne avait fondé; sept royaumes se formèrent de ses débris : ce furent ceux d'Italie, d'Allemagne, de Lorraine, de Bourgogne, de Provence, de Navarre, et enfin celui de la France, sans compter une multitude de seigneuries indépendantes qu'il serait trop long de nommer ici. Il faudra tâcher d'apprendre à connaître sur la carte la position de ces différents royaumes et surtout vous rappeler que c'est de cette époque que datent à proprement parler la plupart des Etats qui existent aujourd'hui dans cette partie de l'Europe.

Plusieurs années après le siège de Paris, que je viens de vous raconter, un des successeurs de Charles le Gros céda aux Normands, pour mettre fin à leurs ravages, une belle province de France, où ils s'établirent, et qui prit

dès lors le nom de *Normandie*. Ces peuples devinrent donc Français comme les habitants des autres parties du royaume; mais pendant bien longtemps encore, il y eut des personnes qui conservèrent l'habitude de faire tous les jours une prière pour demander à Dieu d'être préservées de la fureur des Normands.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

878. Suite du règne d'Alfred le Grand en Angleterre.

LA FÉODALITÉ.

(Depuis l'an 888 jusqu'à l'an 929.)

Comme ce n'est point seulement l'histoire des rois de France, mais celle de tous les Français que je veux vous raconter, mes enfants, il faut que je vous dise ce qui eut lieu dans les Gaules après la chute de l'empire d'Occident, parce qu'il est nécessaire que vous compreniez de bonne heure ce que l'on nommait autrefois le régime féodal ou la féodalité, dont vous entendrez beaucoup parler dans des livres plus savants que celui-ci.

Je vous ai fait connaître, il n'y a pas longtemps, comment toutes les campagnes s'étaient tout à coup hérissées d'une multitude de châteaux forts, derrière lesquels les seigneurs francs, les abbés des monastères, et même les évêques venaient se mettre à l'abri des ravages des Normands et des autres aventuriers qui couraient le pays. Mais il n'y avait pas seulement des seigneurs dans les Gaules, et tout le monde n'était pas assez riche pour construire un château où il pût se retirer avec sa famille. Les pauvres paysans surtout étaient exposés à toute la furie des Normands, et comme il n'y avait ni roi, ni prince, ni duc, ni comte, qui prit pitié d'eux, ces malheureux se voyaient abandonnés de toute la terre.

Cependant les seigneurs, retranchés derrière leurs

épaisses murailles avec un petit nombre de domestiques, se seraient bientôt trouvés dans l'embarras, s'ils avaient laissé périr autour de leurs châteaux les paysans qui les nourrissaient en cultivant les champs, et qui, dans les moments de danger, pouvaient leur servir de soldats.

Alors ces seigneurs dirent aux paysans : « Si vous consentez à cultiver les champs qui sont autour de nos châteaux, et à nous donner chaque année une partie de vos récoltes, lorsque les Normands s'approcheront, nous vous permettrons de vous retirer derrière nos murailles avec vos femmes, vos enfants, vos bestiaux et tout ce que vous pourrez soustraire aux barbares. Nous vous rendrons justice lorsque vous viendrez nous la demander, et nous rebâtirons vos maisons quand elles auront été brûlées. Mais aussi lorsque nous irons à la guerre vous serez obligés de nous suivre avec vos armes pendant quarante jours ; il ne vous sera plus permis d'aller demeurer ni même de prendre une femme sur la terre d'un autre seigneur ; vous serez notre propriété, vous, vos enfants, votre charrue, votre bétail, vos maisons ; vous viendrez cuire votre pain dans un four qui nous appartiendra ; nous pourrons vous vendre avec la terre que vous cultiverez, mais jamais sans elle, et l'on vous appellera du nom de serfs, ce qui veut dire esclaves. »

Les pauvres paysans étaient si malheureux dans ce temps-là, mes bons amis, qu'ils consentirent à tout ce que les seigneurs leur proposèrent ; et comme il n'y a personne dans le monde qui puisse absolument se suffire à soi-même, il n'y eut bientôt plus dans toutes les Gaules que des seigneurs et des serfs.

Mais parmi ces ducs, ces comtes, ces évêques, ces abbés, qui étaient possesseurs de châteaux forts, et les véritables rois du pays, il y en avait de plus puissants les uns que les autres, parce qu'ils avaient un plus grand nombre de serfs, et des châteaux mieux fortifiés. Ceux donc qui étaient les plus forts dirent aux plus faibles :

« Si vous voulez nous rendre hommage pour votre terre, c'est-à-dire vous engager à nous être fidèles, à ne

point disposer de votre château, de vos fils, de vos filles, sans notre permission, et à nous suivre à la guerre avec les serfs de vos domaines, toutes les fois que nous vous appellerons, alors nous vous protégerons contre vos ennemis ; nous empêcherons qu'on ne démolisse vos murailles, et qu'on ne ravage vos terres ; nous vous rendrons justice si vous nous la demandez, et l'on dira que nous sommes vos suzerains et que vous êtes nos hommes liges ou nos vassaux. »

Or, vous comprendrez aisément que, parmi cette multitude de seigneurs, il ne s'en trouva guère qui ne fussent plus ou moins puissants que d'autres, de sorte qu'en quelques années toute la France fut couverte de seigneuries, dont les possesseurs étaient les hommes liges les uns des autres, et l'on appela cela le régime féodal ou la féodalité, parce que la fidélité au suzerain, ou comme on le disait alors, la féauté, était le premier de tous les devoirs. Les terres qui se trouvaient soumises à ce régime reçurent le nom de fiefs ; et pour augmenter le nombre de leurs vassaux, la plupart des seigneurs eurent l'idée de diviser leurs domaines en une multitude de petits fiefs qui assujettissaient au devoir féodal les familles de ceux qui les acceptaient.

Quant au pauvre peuple, ce fut lui qui porta tout le poids de cet état de choses où il était compté pour si peu ; c'était lui qui se battait lorsque les seigneurs se disputaient entre eux ; c'était lui qui bâtissait ces forteresses massives, qui servaient ensuite à le contenir dans l'obéissance ; c'était lui qui arrosait de ses sueurs le sillon dont la récolte appartenait en grande partie à son maître, et de son sang les champs de bataille où il plaisait à celui-ci de le traîner.

Souvent, pour une faute légère, les malheureux serfs étaient condamnés à recevoir cent cinquante coups de fouet ou de bâton, et quelquefois même, pour une faute plus grave, il y eut des maîtres assez inhumains pour ordonner qu'on leur coupât les oreilles, le nez, une main, un pied, ou même qu'on leur arrachât un œil ou deux, à

moins qu'on ne jugeât à propos de les mettre à mort sur-le-champ, sans autre forme de procès, ce qui certainement eût été préférable pour eux.

Dans quelques endroits les serfs étaient tenus de battre l'eau des fossés du château féodal, pendant la nuit, pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur par leurs coassements; dans plusieurs autres, il leur était interdit de tuer un bœuf ou un porc pour leur nourriture, sans apporter aussitôt à leur maître les pieds et la langue de cet animal. Quelquefois on les plongeait vivants dans les cachots profonds et humides, pour avoir coupé leur moisson avant que le seigneur l'ordonnât.

Il ne faudra pourtant point confondre, mes enfants, les serfs des campagnes avec les esclaves que l'on vendait autrefois sur les marchés publics, et qui étaient ordinairement des prisonniers de guerre. Le nombre de ces esclaves était bien diminué dans les Gaules depuis que les barbares s'étaient convertis au christianisme, parce que notre religion ne permet pas aux hommes de priver leurs semblables de la liberté; ceux-ci d'ailleurs servaient comme domestiques dans l'intérieur des maisons, tandis que les serfs appartenaient à la terre sur laquelle ils étaient nés, et l'on disait à cause de cela qu'ils étaient « attachés à la glèbe, » c'est-à-dire aux champs qu'ils étaient obligés de cultiver de leurs mains.

Charles le Gros avait à peine rendu le dernier soupir qu'un certain nombre de seigneurs placèrent sur le trône de France le vaillant comte Eudes, l'un d'entre eux, et celui-là même qui avait si courageusement défendu Paris contre les Normands.

Eudes n'était point de la famille des Karolings, et à cause de cela beaucoup de ducs et de comtes de l'autre côté de la Loire, et même plusieurs de ceux de Neustrie, refusèrent de lui obéir; mais comme il possédait un grand nombre de châteaux forts et des domaines fort étendus, un évêque lui plaça la couronne sur la tête, et il est mis ordinairement au nombre des rois de France.

Or, les seigneurs de Neustrie qui avaient refusé de se

soumettre au comte Eudes, se souvinrent tout à coup qu'il existait encore un prince de la famille de Charlemagne, qu'ils proclamèrent roi de France sous le nom de Charles III, dit le Simple.

Charles III était le plus jeune frère des rois Louis III et Carloman, et ce fut lui qui, pour mettre un terme aux ravages des hommes du Nord, leur abandonna cette belle province à laquelle ils ont donné leur nom, et dont faisait alors partie le pays des Bretons. Rollon, duc des Normands, après s'être fait baptiser, reconnut même le roi des Français pour son suzerain.

Or, il était d'usage, en pareil cas, d'observer certaines cérémonies auxquelles le chef barbare eut bien de la peine à se soumettre : il fallait d'abord que le vassal mît ses deux mains dans celles de son seigneur, pour lui témoigner qu'il renonçait à user de sa force sans sa permission. Rollon fit d'abord quelques difficultés de consentir à cet arrangement, mais ce fut bien pis encore lorsqu'on lui apprit qu'il devait, en signe de soumission, fléchir un genou devant le roi franc et même lui baiser le pied. Pour cette fois le barbare se refusa absolument à ce cérémonial humiliant, et tout ce que l'on put obtenir de lui fut de charger un de ses officiers d'accomplir cette formalité. Il désigna donc pour cet office un Normand de sa suite, dont la taille était si élevée et l'humeur si insolente qu'au lieu de se baisser, cette homme grossier saisit rudement la jambe du monarque, et la leva si haut qu'il le fit tomber à la renverse. Cette chute dans une occasion aussi solennelle, fut considérée comme un fâcheux pronostic, qui ne tarda pas à se vérifier, car le sort de Charles devint bientôt l'un des plus déplorables qu'un roi puisse encourir.

En effet, les seigneurs neustriens qui l'avaient élevé au trône, s'apercevant de sa faiblesse, se déclarèrent contre lui dans un assemblée, et rompirent en sa présence des brins de paille, pour signifier qu'ils se brouillaient pour toujours avec lui. Ce fut même à cette occasion que Charles, qui n'eut pas la force de les faire rentrer dans le devoir, reçut le surnom de Simple, qui lui est resté,

et qui veut dire un homme peu habile et peu spirituel.

Peu de temps après, ce prince infortuné, réduit à la seule ville de Laon, l'une des plus fortes de France, et dont il était le seigneur (car il fallait bien que les rois eussent aussi des seigneuries), tomba au pouvoir de ses ennemis, qui lui firent passer dans une prison la plus grande partie de sa vie.

Les mutins auraient bien voulu aussi se saisir de la reine Ogine, femme du roi captif, et de son fils Louis, alors âgé de trois ans seulement, mais cette princesse, qui était fille d'un roi d'Angleterre, avertie de leurs desseins, trouva moyen de s'embarquer sur un navire qui les conduisit dans cette île où ils n'eurent plus rien à craindre de leurs ennemis.

Après cela les seigneurs français, qui commençaient à prendre l'habitude de faire et de défaire des rois, conduisirent dans la cathédrale de Reims un frère du roi Eudes, qui venait de mourir, et obligèrent l'évêque de cette ville à sacrer ce nouveau monarque sous le nom de Robert I^{er}; mais ce prince ne jouit pas longtemps de cette élévation, il fut tué dans une bataille, et Charles le Simple, délivré par cet événement, sembla n'avoir été tiré de captivité que pour mourir en liberté, car il ne survécut que peu de mois à ce nouveau jeu de son inconstante fortune.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

906. Ravages des Magiars ou Hongrois en Allemagne et en Italie.
 911. Conrad I^{er}, roi d'Allemagne, de la maison de Franconie.
 919. Henri I^{er}, dit l'Oiseleur.
 924. Meurtre de Bérenger I^{er}, roi d'Italie.
-

LES DERNIERS KAROLINGS.

(Depuis l'an 929 jusqu'à l'an 986.)

Je ne sais, mes jeunes amis, si dans les histoires que je viens de vous raconter, vous aurez remarqué que je me

suis servi plusieurs fois du mot de France pour exprimer le pays que nous nommions auparavant la Gaule : c'est qu'en effet, parmi les troubles qui suivirent le règne désastreux de Louis le Débonnaire, les Francs, les Bourguignons, les Gaulois, les Visigoths et tous les autres peuples qui, depuis si longtemps, occupaient ce territoire avaient cessé de se distinguer entre eux par leurs noms particuliers, pour ne plus former qu'une seule et même nation, un seul et même peuple, auquel on a donné le nom de Français, qu'il a toujours conservé depuis.

Déjà, d'une extrémité à l'autre de l'ancienne Gaule, on ne parlait plus qu'un seul langage, appelé langue romane, et formé du mélange du latin avec la langue teutonique des barbares. Cette circonstance est fort remarquable, parce que c'est de cette langue romane qu'est venue avec le temps la langue française.

Ce fut dans la province de Neustrie, où les Francs étaient les plus nombreux, que le nouveau roman prit naissance ; mais insensiblement il se répandit dans toutes les provinces de l'ancienne Gaule, excepté pourtant en Bretagne, dont les habitants conservent même aujourd'hui un idiome particulier que l'on croit être l'ancienne langue celtique.

Cependant, sous les derniers Karolings, la langue romane n'était point encore adoptée par toutes les classes de la nouvelle nation française ; les princes surtout conservaient obstinément leur langage germanique ; les évêques dans leurs assemblées n'employaient que le latin ; mais les seigneurs et le peuple en général ne parlaient que le roman.

Pendant que Charles le Simple était retenu en prison, les plus puissants seigneurs du royaume, parmi lesquels on distinguait Hugues le Blanc, comte de Paris, fils du roi Robert I^{er}, et possesseur d'un grand nombre de seigneuries, jugèrent à propos d'appeler au trône l'un d'entre eux, nommé Raoul, duc de Bourgogne, qui avait épousé l'une des petites-filles de Robert le Fort.

Raoul n'était point non plus de la famille des Karolings ;

mais ce fut précisément pour cette raison que les seigneurs français le portèrent au trône. Depuis que l'on s'était aperçu que les descendants de Charlemagne affectaient de conserver leur langue barbare, la nouvelle nation ne les voyait plus qu'avec défiance, et leur reprochait de se regarder plutôt comme les princes des Germains que comme ceux des Français. Le roi Raoul était pieux, sage et généreux, et satisfait d'être un des plus puissants souverains de France, il n'ambitionnait point cette couronne qui avait causé le malheur de tant d'autres ; mais il céda aux instances de Hugues le Blanc, son beau-frère, et accepta la royauté.

Vous allez me demander peut-être pourquoi le comte Hugues était ainsi surnommé la Blanc, et vous aurez raison de trouver ce surnom fort extraordinaire ; mais il le reçut, dit-on, à cause de la couleur de son armure, par laquelle il se faisait distinguer dans les batailles, où chaque seigneur adoptait ordinairement une couleur particulière, afin que chacun pût le reconnaître.

Raoul ne vécut que peu de temps, et la plupart des Français pensèrent que Hugues voudrait être roi à son tour ; mais il s'en fallait bien que cette dignité parût digne d'envie au comte de Paris, et ce fut lui au contraire qui proposa aux seigneurs assemblés d'offrir le royaume au jeune fils de Charles le Simple, que sa mère Ogine avait autrefois conduit en Angleterre.

Plusieurs seigneurs français s'embarquèrent donc pour cette contrée, qui, comme vous savez, est une île ; et comme le jeune Louis était encore de l'autre côté du détroit qui sépare les deux pays lorsqu'il fut proclamé roi de France, on lui donna le nom de Louis IV ou d'Outre-Mer, sous lequel il est connu dans l'histoire.

Hugues le Blanc se rendit avec beaucoup d'autres seigneurs sur le rivage où le nouveau monarque devait débarquer, et l'accompagna en grande pompe dans la ville de Laon, où il fut sacré roi de France.

Or, c'était justement dans cette même ville, transfor-

mée à cette époque en capitale du royaume, parce qu'elle était la seule qui restât à la famille des Karolings, que Charles le Simple avait passé captif la plus grande partie de son existence, et le choix de cette résidence ne fut point heureux non plus pour son successeur.

Louis IV, qui n'avait que seize ans lorsqu'il fut ainsi appelé au trône, consentit d'abord à suivre les conseils de Hugues, mais, ensuite, il eut la mauvaise pensée de se conduire par lui-même, et commit de très-grandes fautes qui lui attirèrent bien des infortunes. C'est ce qui arrive le plus souvent aux jeunes gens assez imprudents pour ne pas consulter ceux dont l'expérience peut leur être utile. Mais son plus grand tort fut de se brouiller avec le vaillant Hugues, et celui-ci, outré de son ingratitude, l'abandonna au pouvoir des Normands et des autres ennemis de la race karolingienne; il eût même passé sans doute, comme son père, la plus grande partie de sa vie dans une étroite prison, si la reine Gerberge, sa femme, qui était la belle-sœur de Hugues, n'eût supplié ce seigneur de l'arracher au triste sort qui le menaçait.

On ne sait pourtant pas ce qui serait arrivé à la fin à ces deux princes, entre lesquels se divisaient les seigneurs français, parce que l'un leur représentait le rejeton de l'illustre dynastie des Karolings, tandis que l'autre était à leurs yeux le chef de la nouvelle nation française, lorsque Louis d'Outre-Mer, étant un jour à la chasse dans une forêt des environs de Reims, fit une chute de cheval et mourut au bout de peu de jours.

Pour cette fois encore, personne ne douta que Hugues le Blanc ne mît sur sa tête la couronne de France; mais ce grand homme aimait mieux faire des rois que de l'être lui-même, et comme Louis IV avait laissé deux fils en bas âge, nommés Lothaire et Charles, il conduisit à Reims l'aîné de ces princes, et le fit sacrer roi des Français.

Ce fut la dernière action que fit Hugues le Blanc avant sa mort; ce vaillant prince tomba malade quelque temps après et laissa sa puissance à ses trois fils, dont l'aîné, Hugues, duc de France et comte de Paris comme son père,

fut surnommé Capitou ou Capet, ce qui voulait dire alors un homme de tête et de cœur.

Tant que Charles, ce jeune frère du roi Lothaire, auquel Hugues le Blanc n'avait point songé dans le partage du royaume, ne fut qu'un enfant, il ne pensa pas à être jaloux de ce que la royauté avait été donnée tout entière à son aîné; mais lorsqu'il fut devenu grand, il devint envieux de l'élévation de son frère, quoique la puissance de celui-ci fût, comme celle de ses prédécesseurs, environnée de mille périls; et alors le jeune Charles dut être bien malheureux, car, après la haine, l'envie est le plus pénible de tous les sentiments, et elle n'aurait jamais dû exister entre deux frères qui étaient nés pour s'aimer et se secourir mutuellement.

Charles s'en alla donc à la cour d'Othon II, roi de Germanie, qui était un de ses cousins, et là il fit tant par ses discours et ses prières que ce prince déclara la guerre à Lothaire, et s'avança aux portes de Paris avec une armée considérable; il monta même sur les hauteurs de Montmartre, pour apercevoir cette grande ville, dont il s'était flatté de se rendre maître sans combat; mais il n'alla pas plus loin, et se retira en disant qu'il n'était venu en cet endroit que pour faire chanter par son armée une messe que l'on put entendre de l'église Notre-Dame, qui est la cathédrale de Paris.

Vous ne croyez pas sans doute que le roi Othon fût venu de si loin avec soixante mille soldats pour faire chanter une messe, comme il le disait; et en effet, il ne se serait point éloigné avec tant de précipitation s'il n'avait appris que Lothaire et Hugues Capet, ayant réuni leurs troupes, s'avançaient pour le combattre.

Le roi des Germains n'eut donc que le temps de se retirer en toute hâte; mais battu peu de jours après par les Français au passage de la rivière d'Aisne, auprès de Soissons, il ne dut son salut qu'à une trêve que lui accorda le roi Lothaire, qui ne voulait point la perte de son cousin.

Cette modération de Lothaire irrita les seigneurs fran-

çais, qui lui reprochèrent, comme ils l'avaient déjà reproché à son père et à son aïeul, d'être plus Germain que Français. Un grand nombre de seigneurs qui lui avaient été fidèles jusqu'à ce jour, se tournèrent du côté de Hugues Capet, et on prévoit dès lors que la dynastie des Karolings touchait à sa fin.

Lothaire ne survécut que quelques années à ce mécontentement général de la nation, et lorsqu'il mourut, empoisonné, dit-on, par la reine Emma sa femme, peu de Français le regrettèrent. Son fils, Louis V, surnommé le Fainéant, sans doute parce qu'il fut infirme de corps et d'esprit, lui succéda; mais ce prince mourut après un règne de deux ans seulement, et dans sa personne s'éteignit, en France, l'illustre famille dont Charlemagne avait été le père.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

955. Défaite des Hongrois sur le Lech.

982. Conquête de l'Italie par Othon le Grand.

— Il est couronné empereur d'Occident par le pape Jean XII.

L'EXCOMMUNICATION.

(Depuis l'an 986 jusqu'à l'an 1032.)

Vous allez croire peut-être, et je le croyais autrefois comme vous, mes bons amis, que l'extinction de la famille des Karolings en France produisit une grande sensation parmi les seigneurs féodaux qui s'étaient partagé les provinces du royaume sous les derniers règnes de cette maison. Eh bien, il n'en fut pas ainsi; chacun d'eux, retranché dans son château ou renfermé dans sa ville, ne prit aucun intérêt à la destinée d'une royauté qui ne pouvait plus lui faire ni bien ni mal; et quoique l'on plaignît généralement le sort de cette dynastie, dont les chefs avaient régné si glorieusement autrefois sur la nation franque, il ne se trouva pas un seigneur

qui voulût prendre les armes en faveur du prince Charles, auquel on reprochait d'ailleurs, avec juste raison, d'avoir attiré l'armée du roi de Germanie au sein du royaume.

Cette circonstance parut donc si favorable à Hugues Capet pour se faire donner le titre de roi des Français, qu'après avoir convoqué à Soissons une assemblée des principaux seigneurs de l'ancienne Neustrie, et secondé des ducs de Bourgogne et de Normandie, qui étaient ses parents et ses amis, il se fit sacrer à Reims par l'évêque de cette ville, avec les cérémonies observées depuis les plus anciens temps de la monarchie.

Ce fut ainsi, mes jeunes amis, que la postérité de Robert le Fort fut appelée à monter sur le trône de Charlemagne, à l'exclusion des derniers descendants de ce grand prince, et Hugues Capet devint le fondateur de la troisième dynastie de nos rois, auxquels on a donné le nom de Capétiens.

Maintenant il faut que je vous dise que le titre de roi que venait de prendre le comte de Paris ne le rendait pour cela ni plus riche ni plus puissant ; son royaume se bornait exactement au duché de France et aux autres domaines qu'il tenait de son père ; et si vous voulez jeter les yeux sur la carte du pays à cette époque, vous verrez que les Etats du nouveau roi se trouvaient entièrement compris entre la Meuse et la Loire, et resserrés de toutes parts par les duchés de Bourgogne, de Normandie et de Bretagne, dont les chefs avaient pourtant consenti à être les hommes liges, ou, comme on l'a dit depuis, les grands feudataires de la couronne. Mais Hugues Capet appartenait véritablement à la race française ; il possédait de nombreux châteaux forts ; un grand nombre de seigneurs se reconnaissaient ses vassaux, et par-dessus tout cela c'était un homme habile et énergique.

Cependant, le prince Charles, prétendant que la couronne de France devait lui appartenir après la mort de son neveu Louis le Fainéant, trouva moyen de s'introduire dans cette ville de Laon, qui paraissait destinée à servir

de prison à toute sa famille ; et ayant réuni quelques serviteurs, il se flatta un moment que les seigneurs français viendraient se rallier autour de sa personne. Mais cet espoir fut cruellement déçu ; personne ne parut devant ses murailles, dont il n'osait point s'éloigner, si ce n'est Hugues Capet, qui, à la tête d'une armée, lui livra plusieurs assauts meurtriers, où les dernières ressources de son parti s'épuisèrent.

On doit le dire avec tristesse, mes enfants, mais enfin on doit le dire, il est bien rare que les princes malheureux conservent longtemps des amis, et la plupart du temps leurs propres serviteurs, non contents de les abandonner, sont les premiers à les trahir. Ce fut précisément ce qui arriva au prince Charles, car un perfide domestique, qu'il croyait entièrement dévoué à ses intérêts, alla secrètement trouver Hugues Capet, et lui offrit d'ouvrir à ses soldats une des portes de la ville.

Le roi promit beaucoup d'or à ce misérable, malgré le mépris que lui inspirait sans doute une telle action ; et quoiqu'il détestât les traîtres, il ne manqua pas de profiter de la trahison. Le malheureux prince fut donc surpris dans son lit par les soldats d'Hugues Capet, qui le conduisirent dans la tour d'Orléans, où il ne tarda pas à périr de tristesse et d'ennui, ainsi que la princesse sa femme. Deux jeunes enfants qui lui survécurent furent bannis de France après la mort de leurs parents, et se réfugièrent auprès du roi de Germanie, leur cousin, qui leur accorda le royaume de Lorraine à titre de fief, c'est-à-dire à condition qu'ils se reconnaîtraient ses hommes liges, eux et toute leur postérité. Ces princes devinrent par la suite les fondateurs de l'illustre maison de Lorraine, qui a donné des empereurs à l'Allemagne, et dont j'aurai sans doute occasion de vous reparler dans cette histoire.

Hugues Capet se voyant déjà avancé en âge, voulut que son fils Robert fût sacré à Reims, comme lui-même l'avait été, afin que personne, après sa mort, ne contestât à ce jeune prince le titre de roi de France. Il est à remarquer, mes bons amis, que l'exemple ainsi donné par Hugues

Capet de faire sacrer, de son vivant, le roi qui devait lui succéder, fut suivi par tous les premiers Capétiens, tant qu'ils crurent que leur droit héréditaire à la couronne n'était pas suffisamment établi.

L'histoire de ce prince Robert, qui aurait été bien plus heureux si jamais il n'eût approché du trône, me paraît si intéressante que je ne résisterai point au désir de vous la raconter.

Le roi Robert II (ainsi nommé parce qu'il fut le second roi de ce nom qui régna en France) avait une jeune cousine nommée Berthe, qui était si belle, si bonne et si sage, que le peuple de Paris la chérissait, et disait que si elle était reine il n'y aurait plus de malheureux : plusieurs personnes répétèrent cela à Robert, et ce prince résolut de la faire asseoir sur son trône à côté de lui et de la prendre pour femme.

Berthe avait tant de douceur et de modestie qu'elle aurait bien désiré ne pas devenir reine ; mais elle céda aux prières de son cousin, et consentit, pour l'amour de lui, à supporter cette élévation qui devait lui devenir bien funeste. Or, il faut que vous sachiez que l'Eglise défend aux personnes qui sont cousin et cousine de se marier ensemble, et que dans ce temps-là il fallait obtenir la permission du pape. Malheureusement cet empêchement existait entre Berthe et Robert.

Il fut dénoncé au pape que le roi de France avait épousé sa cousine sans lui en avoir demandé la permission. Il n'en fallut pas davantage pour que l'évêque de Rome enjoignît à Robert de renvoyer Berthe, qui ne pouvait plus être sa femme ; mais le roi ne put jamais s'y résoudre, sentant bien qu'il mourrait de chagrin s'il se séparait d'une princesse qui lui était si chère.

Alors le pape, irrité contre ce prince, qui refusait ainsi de se soumettre à ses avertissements, le frappa d'excommunication, c'est-à-dire qu'il lui fut défendu d'entrer dans les églises et de communier avec les autres chrétiens.

C'était un terrible châtement que cette excommunica-

tion, mes bons amis, car dès qu'on apprit en France que le roi et la reine étaient excommuniés, personne n'osa plus s'approcher d'eux, pas même leurs parents et leurs serviteurs. Les pauvres mêmes, auxquels Berthe distribuait ordinairement tant d'aumônes, s'enfuyaient dès qu'elle paraissait, et c'était là ce qui affligeait le plus cette bonne princesse.

Il ne resta auprès des jeunes époux que deux domestiques chargés de préparer leur nourriture et encore ces pauvres gens étaient-ils tellement frappés de terreur, qu'ils brisaient aussitôt les vases dont le monarque s'était servi pour boire et pour manger, et jetaient au feu les aliments qui restaient de ses repas.

Pendant ce temps, le royaume était en interdit, c'est-à-dire qu'on ne disait plus la messe dans les églises; les tableaux qui s'y trouvaient étaient couverts d'un voile noir; les statues des saints avaient été descendues de leurs niches et revêtues d'habits de deuil, et il était défendu de faire entendre le son des cloches, même pour les funérailles des morts.

Le peuple était plongé dans une si grande consternation que la bonne reine se jeta aux pieds du roi pour le supplier de la renvoyer, puisqu'elle était assez malheureuse pour causer autant de tristesse; mais Robert ne pouvait encore se résigner à la voir s'éloigner sans retour.

Tout à coup le bruit se répandit de tous côtés que la reine venait de mettre au monde un monstre qui avait une queue de serpent et une tête d'oie sauvage; le peuple ne manqua pas de dire que c'était la punition du mariage du roi avec sa cousine.

Robert II se vit donc obligé de consentir au départ de la triste Berthe, tant l'affection de ses sujets lui faisait pitié. Cette princesse infortunée se retira dans le monastère de Chelles, autrefois fondé par la reine Bathilde, et elle y vécut encore plusieurs années. Quant au roi, il ne put jamais cesser de la regretter, quoiqu'on l'eût forcé à prendre une autre femme qui lui donna plusieurs fils.

La Providence accorda au roi Robert, qui se plaisait, dit-on, à se mêler aux moines de Saint-Denis pour chan-

ter les louanges de Dieu, la force de supporter toutes les amertumes de sa vie. Sa seule consolation était de faire tout le bien possible à son peuple, et lorsque, suivant la coutume, on transporta son corps dans cette abbaye pour y célébrer ses funérailles, on entendait de toutes parts des pauvres qui s'écriaient en pleurant : Nous avons perdu le meilleur des rois.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

998. Dynastie de Gaznévides dans l'Inde.
 1001. Massacre des Danois en Angleterre le jour de Saint-Brice.
 1019. Première apparition des Normands en Italie.
 1028. Origine et progrès des Turcs seljoucides dans l'Asie Mineure.
 1031. Décadence rapide du califat de Cordoue en Espagne.

LA TRÈVE DE DIEU.

(Depuis l'an 1032 jusqu'à l'an 1060.)

Il y a quatre rois en France qui ont porté le nom de Henri, et comme le fils de Robert est le plus ancien de ces princes, il a été appelé Henri I^{er}.

Comme je vous ai raconté, il n'y a pas longtemps, que les seigneurs féodaux, retranchés dans leurs châteaux, en sortaient quelquefois pour se battre entre eux, vous comprendrez aisément que du temps de Henri I^{er}, toutes les provinces de France fussent à tout moment le théâtre de ces guerres particulières où des ducs, des comtes, des marquis, ravageaient les terres de leurs voisins, incendiaient les chaumières de leurs paysans, et tuaient ou enlevaient leurs serfs, pour les transporter sur leurs propres domaines; de sorte qu'il y eut certains pays où la terre demeurait sans culture, parce que personne n'osait plus se montrer dans les champs, de peur d'être pris ou tué par les hommes farouches qui les dévastaient; la famine et souvent la peste, qui sont toutes deux d'horribles fléaux, achevaient de dépeupler le pays, et il n'y avait pas

de calamité que cette guerre cruelle et sans cesse renais-
sante ne traînât à sa suite.

Cependant dans la plupart des provinces françaises, surtout de celles situées de l'autre côté de la Loire, un grand nombre d'évêques, touchés de pitié en voyant la misère de tant de gens, se réunirent en conciles, c'est-à-dire en assemblées ecclésiastiques, pour remédier aux malheurs de ces combats désastreux, que l'on nommait des guerres privées, parce qu'elles avaient lieu entre particuliers. Ces saints personnages, dans l'espoir d'effrayer les seigneurs les plus turbulents, menacèrent ceux qui s'engageraient désormais dans ces déplorables querelles de les excommunier, eux et leur soldats, et de maudire leurs chevaux, leurs armes et tout ce qui leur appartiendrait; des prêtres, par leur ordre, parcoururent les campagnes tenant en main des cierges allumés, qu'ils renversaient ensuite et éteignaient à la vue du peuple assemblé, en s'écriant : « Ainsi s'éteigne la joie de ceux qui ne veulent pas la paix et la justice!... » Les pieux efforts des évêques furent enfin couronnés de succès.

Cette suspension de désordres fut appelée la paix de Dieu, parce que c'était au nom de Dieu qu'elle était ordonnée : les seigneurs les plus mutins n'osèrent pas d'abord s'y refuser dans la crainte de la terrible excommunication dont ils étaient menacés; ils jurèrent au pied des autels de ne plus incendier les monastères, d'épargner les pauvres paysans et de ne plus détruire les charrues et les autres instruments de labourage; mais au bout de quelques années, comme il n'existait alors d'autre moyen que la force pour se faire rendre justice, puisque le roi n'était pas plus puissant que les autres seigneurs et que personne hors de son duché de France ne lui obéissait, il fut décidé d'un commun accord, avec la permission des conciles, que lorsqu'il s'élèverait quelque querelle entre eux, ils pourraient se battre pendant trois jours et deux nuits de chaque semaine. Ces jours-là, comme on peut le croire, personne n'était assez hardi pour se montrer sur les chemins, ou aller travailler dans les champs, de peur de

tomber au pouvoir des gens de guerre des seigneurs.

Cette nouvelle coutume fut appelée la trêve de Dieu ; mais il s'en fallut bien qu'elle fût observée dans tous les pays de l'ancienne Gaule : le roi Henri I^{er} surtout s'opposa à ce qu'elle fût accueillie dans son duché de France, prétendant qu'à lui seul, en qualité de roi, appartenait le droit de contenir dans l'obéissance les vassaux de ses domaines ; mais comme ceux-ci ne le craignaient guère, le peuple n'y gagna rien et continua d'être opprimé.

Cependant il faut que je vous dise, mes enfants, que du temps de Henri II, on remarquait déjà que les seigneurs français devenaient moins grossiers et moins méchants ; il y en avait même parmi eux qui s'engageaient par un serment à ne jamais faire du mal aux pauvres, à protéger les veuves et les orphelins et enfin à défendre les dames et les gens d'église qui réclameraient leur secours ; ils prononçaient ce serment au pied des autels avec de certaines cérémonies, dont je vais tâcher de vous donner une idée et on leur donna le titre de chevaliers, parce qu'il était d'usage qu'ils ne combattissent qu'à cheval et couvert, d'une forte armure de fer.

Le jeune homme qui avait mérité par son courage et sa bonne conduite d'être fait chevalier, après avoir été revêtu d'un habit blanc, passait en prières, dans une chapelle, toute la nuit qui précédait le jour où il devait être reçu. On appelait cela la veille des armes ; et le postulant, les mains jointes, se mettait dévotement à genoux devant une image de la sainte Vierge pour lui demander la grâce de bien vivre et de bien mourir.

Dès que le jour paraissait, des prêtres, après lui avoir donné la communion, le revêtaient d'une robe de couleur rouge, emblème de son sang qu'il devait être prêt à verser jusqu'à la dernière goutte pour le service de l'église ; ils le conduisaient ensuite devant un ancien chevalier, que l'on appelait son parrain, qui lui donnait l'accolade, c'est-à-dire qui l'embrassait après lui avoir administré trois légers coups de plat d'épée sur les épaules et un petit soufflet sur la joue, ce qui signifiait qu'il était obligé de tout endurer

pour tenir son serment. Après cela le parrain remettait au nouveau chevalier une épée bénite et lui chaussait des éperons dorés, afin qu'il n'oublîât pas qu'il devait toujours être disposé à courir partout où ses nouveaux devoirs l'appelleraient.

Les chevaliers étaient ordinairement suivis à la guerre et servis dans leurs châteaux par des jeunes gens qui aspiraient aussi à devenir chevaliers à leur tour ; ils devaient aider leur seigneur à mettre et ôter sa pesante armure, à monter à cheval, et ne jamais le quitter dans les combats. Ces jeunes gens portaient le nom d'écuyers ou de varlets.

Comme la cérémonie que je viens de vous raconter se pratiquait toutes les fois que l'on recevait un nouveau chevalier, vous ferez bien de vous en souvenir, et vous verrez plus tard que des rois même s'honorèrent de recevoir ce titre.

Henri I^{er}, avant sa mort, eut soin que son fils aîné, nommé Philippe, fût sacré à Reims, comme lui-même l'avait été du vivant de son père : ce jeune monarque, dont la puissance ne s'étendait pas encore au delà du duché de France, prit le nom de Philippe I^{er}, et je vais vous raconter une histoire intéressante sur un événement qui se passa sous son règne.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 1043. Premières conquêtes des fils de Tancrede de Haute-Ville en Italie.
- 1053. Le pape Léon XI prisonnier des Normands à Civitella.
- 1057. Robert Guiscard reçoit du pape Nicolas II le titre de duc de Pouille et de Calabre.
- 1060. Conquêtes du Normand Roger à Malte et en Sicile sur les Sarrasins.

LA PREMIÈRE CROISADE.

(Depuis l'an 1060 jusqu'à l'an 1108.)

Du temps de Philippe I^{er}, mes jeunes amis, on rencontrait sur les chemins beaucoup de gens qui, portant un

grand chapeau rond et une longue robe sur laquelle étaient attachés des coquillages, s'en allaient priant Dieu, et un bâton blanc à la main, faire un long voyage pour visiter le Saint-Sépulchre de Jérusalem, c'est-à-dire le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le pays où Jérusalem est située se nomme la Palestine ou la Terre-Sainte, et c'est là qu'habitait autrefois le peuple hébreux, dont vous avez sans doute déjà lu l'histoire.

Ces gens, que l'on nommait des pèlerins, parce que leur voyage était un pèlerinage, devaient rester plusieurs mois en route avant d'arriver à cette contrée lointaine, et ils avaient à traverser un grand nombre de pays barbares, où les attendaient les plus grands dangers; mais ils espéraient que Dieu ne les abandonnerait pas dans cette entreprise, et qu'il ne permettrait pas aux Sarrasins de les tuer, ni de les réduire en esclavage.

En effet, les Sarrasins, que nous connaissons déjà, étaient les maîtres de Jérusalem, et comme ils haïssaient les chrétiens, ils maltraitaient les pauvres pèlerins et leur faisaient souffrir mille tourments affreux.

Il y eut un homme, appelé Pierre l'Ermite, qui entreprit comme tant d'autres le pèlerinage de Jérusalem, et lorsqu'il revint en France, il raconta d'une façon si touchante les maux que les pèlerins avaient à souffrir dans leur voyage que les larmes venaient aux yeux de tous ceux qui écoutaient ses récits.

Pierre l'Ermite était ainsi nommé parce que avant d'aller visiter la Terre-Sainte il avait vécu pendant plusieurs années dans un ermitage, c'est-à-dire dans une petite maison isolée que l'on plaçait ordinairement au milieu des bois ou sur de hautes montagnes, et personne ne doutait que Pierre ne dit exactement la vérité.

Pierre à son retour de la Palestine avait d'abord passé à Rome où le pape, qui dans ce temps-là se nommait Urbain II, lui avait permis, après l'avoir écouté attentivement, d'engager les rois et les seigneurs chrétiens à réunir leurs soldats pour aller chasser les Sarrasins de Jérusalem et leur arracher le tombeau de Jésus-Christ.

Il fallait voir ce petit vieillard, dont les yeux semblaient éclater d'une foi ardente, parcourir successivement l'Italie et la France, et s'adressant tour à tour aux peuples, aux seigneurs, aux évêques, aux rois eux-mêmes, les supplier de ne point abandonner les malheureux pèlerins à la barbarie des infidèles, ni le Saint-Sépulchre à leurs profanations ; partout sur son passage la foule s'assemblait pour l'entendre, et les princes eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'un profond respect.

Alors un nombre infini d'hommes, de femmes et d'enfants de tous les pays chrétiens, suivirent Pierre l'Ermite, qui leur promit de les conduire à Jérusalem, et toute cette foule se mit en marche en criant : Dieu le veut ! On leur donna le nom de Croisés, parce qu'ils portaient sur l'épaule droite une croix d'étoffe rouge, et leur entreprise reçut celui de Croisade.

Je ne vous raconterai pas ici tout ce que cette multitude de croisés eut à souffrir avant d'arriver à Jérusalem ; il vous suffira de savoir qu'ils éprouvèrent toutes sortes de maux pendant plus d'une année que dura leur voyage, et que la plupart d'entre eux périrent sans avoir atteint le but de leur dévotion ; car ceux qui ne moururent pas de faim ou de misère furent presque tous tués ou pris par les Sarrasins, qui eurent la barbarie de crever les yeux à beaucoup de ces malheureux.

Cependant une armée de croisés, conduite par un seigneur belge nommé Godefroid de Bouillon, s'empara enfin de Jérusalem, et ils oublièrent tous leurs maux quand ils se furent prosternés devant le Saint-Sépulchre, dont Godefroid conserva la garde avec le titre de roi de Jérusalem.

Lorsque vous lirez des livres plus savants que celui-ci, mes bons amis, vous entendrez beaucoup parler des croisades, qui forment une des époques les plus remarquables de l'histoire du monde, et comme il y eut successivement plusieurs expéditions de ce genre, vous ferez bien de ne point oublier que la première croisade eut lieu dans le temps que Philippe I^{er} régnait en France.

Plusieurs années après cette expédition, on voyait dans

la plupart des pays de l'Europe, des croisés qui allaient dans les campagnes et dans les châteaux raconter en chantant ce qu'ils avaient vu en Palestine, et l'histoire des nobles seigneurs qui y avaient combattu.

Ces chanteurs se nommaient des ménestrels, et ils étaient bien reçus dans les maisons où ils se présentaient, parce qu'ils apportaient à chacun des nouvelles de ses parents et de ses amis, qui étaient partis pour la Terre-Sainte et n'en étaient point revenus. On leur offrait un bon souper et un bon lit, et l'on croyait que recevoir ainsi les ménestrels, cela portait bonheur à la maison.

D'autres gens encore, qui revenaient aussi de la Palestine, ramenaient des singes, des ours et divers autres animaux, dont ils amusaient les passants pour gagner leur vie. Ceux-là se nommaient des jongleurs, et le roi Philippe I^{er} ordonna que lorsqu'un jongleur se présenterait à l'une des portes de Paris, où chaque personne en entrant était tenue de payer une petite pièce de monnaie, le jongleur serait dispensé de cette redevance, pourvu qu'il fit danser son singe devant le portier. Cette coutume, qui subsista pendant un grand nombre d'années, a donné lieu à un proverbe : « Payer en monnaie de singe, » que l'on applique encore aujourd'hui à ceux qui ne payent leurs dettes que par des paroles trompeuses ou des subterfuges.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 1066. Bataille d'Hastings; conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie.
 - 1073. Pontificat de Grégoire VII.
 - 1077. Querelle des investitures. — Pénitence publique de l'empereur Henri IV.
 - 1081. Sac de Rome par Robert Guiscard.
 - 1086. L'Espagne envahie par les Almoravides. — Jérusalem conquise par les Turcs seljoucides.
 - 1087. Mort de Guillaume le Conquérant.
 - 1090. Roger prend le titre de grand-comte de Sicile.
 - 1095. Première croisade prêchée par Pierre l'Ermité.
 - 1099. Prise de Jérusalem par les croisés.
-

L'AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES.

(Depuis l'an 1108 jusqu'à l'an 1137.)

Le roi Philippe I^{er}, mes jeunes amis, avait été marié deux fois, et sa première femme lui avait donné un fils qui, en montant sur le trône après lui, prit le nom de Louis VI et fut surnommé le Gros, parce qu'il avait beaucoup d'embonpoint.

Louis est le second roi de France que l'on ait ainsi surnommé, et vous vous souvenez sans doute encore de Charles le Gros, qui aima mieux payer aux Normands des sommes considérables que de s'exposer aux chances d'une bataille contre ces redoutables adversaires. Mais Louis VI n'avait pas d'autre ressemblance avec le dernier empereur d'Occident, et ce fut au contraire un prince habile et couragenx.

La plus grande partie de la vie et du règne de Louis le Gros se passa à batailler contre plusieurs de ses vassaux, qui, jusque dans son duché de France, osaient lui désobéir ouvertement en saccageant les monastères, et dévalisant sur les grands chemins les voyageurs et les marchands qui traversaient leurs domaines pour se rendre à Paris; mais le roi, avec l'aide de quelques autres seigneurs fidèles, défit successivement tous ces mutins, s'empara d'un grand nombre de châteaux qu'il démolit, et fit si bien qu'en peu d'années il vit les plus turbulents se soumettre à son obéissance et lui renouveler l'hommage de leurs fiefs; de sorte que Louis VI fut le premier roi capétien qui se fit craindre et respecter, parce qu'il était juste et sévère.

Si vous avez déjà lu l'histoire d'Angleterre, vous aurez vu que Guillaume le Conquérant, qui s'empara de ce pays, était un duc de Normandie qui possédait en outre, en France, plusieurs provinces voisines de l'ancienne Neustrie. Eh bien, il arriva que Louis le Gros se brouilla avec le roi d'Angleterre, fils du héros normand, qui était en même temps un des principaux vassaux de la couronne de France; et comme l'un de ces princes n'était pas moins

vallant que l'autre, chacun d'eux se mit en campagne avec une armée.

Un jour, dans un combat, un soldat anglais reconnut Louis dans la mêlée, et saisissant la bride de son cheval, s'écria de toutes ses forces : « Le roi est pris ! le roi est pris ! » Mais ce prince sans s'émouvoir : « Si tu savais jouer aux échecs, lui dit-il, tu saurais que le roi ne se prend pas ; » en achevant ces paroles, il leva sa masse d'armes, et assomma le soldat sur la place.

Louis montra dans cette occasion que son courage était certainement au-dessus de toute espèce de danger ; et il avait fait preuve de sang-froid, en disant qu'aux échecs le roi ne se prend pas, parce qu'en effet à ce jeu on peut empêcher le roi de changer de place, mais on ne peut pas le prendre .

Mais pendant que Louis se montrait ainsi l'un des plus braves soldats de son armée, il se passait, non-seulement dans son royaume, mais encore dans plusieurs autres provinces de France, des événements qu'il est très-important que vous connaissiez.

Tandis que les seigneurs féodaux, retranchés dans leurs châteaux forts, profitaient de leurs guerres privées pour rançonner le peuple des campagnes, et réduire les laboureurs au désespoir, au mépris de la trêve de Dieu, la plupart de ceux qui avaient trouvé moyen de se soustraire à leurs rapines s'étaient retirés avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient dans l'intérieur des villes où ils n'avaient plus à craindre les violences des gens de guerre ; car presque toutes les villes à cette époque appartenant à des évêques ou à des comtes, étaient entourées de fossés et de hautes murailles qu'il n'était pas aisé aux soldats ennemis de franchir ; de sorte qu'en peu d'années la population de ces villes s'était augmentée d'un grand nombre d'habitants qui y apportaient leurs richesses ou leur industrie, c'est-à-dire l'art ou le métier dont ils faisaient usage pour gagner leur vie.

Alors on vit pour la première fois dans les principales cités de France, s'établir des ouvriers de toute espèce tels

que des tisserands, des charpentiers, des tourneurs, des orfèvres, des armuriers, des brasseurs qui par un travail assidu, devinrent de riches marchands et d'honnêtes citoyens, et supportèrent avec peine que les seigneurs prétendissent les tourmenter comme ceux des campagnes tourmentaient leurs pauvres serfs.

Mais voilà que dans plusieurs villes françaises, presque dans le même temps, les habitants se réunirent sur la place publique ou dans la plus vaste église du lieu, et jurèrent de ne plus souffrir que leur seigneur molestât aucun d'eux ni dans sa personne ni dans sa propriété. Tous ceux qui prêtèrent ce serment reçurent le nom de bourgeois ou de communiens, et leur réunion s'appela une commune.

Après cela, pour qu'à un signal convenu chacun pût se rendre à l'assemblée toutes les fois que cela serait nécessaire, on plaça dans la plus haute tour de la ville une grosse cloche que l'on nomma le beffroi, au son de laquelle tous les communiens, accourant avec leurs armes, étaient tenus de se rassembler sous les ordres d'un magistrat choisi parmi eux et auquel on donnait le titre d'échevin.

Ce que je viens de vous dire de la formation de ces communes, mes jeunes amis, eut lieu en quelques années dans un certain nombre de villes de France qui, jusqu'alors, avaient appartenu à différents comtes ou évêques; mais lorsque ceux-ci voulurent s'y opposer par la force, les communiens, réunis au son du beffroi, leur livrèrent des combats sanglants, et, par leur courage et leur persévérance, forcèrent ces seigneurs à consentir à tout ce qu'ils demandaient de juste et de raisonnable. Les contrats qui furent passés entre les communiens et leurs comtes reçurent le nom de Chartes, et Louis VI posa son cachet royal sur plusieurs de ces chartes, afin qu'à l'avenir aucun de ces seigneurs n'osât plus troubler les bourgeois des villes où s'étaient élevées des communes, sans s'exposer au ressentiment du roi, dont chacun commençait à respecter la volonté.

Il faudra tâcher de vous rappeler que ce fut sous Louis le Gros que les communes de France commencèrent à exister, parce que cet événement est un des plus importants de l'histoire de cette nation ; jusqu'à ce temps, il n'y avait eu dans ce pays que des seigneurs et des serfs ; mais depuis cette époque on distingua une nouvelle classe de personnes, qui fut celle des bourgeois, ou la bourgeoisie.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1100. Prospérité des républiques italiennes de Venise, Gènes et Pise.
 1133. Découvertes des Pandectes de Justinien à Amalfi par les Pisans.
-

LE PARLEMENT.

(Depuis l'an 1137 jusqu'à l'an 1188.)

Je ne sais si vous vous souvenez encore, mes bons amis, de ces assemblées tumultueuses du Champs de Mars, où je vous ai raconté que se réunissaient les Francs du temps des premiers Mérowings ; je vous ai fait remarquer aussi que lorsqu'ils se furent dispersés sur le territoire des Gaules, ces peuples cessèrent de se rendre avec autant d'empressement à ces réunions, et que bientôt on n'y compta plus que des évêques, des comtes et des leudes royaux ; mais ce que je ne vous ai point encore dit, c'est que depuis les derniers Karolings, ces assemblées, renouvelées par Charlemagne qui se plaisait à les consulter sur ses Capitulaires, avaient presque entièrement cessé d'être en usage, et les seigneurs féodaux, renfermés dans leurs manoirs fortifiés, auraient craint d'en sortir pour se rendre à de semblables convocations.

Eh bien, lorsque Louis VII, dit le Jeune, eut succédé à son père Louis le Gros, il appela autour de lui les vassaux de son duché de France auxquels on donnait alors le titre de barons, ce qui voulait dire dans la langue du temps, « hommes libres. » Ces barons français étaient

les véritables descendants des anciens chefs des Francs qui avaient autrefois conquis les Gaules, et leur réunion, où venaient aussi siéger les évêques et les abbés des principaux monastères, reçut le nom de cour plénière ou de parlement.

Les premières années du règne de Louis le Jeune se passèrent, comme la plus grande partie du règne de son père, à guerroyer contre ses vassaux insoumis et à étendre la domination française. Il fut le premier roi capétien qui passa la Loire, et occupa une partie des provinces méridionales de l'ancienne Gaule, où beaucoup de seigneurs qui jusqu'alors n'avaient point reconnu l'autorité du roi de France furent contraints de lui rendre hommage, et de se déclarer ses hommes liges.

Or il faut que vous sachiez que dans ce temps-là on commençait à diviser la France en deux parties, qui se distinguaient entre elles par le langage qu'on y parlait : l'une, appelée la langue d'Oïl et située de ce côté-ci de la Loire ; l'autre, nommée la langue d'Oc, située de l'autre côté de cette rivière. On les nommait ainsi à cause du différent langage de leurs habitants, qui, au nord, disaient *oïl*, pour affirmer, tandis que ceux du midi disaient *oc*.

Cependant la domination de Louis VII en Languedoc ne fut pas de longue durée, et ce fut principalement sur les grands vassaux de son duché de France qu'il affermit sa puissance.

Ce prince n'avait pas moins de belles qualités que son père ; mais il faut que je vous raconte une histoire qui vous fera voir combien il est dangereux pour un roi, et même pour toute autre personne, de s'abandonner à un mouvement de colère.

Un jour donc que Louis le Jeune, guerroyant contre le comte de Champagne, l'un des feudataires de la couronne de France, était au moment de s'emparer d'une petite ville, nommée Vitry, qui appartenait à ce seigneur, les habitants de cette ville, ramassant toutes les armes qu'ils purent trouver, lui opposèrent une résistance si opiniâtre

qu'il ne put s'en rendre maître qu'après un combat des plus sanglants.

Une si longue défense avait tellement irrité Louis, qu'il s'écria dans un moment de colère qu'il voulait que toute la ville de Vitry ne fût qu'un monceau de cendres.

Le roi, sans doute, ne pensait pas ce qu'il disait, car il n'était pas méchant ; mais des courtisans qui étaient autour de lui l'entendirent, et pensant lui être agréables, coururent mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville, qui fut bientôt entièrement livrée aux flammes ainsi que l'église principale, où plus de huit cents personnes, hommes, femmes et enfants, avaient cherché un refuge contre la vengeance du roi : mais aucun de ces infortunés ne put échapper.

Ce terrible incendie durait encore lorsque Louis sentit toute l'énormité d'un pareil crime ; il tomba dans un désespoir affreux ; et ce qui augmenta encore sa douleur, c'est qu'il fut excommunié par le pape, comme l'avait été le roi Robert II, et n'obtint son pardon qu'en s'engageant à conduire lui-même une nouvelle croisade en Palestine, où les Sarrasins menaçaient de reprendre Jérusalem, et avaient déjà fait périr une multitude de chrétiens.

Un vieillard vénérable nommé saint Bernard, l'un des hommes les plus savants de son temps, prêcha cette seconde croisade en France et en Allemagne, comme l'avait fait autrefois Pierre l'Ermite ; et une nombreuse armée de croisés se mit en marche sous la conduite de Louis, que la reine sa femme suivit dans cette expédition lointaine. Mais avant de s'embarquer pour ce périlleux voyage, le roi voulut aller recevoir des mains de l'abbé de Saint-Denis un drapeau que l'on nommait l'oriflamme, et auquel on croyait que le succès de la guerre était toujours attaché.

Cette oriflamme, mes amis, n'était autre chose que la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, dont, depuis Hugues Capet, les rois de France se reconnaissaient les vassaux. On donnait ce nom à cet étendard parce qu'il était porté sur

une lance d'or, et que l'étoffe flottante en était découpée en forme de flamme.

Cette seconde croisade ne fut pourtant pas heureuse; l'armée chrétienne éprouva de grandes pertes; et le roi lui-même ne se tira que par son courage des dangers effrayants dont il fut environné: mais ce fut seulement après avoir épuisé dans vingt combats inutiles toutes les forces de son armée qu'il se décida à retourner en France, où de nouveaux malheurs l'attendaient dans sa propre famille.

La reine Eléonore, sa femme, était une des plus belles et des plus puissantes princesses de son temps; elle lui avait apporté en mariage le duché d'Aquitaine, l'un des principaux Etats du midi de la Gaule; mais en même temps elle était si fière et si acariâtre que Louis ne put jamais s'accommoder de son humeur, et aima mieux lui rendre son duché que de continuer à vivre avec une si méchante femme.

Ce fut pourtant une grande faute que commit ce prince, mes enfants, car Eléonore n'eut pas plus tôt quitté Louis qu'elle épousa Henri, duc de Normandie, et bientôt après roi d'Angleterre, qui ajouta ainsi une belle province à celles qu'il possédait déjà en France.

Louis ne fut pas longtemps à se consoler d'avoir perdu une si méchante femme: aussi ne tarda-t-il pas à épouser une bonne et vertueuse princesse, nommée Alix de Champagne, avec laquelle il vécut très-heureux.

Cependant plusieurs années s'étaient écoulées sans que le ciel parût bénir ce mariage, et Louis regarda comme une suite de la colère divine de n'avoir point de fils auquel il pût laisser la couronne.

Alors on fit des prières publiques et des processions auxquelles le roi et la reine assistèrent ainsi qu'un grand nombre de barons français: et au bout de quelques mois il leur naquit un fils, que l'on nomma d'abord Dieu-donné, parce que Dieu l'avait donné en effet aux prières de la France, et ensuite Philippe-Auguste, parce qu'il était né dans le mois d'août, que l'on nommait alors le mois d'Auguste.

Le roi et la reine éprouvèrent une joie inexprimable d'avoir enfin obtenu un fils qui pût un jour monter sur le trône de France; mais comme cela arrive trop souvent sur la terre, ce fut cet enfant qu'ils avaient tant désiré qui devint, sans le vouloir, la cause d'un grand malheur.

Le jeune prince avait grandi sous les yeux de ses parents, et il était si bon, si sage et si aimable, qu'il se faisait chérir de tous ceux qui l'entouraient : le roi surtout l'adorait, et Philippe, par ses belles qualités, se montrait digne de toute sa tendresse.

Un jour Louis, voulant donner à ce fils bien-aimé le plaisir de la chasse, l'emmena avec lui dans une vaste forêt qui renfermait un grand nombre de cerfs, de loups et de sangliers. Philippe prit un plaisir extrême à voir les chiens attaquer quelques-uns de ces animaux, et comme les jeunes gens n'ont pas toujours la prudence nécessaire, il se laissa entraîner par son ardeur si loin, si loin, que la nuit le surprit au milieu de ces bois qu'il ne connaissait pas, et où il lui devint bientôt impossible de se retrouver dans l'obscurité.

Quoique le prince fût presque encore un enfant, il avait été trop bien élevé pour être peureux; mais il pensait avec douleur à l'inquiétude que devaient éprouver ses parents, dont il connaissait toute la tendresse, en ne le voyant pas revenir, et il en ressentait un si vif chagrin qu'il se mit à pousser de temps en temps de grands cris, afin que les gens du roi, qui sans doute le cherchaient de tous côtés, vissent à sa rencontre et le reconduisissent auprès de son père.

Tout à coup il voit devant lui un grand homme noir, ayant une hache sur l'épaule, et tenant dans ses mains un vase où brûlaient des charbons enflammés : à cette étrange apparition, Philippe s'arrête, une sueur froide coule de son front, et il jette un cri plaintif. Ce spectre, dont la vue avait causé un si grand effroi au petit prince, était tout uniment un charbonnier, le plus brave homme de son métier, qui prit Philippe par la main après l'avoir ras-

suré, le dirigea, malgré l'obscurité, à travers la forêt, dont il connaissait les moindres détours, et le ramena auprès du roi, qui lui fit donner une bonne récompense.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de Louis lorsqu'il serra dans ses bras ce fils tant aimé qu'il avait cru perdu; mais il avait éprouvé une si cruelle inquiétude pendant cette nuit terrible, que peu de mois après il tomba malade, et mourut dans un âge encore peu avancé.

C'est ainsi que Dieu permet quelquefois que les personnes et les choses qui nous sont le plus chères nous deviennent le plus funestes.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1138. Avènement de la maison de Souabe au trône impérial.
 Conrad III.
 — Commencement de la querelle des Guelfes et des Gibelins.
 1147. Seconde croisade.
 — Origine des atabeks de Syrie.
 — Grandeur de Nouredin.
 1152. Règne de Frédéric Barberousse.
 1162. Ruine de Milan par les Impériaux.
 1163. Conquête de l'Espagne par les Almohades.
 1167. Ligue lombarde contre Frédéric.
 1176. Défaite de Frédéric à Lignano par les Milanais.
 1187. Jérusalem reprise sur les chrétiens par Saladin.
-

LA BATAILLE DE BOUVINES.

(Depuis l'an 1188 jusqu'à l'an 1214.)

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous n'avez point oublié sans doute Richard Cœur-de-Lion, qui fut retrouvé par son page fidèle dans une prison où le duc d'Autriche l'avait enfermé par trahison. Ce vaillant roi vivait dans le même temps que Philippe-Auguste, et tous deux réunirent leurs armées pour tenter une troisième croisade, et aller combattre les Sarrasins.

A cette époque, mes jeunes amis, la ville de Jérusalem

avait été reprise par les infidèles, et les deux rois livrèrent bien des combats sanglants sans pouvoir se rapprocher de la cité sainte. Richard et Philippe firent tous deux des prodiges de valeur, ainsi que les soldats qui les accompagnaient; mais tous leurs efforts réunis n'aboutirent qu'à s'emparer d'une ville forte nommée Saint-Jean-d'Acre, après un siège long et meurtrier.

Pendant longtemps ces deux princes, animés d'une même ardeur de gloire, furent bons amis; mais malheureusement la jalousie se mit entre eux, et dès ce moment la cause des chrétiens en Palestine fut désespérée, parce qu'aucun des deux rois ne voulut plus aider l'autre, lorsqu'il se trouvait dans l'embarras. Le mauvais succès de cette entreprise, et son animosité contre Richard, déterminèrent Philippe à se retirer, et ce prince, après avoir vaillamment combattu, se rembarqua pour la France, où l'attendaient d'autres travaux.

Lorsque je vous ai parlé plusieurs fois des ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine, je vous ai dit que depuis Hugues Capet ils s'étaient reconnus les hommes liges des rois de France. Ces seigneurs, à la vérité, étaient pour la plupart aussi puissants que leur suzerain, et ils pouvaient mettre sur pied des armées plus nombreuses que celles des Capétiens; mais cela n'empêchait pas qu'ils ne fussent soumis envers eux à toute l'obéissance que les vassaux devaient à leur seigneur.

Or, depuis que Guillaume le Conquérant avait envahi l'Angleterre, les rois de ce pays, à cause de leur duché de Normandie, se trouvaient devenus les hommes liges des rois français; cela fut cause de bien des guerres entre ces deux nations, qui n'étaient pourtant pas faites pour se haïr; vous verrez même par la suite combien de malheurs en résultèrent pour les deux royaumes.

Richard Cœur-de-Lion était mort peu de temps après son retour de Palestine, et Jean Sans-Terre, son frère, qui lui succéda, vous est trop connu par le meurtre de son petit-neveu Arthur pour que je vous raconte son histoire. Mais il faut que vous sachiez que sous la féodalité, lorsqu'un

vassal commettait quelque mauvaise action ou manquait à l'obéissance qu'il devait à son seigneur, celui-ci avait le droit de faire comparaître le coupable devant un tribunal composé de vassaux comme l'accusé, que l'on nommait ses pairs ou ses égaux, par lesquels il devait être jugé; alors, si le coupable refusait d'obéir, le suzerain pouvait s'emparer de ses terres et seigneuries, et le dépouiller de tout ce qu'il possédait.

Ce fut précisément ce qui arriva à Jean Sans-Terre après la mort de son neveu Arthur de Bretagne. Le roi, comme son suzerain, le cita devant son parlement pour se justifier de ce crime; mais le roi d'Angleterre se garda bien d'obéir, et Philippe-Auguste profita de l'occasion pour s'emparer du duché de Normandie et de plusieurs autres provinces qui lui appartenaient. La Guienne fut alors la seule province que les Anglais conservèrent dans les Gaules, et il s'écoula encore plus de cent années avant qu'elle fût réunie au royaume de France, comme je vous le dirai par la suite.

Cependant Jean Sans-Terre, indigné d'une sentence aussi sévère, parcourait l'Europe pour susciter des ennemis à Philippe-Auguste, qu'il accusait de l'avoir dépouillé injustement. Plusieurs princes, jaloux de l'agrandissement du roi de France, entrèrent dans son ressentiment, et à leur tête le comte de Flandre, appelé Ferrand, secondé par l'empereur d'Allemagne, qui se nommait Othon, comme celui qui vint aux portes de Paris du temps des derniers Karolings.

Ces princes ayant donc réuni de grandes armées, marchèrent à la fois de divers côtés contre Philippe-Auguste, qui n'eut que le temps de prendre l'oriflamme, autour de laquelle accoururent un grand nombre de barons fidèles, et surtout une troupe considérable de soldats des communes de France, qui se distinguaient entre eux par la couleur des bannières de leurs villes.

Un jour qu'il faisait un très-forte chaleur, après avoir marché toute la matinée, le roi se reposait au pied d'un arbre vers l'heure du midi, lorsqu'on vint lui annoncer

tout à coup que l'on voyait dans la campagne des tourbillons de poussière, et que l'armée des coalisés approchait.

Aussitôt Philippe-Auguste fit sonner la trompette; chaque Français reprit ses armes, et le roi, après avoir fait à genoux une courte prière pour demander à Dieu de bénir ses drapeaux, posa sa couronne et son sceptre sur un autel de gazon élevé à la vue de toute l'armée, et s'écria assez haut pour que les chefs et les soldats pussent l'entendre, que si quelqu'un leur paraissait plus digne que lui de porter cette couronne, il était prêt à la lui abandonner.

Il n'avait pas achevé ces paroles que toute l'armée s'écria avec transport : « Vive le roi Philippe ! vive le roi Auguste ! nous voulons tous mourir pour lui ! »

En même temps les barons qui étaient les plus près du roi le supplièrent de leur donner sa bénédiction, et ils ne se relevèrent que lorsque Philippe remontant à cheval, eut donné le signal du combat.

Il y avait entre les deux armées un petit pont en bois, que les Français traversèrent pour aller à la rencontre des ennemis. Ce pont fut confié aux sergents d'armes, qui formaient la garde ordinaire du roi, et chacun se disposa à bien recevoir les coalisés, qui étaient au moins trois contre un ; mais les Français avaient tant de courage et de dévouement pour leur roi, qu'ils voyaient sans effroi s'avancer toute cette multitude.

Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine auprès du village de Bouvines, en Flandre, où s'engagea bientôt un terrible combat dans lequel bien des pauvres soldats périrent de part et d'autre; Philippe-Auguste lui-même courut un grand danger, car il fut renversé dans la mêlée sous les pieds des chevaux, et sans sa bravoure et celle des chevaliers qui l'entouraient, il eût été infailliblement pris ou tué.

Pendant ce temps l'empereur Othon, placé au centre de son armée, faisait porter sur un char élevé qui le précédait son étendard impérial, sur lequel était représenté

une aigle d'or reposant sur un dragon, afin que toute son armée distinguât de loin le lieu où il combattait. D'abord la victoire parut pencher de son côté; mais lorsque Philippe se fut relevé, il s'élança avec tant de courage sur cette foule d'ennemis qui l'entouraient que ceux-ci prirent la fuite en désordre.

L'empereur Othon tourna le dos comme les autres, abandonnant aux mains des Français son étendard et le comte Ferrand, qui tomba tout vivant en leur puissance.

Si je vous ai raconté avec tant de détails cette bataille de Bouvines, mes jeunes amis, c'est pour vous donner une idée de toutes celles qui eurent lieu dans cette période, et jusqu'à l'invention de la poudre à canon. Les chevaliers, qui, comme vous savez, combattaient à cheval et couverts des pieds à la tête d'une pesante armure de fer, s'illustrèrent par leur valeur dans cette journée; mais pourtant un grand nombre d'entre eux ayant été renversés dès le premier choc, et n'ayant pu se relever sans le secours de leurs écuyers, la victoire eût peut-être échappé aux Français, si les gens des communes, légèrement vêtus, et armés seulement d'arcs, de flèches et d'épées, n'eussent arrêté seuls, pendant plusieurs heures, les efforts de l'armée ennemie.

Après cette victoire, le roi fit conduire à Paris, dans un chariot attelé de quatre chevaux, le comte de Flandre, qu'il condamna à passer en prison la plus grande partie de sa vie; et Philippe-Auguste se trouva le monarque le plus redoutable et le plus respecté de son temps.

Il n'y a pas encore bien des années que l'on voyait à Paris, au-dessus de la porte d'une chapelle qui a été démolie depuis cette époque, une pierre sur laquelle étaient écrits, en vieux français, ces mots que vous comprendrez aisément :

« A la prière des sergents d'armes, monsieur saint Loys fonda cette église et y mist la première pierre. Ce fust pour la joie de la victoire qui fust au pont de Bovines, l'an 1214.

» Les sergents d'armes pour le temps gardoient ledit

pont, et vouèrent que si Dieu leur donnoit victoire, ils fonderoient une église en l'honneur de madame sainte Catherine. Ainsi fust-il. »

Le même jour que Philippe-Auguste battait complètement l'empereur Othon dans les plaines de Bouvines, Louis, son fils aîné, prince jeune et vaillant, mettait en fuite le terrible Jean Sans-Terre, dans un autre combat, et obligeait ce méchant homme à chercher un asile en Angleterre.

Le roi fut très-joyeux lorsqu'il apprit cette nouvelle, car il n'avait plus rien à craindre d'aucun côté; jamais aucun prince capétien n'avait possédé un si grand royaume; ses vassaux les plus turbulents n'osaient bouger, et il ne s'occupa plus que de créer des établissements utiles.

Dans ce temps-là, Paris n'était pas, comme nous le voyons aujourd'hui, une grande ville, où il y a tant de beaux monuments à admirer. Les rues, étroites et sombres, n'étaient pas mêmes pavées, et il fallait marcher continuellement dans une boue noire et épaisse dont on avait peine à se tirer; c'est pour cela que pendant longtemps on lui avait donné le nom de Lutèce, qui voulait dire une ville de boue.

Un jour que Philippe-Auguste était placé à l'une des croisées de son château, qui était alors situé où l'on voit aujourd'hui le Palais de Justice, il aperçut des chariots chargés de marchandises que plusieurs forts chevaux arrachaient avec peine de cette vase épaisse qui exhalait une odeur fétide. Alors le roi eut l'idée de faire disparaître cette malpropreté, et il fit tailler de grandes pierres plates, avec lesquelles on pava d'abord plusieurs des principales rues; ce n'est que bien longtemps après cette époque que l'on a commencé à faire usage des pavés bombés que l'on emploie à présent.

Vous connaissez sans doute ce magnifique palais que l'on nomme le Louvre; eh bien, ce fut aussi Philippe-Auguste qui commença à faire élever sur cet emplacement une grosse tour, où il déposa ses trésors, et qui servit

plus d'une fois de prison aux grands personnages qu'il voulait punir. Ce fut même dans cette tour que le comte de Flandre subit sa longue captivité.

Cet édifice reçut, dit-on, le nom de Louvre, parce qu'il fut bâti au milieu d'une forêt qui servait autrefois de repaire à un grand nombre de loups : il ne se trouvait pas alors au centre de la ville, comme vous le voyez aujourd'hui, et les maisons de Paris les plus rapprochées de ce lieu ne dépassaient guère le palais de la Cité.

Mais ce qui doit paraître à nos yeux bien préférable à la fondation des monuments dont Philippe-Auguste embellit sa capitale, ce fut la protection qu'il accorda aux maîtres et aux écoliers qui se rendaient à Paris pour s'y instruire; car il n'y avait pas alors comme aujourd'hui des collèges dans toute la France. Les écoles de Paris devinrent en peu d'années les plus fameuses du monde, et ce fut en grande partie à leur illustration que cette ville dut sa célébrité et son prodigieux accroissement.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 1190. Troisième croisade. — Mort de Frédéric Barberousse en Arménie.
- 1191. Puissance du Vieux de la Montagne.
- 1197. Mort de l'empereur d'Allemagne Henri VI.
- 1203. Quatrième croisade.
- 1204. Isaac-l'Ange à Constantinople.
— Prise de cette capitale par les Français et les Vénitiens.
- 1206. Mort de Baudouin 1^{er}, empereur latin.
— Henri de Flandre, son frère, lui succède.
- 1212. Frédéric II est appelé à l'empire d'Allemagne.

LES ALBIGEOIS.

(Depuis l'an 1214 jusqu'à l'an 1226.)

Pendant que Philippe-Auguste régnait si glorieusement en France, il se passait en Languedoc, qui, comme vous

savez, ne faisait point encore partie de ce royaume, des événements trop importants pour que je puisse vous les laisser ignorer.

A cette époque, mes jeunes amis, les villes du Languedoc étaient pour la plupart bien autrement riches et puissantes que celles du reste de la France ; leurs communes étaient bien plus populeuses et plus commerçantes, et les chartes qu'elles avaient forcé leurs comtes de leur accorder ne permettaient plus à ces seigneurs de tourmenter les pauvres habitants.

Mais voilà que dans cette contrée, dont le climat est un des plus agréables du monde, on vit tout à coup paraître des prédicateurs qui, s'adressant au peuple, l'engageaient à se soustraire à l'obéissance des pontifes de Rome. La foule se pressait autour de ces prédicateurs et l'on donna à ceux qui les suivaient le nom d'Albigois, à cause d'une petite ville de ce pays-là, nommée Albi, où ils avaient commencé à se faire entendre.

Or, il se trouva plusieurs seigneurs languedociens qui embrassèrent vivement le parti des Albigois, et, parmi eux, un prince jeune et aimable, nommé Raymond Roger, qui était comte de Béziers et de plusieurs autres villes ou châteaux forts. L'exemple de Roger fut suivi de beaucoup de ses voisins, et comme il était très-aimé de tous ses vassaux, il n'y eut bientôt plus que des Albigois dans toute cette partie du Languedoc.

Le pape qui régnait alors à Rome se nommait Innocent II ; il ordonna au comte de Toulouse, qui était le plus puissant seigneur du Languedoc, de punir les Albigois, et de les contraindre par la force des armes à rentrer dans l'obéissance de l'Eglise romaine.

Mais le comte de Toulouse, appelé Raymond VI, était l'oncle et l'ami de Raymond Roger, et il refusa d'employer la violence contre ce jeune seigneur : de sorte que le pape le frappa d'excommunication et envoya en France, avec le titre de légat, un ambassadeur chargé de prêcher une croisade contre les Albigois, qu'il regardait comme plus abominables que les Sarrasins, et auxquels on don-

nait le nom d'hérétiques, c'est-à-dire sectaires d'une fausse croyance.

Dans ce temps-là, il y avait encore en France beaucoup de seigneurs turbulents et batailleurs, qui, n'osant plus se battre entre eux de peur de s'attirer la colère du roi, ne demandaient pas mieux que de guerroyer; il s'en trouva donc un grand nombre qui prirent la croix contre les chrétiens de l'Albigeois, comme leurs pères l'avaient fait autrefois contre les mahométans de la Palestine. Ils emmenèrent avec eux la plus grande partie de leurs vassaux; et leur innombrable armée, dévastant tout sur son passage, se présenta sous les murs de Béziers, où le peuple des campagnes s'était réfugié auprès de son seigneur; car il était ordonné aux nouveaux croisés de ne pas laisser pierre sur pierre, et d'égorger jusqu'aux plus petits enfants.

Cependant Raymond Roger, touché de pitié à la vue de ce pauvre peuple qui, entassé pêle-mêle dans les rues de la ville, était déjà la proie de la misère et des maladies, ne put résister à tant de calamités; il fit offrir au légat de se rendre au camp des croisés pour se réconcilier avec l'Eglise et faire sa soumission au pape, pourvu qu'on lui promît que son peuple serait épargné, et que l'armée des croisés se retirerait du Languedoc.

Mais ce seigneur avait manqué déjà plusieurs fois de sincérité; on s'empara donc de sa personne, et il fut chargé de fers, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, et jeté dans une prison, où il languit plusieurs années avant de mourir.

Alors le légat ordonna à son armée de s'emparer de Béziers. Le vénérable évêque de Béziers pria l'abbé de Citeaux de lui permettre d'entrer dans la ville, afin d'informer les habitants des dangers qui les menaçaient et de les déterminer à se rendre. Il leur protestait qu'on ne leur ferait pas le moindre mal, mais cette multitude aveuglée ne put être convaincue. « Notre ville est forte, répondirent-ils à l'évêque, nous avons du courage; nous mangerons nos enfants plutôt que d'ouvrir les portes. »

L'évêque s'en retourna plein de tristesse, et le légat, en apprenant cette opiniâtreté, s'écria : « Eh bien, il ne restera pas pierre sur pierre, et on n'épargnera la vie de personne. » Trente mille hommes, femmes et enfants, périrent dans une seule journée, et lorsqu'un des seigneurs croisés, fatigué de carnage, vint demander au légat à quels signes ses soldats pouvaient reconnaître les hérétiques parmi cette foule de peuple : « Tuez toujours, répondit cet homme impitoyable ; Dieu saura ceux qui sont à lui (1). »

Presque toutes les villes du comté de Béziers furent traitées avec la même cruauté ; Toulouse elle-même, la capitale de Languedoc, tomba au pouvoir des croisés ; le comte Raymond fut chassé de ses États, où il ne rentra que pour mourir quelques années après, et cette riche province ne présenta bientôt plus qu'un aspect de désolation.

Lorsque cette effroyable boucherie fut terminée, les croisés, épouvantés de leur propre rage, se dispersèrent de tous côtés ; et comme il fallait bien donner un autre seigneur à cette province dépeuplée, ce fut à Simon de Montfort, l'un des plus inexorables chefs de la croisade, que le pape donna les domaines du malheureux Raymond Roger, sous la seule condition qu'il se reconnaît vassal de l'Église romaine.

Mais l'ambitieux Simon ne jouit pas paisiblement de cette élévation, qu'il croyait avoir méritée par son ardeur à exécuter les ordres du légat ; sa vie entière ne fut qu'une suite de combats et de défaites contre les Albigeois sans cesse renaissants, et soutenus par plusieurs grandes communes du Languedoc, qui avaient pris le nom de républiques. Amaury de Montfort, fils de Simon, se vit même contraint, après la mort de son père, d'offrir au roi

(1) Eccard (DE SCRIP. ORD. PRÆD.) nie ces paroles ; Cæs. Keisterb les affirme. Les chroniques, qui n'omettent rien de ce qui peut noircir les prélats, n'en parlent pas. Pour l'honneur de l'humanité, on aimerait mieux ajouter foi au témoignage qui nie qu'à celui qui affirme cette réponse. (HIST. D'INNOCENT II.)

Louis VIII, qui avait succédé à Philippe-Auguste, la souveraineté de ce malheureux pays, qu'il ne pouvait plus défendre, et ce fut alors que cette province méridionale de l'ancienne Gaule commença à faire partie du royaume de France, dont elle n'a plus été séparée depuis cette époque.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1215. Conquête de Gengis-Kan en Asie.

1224. Renouveau de la ligue lombarde contre l'empereur d'Allemagne, Frédéric II.

LE RÈGNE DE SAINT LOUIS.

(Depuis l'an 1225 jusqu'à l'an 1270.)

Louis IX n'avait que douze ans lorsque, par la mort de son père, Louis VIII, il fut appelé au trône de France ; mais comme il était trop jeune pour régner par lui-même, ce fut la reine Blanche de Castille, sa mère, qui, avec le titre de régente, gouverna le royaume jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint sa quatorzième année, qui était l'âge où les rois français étaient censés avoir assez de raison pour diriger les affaires du pays.

Blanche de Castille, qui était aussi belle que sage, fut certainement une des plus vertueuses princesses qui aient jamais existé, et comme elle était douée d'une piété profonde et sincère, elle sut inspirer à son fils, dès sa plus tendre enfance, des sentiments religieux dont il ne s'écarta jamais ; c'est pour cela que la mémoire de ce prince a toujours été en vénération parmi les chrétiens, et que l'église l'honore encore à présent sous le nom de saint Louis.

Le jeune roi avait une physionomie douce, un regard expressif, et de beaux cheveux blonds dont les boucles retombaient avec grâce sur ses épaules ; toute sa personne portait le caractère de la douceur et de la majesté. Tou-

jours vêtu plus simplement que les seigneurs qui l'entouraient, il se distinguait parmi eux par la grâce de son maintien et la dignité de ses manières : affectueux et poli envers les humbles et les pauvres, il était noble et fier envers les riches et les puissants, qui ne pouvaient l'approcher sans être pénétrés d'amour et de respect : outre cela, il était doué d'un grand courage, et vous verrez bientôt qu'il se montra aussi vaillant à la guerre que les plus illustres princes dont l'histoire vous a été racontée.

Mais ce qui ajoutait encore à tant de vertus, c'était la tendresse et la reconnaissance qu'il ne cessait de témoigner à la reine sa mère, à laquelle, après Dieu, il se croyait redevable de ses bonnes qualités : c'est que les plus grands hommes, comme les plus puissants rois, n'ont jamais oublié le respect qu'un enfant bien né conserve toujours pour ses parents. Cette piété filiale que Louis pratiqua dès sa première jeunesse vécut autant que lui, et dans quelque circonstance qu'il se trouvât placé, son amour pour sa mère ne se démentit pas une seule fois.

Il y avait auprès du château de Vincennes, à peu de distance de Paris, un chêne au pied duquel le jeune roi aimait à venir s'asseoir, c'était là que ses plus pauvres sujets pouvaient lui parler à leur aise ; il secourait les uns, il consolait les autres, et jamais personne ne le quittait sans avoir reçu de lui quelque bienfait, ou quelque parole bienveillante.

A l'époque de la jeunesse de saint Louis, on voyait dans les rues de Paris un grand nombre de pauvres aveugles à demi-nus, qui, sans guide, s'en allaient mendiant leur pain, dont ils manquaient le plus souvent ; le roi fut touché de pitié du sort de ces misérables : il fit bâtir pour eux un hôpital, où il ordonna que tous les aveugles qui se présenteraient fussent soignés s'ils étaient malades, ou nourris s'ils étaient bien portants. Cet hôpital existe encore aujourd'hui sous le nom d'hospice des Quinze-Vingts, et depuis près de six cents ans les aveugles indigents ont joui de ce bienfait du saint roi.

Cependant Louis IX ne s'occupait pas seulement de répandre des bienfaits sur les pauvres et de créer des établissements, il savait en même temps se faire respecter des ennemis de la France ; et lorsqu'il allait à la guerre, c'était toujours à la tête des plus vaillants guerriers qu'on le voyait combattre.

Louis sortait à peine de l'enfance lorsque le duc de Bretagne, le comte de Toulouse, fils du malheureux Raymond, que Simon de Montfort avait autrefois dépouillé de ses États, et plusieurs autres grands vassaux de la couronne, espérant profiter de sa jeunesse, réunirent des armées contre le roi de France, comme l'avaient fait autrefois le comte de Flandre et l'empereur Othon, que Philippe-Auguste vainquit à Bouvines ; ils appelèrent même à leur aide Henri III, roi d'Angleterre et d'Aquitaine, qui débarqua bientôt sur les côtes de Bretagne à la tête d'une armée ; mais Louis ayant marché à leur rencontre, suivi d'un bon nombre de ses barons, les défit complètement auprès d'une ville appelée Taillebourg, après une sanglante bataille, où le jeune monarque combattit lui-même au premier rang avec la plus grande valeur. Le roi d'Angleterre, effrayé d'une pareille défaite, abandonna précipitamment les princes qui l'avaient appelé à leur aide, en les accusant de l'avoir trompé ; et le comte de Toulouse se reconnut humblement le vassal du roi de France.

Vous n'avez pas oublié sans doute, mes bons amis, ces croisades en Palestine dont je vous ai parlé dans les histoires de Philippe I^{er}, de Louis VII et de Philippe-Auguste : je ne sais si ces récits vous ont paru intéressants, mais Louis IX, dès son enfance, prenait un plaisir extrême à se les faire répéter.

Un jour, cet excellent prince tomba si dangereusement malade, que toute la France fut plongée dans la désolation ; les religieux des différents monastères, portant les reliques des saints, firent des processions solennelles pour demander à Dieu la conservation de ses jours, et une foule de peuple les suivait les pieds nus, et chantant des

cantiques, souvent interrompus par les sanglots de tous les assistants.

Bientôt on désespéra de sa vie, et la jeune reine, sa femme, qui se nommait Marguerite de Provence, se tint assise, avec la reine Blanche, auprès du lit du malade. Mais le roi n'avait point perdu connaissance, et dans le temps que les médecins désespéraient le plus de sa vie, il se remit entre les mains de Dieu, il fit vœu que s'il échappait à cette maladie, il conduirait lui-même une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

Aussitôt le mal diminua rapidement, et en peu de jours Louis, qui n'avait point oublié sa promesse, fut assez bien rétabli pour se préparer à cette guerre lointaine, où la reine Marguerite voulut le suivre. Les princes, frères du roi, partagèrent la gloire de cette entreprise, et un grand nombre de seigneurs qui n'étaient pas assez riches pour faire autrement les frais d'un si long voyage, vendirent tous leurs biens pour accompagner le roi.

Vous savez sans doute déjà que la Palestine est située dans cette partie de la terre que l'on nomme l'Orient, parce que c'est de ce côté que le soleil se lève : eh bien, l'Égypte dont parle l'Histoire ancienne, est une des provinces de l'Orient ; et ce fut vers cette contrée, dont les Sarrasins s'étaient rendus maîtres depuis longtemps, que Louis dirigea les nouveaux croisés, qui, à peine débarqués, s'emparèrent d'une ville forte appelée Damiette, bâtie sur l'une des principales embouchures du Nil.

Je n'essaierai point de vous raconter ici toutes les belles actions que le roi fit dans cette guerre, il vous suffira de savoir qu'il y eut un grand nombre de combats, dont le plus sanglant fut celui de la Massoure, où périt un frère du roi, et une multitude de nobles croisés.

Louis, blessé, et presque mourant, tomba lui-même au pouvoir des infidèles, qui l'eussent sans doute égorgé, s'ils n'eussent été saisis de respect à la vue de ce grand prince, qui semblait encore plus vénérable dans l'infortune que lorsqu'il était à la tête d'une puissante armée.

Calme et résigné dans un si grand revers, Louis parut

encore supérieur à sa mauvaise fortune ; car il avait placé tout sa confiance en Dieu, et savait bien qu'il ne devait rien craindre des hommes, même les plus barbares, tant qu'il serait couvert de la protection du ciel.

Après une dure captivité, pendant laquelle le roi, ainsi que tous ceux qui étaient auprès de sa personne, furent souvent exposés aux plus grands périls dont il les tira chaque fois par sa patience et sa fermeté, il lui fut enfin permis de se racheter avec ses serviteurs, en rendant Damiette pour sa rançon.

Alors Louis rejoignit la reine Marguerite et ses enfants, et après avoir réuni les débris de cette vaillante armée, qui avait partagé ses désastres, il monta sur un vaisseau, fit voile pour la France, où il avait appris avec douleur que la reine Blanche venait de mourir.

Mais tandis que la famille royale était sur ce navire, il survint tout à coup une si violente tempête, que tout l'équipage se crut au moment d'être submergé. Déjà les matelots ne pensaient plus qu'à recommander leur âme à Dieu, et chacun suppliait Louis de se jeter dans une barque qui le conduirait, avec toute sa famille, dans une petite île que l'on apercevait à quelque distance.

La reine elle-même s'était jetée aux pieds du roi pour le déterminer à profiter du seul moyen de salut qui leur restât, mais cet excellent prince déclara avec fermeté que la vie du dernier matelot était aussi précieuse que la sienne, et qu'il s'en remettait entièrement aux desseins de la Providence.

Rien ne put le faire renoncer à cette généreuse résolution ; il demeura inébranlable, et son courage devint la cause du salut de tout le navire, car les matelots, pour sauver un si bon maître, firent des efforts qu'ils n'auraient point tentés pour leur propre vie ; la tempête se calma, et Louis aborda bientôt en France, où l'appelaient depuis longtemps les vœux de tous ses sujets.

Ce vaillant roi, que je viens de vous montrer si grand dans l'infortune, regarda comme le premier de ses devoirs de veiller sans cesse au bien des Français, et c'est à sa

justice et à son amour pour l'humanité que l'on doit les premières lois qui aient eu pour objet d'améliorer le sort du pauvre peuple : ces lois sont connues dans notre histoire sous le nom d'Établissements de saint Louis.

Il y avait en France, avant ce prince, un usage barbare qui remontait déjà à une bien haute antiquité puisqu'il avait été rapporté dans les Gaules par les Francs ripuaires et par les Burgondes, et adopté par les seigneurs féodaux, qui, comme vous savez, étaient obligés de rendre la justice aux vassaux de leurs domaines ; et je vais tâcher de vous expliquer comment ils remplissaient ce devoir.

Lorsque deux hommes avaient un procès l'un contre l'autre, leur seigneur, au lieu d'examiner soigneusement les raisons que chacun pouvait alléguer contre son adversaire, en les faisant expliquer devant lui, ordonnait qu'ils se battissent en sa présence jusqu'à ce que l'un des plaideurs fût tué ou s'avouât vaincu. On appelait ce combat le duel judiciaire ou le jugement de Dieu, parce qu'on ne doutait point alors que Dieu ne donnât certainement la victoire à celui qui avait raison ; et cependant, mes jeunes amis, c'était presque toujours le plus adroit ou le plus fort qui terrassait son ennemi.

Ces combats ordonnés par le juge avaient lieu ordinairement à la porte des églises, et en présence de nombreux témoins. Les seigneurs y combattaient avec la lance et l'épée, et couverts de leurs lourdes armures ; mais les serfs, s'il leur était ordonné d'en venir au jugement de Dieu, ne devaient se servir que de bâtons.

Saint Louis voulut remédier à cet usage cruel, qui mettait ainsi la fortune et la vie de l'innocent à la merci de l'homme injuste, mais adroit, et il établit qu'à l'avenir les juges, au lieu d'ordonner le combat, seraient obligés d'écouter les deux adversaires et les témoins qu'ils amèneraient, de recueillir par écrit leurs déclarations, et enfin de rendre à chacun une bonne et exacte justice.

Or, ce changement important dans la manière de juger ne se trouva pas du goût des barons français, qui, pour la

plupart, ne savaient que manier une lance ou une épée, et se seraient bien gardés d'apprendre à lire et à écrire ; ils se fatiguèrent bientôt d'écouter les plaideurs, qui se présentaient le plus souvent, devant leur tribunal, portant des sacs remplis de parchemins écrits, au moyen desquels chacun prétendait faire valoir ses droits, et ils ne trouvèrent rien de mieux que de charger de ce soin, qui leur était désagréable, des hommes plus instruits qu'eux, auxquels ils donnèrent le titre de baillis ; le roi lui-même, voyant que ses barons ne se rendaient plus qu'avec peine à son parlement, se vit forcé d'appeler aussi dans ce tribunal des légistes, c'est-à-dire des personnes qui avaient étudié les lois dans les écoles de Paris, qui, depuis Philippe-Auguste, n'avaient pas cessé de prospérer. Ces hommes instruits, qui, en grande partie, appartenaient à la bourgeoisie des communes, reçurent le nom de gens de robe, parce que les juges portaient alors et portent encore aujourd'hui de longues robes noires, et bientôt ils furent les seuls qui siégeassent dans les tribunaux du roi et des seigneurs.

Saint Louis, par ses établissements, interdit aussi aux barons de ses domaines ces funestes guerres privées qui s'étaient renouvelées bien des fois depuis le temps de la paix de Dieu, et les pauvres campagnards remercièrent la Providence de leur avoir donné un roi qui s'occupât ainsi de leurs misères.

Mais si la sagesse de Louis IX remédiait à tant de maux et d'erreurs, sa sévérité fut extrême envers ceux qui, dans un instant de colère ou d'ivresse, proféraient des juréments impies, ou insultaient les choses sacrées ; car il ordonna qu'ils eussent les lèvres percées avec un fer rouge, et s'ils étaient âgés de moins de quatorze ans, qu'ils fussent dépouillés de leurs habits et fouettés devant tout le monde.

C'était punir bien sévèrement, mes enfants, une faute qui n'appartient qu'aux gens grossiers ou à ceux qui ont perdu la raison ; mais le saint roi ne connaissait pas de plus grand crime que d'offenser le bon Dieu, tandis qu'au

contraire il était toujours disposé à pardonner les offenses qu'on lui avait faites : c'est que ce bon prince avait appris de bonne heure que l'un des plus beaux préceptes de notre religion est celui qui prescrit le pardon des injures.

Cependant Louis IX n'avait point oublié le vœu qu'il avait fait autrefois de combattre les Sarrasins partout où il les rencontrerait et il résolut de retourner en Orient avec une nouvelle armée, pour accomplir sa promesse. Cette fois ce fut contre une ville d'Afrique nommée Tunis, bâtie précisément sur le lieu où existait autrefois la fameuse Carthage, et qui appartenait aux infidèles, qu'il conduisit son armée.

Mais à peine eut-il débarqué sur le rivage africain que la peste se déclarant dans son camp, y exerça d'horribles ravages ; et le roi lui-même, qui en fut atteint en soignant les malades et en donnant de ses propres mains la sépulture aux morts, comprit aussitôt que son mal était sans remède.

Alors il fit appeler auprès de son lit l'aîné de ses fils, qui devait lui succéder sous le nom de Philippe III, et après lui avoir recommandé de faire le bonheur des Français et de vivre dans la crainte de Dieu, il expira saintement sur un lit de cendres, où il s'était fait porter par humilité, à la vue de son armée inconsolable.

Dans le moment où Louis venait de rendre le dernier soupir, mes bons amis, le comte d'Anjou, son frère, débarquait sur le rivage avec une nouvelle armée de croisés, et ce prince s'arrêta consterné, en voyant autour de la tente du roi, les princes, les barons, les soldats, qui, confondus dans une douleur commune, pleuraient amèrement celui qui, pour la première fois, les quittait au milieu des périls.

Plusieurs mois après la mort du saint roi, un vaisseau portant des voiles noires quitta tristement le rivage de Tunis, et se dirigea vers la France : c'était Philippe III, qui accompagnait sur ce navire les dépouilles mortelles de son père, dont il porta ensuite les ossements sur ses

épaules, depuis le bord de la mer jusqu'aux tombes royales de Saint-Denis.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1227. Frédéric II excommunié par le pape Grégoire XI.
 1233. Fureurs mutuelles des Guelfes et des Gibelins en Italie.
 — Prédications pacifiques du frère Jean de Vicence.
 1245. L'empereur Frédéric II déposé par le concile de Lyon.
 1250. Mort de Frédéric II.
 1254. Fin prématurée de Conrad IV.
 1259. Mort de Gengis-Kan.
 1261. Chute de l'empire latin à Constantinople.
 — Les Paléologues.
 1265. Alfred excommunié par le pape Innocent IV.
 1266. Défaite et mort de Manfred sur les bords du fleuve Calore.
 1268. Meurtre de Conradin à Naples.
 — Charles d'Anjou, roi de Sicile.

MARIE DE BRABANT.

(Depuis l'an 1270 jusqu'à l'an 1282.)

Écoutez bien à présent, mes jeunes amis, ce qui arriva dans ce temps-là au roi Philippe III, que l'on a surnommé le *Hardi*, à cause de son audace peu commune à la guerre.

Ce prince avait été marié dans sa jeunesse à une sage et vertueuse princesse, qui mourut bientôt en lui laissant un fils nommé Louis, que le roi aimait tendrement, parce que tous les traits de cet enfant lui rappelaient ceux de sa pauvre mère.

Cependant, après plusieurs années de veuvage, les amis du roi l'engagèrent à prendre une autre femme, avec laquelle il pourrait encore passer une vie douce et exempte de peines; en même temps, ils lui parlèrent d'une princesse qui avait nom Marie, et qui était la sœur du duc de Brabant, l'un des plus puissants voisins du roi de France.

En effet, Marie de Brabant était encore meilleure qu'elle

n'était belle, quoiqu'on parlât depuis longtemps à la cour de France de ses cheveux d'or et de ses doux yeux ; aussi, dès que Philippe eut appris tout le bien qu'on disait d'elle, il ne voulut plus avoir d'autre femme, et plaça sur sa tête la couronne royale, qu'elle porta avec autant de grâce que de majesté.

Alors il y eut à la cour des fêtes magnifiques, des jeux de toute espèce et des festins splendides ; on distribua au peuple plus de largesses et d'aumônes qu'on ne l'avait fait depuis longtemps, et chacun bénissait la jeune princesse, dont les premiers pas en France étaient marqués par tant de bienfaits.

Or, le roi Philippe le Hardi, mes enfants, avait auprès de lui un homme qui se nommait Pierre Labrosse. Ce Pierre Labrosse avait été autrefois le barbier de saint Louis, et, selon l'habitude de ces sortes de gens, en rasant son maître, il lui débitait, pour l'amuser, toutes les nouvelles qu'il avait pu ramasser par la ville.

Cet homme avait beaucoup d'esprit et d'adresse ; et Philippe, qui le connaissait depuis son enfance, s'était si bien accoutumé à ses manières et à son langage qu'il ne voulut plus que Labrosse continuât à lui faire la barbe, et le barbier, transformé en favori du roi, devint bientôt un très-grand seigneur.

Cependant cet homme, qui paraissait à Philippe d'un caractère si enjoué et d'un esprit si aimable, cachait sous ces dehors séduisants une âme scélérate et un cœur profondément méchant ; ce misérable devint jaloux de l'affection que le roi portait à sa jeune épouse, Marie de Brabant, dont il préférait la conversation et la société à celle de son favori, et il n'en fallut pas davantage pour que Labrosse cherchât à perdre cette bonne et vertueuse princesse.

Vers ce temps-là il arriva que le jeune Louis, cet enfant que le roi Philippe aimait tant, mourut presque subitement, sans que l'on pût savoir à quelle maladie il avait succombé ; et Labrosse, se rendant secrètement auprès du monarque, encore plongé dans la stupeur d'une si grande perte, lui fit entendre par des discours perfides

que la reine avait empoisonné son fils, pour assurer à ses propres enfants la couronne qui aurait dû appartenir à ce jeune prince.

Une si horrible découverte jeta le roi dans une étrange perplexité ; ce malheureux père ne pouvait croire que Marie fût coupable d'un si grand crime, elle qui avait toujours témoigné tant d'affectation au pauvre Louis, qu'elle pleurait sincèrement, et pourtant la mort inopinée de ce cher enfant lui paraissait inexplicable.

Alors le perfide Labrosse fit usage des moyens les plus odieux pour que Philippe ajoutât foi à ses calomnies : comme il prétendait aussi être médecin, il fit porter devant le roi le corps du petit prince, et se plut à faire remarquer à ce père infortuné des taches livides, qu'il assurait être des traces de poison.

Ce ne fut pas tout encore : il vint un homme qui déclara que la veille de la mort du jeune Louis, la reine avait été aperçue pendant la nuit dans un appartement écarté du palais, préparant des plantes dont l'usage était inconnu.

Cela n'était certainement pas vrai, mais ce misérable avait été corrompu par l'or de Labrosse pour rapporter au roi cette infâme calomnie.

Cependant malgré le doute affreux dans lequel le roi flottait encore, Marie avait été plongée dans une obscure prison, d'où elle ne devait plus sortir que pour être brûlée vive comme empoisonneuse, à moins que quelque chevalier n'eût la générosité de venir la défendre de son épée ; car vous savez que les chevaliers étaient obligés par leur serment de secourir les faibles et les opprimés ; de sorte que cette femme infortunée n'eût pas évité cet affreux supplice si le duc de Brabant, son frère, ne se fût présenté lui-même pour la défendre.

La reine fut donc sauvée d'un si grand danger, et le peuple, qui ne pouvait croire qu'elle fût coupable, se livra aux transports de la joie la plus vive ; mais ce n'était point assez pour elle de vivre, si Philippe pouvait encore la soupçonner d'avoir causé la mort de son enfant, et elle

demeurait inconsolable de l'imposture atroce dont elle avait été victime.

A cette époque, mes jeunes amis, il y avait dans une ville de Flandre une sainte femme, qui, dans tous les pays voisins, passait pour découvrir les secrets les plus cachés et les mystères les plus impénétrables. On la nommait la Béguine de Nivelles, et elle avait choisi pour demeure un vieux clocher ouvert aux quatre vents, où les corneilles et les ramiers, qui partageaient sa retraite aérienne, étaient les seuls êtres vivants dont elle voulût bien supporter la compagnie.

Marie avait souvent entendu parler de la Béguine de Nivelles, et dans son désespoir elle imagina de supplier le roi d'envoyer auprès de cette femme pieuse quelques-uns de ses fidèles serviteurs, pour lui demander ce qu'il fallait croire des accusations qui avaient été portées contre la reine. Philippe, qui ne souhaitait rien tant au monde que de voir sa chère Marie complètement justifiée, consentit avec joie à cette nouvelle épreuve, espérant enfin par ce moyen découvrir la vérité tout entière.

Pierre Labrosse, comme vous pouvez croire, eût bien voulu que la sainte personne gardât le silence, car il savait que le roi ne lui pardonnerait jamais son atroce calomnie ; mais il ne put empêcher que les envoyés de Philippe ne se missent en route pour Nivelles, où ils trouvèrent aisément la retraite de la Béguine.

Du plus loin que la sainte les aperçut, et avant même qu'ils lui eussent exposé le sujet de leur visite, elle s'écria qu'ils se hâtassent de dire au roi qu'il avait été trompé, et que Marie de Brabant n'avait jamais été coupable du crime dont on l'accusait ; mais elle ne fit point connaître le calomniateur.

Ces bons serviteurs s'en retournèrent donc au plus vite, et Philippe fut dans une joie extrême en entendant cette réponse. Le fourbe Labrosse feignit de se réjouir avec lui, et dans toute la cour il n'y eut que Marie qui, plongée dans une tristesse que rien ne pouvait distraire, passait les jours et les nuits à prier Dieu de faire connaître

à la fois son innocence et l'auteur de tous ses maux. Les vœux de cette bonne princesse ne tardèrent pas à être exaucés.

A quelque temps de là, un étranger, dont on ne put jamais savoir le nom ni le pays, vint apporter à Philippe une lettre qu'un voyageur mourant l'avait chargé de remettre entre les mains du roi seul : cette lettre apprenait au monarque toute la trahison de son favori, et je vous laisse à penser quelle fut l'indignation de ce prince lorsqu'il connut quelle trame odieuse l'infâme Labrosse avait ourdie. Dans sa juste colère, il ordonna aussitôt que ce scélérat fût pendu comme un méchant et un malfaiteur ; et la bonne reine, pleinement justifiée cette fois aux yeux de son mari, vécut longtemps heureuse avec Philippe, qui ne songea plus dès lors qu'à lui faire oublier par sa tendresse toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées.

C'est ainsi, mes jeunes amis, que la Providence, par des moyens inattendus, vient souvent en aide à ceux qui l'invoquent dans leur détresse.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 1273. Election de Rodolphe de Hapsbourg à l'empire.
- 1280. Puissance des Mongols à la Chine.
- Rivalité de Gênes et de Pise en Italie.
- 1284. Bataille de Meloria.
- 1288. La tour de la Faim.

LES VÊPRES SICILIENNES.

(Depuis l'an 1282 jusqu'à l'an 1286)

Pendant que le roi Philippe le Hardi régnait en France, mes jeunes amis, il se passa dans l'île de Sicile, dont je vous ai parlé dans d'autres histoires, un événement que je ne dois pas vous laisser ignorer.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait autrefois conduit dans cette île une armée française, à l'aide de la-

quelle il avait fait la conquête du royaume de Naples, dont la Sicile faisait partie. Ce prince, aussi généreux que vaillant, accorda de si grandes récompenses aux soldats français qui l'avaient suivi que beaucoup d'entre eux, renonçant à leur patrie, consentirent à se fixer dans un pays où ils avaient été si bien traités.

Malheureusement la plupart de ces soldats étaient des hommes grossiers, fiers et insolents, qui crurent avoir le droit de mépriser les Siciliens parce qu'ils les avaient vaincus ; mais ceux-ci, dont le caractère est implacable et vindicatif, supportaient avec peine que la présence de ces étrangers leur rappelât sans cesse leur défaite. Plusieurs des principaux seigneurs du pays, parmi lesquels se faisait remarquer un médecin nommé Jean Procida, de l'une des plus illustres familles de Sicile, ne cessaient d'ailleurs de chercher de tous côtés des ennemis aux Français, et d'entretenir parmi le peuple l'espoir d'une prochaine délivrance.

Or vous saurez que la capitale de la Sicile est la ville de Palerme, et qu'à cette époque un grand nombre de Français s'y étaient établis.

Un jour de Pâques, qui, dans tous les pays chrétiens est la principale fête de l'année, dans le moment même que sonnaient les cloches des vêpres, un soldat français, pris de boisson, maltraita dans la rue de Palerme une jeune fille, qui appela les passants à son secours ; et le peuple ameuté, se jetant sur cet homme, le mit en pièces. Jusquelà cette vengeance paraissait légitime, puisque ce méchant soldat avait commis une très-mauvaise action en insultant cette pauvre fille ; mais le peuple furieux ne s'en tint pas là.

Pendant que les cloches des vêpres retentissaient encore dans Palerme, tous les Français établis dans cette ville furent égorgés, sans distinction d'âge ni de sexe, et la multitude en furie ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes. Un seul Français fut sauvé, parce qu'il était si honnête homme que personne n'osa lui faire le moindre mal.

Dès que ce massacre fut connu dans les autres villes de la Sicile, le même sort devint le partage de tous les Français, contre lesquels Procida excitait la fureur du peuple. Cette épouvantable boucherie reçut le nom de Vêpres Siciliennes, et le nombre des malheureux qui périrent dans ce massacre s'éleva, dit-on, à plus de huit mille.

Philippe le Hardi ne fut pas maître de sa douleur et de son ressentiment lorsqu'il apprit que son oncle Charles d'Anjou avait perdu cette couronne qui venait de coûter la vie à un si grand nombre de Français; il se disposait même à conduire une armée formidable contre le roi d'Espagne, qui s'était déclaré pour Jean Procida et les révoltés de Palerme, lorsqu'il mourut de maladie dans un âge encore peu avancé.

Philippe, son fils aîné, âgé dix-sept ans, monta sur le trône à sa place, et on le nomma Philippe IV, ou Philippe le Bel, à cause de la beauté de son visage et de la noblesse de sa taille.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1202. Fin du règne de Charles d'Anjou en Sicile.

LES TEMPLIERS.

(Depuis l'an 1282 jusqu'à l'an 1314.)

Quoique Philippe le Bel fut encore bien jeune lorsque la couronne lui échut en partage, mes bons amis, il annonçait déjà tant d'habileté pour gouverner ses États, que personne ne douta que son règne ne dût être comparable aux plus beaux temps de la monarchie; et en effet, cette espérance se fut vérifiée, s'il n'en eût terni l'éclat par une action aussi injuste que barbare.

Dans le temps de ces croisades dont je vous ai parlé tant de fois, tous les guerriers qui se rendaient en Palestine étaient sans doute très-braves et très-généreux; mais parmi les plus illustres on distinguait des religieux sol-

dats qui portaient le nom de Templiers ou de Chevaliers du Temple, parce qu'ils étaient voués à la garde et à la défense du Temple de Jérusalem.

Le chef des templiers avait le titre de grand maître de leur ordre, et c'était ordinairement un vieillard aussi renommé par ses vertus que par son courage. Du temps de Philippe le Bel, le grand maître des templiers se nommait Jacques Molay.

Pendant les guerres des croisades, et longtemps encore après, les chevaliers du Temple avaient vaillamment combattu les Sarrasins, et je ne pourrais pas vous dire toutes les belles actions qu'ils firent en défendant pied à pied la Terre Sainte contre les infidèles.

Cependant leurs efforts étant devenus inutiles depuis que les peuples de l'Europe avaient renoncé aux croisades (car après la mort de saint Louis on ne vit plus d'expédition de ce genre), les templiers se retirèrent en France, et d'immenses richesses qu'ils avaient acquises dans leurs guerres furent employées par eux à élever de magnifiques palais, où ils passaient leurs jours dans l'abondance et peut-être dans la mollesse. Une pareille existence n'était certainement pas honorable pour eux, qui, en se consacrant à la défense du Saint-Sépulcre, avaient fait vœu de vivre dans la pauvreté et dans le travail; mais ils ne méritaient pourtant pas le sort terrible qui les attendait.

Depuis un certain nombre d'années, mes bons amis, les choses avaient bien changé en France. Les premiers rois capétiens n'avaient pas eu besoin de payer les soldats que les barons leur amenaient en grand nombre lorsqu'ils étaient forcés de faire la guerre; mais depuis que la plupart de ces seigneurs avaient vu démolir leurs châteaux, et les habitants de leurs villages établir des communes, ils ne réunissaient plus qu'un petit nombre d'hommes, que les rois étaient en outre obligés d'équiper et d'armer à leurs propres dépens; de sorte qu'au temps de Philippe le Bel il ne restait plus rien du trésor que renfermait autrefois la tour du Louvre. Alors ce prince eut recours à une multitude d'expédients pour se procurer de grosses

sommies. Tantôt il dépouillait les marchands étrangers, que l'on nommait alors des Lombards, parce que la plupart de ces négociants venaient d'Italie; tantôt il répandait dans le royaume des monnaies qui n'avaient pas autant de valeur qu'il leur en supposait : et à cause de cela, le peuple lui donnait le surnom de faux monnayeur.

Enfin, il y eut des hommes qui persuadèrent à Philippe le Bel que les templiers, fiers de leurs richesses, autrefois fidèles et obéissants, n'étaient plus que des sujets séditionnaires qui, oubliant leur ancienne gloire, ne songeaient plus qu'à s'assurer une vie molle et efféminée : d'autres encore lui insinuèrent que les immenses richesses que renfermaient les caves des chevaliers du Temple seraient bien mieux placées dans ses mains que dans les leurs, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en emparer; Philippe, déjà irrité contre les templiers pour leurs procédés insolents et séditionnaires à son égard, résolut de les détruire. Ils furent accusés d'exciter la mutinerie du peuple, et d'être adonnés à la dépravation des mœurs, suite assez fréquente de la trop grande opulence.

Le même jour, à la même heure, avec le même secret dans toutes les provinces du royaume, les templiers, saisis par les ordres du roi, passèrent de leurs palais somptueux dans de sombres cachots. On les accusa de crimes abominables; on les chargea de fers, et ils furent soumis à d'effroyables tortures, qui étaient alors le moyen que l'on employait pour forcer un accusé de déclarer ce qu'on voulait lui fait dire. Le plus grand nombre d'entre eux, vaincus par la douleur, ou dans l'espoir de sauver leur vie, avouèrent tout ce qu'on exigea d'eux, et renoncèrent ainsi aux douceurs du Temple et aux richesses de leur ordre.

Mais le grand maître Jacques Molay et plusieurs de ses compagnons, après avoir langué pendant plusieurs années dans une affreuse captivité, préférèrent la mort à une confession aussi mensongère. En vain on les menaça du supplice du feu, auquel on condamnait alors les sacrilèges et les apostats, c'est-à-dire ceux qui avaient ou-

tragé la religion et renoncé au christianisme : ils préférèrent monter ensemble sur un bûcher qui avait été dressé à cet effet dans une petite île de la Seine, où s'élève aujourd'hui la statue du roi Henri IV.

Dès que ces intrépides chevaliers virent briller autour d'eux la flamme qui devait les consumer, ils commencèrent à entonner d'une voix forte les vêpres des morts, et ces chants funèbres ne cessèrent que lorsque la fumée les eut tous suffoqués.

On raconta dans ce temps-là que Jacques Molay, ce vieillard vénérable qui avait inutilement protesté de l'innocence de ses frères, lorsque la flamme montait au-dessus de sa tête, proféra une citation terrible en appelant le roi Philippe à paraître avant un an au tribunal de Dieu. La foule du peuple qui entourait le bûcher fut frappée de terreur en entendant ces paroles.

En effet, l'année n'était pas achevée lorsque Philippe le Bel, qui avait regretté, mais trop tard, son injuste rigueur envers les templiers, mourut de maladie ; et la Providence permit que la prédiction du grand maître se trouvât accomplie.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 1290. Ruine de Pise par les Génois et les Florentins.
- 1300. Progrès des Turcs dans l'Asie Mineure.
- 1306. Découverte de la boussole par Flavio Gioia, d'Amalfi.
- 1307. Affranchissement des cantons suisses (Mectel, Furst et Guillaume Tell).
- 1309. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'emparent de l'île de Rhodes.

ENGUERRAND DE MARIGNY.

(Depuis l'an 1315 jusqu'à l'an 1317.)

Lorsque Philippe le Bel mourut, mes jeunes amis, il laissa trois fils dont je vous parlerai chacun à son tour, parce qu'ils furent successivement rois des Français.

L'aîné de ces princes est ordinairement nommé Louis X, dit le Hutin, ce qui voulait dire alors le mutin ou le batailleur, quoiqu'il n'ait guère eu le temps de se montrer ni l'un ni l'autre.

Aussitôt qu'il fut sur le trône, Louis, selon l'usage, voulut aller se faire sacrer à Reims où cette cérémonie ne se célébrait jamais sans de superbes fêtes et de grandes largesses au peuple : mais il en coûtait beaucoup d'argent pour déployer cette magnificence, et quand le nouveau roi regarda dans son coffre-fort il s'aperçut qu'il était vide.

Alors il manda devant lui Enguerrand de Marigny, qui avait été le favori et le trésorier du roi son père, et lui ordonna de déclarer ce qu'étaient devenues toutes les richesses que ce prince avait enlevées aux marchands étrangers, et les trésors que renfermaient les caves des templiers.

Cet Enguerrand était un homme adroit et rusé, qui n'ignorait pas ce que l'on avait fait de cet argent, puisqu'il l'avait employé, par l'ordre de Philippe le Bel, à payer des soldats et à faire plusieurs entreprises secrètes ; mais il craignit d'exciter la colère du jeune roi en lui faisant connaître l'exacte vérité.

Cependant Enguerrand avait un grand nombre d'ennemis, à cause des faveurs dont Philippe le Bel, qui le connaissait pour un ministre habile, n'avait cessé de le combler pendant toute sa vie ; mais le plus acharné de tous était Charles, comte de Valois, frère du dernier roi et oncle de Louis, envers lequel le favori s'était quelquefois montré fier et insolent.

Le comte de Valois alla donc trouver son neveu, qui était de fort mauvaise humeur de se voir si pauvre, lorsqu'il croyait qu'il suffisait d'être roi pour posséder des trésors, et lui persuada qu'Enguerrand s'était approprié une partie des richesses que renfermaient les coffres de son père, dans le temps que les clefs avaient été confiées à sa garde. Louis ne douta point de tout ce que lui disait son oncle, et ordonna aussitôt que Marigny fut jeté dans

le plus sombre cachot du Temple, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'argent qui avait disparu.

Lorsque le pauvre Enguerrand se vit ainsi plongé dans une prison où le jour et l'air ne pénétraient qu'avec peine, il tomba dans une profonde affliction. Il eut beau demander qu'on lui permit de parler au roi, en affirmant que quelques mots lui suffiraient pour se justifier : cette faveur lui fut refusée par ses ennemis ; on le traita même avec tant de rigueur qu'il fut interdit à sa femme de venir le consoler, et il fallut qu'il demeurât nuit et jour avec ses tristes pensées, sans pouvoir imaginer par quels moyens il pourrait parvenir à prouver son innocence.

On assurait alors que certains sorciers avaient l'art de fabriquer de petites figures en cire, à la ressemblance des personnes qu'ils voulaient faire mourir, et qu'ensuite en enfonçant une aiguille dans le cœur de ces poupées, ils faisaient maigrir et dessécher à volonté ceux dont ils avaient représenté les images.

Or Louis le Hutin, quoique tout jeune encore, était d'une très-mauvaise santé et d'une maigreur prodigieuse ; et l'on crut s'apercevoir que depuis quelques jours il semblait dépérir à vue d'œil. Il n'en fallut pas davantage pour que le comte de Valois accusât la dame de Marigny d'avoir, dans l'espoir de sauver son mari, préparé contre le monarque un semblable maléfice, et cette dame innocente fut aussi jetée en prison.

C'était ce qu'attendaient les accusateurs d'Enguerrand pour le faire mourir ; ils pressèrent le roi avec tant d'instance de faire justice d'un homme qui avait ainsi conspiré contre sa vie, que ce prince, faible d'esprit et déjà très-malade, consentit enfin à ce que cet innocent fût tiré de son cachot, et pendu aux fourches de Montfaucon, que lui-même venait de faire construire auprès de Paris pour le supplice des malfaiteurs.

Après cela Louis X, qui, malgré cette affreuse injustice, ne devint pas plus riche ni mieux portant qu'auparavant, imagina, pour se procurer quelque argent, de vendre aux serfs de ses domaines la liberté dont jouissaient

depuis si longtemps les bourgeois des communes ; mais il ne se trouva pas beaucoup de ces pauvres gens qui eussent assez de confiance dans les promesses du roi pour lui abandonner, sous ce prétexte, le peu de bien qu'ils avaient amassé par leur travail, de sorte que cet expédient ne réussit pas encore à remplir le coffre royal.

Un autre moyen dont se servit encore Louis le Hutin, pour réparer la pénurie de ses finances, c'est-à-dire du trésor de l'Etat, ce fut comme son père lui en avait donné l'exemple, de forcer les marchands étrangers à lui payer chaque année de grosses sommes d'argent ; à ce prix seulement, il leur fut permis de continuer leur négoce, sans craindre de voir leurs marchandises pillées ou leurs maisons incendiées par la populace ou même par les gens du roi.

Louis le Hutin ne survécut que peu de temps au malheureux favori de son père ; il mourut quelques mois après, non par l'effet des sortilèges de la dame de Marigny, qui fut aussitôt rendue à la liberté, mais des suites d'une lente et douloureuse maladie, dont il était atteint depuis plusieurs années.

Le comte de Valois ne jouit pas d'une fin aussi paisible que le roi son neveu. Dès que sa haine contre Marigny fut satisfaite, il reconnut toute l'énormité du crime qu'il avait commis en calomniant cet infortuné : il vécut accablé des remords les plus déchirants, fit faire de magnifiques funérailles à sa victime, et ordonna qu'on récitât chaque jour, dans une chapelle qu'il avait fondée tout exprès, des prières pour le repos de l'âme de messire Enguerrand de Marigny.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1138. Conquêtes rapides des Turcs ottomans dans l'Asie Mineure.
-

LES PASTOUREAUX.

(Depuis l'an 1316 jusqu'à l'an 1328.)

Louis le Hutin, en mourant, ne laissa qu'une fille nommée Jeanne ; mais peu de mois après sa mort, la reine, sa femme, mit au monde un petit garçon que l'on appela Jean I^{er}, et que l'on compte ordinairement au nombre des rois de France, quoiqu'il n'ait vécu que cinq jours.

Alors les légistes consultés allèrent chercher une vieille coutume des Francs, que l'on nommait la loi salique, par laquelle il était interdit aux femmes d'hériter d'une terre salienne, et comparant la couronne de France à un domaine, ils déclarèrent qu'elle ne pouvait appartenir à la princesse Jeanne, et que le second fils de Philippe le Bel, frère de Louis X, en était le légitime héritier. Ce prince monta alors sur le trône sous le nom de Philippe V, et on le surnomma le Long, à cause de sa haute taille.

Du temps de Philippe le Long, il arriva plusieurs événements qui troublèrent la paix du royaume, et causèrent une infinité de malheurs que l'on eût évités dans un siècle éclairé.

Deux moines qui avaient quitté leurs cloîtres se mirent à parcourir les campagnes, prêchant une croisade d'un nouveau genre : au lieu de s'adresser, comme Pierre l'Ermite, au pape et aux seigneurs, ils annonçaient que la Terre Sainte ne pouvait être délivrée que par les bergers et les pauvres d'esprit, désignant ainsi les hommes grossiers et livrés à la plus complète ignorance.

Vous ne sauriez croire avec quel empressement le peuple des campagnes s'assemblait autour de ces moines pour entendre leurs prédications. Les laboureurs et les enfants qui gardaient les troupeaux furent les premiers à abandonner les champs où ils avaient vécu jusqu'alors, et bientôt ces nouveaux croisés se trouvèrent réunis au nombre de plusieurs milliers. On leur donna dès lors le nom

de Pastoureaux, parce que la plupart d'entre eux appartenaient à la classe des pasteurs.

D'abord ces pastoureaux ne firent autre chose que suivre en procession, et pieds nus, une grande croix que l'on portait devant eux ; ils marchaient deux à deux et en silence, se bornant à demander leur pain à la porte des églises.

Mais bientôt ils se répandirent dans les villes, et vinrent même jusqu'à Paris, où ils commirent toutes sortes de désordres ; ils forcèrent les prisons pour en arracher ceux de leur troupe que l'on y avait enfermés, et maltraitèrent même le prévôt, qui était le premier magistrat de cette grande ville.

De semblables actions méritaient déjà une punition sévère ; mais les pastoureaux se livrèrent à bien d'autres excès envers les Juifs, qu'ils détestaient, parce qu'ils les regardaient tous comme les auteurs de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Or, vous savez sans doute déjà, mes jeunes amis, que les Juifs, depuis la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, sont disséminés sur toute la surface de la terre, où ils sont condamnés à ne jamais se réunir pour former un grand peuple, comme celui qui habitait autrefois la Terre Sainte. Le nombre de ces Juifs était alors fort considérable en France, où, pendant de longues années, leur condition avait été des plus misérables, exposés qu'ils étaient à tous les outrages de la populace, qui les repoussait avec horreur, et les accablait de toute sorte d'outrages ; mais un grand nombre d'entre eux ayant amassé d'immenses richesses, par le commerce qu'ils exerçaient presque seuls à cette époque, Philippe le Bel, et, après lui, Louis le Hutin, les assimilant aux Lombards et aux autres marchands étrangers, leur avaient accordé aide et protection, sous la condition qu'ils payeraient chaque année au roi une somme d'argent assez considérable.

Ce fut contre ces infortunés que les pastoureaux déployèrent toutes leurs fureurs : partout où ils les rencon-

traient, ils les poursuivaient avec rage comme des animaux malfaisants, les égorgeaient sans pitié, et se partageaient leurs dépouilles.

On raconte que quatre ou cinq cents de ces misérables, ne sachant comment échapper à leurs persécuteurs, se réfugièrent dans un tour élevée, où ils se défendirent longtemps avec des pierres et des bâtons ; et lorsque ces armes furent épuisées, ils poussèrent le désespoir jusqu'à jeter leurs propres enfants sur leurs assaillants.

A la fin, ces infortunés, égarés par tant de maux, chargèrent le plus jeune d'entre eux de les égorger tous jusqu'au dernier, et de n'ouvrir la porte de la tour que lorsqu'il se verrait seul. Cet homme fit en effet ce qu'on lui avait commandé, et lorsqu'il laissa pénétrer les pasteureaux dans ce lieu de désolation, ces barbares eux-mêmes furent épouvantés d'un tel spectacle, et reculèrent d'horreur.

Les insensés qui avaient pris faussement la religion pour prétexte de tant de cruautés, ne profitèrent pas du pillage des biens de leurs victimes ; le roi Philippe le Long ordonna à ses officiers du Languedoc de se mettre à leur poursuite et de les enfermer dans de vastes plaines voisines de la mer, où, manquant d'abri et de nourriture, ils périrent tous de misère et de maladie. Telle fut la fin des pasteureaux, dont on n'entendit plus parler en France depuis cette époque.

Cependant le trésor de Philippe le Long n'était pas mieux garni d'écus que celui de son frère Louis X ne l'avait été ; et comme un roi sans argent est fort à plaindre, il demandait à tous ses courtisans ce qu'il devait faire pour remplir ses coffres. Parmi ces gens-là, il s'en trouvait de très-méchants, ce qui n'arrive que trop souvent auprès des grands personnages, et vous allez voir quels moyens ils inventèrent pour procurer de l'argent au roi.

Il y avait alors en France beaucoup d'hommes et de femmes qui étaient atteints d'une maladie incurable que l'on nommait la lèpre ; cette lèpre était une espèce de gale

que les chrétiens, au temps des dernières croisades, avaient rapportée de l'Orient, où la malpropreté du peuple de ces climats l'avait rendue fort commune ; mais comme cette maladie, qui est d'un aspect hideux et dégoûtant, pouvait se communiquer très-aisément, on obligeait les lépreux à se tenir cachés dans leurs maisons et à vivre absolument séparés des autres hommes. Il y avait même alors, dans plusieurs villes de France, des édifices construits loin des habitations, auxquels on donnait le nom de léproseries, parce qu'ils étaient destinés à recevoir les malheureux atteints de ce mal affreux.

Tout à coup on alla dire au roi que la plupart des fontaines et des puits du royaume avaient été empoisonnés par les lépreux ; on assurait même que la femme de l'un de ces infortunés avait été vue jetant dans une rivière un petit sac contenant la tête d'une couleuvre, les pattes d'un crapaud et des cheveux d'homme imprégués d'une liqueur noire, comme si de pareilles choses pouvaient empoisonner une rivière ; mais dans ce temps-là, l'ignorance du peuple était si profonde que nombre de gens crurent à de semblables sottises.

Sans s'informer seulement si quelques personnes avaient été incommodées pour avoir bu de l'eau des fontaines que l'on prétendait infectées, ni même si ce crime était possible, Philippe le Long, qui n'avait en vue que d'acquérir de l'argent, ordonna à ses juges de faire saisir tous les lépreux, et de les condamner au supplice du feu, que l'on faisait subir aux empoisonneurs.

Un grand nombre de Juifs furent encore enveloppés dans ces persécutions, comme complices des prétendues scélératesses des lépreux ; ils furent brûlés avec ces derniers, et les biens de ces malheureux, confisqués au profit du roi, passèrent ainsi dans ses trésors.

Mais déjà ce prince, quoiqu'à peine âgé de trente ans, ne pouvait plus jouir des richesses qu'il arrachait ainsi aux souffrances de tant de misérables ; et tandis que la France s'épouvantait de tous ces supplices, Philippe succombait aux atteintes d'une maladie mortelle, que bien

des personnes regardèrent comme une juste punition de son avarice et de sa cruauté.

Philippe le Long ne régna que cinq années, et je n'aurai point d'histoire à vous raconter sur son frère Charles IV, qui lui succéda, et qu'on surnomma le Bel, comme son père Philippe, le persécuteur des templiers.

Vous saurez seulement que Charles IV, qui mourut aussi après un règne de peu d'années, ne laissa point d'enfant mâle, et comme les légistes avaient décidé que la loi salique excluait les femmes du trône de France, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, ce fut Philippe de Valois, cousin des derniers rois et fils du comte Charles de Valois, qui obtint la couronne après Charles le Bel.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1321. Invention de la poudre à canon.

1326. Mort d'Othman, fondateur de la dynastie des Osmanlis en Bithynie.

DEUXIÈME PARTIE.

LE PREMIER DES VALOIS.

(Depuis l'an 1328 jusqu'à l'an 1346.)

Jusqu'à ce moment, mes jeunes amis, je vous ai parlé successivement de cinq rois de France appelés Philippe, qui tous ont accompli des règnes plus ou moins remarquables : je vais à présent vous raconter celui d'un sixième prince du même nom, qui fut Philippe VI ou de Valois.

Ce monarque, par son imprévoyance et son orgueil, causa de grands malheurs à la France, et attira sur elle d'effroyables revers ; mais la magnificence et la pompe dont, le premier, il entoura le trône, le rendirent cher à la noblesse française, qui cessa entièrement sous son règne de se montrer turbulente et insoumise, comme elle l'avait été sous les premiers Capétiens.

Vous vous souvenez sans doute de la reine Éléonore, que Louis le Jeune fut obligé de répudier à cause de son mauvais caractère, et qui n'eut rien de plus pressé que de prendre pour mari un roi d'Angleterre, à qui elle apporta en dot son duché de Guyenne ou d'Aquitaine, qui comprenait alors la plus grande partie des provinces situées de l'autre côté de la Loire.

Le roi d'Angleterre, par ce mariage, étant devenu duc d'Aquitaine, se trouva l'un des grands vassaux de la couronne de France ; et Philippe, en montant sur le trône, fit savoir au prince qui régnait alors sur les Anglais, qu'il eût à venir lui rendre foi et hommage pour son duché.

Le monarque qui portait alors la couronne d'Angleterre était cet Edouard III dont il est question dans le

récit du siège de Calais, que vous avez peut-être lu dans une autre histoire. C'était un des plus vaillants capitaines de son temps ; et comme il n'avait pas moins de fierté que de courage, il eut bien de la peine à se décider à venir ployer le genou devant Philippe VI, et lui jurer l'obéissance que, suivant les lois de la féodalité, un bon et fidèle vassal devait garder à son suzerain. Mais enfin, Edouard s'embarqua pour la France, suivi de quelques chevaliers anglais et parut en présence du nouveau roi, qu'il trouva entouré des seigneurs de sa cour.

Dans cette cérémonie de foi et hommage, selon les anciens usages féodaux, le vassal devait s'avancer tête nue, sans épée et sans éperons, et se mettre à genoux aux pieds de son seigneur suzerain ; mais le roi d'Angleterre ne put se résoudre à s'humilier ainsi devant son égal, et se tenant debout, il promit simplement, à haute voix, de garder fidélité au roi de France, et s'en retourna dans ses Etats, ne rêvant au fond du cœur que guerre et que vengeance.

Chacun se douta bien alors que les deux rois ne seraient pas longtemps amis, et Philippe prépara ses armes en secret, tandis qu'Edouard, de retour à Londres, parut pendant quelque temps avoir déposé sa haine et ses desseins ; mais vous allez voir de quelle manière on l'en fit ressouvenir.

Un jour que le roi d'Angleterre avait réuni dans un festin les plus belles dames et les plus grands seigneurs de son royaume, on vit tout à coup entrer dans la salle du banquet un gentilhomme français nommé Robert d'Artois, beau-frère de Philippe VI, que celui-ci avait dépouillé de tous ses biens et banni de son royaume, pour avoir tenté, par de prétendus sortilèges, de faire mourir le fils aîné du roi de France.

Or, ce Robert d'Artois, qui était un méchant homme, n'avait pas cessé depuis son bannissement de chercher à susciter des ennemis au roi Philippe, se flattant de rentrer avec leur aide dans sa patrie, pour y recouvrer ses terres et ses châteaux, dont ce monarque s'était emparé.

Aussi était-il bien fâché qu'Edouard ne songeât qu'à se divertir, au lieu de se préparer à la guerre contre les Français.

Robert donc arriva au milieu de ce festin, suivi de plusieurs musiciens et joueurs de vielle, et portant dans ses mains un plat d'argent sur lequel était servi un gros oiseau rôti que l'on nomme un héron, et que l'on ne mange pas ordinairement, parce que la chair en est noire et huileuse.

Les musiciens jouèrent alors des cymbales, et tandis qu'une agréable symphonie se faisait entendre, Robert s'avança d'un pas ferme vers Edouard, mit un genou en terre, et lui présentant très-humblement son héron, le supplia de vouloir bien l'accepter, ce que le roi fit de fort mauvaise grâce ; et vous n'en serez point surpris, lorsque vous saurez que cet oiseau était, dans ce temps, l'emblème de l'indolence et de la lâcheté, comme le paon représentait alors le courage et la fierté.

Cependant Edouard était un prince trop belliqueux pour ne point s'indigner d'avoir mérité un pareil présent, qu'il regarda avec raison comme un reproche de son oisiveté ; et se levant aussitôt de table, il jura en présence de toute sa cour que l'année ne s'achèverait pas sans que Philippe le vît sur les terres de France, le fer et la flamme à la main, venger l'affront qu'il venait de recevoir.

A ce serment solennel tous les chevaliers anglais se levèrent avec enthousiasme, et prirent le ciel à témoin qu'ils suivraient le roi leur maître partout où il lui plairait de les conduire. Il y eut même un de ces guerriers qui s'engagea à tenir l'un de ses yeux constamment fermé jusqu'à ce qu'il eût vaincu les Français ; et dès ce moment il tint parole.

En effet, l'année n'était pas encore écoulée, lorsque Edouard parut sur les côtes de France avec un nombre considérable de vaisseaux portant une armée formidable, détruisit une flotte française qu'il surprit à l'embouchure de la Somme, et s'avança jusqu'aux portes de Paris sans

que rien pût arrêter sa marche victorieuse ; mais Philippe n'aurait point ainsi abandonné cette grande ville à ses ennemis, et, appelant autour de lui sa vaillante noblesse, il se hâta de marcher contre Edouard, qui se retira devant les Français jusqu'à un village nommé Crécy, situé à peu de distance des côtes de l'Océan, où était demeurée la flotte anglaise.

Le roi d'Angleterre avait un fils, nommé le prince de Galles, et plus souvent le prince Noir, parce qu'il avait fait vœu de ne porter que des armes et des panaches de cette couleur jusqu'à ce qu'il eût remporté une victoire. Ce jeune homme n'avait que seize ans : mais il montrait déjà tant de courage que son père voulut qu'il commandât en personne la plus grande partie de son armée, le jour de la bataille qui se préparait, afin, disait-il, qu'il gagnât ses éperons de chevalier. Le prince Noir avait à peine achevé de ranger ses troupes sur les vastes collines qui avoisinent le village de Crécy, lorsqu'il apprit que Philippe s'avançait rapidement avec une armée très-supérieure en nombre à celle des Anglais, et se disposait à engager le combat. Cette nouvelle fut reçue dans les rangs de ceux-ci avec un calme profond, présage toujours assuré de la victoire.

Parmi les Français, au contraire, l'ardeur inconsidérée que Philippe avait su inspirer à ses troupes n'avait pu être ralentie, ni par une marche pénible de plusieurs lieues dans la même journée, ni par une pluie abondante qui avait rendu les chemins impraticables. Parmi les chefs et les soldats, c'était à qui joindrait le plus tôt les ennemis, et les plus grands seigneurs donnaient eux-mêmes à leurs vassaux l'exemple de cette impatience qui devait leur être si funeste.

Le roi de France avait placé aux premiers rangs de son armée une troupe nombreuse d'archers italiens, fameux par leur courage et leur adresse à lancer des flèches ; mais lorsqu'il leur fit donner l'ordre d'engager le combat, ces étrangers répondirent qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs arbalètes, dont les cordes à boyau se trou-

vaient détendues par les torrents de pluie qui n'avaient cessé de tomber depuis la matin.

En entendant cette réponse, les seigneurs qui entouraient le roi s'écrièrent que les Italiens étaient des traîtres qui ne faisaient qu'embarrasser l'armée, et poussant sur ces malheureux leurs gens d'armes et leurs chevaux bardés de fer, ils firent de ces étrangers un épouvantable carnage, qui acrut encore le désordre qui régnait déjà dans l'armée française, et dont les ennemis surent profiter avec habileté.

Alors s'engagea dans ce lieu une terrible bataille ; on combattit de part et d'autre avec tant d'acharnement que quelqu'un, voyant une pareille mêlée d'hommes et de chevaux, courut dire au roi d'Angleterre que tout était perdu ; mais ce prince, qui était doué d'un caractère ferme et inébranlable, demanda, sans changer de couleur, si son fils était mort, et lorsqu'on lui eut répondu que ce jeune prince combattait avec vaillance au premier rang : « Laissez donc faire l'enfant, répondit-il, et qu'il gagne ses éperons ! »

Il ne me serait pas possible de vous raconter ici, mes bons amis, tout ce qui se fit de glorieux des deux côtés dans cette journée, où, malgré toutes les prouesses du roi de France et de ses intrépides chevaliers, dont l'impatience avait causé ce désastre, la victoire demeura enfin au prince Noir, qui, pendant cette action, déploya la bravoure d'un jeune soldat et la prudence d'un vieux capitaine. Les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille, et Philippe fut contraint de se retirer avec les débris de son armée.

Ce fut ce jour-là, dit-on, que l'on entendit pour la première fois l'explosion de ces terribles canons dont on se sert aujourd'hui dans les batailles. Les Français, qui n'avaient aucune idée des épouvantables effets de ces machines meurtrières, furent d'abord saisis de terreur en voyant leurs bataillons renversés par ces armes effrayantes, dont ils comparaient les ravages aux éclats de la foudre ; mais bientôt ils se rallièrent avec intrépidité, et ne songèrent plus qu'à mourir avec gloire.

Un vieux prince aveugle, nommé Jean de Bohême, auquel Philippe de France avait accordé un asile à sa cour, ne voulant pas survivre à un pareil désastre, pria avec instance ceux qui l'entouraient de lui procurer avant de mourir la satisfaction de donner un bon coup d'épée; et ayant fait attacher son cheval à ceux de cinq autres chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués, on les trouva tous morts avec lui à l'endroit même où il avait combattu. Tous les Français, seigneurs et vassaux, nobles et gens des communes, se battirent avec le même courage, et lorsque, le lendemain, le vainqueur fit donner la sépulture à tant de vaillants guerriers dignes d'un meilleur sort, on compta parmi les morts onze princes, quatre-vingts barons, douze cents chevaliers et trente mille soldats.

Philippe de Valois ne put être arraché qu'avec peine de ce champ funeste où venait de tomber la fleur de la nation; et le soir de cette fatale journée, suivi de quelques braves soldats qui s'étaient ralliés à lui après la bataille, il se présenta fort tard à la porte d'un château féodal où il demanda l'hospitalité. Le seigneur châtelain se présenta aussitôt aux créneaux pour demander qui frappait à cette heure : « Ouvrez, lui répondit Philippe à haute voix, c'est la fortune de la France !..... »

Quant à Édouard, peu de jours après cette victoire éclatante, il mit le siège devant la ville de Calais, dont il ne s'empara pourtant que l'année suivante, après une résistance vive et meurtrière. Ce fut alors, mes jeunes amis, que six bourgeois de Calais s'illustrèrent par leur dévouement; mais comme cette histoire intéressante vous a été racontée dans un autre livre, je n'aurai pas besoin de vous la répéter dans celui-ci.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1328. Première invasion des Turcs ottomans en Europe.

1335. Naissance de Timour-Lenc.

1341. Jean Cantacuzène se fait proclamer empereur à Constantinople.

LA PESTE NOIRE.

(Depuis l'an 1346 jusqu'à l'an 1350.)

La perte de la bataille de Crécy et la prise de Calais qui la suivit d'une année, mes jeunes amis, ne furent pas les seuls désastres qui pesèrent sur la France pendant le règne de Philippe de Valois : une affreuse épidémie, connue sous le nom de *peste noire*, après avoir ravagé une partie de l'Europe, s'abattit tout à coup sur le Languedoc, et causa successivement dans tout le royaume une effroyable mortalité.

De tous côtés on ne voyait que des malheureux, qui, atteints de la contagion, expiraient en poussant des cris lamentables; la mort, avec toute son horreur, se montrait sous toutes les formes; les uns tombaient dans les rues ou sur les chemins, foudroyés par un mal subit et sans remède; les autres, minés par une fièvre dévorante, voyaient de moment en moment s'approcher le terme de leur existence. Tous les sentiments qui nous rendent si chers les uns aux autres semblaient suspendus ou effacés; les mères elles-mêmes n'approchaient plus qu'en tremblant du berceau de leurs enfants; tout le monde s'évitait et se fuyait, de peur de contracter ou de communiquer le mal. Bientôt on ne trouva qu'un petit nombre d'hommes assez courageux pour donner des secours à leurs semblables, et les morts restés sans sépulture, tant ils étaient nombreux, ajoutaient encore à l'horreur de ce tableau. Jamais enfin un tel spectacle de désolation ne s'était offert au monde.

Au milieu d'une calamité qui menaçait toutes les têtes, et que rien ne pouvait combattre, il se trouva des gens qui, égarés par le désespoir, s'indignaient que Dieu pût permettre un pareil fléau, et vomissaient des imprécations contre la Providence, au lieu de la prier et de l'invoquer dans leurs douleurs, comme la religion nous l'enseigne, car il ne faut point douter, mes jeunes amis, que la prière est un remède contre les souffrances de la vie; et il est

bien rare que celui qui prie avec ferveur ne se sente pas aussitôt soulagé : ne l'oubliez jamais !

Pendant cet effroi du peuple devint si inquiétant qu'il ajoutait encore à la violence de l'épidémie, qui semblait chaque jour étendre ses ravages.

Alors Philippe, espérant mettre un terme à cette fureur, ordonna que les blasphémateurs, c'est ainsi que l'on nomme ceux qui outragent la divinité par leurs paroles, auraient les lèvres fendues avec un fer tranchant, afin que chacun pût les reconnaître à la première vue.

Pendant ce temps, d'autres misérables, en proie à un horrible aveuglement, prétendaient que le fléau n'était causé que par les Juifs, qu'ils accusaient d'avoir empoisonné les puits et les fontaines pour faire périr les chrétiens, donnant ainsi une apparence de réalité aux accusations portées contre les lépreux sous le règne de Philippe le Long. Bientôt, comme l'égarément conduit trop souvent à la barbarie, tous les Juifs qui tombèrent entre les mains du peuple furent impitoyablement massacrés ou précipités dans des bûchers ardents.

Il faut que je vous fasse remarquer, à propos de cette triste histoire, mes enfants, que dans presque tous les pays où l'effroyable fléau de la peste a régné depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les mêmes scènes d'horreur, excitées par de vagues accusations d'empoisonnement, se sont renouvelées avec les mêmes circonstances. Il semble que lorsque la populace se voit ainsi menacée d'une calamité qu'elle ne peut ni détourner ni combattre, et dont la cause lui est inconnue, ce soit contre elle-même quelle tourne sa rage, dont les effets ne font que rendre plus rapides les progrès de l'épidémie, par la terreur qu'elle excite.

La peste noire, après avoir dévasté pendant trois ans la France presque entière, et particulièrement la ville de Paris, où elle frappa, dit-on, en six semaines, plus de cinquante mille victimes, s'éteignit enfin comme pour faire place à d'autres fléaux.

En voyant son royaume en proie à une telle désolation,

force fut au roi Philippe de demander la paix à son terrible vainqueur, qui lui accorda seulement une trêve de sept années. Mais le monarque français n'en vit pas la fin, car il mourut peu de temps après, consumé des regrets du passé et des inquiétudes de l'avenir.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1346. Suite du règne de Jean Cantacuzène à Constantinople.
1347. Rienzi se fait proclamer tribun à Rome.

LE COMBAT DES TRENTE.

(Depuis l'an 1350 jusqu'à l'an 1355.)

Le fils aîné de Philippe de Valois se nommait Jean. C'était un prince honnête et courageux, qui avait bravement combattu dans plusieurs batailles contre les Anglais ; en montant sur le trône il prit le nom de Jean II, parce que l'on mettait au nombre des rois de France l'enfant de Louis le Hutin, qui n'avait vécu que cinq jours, et fut en même temps surnommé le Bon, à cause de son affabilité envers ses moindres sujets.

Ce prince eut, comme son père, beaucoup d'infortunes à supporter, et il paya bien cher l'honneur de porter une couronne. Peu de règnes ont été aussi désastreux que le sien, et pourtant il n'y a guère, dans toute cette histoire, d'époque plus fertile en événements remarquables.

Quoiqu'une trêve de sept années eût été jurée entre Edouard III et Philippe de Valois, comme je vous le disais tout à l'heure, et qu'aucun de ces princes ne mit en effet d'armée en campagne, la guerre continuait dans diverses provinces entre les seigneurs des deux nations. C'était dans ces combats partiels que les barons français et anglais nourrissaient cette haine qui divisait alors les deux nations, et, tout en ne cessant point de se haïr, apprenaient du moins à s'estimer.

Je voudrais bien, mes jeunes amis, n'avoir pas sans cesse à vous raconter cette multitude de guerres et de batailles de tout genre dont la plupart des livres d'histoire sont remplis, parce que ces événements offrent peu d'intérêt à votre âge; mais pourtant je ne dois pas vous laisser ignorer un fait d'armes extrêmement célèbre, qui eut lieu en Bretagne du temps du roi Jean, et qui servira mieux que tout ce que je pourrais vous dire à vous faire connaître l'esprit et le caractère des hommes de cette époque.

Un baron breton, nommé Robert de Beaumanoir, ayant appris qu'à peu de distance de son château habitait un seigneur anglais de grande renommée, l'envoya défier de venir, avec trente chevaliers de sa nation, combattre contre un pareil nombre de Français. De semblables propositions avaient souvent lieu entre les guerriers de ce temps-là, et jamais elles n'étaient rejetées.

Le lieu du rendez-vous fut choisi auprès de la petite ville de Ploërmel, en Bretagne, et aucun des combattants de part et d'autre ne manqua de s'y trouver au jour et à l'heure indiqués. Ces vaillants hommes d'armes s'avancèrent tous couverts de fer, ainsi que leurs chevaux, et lorsque le signal eut été donné, ils se précipitèrent les uns sur les autres, et combattirent à outrance.

Dès le premier choc plusieurs cavaliers furent terrassés; la lutte fut aussi terrible qu'on devait le supposer entre de si vaillants guerriers et la victoire flotta incertaine entre les deux partis.

On raconte que, dans cette rencontre, que l'on a nommée le *Combat des Trente*, à cause du nombre de cavaliers de chaque nation qui s'y trouva, le sire de Beaumanoir, grièvement blessé, et dévoré d'une soif ardente, allait se retirer du combat ou succomber, lorsqu'un de ses compagnons, s'apercevant qu'il fléchissait, lui cria : « Bois ton sang, Beaumanoir, ta soif se passera. » L'intrépide Breton, ranimé par ces paroles, redoubla d'efforts, et la victoire se déclara pour les Français; huit Anglais furent tués sur place, et les autres se rendirent à discrétion.

Ce courage féroce et indomptable ne doit pas surprendre lorsqu'on se rappelle que les gentilshommes de ce temps passaient leur vie entière à s'exercer à de pareils combats, et que la guerre était leur occupation de tous les moments.

Pendant que ces choses se passaient, le roi Jean, dès son début sur le trône, se voyait environné d'ennemis, dont le plus acharné faisait partie de sa propre famille. Charles d'Evreux, dit le Mauvais, roi de Navarre, petit-fils, par sa mère, de Louis le Hutin, avait épousé la fille du roi; mais au lieu de s'attacher à son beau-père et de le servir loyalement, ce méchant homme était dévoré d'une jalousie furieuse contre un seigneur espagnol nommé Jean de La Cerda, qui était le meilleur ami de Jean II, et que ce prince avait même élevé à la dignité de connétable, qui était alors le rang le plus illustre des armées françaises.

Cette haine de Charles le Mauvais contre le connétable devint si effrénée, qu'il résolut de la satisfaire à quelque prix que ce fût, et qu'ayant aposté des scélérats autour d'une hôtellerie où il savait que ce seigneur devait s'arrêter dans un voyage, il le fit surprendre dans son lit et égorger sans pitié.

A la première nouvelle de ce crime affreux, le roi, indigné contre Charles, jura de le punir d'une manière terrible, et le bannit à jamais de sa présence. Mais bientôt tous les princes et princesses de sa famille s'étant jetés à ses pieds, obtinrent la grâce du coupable, qui reçut même la permission de reparaitre à la cour de France; mais, au lieu de témoigner du repentir et du regret, cet homme incorrigible se montra au contraire plus disposé que jamais à seconder les ennemis du roi dans tout ce qu'ils voudraient tenter contre lui. Il ne cessa de mal parler de son beau-frère en toute occasion, et l'on croit même qu'il s'était ligué secrètement avec les Anglais.

Or, il faut que je vous dise que quelques années avant les événements que je viens de vous raconter, il était arrivé que les habitants d'une belle province que le Rhône

séparait de l'Aquitaine, et que l'on nommait le Dauphin, avaient supplié le roi de France de les recevoir sous son obéissance, à la seule condition que son fils aîné prendrait le titre de Dauphin. Et en effet, depuis cette époque, ce titre a été jusqu'à nos jours celui du premier-né des rois français.

Le dauphin, fils de Jean II, se nommait aussi Charles. A peine âgé de dix-huit ans, il se montrait déjà sage et réfléchi ; mais il passait pour être très-affectionné à son beau-frère, le roi de Navarre. Charles, qui portait aussi le titre de duc de Normandie, tenait sa cour à Rouen, la plus grande ville de cette province ; et ayant appris que Charles le Mauvais venait le visiter avec bon nombre de seigneurs qui lui étaient entièrement dévoués, il les invita à un festin pour célébrer leur bienvenue. Aucun des Navarrais n'y manqua, et le repas le plus splendide commençait à peine, lorsque tout à coup les portes de la salle s'ouvrirent, et le roi Jean, que chacun croyait à cinquante lieues de là, parut suivi d'une troupe nombreuse de sergents et de seigneurs armés.

« Que nul ne bouge d'ici, quelque chose qu'il voie ! » s'écria une voix terrible ; et les convives troublés, se levant aussitôt de table, s'avancèrent au-devant du roi pour le saluer respectueusement ; mais ce prince, dont le visage était pâle de colère : « Or sus, traître ! » dit-il en s'adressant au roi de Navarre, et le saisissant d'un bras vigoureux, « tu n'es pas digne de l'asseoir à la table de mon fils, et je ne veux boire ni manger tant que tu vivras. » A ces mots, le roi des ribauds, qui était le bourreau de la cour du roi, s'avancait déjà pour saisir sa proie, lorsque le dauphin, se jetant aux genoux de son père, le supplia d'ordonner qu'il ne fût fait aucun mal au roi de Navarre, afin qu'on ne dît pas dans le monde entier qu'il ne l'avait invité à ce festin que pour l'attirer dans un piège.

Le roi, malgré sa colère, parut se rendre aux justes raisons de son fils, et s'en alla dîner, dit l'histoire, avec ceux qui l'avaient accompagné, laissant le roi de Navarre et les seigneurs de sa suite sous bonne et sûre garde.

Chacun crut un moment que le ressentiment de Jean était apaisé, et que les Navarrais en seraient quittes pour la peur; mais à peine le repas fût-il terminé que ce prince, montant à cheval avec une troupe de ses gardes et de ses barons, et faisant amener dans un champ voisin tous les amis de Charles le Mauvais, les livra au bourreau à l'instant même, et leur fit couper la tête en sa présence.

Ce fut ainsi que périrent plusieurs des principaux seigneurs de Normandie, qui n'avaient commis d'autre crime que de montrer trop d'attachement au roi de Navarre. Quant à celui-ci, Jean ordonna qu'il fût conduit pieds et poings liés dans son château du Louvre, à Paris, que vous connaissez déjà, et où il passa plusieurs années dans une étroite prison.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1354. Meurtre du tribun Rienzi dans une sédition à Rome.

1355. Jean Cantacuzene cede l'empire d'Orient à Paléologue, son gendre.

LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

(L'an 1356.)

Cependant, mes jeunes amis, les sept années de trêve avec les Anglais étaient près d'expirer, et déjà ceux-ci se préparaient à renouveler la guerre en Guienne, où le prince Noir avait débarqué une puissante armée.

Jean le Bon se vit donc obligé de réunir aussi des soldats; mais comme les seigneurs, ses vassaux, qui étaient presque tous ruinés par tant de guerres et de désastres, ne lui en amenaient plus qu'un petit nombre, il convoqua à Paris, de toutes les provinces du royaume, une grande assemblée de barons, d'évêques et de bourgeois des communes, à laquelle on donna le nom d'états-généraux.

Quoique je n'aie point encore eu occasion de vous parler de ces sortes d'assemblées, celle que réunit le roi Jean au moment de recommencer la guerre contre les Anglais,

ne fut pas la première de ce genre que l'on eût vue en France. Vous avez déjà appris à connaître, sous les deux premières dynasties, les champs de mars et de mai, et, sous les Capétiens, leurs cours plénières, successivement transformées en parlement. Eh bien, les plus anciennes assemblées où l'on ait vu figurer les députés des communes à côté des barons et des prélats de France, furent convoquées par Philippe le Bel, dans certaines circonstances où il crut avoir besoin du concours de tous les Français, et particulièrement lorsqu'il voulut faire juger les templiers et s'approprier leurs biens. A la vérité, les bourgeois ne s'y rendirent d'abord qu'avec une extrême répugnance, parce que la plupart du temps c'était pour leur demander de l'argent ou des soldats qu'on les tirait de chez eux ; mais peu à peu ils s'accoutumèrent à ce nouvel état de choses, et résolurent de profiter de l'occasion pour adresser au roi des cahiers de doléances, c'est-à-dire de plaintes, où ils lui représentaient humblement les souffrances du peuple.

Le roi Jean ayant donc convoqué les états-généraux à Paris, commença, selon la coutume, par leur demander des soldats et de l'argent pour aller guerroyer contre les Anglais ; et les Etats consentirent à lui en donner, mais à condition pourtant qu'il leur promettrait, à ce prix, d'abolir certains usages dont le peuple des villes et des campagnes se plaignait depuis un grand nombre d'années.

Autrefois, c'était la coutume, lorsque la cour arrivait dans quelque lieu, que les gens du roi allassent dans les maisons enlever les meubles, les matelas, les chevaux, les mulets, les utensiles de toute espèce, tout ce qui pouvait être à leur convenance. On appelait cela exercer « le droit de prise, » et ce droit injuste ruinait en un seul jour la plupart des habitants.

Les états-généraux, entre autres désordres, ne manquèrent pas de signaler celui-ci au roi, et ce prince, qui ne pouvait se passer de leur secours, les assura qu'à l'avenir pareille chose ne se renouvellerait plus ; mais il fallut

encore bien des années avant que ce pillage fût entièrement aboli.

A ce prix, cependant, les députés du royaume accordèrent à Jean une grande armée de fantassins avec un nombre considérable d'hommes d'armes complètement équipés et montés; ils lui abandonnèrent en outre une forte somme d'argent, au moyen de laquelle il s'engagea à défendre vaillamment le royaume contre les Anglais.

Alors le roi s'avança au-devant du prince Noir qui marchait déjà sur Paris, et les deux armées se rencontrèrent auprès de cette même ville de Poitiers, où je vous ai dit qu'autrefois Charles Martel défit les Sarrasins. Les Français étaient au moins cinq contre un, et le prince Noir, tout vaillant qu'il était, hésita un moment s'il s'exposerait au danger d'être accablé par le nombre.

Toutefois, comme la crainte ne pouvait avoir d'empire sur sa grande âme, il se décida promptement à courir les chances d'un combat, et l'on vit alors s'engager une bataille dont l'issue fut encore plus funeste à la France que celle de la journée de Crécy. Les princes et les barons français, emportés encore une fois par un courage aveugle et sans réflexion, chargèrent l'ennemi en désordre, et causèrent ainsi la perte de toute l'armée, qui joncha la plaine de ses cadavres : Jean lui-même, avec plusieurs de ses fils, tomba vivant au pouvoir du vainqueur.

Jamais, dans les jours les plus malheureux, une pareille calamité n'avait frappé le royaume : ni la valeur indomptable du roi, qui combattit le dernier comme un lion, n'ayant plus à ses côtés que son plus jeune fils Philippe, duc de Bourgogne, qui ce jour-là mérita le surnom de Hardi, quoiqu'il fût à peine âgé de douze ans; ni les efforts des barons français, dont la plupart expièrent par une mort glorieuse leur fatale imprudence, ni l'héroïsme des moindres soldats de l'armée, ne purent empêcher une défaite aussi complète.

Le roi, blessé au visage et accablé de fatigue, après avoir rendu son épée à un chevalier français qui se trouvait parmi les ennemis, pour qu'il ne fût pas dit qu'il

avait été désarmé par un Anglais, fut conduit devant le prince Noir, qui se montra aussi généreux dans la victoire qu'il avait été intrépide pendant la bataille. Il honora le malheur de son illustre captif en le servant lui-même à table, et refusa par respect de prendre place à ses côtés, « parce que, disait-il avec modestie, il ne se croyait pas digne de s'asseoir auprès d'un si grand prince et d'un si vaillant capitaine. »

Le roi Jean fut conduit d'abord à Bordeaux, la plus grande ville du duché de Guyenne, qui, comme vous savez, appartenait alors aux Anglais, et bientôt après on l'embarqua pour l'Angleterre, où il fut constamment traité avec les égards dus à son rang et à son noble caractère.

Après cela, un voile de douleur parut couvrir tout le royaume; il semblait que le malheur eût commencé à régner sur la France avec la maison de Valois, et l'on dit que ce fut le jour de cette fatale bataille de Poitiers que les soldats français firent entendre pour la dernière fois le chant guerrier du paladin Roland.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1356. Prospérité du royaume musulman de Grenade en Espagne.

ÉTIENNE MARCEL.

(Depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1364.)

Tandis que le roi Jean était ainsi conduit prisonnier en Angleterre, le dauphin Charles s'était fait nommer régent du royaume. C'était, comme je vous l'ai dit, un prince sage et prudent, mais il passait alors pour avoir peu de courage parce qu'après la bataille de Poitiers, au lieu de rallier autour de lui les débris de l'armée française, il s'était enfui précipitamment jusqu'à Paris, où il était arrivé, avant même que la nouvelle de sa défaite eût répandu le trouble dans cette capitale.

Cependant, mes jeunes amis, ce prince, au milieu du

découragement général que ce revers inattendu avait jeté dans les esprits, se trouva fort embarrassé de faire face à tous les dangers dont le royaume était menacé ; il aurait bien désiré pouvoir acquitter, sans retard, envers les Anglais, la rançon du roi son père pour que ce prince pût rentrer dans ses États ; mais les préparatifs énormes de cette guerre, dont l'issue venait d'être si funeste, avaient épuisé tous les coffres, et le roi d'Angleterre mettait à un si haut prix la liberté de son prisonnier, que le dauphin désespéra de pouvoir jamais réunir une pareille somme d'argent.

Alors il eut l'idée d'assembler de nouveau les états-généraux, à Paris pour les pays de la langue d'Oïl, et à Toulouse pour ceux de la langue d'Oc, et de leur exposer tous les malheurs qui, depuis l'année passée, avaient assailli le roi et le royaume, en les suppliant d'unir leurs efforts aux siens pour remédier à tant de désastres. Mais cette fois les États, qui venaient de voir en si peu de mois se fondre les armées et les trésors qu'ils avaient confiés au roi Jean, se montrèrent peu disposés à s'imposer de nouveaux sacrifices ; il se trouva même parmi eux des hommes qui, animés de l'amour du bien public, résolurent de ne rien négliger pour éviter à l'avenir les fautes qui, en si peu de temps, avaient mis le royaume à deux doigts de sa perte.

Parmi les hommes généreux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, on distinguait Robert Le Coq, évêque de Laon, et Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, c'est-à-dire le principal magistrat de cette grande ville. Ces deux bons citoyens n'ignoraient pas qu'au lieu d'employer les trésors qu'on lui avait abandonnés à lever des soldats et à se préparer aux chances de la guerre, le roi Jean s'était hâté de distribuer de grosses sommes à des courtisans, gens, pour la plupart, aussi avides de largesses qu'inutiles au pays.

Etienne Marcel, au contraire, bien différent de ces gens insatiables, à la première nouvelle de la défaite de Poitiers, n'avait songé, en sa qualité de prévôt de Paris,

qu'à mettre cette capitale en état de défense, soit en faisant réparer en toute hâte les murailles qui l'entouraient, soit en tendant à l'entrée de chaque rue de grosses chaînes de fer, qui empêchassent la cavalerie des ennemis d'y pénétrer : de sorte que, tandis que les habitants des campagnes, frappés d'épouvante, voyaient chaque jour des bandes de brigands ou de soi-disant soldats de toute nation brûler leurs chaumières, enlever leurs bestiaux, emmener même leurs enfants, les Parisiens, à l'abri de leurs bonnes murailles, ne craignaient aucune attaque, et bénissaient la prévoyance de leur prévôt.

Les malheurs de ces pauvres campagnards accrurent pourtant encore les calamités de cette époque, et vous allez voir ce qui résulta de la détresse de tant de misérables, qui se trouvèrent bientôt réduits à la plus affreuse extrémité. Les barbares qui maltrahaient ainsi ces gens sans défense, ajoutaient encore à leurs cruautés par les plus amères dérisions, disant que pour arracher quelque chose d'un paysan, il fallait frapper rudement *Jacques Bonhomme* : c'était le sobriquet ridicule qu'ils donnaient à cette classe malheureuse, dont ils épuisaient ainsi la patience à force de mauvais traitements.

En effet, ces infortunés, ne pouvant plus supporter tant de misères, et réduits au désespoir, se réunirent dans les campagnes au nombre de plusieurs milliers, et formant une armée, ravagèrent tour à tour tous les environs de Paris, incendièrent les châteaux, dévastèrent les villes et les villages, et déclarèrent surtout une guerre à mort à tous les barons, qu'ils regardaient comme les auteurs de leurs maux, parce qu'ils refusaient de les secourir. Cette insurrection des paysans français, pendant la captivité du roi Jean, est connue sous le nom de la *Jacquerie*, et accrut ainsi les malheurs publics, car personne n'apportant bientôt plus de vivres dans Paris, les horreurs de la famine vinrent se joindre à la désolation générale.

Cependant Robert Le Coq et Etienne Marcel, au nom des états-généraux, supplièrent le dauphin de prendre en pitié le sort de tant de misérables, et pour que désormais

les dépouilles du peuple ne servissent plus aux largesses des rois envers leurs courtisans, ils lui demandèrent avec instance d'infliger un châtement sévère à ceux de ses officiers qui s'étaient partagé les trésors royaux. Le dauphin, qui avait un intérêt puissant à ne pas se brouiller avec les Etats, leur promit tout ce qu'ils voulurent; mais lorsqu'il s'agit de remplir ses engagements, il chercha chaque jour à gagner du temps par de nouveaux prétextes, et finit par ne rien faire de ce qu'il avait promis.

Alors les amis d'Etienne Marcel, qui étaient en grand nombre, indignés de ce manque de foi du dauphin, résolurent de lui opposer son beau-frère Charles le Mauvais, le roi de Navarre, que Jean III avait autrefois privé de sa liberté, et, l'arrachant de la prison du Louvre où il languissait depuis plusieurs années, ils le présentèrent au peuple de Paris comme le libérateur du royaume et le réparateur de tous les maux. Le dauphin Charles s'aperçut bientôt que c'était un maître qu'on avait voulu lui donner.

Depuis ce moment les Etats insistèrent plus fortement auprès de lui pour qu'il abandonnât à la vengeance publique les officiers contre lesquels Robert Le Coq et Etienne Marcel avaient porté plainte; et le dauphin s'étant laissé conduire à l'hôtel de ville, sous prétexte de se présenter aux Parisiens assemblés et de leur parler, eut la douleur de voir deux de ses plus fidèles serviteurs égorgés sous ses yeux, et si près de lui, que leur sang jaillit sur ses vêtements. Charles lui-même aurait été exposé aux plus grands dangers, si Marcel, pour le préserver de la fureur populaire, ne l'eût forcé à se couvrir la tête de son propre chaperon, qui était rouge et bleu, et de se montrer ainsi à la populace, qui le salua de mille acclamations.

Or, il faut que je vous dise que ce chaperon, moitié rouge, moitié bleu, que Marcel avait placé sur la tête du dauphin, était une sorte de coiffure adoptée par les habitants pour se distinguer entre eux, et il n'y avait guère de bourgeois dans Paris qui ne portât alors ce signe de ralliement, les uns par crainte, les autres par opinion.

Cependant les deux officiers du dauphin qui avaient été

si cruellement massacrés à ses pieds, appartenait à la classe des barons de Champagne, qui supplièrent ce prince de ne pas laisser impunis de pareils meurtres ; et pour lui donner les moyens d'en tirer vengeance, ils le déterminèrent à sortir de Paris, dont le roi de Navarre, en haranguant fréquemment le peuple qu'il soulevait ou apaisait à son gré, était devenu le véritable souverain. Charles de France consentit donc à se retirer au milieu d'eux, pourvu qu'ils s'engageassent à l'aider et à se venger des Parisiens, et surtout d'Étienne Marcel, qu'il regardait comme son plus mortel ennemi.

Dans cette circonstance, le prévôt, prévoyant que de grands dangers menaçaient Paris et la cause qu'il avait embrassée, s'unit plus étroitement au roi de Navarre, qu'il fit nommer capitaine général du royaume ; mais les Parisiens ayant appris peu de jours après que Charles le Mauvais, tout en paraissant servir le parti du peuple, cherchait secrètement à se raccommoier avec le dauphin, et que même il avait contribué, avec les troupes de ce prince, à combattre et à exterminer les *Jacques* (c'était le nom qu'on donnait aux paysans qui suivaient la Jacquerie), lui ôtèrent ce titre, le chassèrent de leur ville, et défendirent à Marcel de jamais le recevoir dans leurs murs.

Pendant ce temps, le dauphin s'était approché de la capitale avec les soldats que les barons de Champagne lui avaient amenés ; mais comme il n'osait point encore attaquer cette grande ville, où il savait que toute la bourgeoisie était en armes, il se contentait d'empêcher les vivres d'entrer à Paris, où déjà la famine se faisait sentir avec une nouvelle violence, lorsque Marcel, pénétré de douleur à la vue des souffrances de tout ce peuple, se décida à ouvrir secrètement une porte de cette capitale au roi de Navarre, pourvu que ce prince s'engageât à y introduire les farines et les bestiaux que les troupes du dauphin arrêtaient au passage.

Mais au moment où le prévôt, ayant saisi les clefs de l'une des portes principales, allait encore une fois livrer la ville à ce méchant homme, une troupe de bourgeois

conduits par un échevin, nommé Jean Maillard, assaillit les compagnons de Marcel, en criant : *Montjoye et Saint-Denis!* qui était alors le cri de guerre des Français, et Maillard, atteignant le prévôt d'un coup de hache, le laissa mort sur la place.

Le meurtre de Marcel, dans cette occasion décisive, changea tout le cours des événements : la faveur populaire qu'il avait possédée sans partage pendant sa vie, se convertit tout à coup en haine furieuse ; son corps, traîné dans les rues par la plus vile populace, fut mis en pièces et précipité dans un égout ; Charles le Mauvais se vit contraint de chercher fortune ailleurs, et le dauphin rentra dans Paris, où sa présence fit cesser les désordres.

Vous entendrez dire peut-être quelquefois qu'Etienne Marcel, qui périt victime de la cause qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, excita par son humeur turbulente presque tous les malheurs que je viens de vous raconter ; mais ce n'est point ainsi qu'il faut juger ce grand citoyen, qui ne doit point être accusé des maux de ce temps. Marcel avait été choisi par les bourgeois pour être leur premier magistrat et leur défenseur ; il connaissait les souffrances du peuple au milieu duquel il vivait, et ce fut dans l'espoir d'y porter remède qu'il consentit à encourir la haine du dauphin, qui amena sa perte.

Le calme intérieur était à peine rétabli en France après tant d'orages, qu'une nouvelle tempête parut prête à fondre sur elle. Le roi d'Angleterre s'avança presque aux portes de Paris, et le dauphin se décida à tout sacrifier pour éviter au royaume une ruine complète. Il sollicita donc et obtint d'Edouard III une paix, peu glorieuse à la vérité, quoique chèrement achetée, mais qui devait rendre le repos à l'Europe et la liberté à son père. Le traité en fut signé à Brétigny, auprès de Chartres, et une partie des conquêtes du prince anglais demeura en sa puissance. La ville de Calais et le duché de Guyenne furent de ce nombre, et le roi d'Angleterre cessa d'être le vassal du roi de France.

Quant au roi Jean, comme il s'en fallait encore de beaucoup que l'on eût pu réunir la somme énorme que le vainqueur avait fixée pour sa rançon, il fut convenu qu'il donnerait en ôtages, jusqu'à ce que cette somme fût payée, un certain nombre des plus nobles seigneurs et des plus riches bourgeois de son royaume. A ce prix, la liberté de rentrer dans ses Etats lui fut rendue; mais il n'en jouit que peu d'années, car étant retourné de nouveau en Angleterre pour y proposer à son ancien ennemi une croisade contre les Sarrasins, il tomba malade à Londres, et mourut quelques jours après.

Plus de vingt ans après la mort de Jean II, Charles le Mauvais, dont la haine contre son beau-père avait tant contribué aux calamités de son règne, fut puni, dit-on, d'une manière qui ne peut laisser méconnaître le doigt de Dieu. Ce prince ayant été à son tour atteint d'une maladie grave, son médecin lui ordonna, pour réparer ses forces qui l'abandonnaient chaque jour davantage, de se faire coudre dans un drap imbibé d'esprit de vin, ce qu'il fit avec empressement, tant il avait à cœur de recouvrer la santé; ce remède, dont il attendait la vie, devint la cause de sa perte, car son valet de chambre ayant eu l'imprudence d'approcher une lampe du malade, le feu prit aussitôt au drap dont il était enveloppé, et le mauvais prince fut brûlé vif avant qu'on pût parvenir à éteindre la flamme que l'esprit de vin alimentait avec violence.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1361. Amurat I^{er}, sultan des Turcs ottomans, s'empare d'Andrinople.
 1363. Institution de la milice des janissaires.
-

LE CONNÉTABLE DUGUESCLIN.

(Depuis l'an 1364 jusqu'à l'an 1380.)

Sous le règne du roi Charles V (c'était le nom qu'avait pris le dauphin en montant sur le trône après la mort de

son père), il y avait en Bretagne un chevalier nommé Bertrand Duguesclin, qui fut certainement un des hommes les plus illustres que la terre ait jamais portés.

Lorsqu'il était petit, Bertrand était si laid, si laid, que personne ne pouvait le regarder sans détourner le regard. Il avait la tête épaisse, les épaules larges, la tête monstrueuse, les yeux petits, mais pleins de feu. « Je sais bien, disait-il dans le langage du temps, que je suis difforme, et que jamais je ne serai bien aimé des dames ; mais saurai me faire craindre des ennemis du roi. »

Outre que Bertrand était aussi laid que je viens de le dire, il avait en même temps un caractère farouche que les menaces et les châtimens ne faisaient que rendre encore plus intraitable. Comme il avait beaucoup d'orgueil, on voulut le dompter en l'humiliant ; mais alors il entra en fureur, s'armait d'un bâton, et frappait rudement ceux qui osaient l'insulter.

Enfin on essaya la douceur auprès de lui, et bientôt il montra plus de docilité ; car il avait l'âme noble et généreuse, et un excellent cœur. On ne put cependant jamais parvenir à lui apprendre à lire, et un précepteur qu'on lui donna fut obligé d'y renoncer. A la vérité, dans ce temps-là, ce n'était pas chose rare que de voir un gentilhomme ou un vaillant capitaine ne savoir ni A ni B, parce qu'alors les gens de guerre regardaient la science comme bonne tout au plus pour des moines ou des légistes. Pour eux, ils ne faisaient cas que de l'art de donner de bons coups d'épée et de bien manier un cheval de bataille. Aussi, dès son plus jeune âge, Bertrand ne respirait-il qu'exercices et combats. Sa mère, qui l'aimait tendrement, se plaignait souvent de son humeur tapageuse, en disant qu'il n'y avait pas au monde un plus méchant garçon, toujours blessé et toujours battant ou battu.

Un jour que cette dame, en pleurant, contait ainsi ses peines à une religieuse de ses amies, celle-ci, qui prétendait lire dans la physionomie de chacun la destinée qu'il devait avoir un jour, fit approcher l'enfant indocile, et après l'avoir considéré avec attention : « Ne vous plaignez

pas, madame, dit-elle à sa mère, que Dieu vous ait donné un tel fils ; car cet enfant deviendra un jour la gloire de votre maison et de tout le royaume. » La pauvre dame ne crut guère alors à cette prédiction, qui se vérifia pourtant d'une manière éclatante, comme vous le verrez tout à l'heure.

En attendant, avec son caractère turbulent et impérieux, le petit Bertrand ne se faisait aimer ni des enfants de son âge, ni des personnes raisonnables. Tout le monde le craignait et le haïssait ; chacun évitait son approche ; mais la Providence, qui avait permis qu'il fût ainsi disgrâcié de la nature, avait mis en lui une âme forte et courageuse, et un esprit d'une trempe supérieure.

C'était l'usage dans ce temps-là que l'on célébrait des jeux où des chevaliers de tous les pays environnants venaient, couverts de leurs armures, combattre les uns contre les autres à grands coups d'épée et de lances. Ces jeux se nommaient des tournois. Les combattants y paraissaient ordinairement le visage masqué par la visière de leur casque, et ils joutaient ensemble si rudement à pied et à cheval, qu'il arrivait souvent que quelqu'un d'entre eux restât mort sur la place.

Bertrand venait d'atteindre sa dix-septième année lorsqu'on publia à son de trompe, dans tout le pays, qu'il serait célébré un grand tournoi où toute la noblesse de Bretagne était invitée à se rendre. Le sire Duguesclin, père de Bertrand, se mit en route comme les autres, et prenant avec lui tous ses chevaux de bataille et ses écuyers, il refusa d'emmener son fils, qu'il trouvait trop jeune et peut-être trop mal élevé pour assister à de pareilles fêtes.

Bertrand demeura donc bien chagrin lorsque son père fut parti, car il se sentait déjà un homme intrépide et vigoureux ; il lui vint dans l'idée de monter un vieux cheval qui était resté dans un coin de l'écurie, et d'aller aussi au tournoi sans que personne le reconnût.

Le jeune homme n'avait point d'argent pour se faire un brillant équipage, et la curiosité seule le conduisit

d'abord à la fête, mais lorsqu'il entendit le son des trompettes, le cœur lui battit avec violence; il ne fut plus maître de son désir de descendre aussi dans l'arène, et apercevant un chevalier qui, après avoir honorablement combattu, se retirait dans une maison voisine pour se reposer de ses fatigues, il l'y suivit, se jeta à ses pieds, et le supplia de lui prêter ses armes et son cheval pour paraître à son tour dans la lice : ce à quoi le bon chevalier, voyant l'extrême ardeur du jeune homme, consentit sans peine.

Dès que Bertrand se fut ainsi équipé, il baissa la visière de son casque pour éviter que l'on aperçût son visage, et ayant obtenu la permission de combattre, il renversa dans la poussière les plus vaillants guerriers. Déjà même on le proclamait vainqueur, et il allait recevoir le prix de l'honneur, lorsqu'un chevalier s'avança pour le lui disputer à son tour. Le jeune homme se préparait encore à terrasser ce nouveau rival, lorsqu'il reconnut dans cet adversaire le sire Duguesclin, son père. Alors Bertrand, courant sur lui, abaissa sa lance, et mettant un genou en terre, le pria de lui accorder sa bénédiction.

Le bon père releva son fils en pleurant de joie, et tout le monde l'applaudit plus encore à cause de sa piété filiale qu'à cause des victoires qu'il avait remportées. Le prix du courage qu'il avait mérité lui fut décerné, et il voulut absolument, par reconnaissance, le partager avec le complaisant chevalier qui lui avait prêté son cheval et son armure.

Dès ce moment, Bertrand ne quitta plus les armes. Comme c'était la coutume de ce temps que chaque gentilhomme eût son cri de guerre, il choisit pour le sien « Notre-Dame Guesclin! » et ce cri, tant qu'il vécut, fut le signal de la défaite des Anglais et des autres ennemis du roi, qui l'on récompensa en le faisant connétable de France, c'est-à-dire chef de toutes les armées du royaume.

Un si vaillant capitaine devint bientôt la terreur des

Anglais, qui n'avaient plus alors leur prince Noir pour les commander. Partout où Duguesclin paraissait, les ennemis de la France prenaient la fuite, et grâce au courage de l'illustre connétable, les désastres de Crécy et de Poitiers furent presque entièrement réparés.

Parmi les malheurs incalculables que les longues guerres contre l'Angleterre avaient attirés sur la France, on pouvait mettre au premier rang, à l'époque du règne de Charles V, l'existence d'un nombre infini de soldats de toute nation et de toute origine, qui, vendant leur épée à ceux qui voulaient l'acheter, dévastaient le royaume dans tous les sens, et s'occupaient moins de combattre les ennemis que de dépouiller les pauvres habitants.

Les Routiers, c'est ainsi que l'on nommait ces soldats farouches et insatiables de pillage, formaient des bandes formidables, que l'on désignait alors sous le nom de Grandes Compagnies ou Compagnies d'Aventures; plusieurs seigneurs et barons français et anglais s'étaient mis à leur tête, et cette soldatesque indisciplinée était un fléau que rien ne pouvait contenir ni détourner. Duguesclin, que sa haute renommée de courage faisait respecter même de ces hommes terribles, fut chargé par Charles V de conduire plusieurs de ces compagnies en Espagne, sous prétexte de guerroyer, et dans l'espoir qu'elles y seraient exterminées; mais cette expédition n'ayant eu qu'une courte durée, les Routiers rentrèrent par troupes dans le royaume, où les ravages continuèrent encore pendant près de cinquante ans.

Il me serait impossible, mes enfants, de vous dire ici tous les services que Duguesclin rendit à la France, tant qu'il vécut; mais vous lirez cela dans des livres plus savants que celui-ci, où vous apprendrez en même temps à respecter le nom de ce grand homme, qui montra dans toutes les circonstances de sa vie autant d'humanité que de bravoure. Atteint d'une maladie mortelle, pendant qu'il assiégeait, en Languedoc, le château de Randan, occupé par les Anglais, il s'aperçut bientôt qu'il allait mourir, et faisant appeler autour de lui les capitaines de

son armée, il leur recommanda, en les embrassant, de ne jamais oublier, en quelque pays qu'ils fissent la guerre, que les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple, ne devaient jamais être traités en ennemis.

Lorsque l'illustre connétable eut rendu le dernier soupir, le gouverneur du château de Randan vint déposer sur son cercueil les clefs de ses portes, pour témoigner ainsi à la face du monde entier le respect que ses ennemis mêmes portaient à sa mémoire.

Charles V, que l'on a surnommé le Sage, à cause de ses bonnes intentions plutôt que du bien qu'il fit à son royaume, voulut que le corps de Duguesclin fût transporté dans les caveaux de Saint-Denis, et qu'il trouvât ainsi sa sépulture parmi celles des rois et des princes de leur famille. Le peuple que Duguesclin avait toujours protégé de son épée, venait en foule sur les routes que son cortège funèbre devait parcourir et pleurait en voyant passer le cercueil de ce grand homme.

Le roi ne survécut que peu de temps au vaillant capitaine qui l'avait si bien servi, et le royaume perdit en même temps les deux hommes qui seuls depuis longtemps étaient parvenus à lui rendre quelque calme.

Charles V passe ordinairement pour le fondateur de cette belle et immense bibliothèque royale de Paris, qui est aujourd'hui la plus précieuse du monde entier. A cette époque, elle ne se composait que de neuf cents volumes environ, tous écrits à la main (ce qui était considérable pour le temps), et elle était renfermée tout entière dans un cabinet de son hôtel Saint-Paul, qu'il avait fait bâtir sur la rive droite de la Seine, au-dessus de Paris, et dont on ne trouve plus guères de traces à présent.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1370. Timour-Lenc s'empare du trône impérial de Zagatai.

— Ses conquêtes rapides en Orient.

LA DÉMENGE DE CHARLES VI.

(Depuis l'an 1380 jusqu'à l'an 1422.)

La plupart des princes de la maison de Valois, mes jeunes amis, ont été très-malheureux ; mais celui de tous qui me semble avoir été le plus à plaindre, est l'infortuné Charles VI, qui n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père.

Ce jeune monarque annonçait de belles qualités, un grand courage, un cœur vertueux ; mais le sort ne permit pas qu'il jouît de tant d'avantages. Dès son enfance, il se trouva entouré de princes jaloux et d'ennemis acharnés ; le peuple souffrit beaucoup avant que le roi fût en âge de gouverner par lui-même, et ce moment tant désiré était à peine arrivé, que Charles VI éprouva le plus grand de tous les maux, car il perdit la raison.

Charles avait toujours eu l'esprit faible, parce que ses oncles, que son père mourant lui avait donnés pour tuteurs, afin de régner plus aisément à sa place, avaient eu intérêt à ce qu'il fût très-mal élevé ; mais un événement imprévu acheva de déranger sa pauvre cervelle.

Un jour que le roi, jeune encore, se disposait à aller faire la guerre contre le duc de Bretagne, qui refusait de se reconnaître son vassal, il traversait en plein midi une vaste forêt, suivi de plusieurs chevaliers armés ; un homme d'une taille gigantesque et à demi nu, s'élança tout à coup du milieu du bois, et saisissant avec force la bride de son cheval, lui cria d'une voix terrible : « O roi ! n'avance pas, tu es trahi ! » En achevant ces paroles, cet inconnu rentra précipitamment dans le bois, et personne ne sut ce qu'il était devenu.

En entendant ces mots singuliers, Charles tomba dans une rêverie profonde ; il ne proféra plus une seule parole, et poursuivit son chemin dans un silence effrayant, qu'aucun des seigneurs de sa suite n'osait interrompre.

Derrière le roi marchaient deux jeunes pages, chargés de porter la lance et le bouclier du monarque ; l'un d'eux

eut le malheur de laisser heurter cette lance contre le casque de son compagnon, ce qui produisit un léger retentissement.

Aussitôt Charles, arraché de sa rêverie par ce bruit inattendu, s'imagine qu'on en veut à ses jours ; sa tête s'égaré, il tire son épée et se précipite sur ceux de sa suite qui sont le plus rapprochés de lui ; quatre de ces malheureux tombent sous ses coups, sans songer seulement à se défendre, et les autres n'ont que le temps de prendre la fuite pour éviter un sort semblable.

Cette horrible fureur ne dura pourtant qu'un moment ; le roi, presque épuisé par cette crise effrayante, descendit bientôt après de cheval ; et après s'être dépouillé de son armure, s'endormit profondément au pied d'un arbre. Ce fut là qu'on le trouva, au bout de plusieurs heures, encore plongé dans un sommeil profond, dont on eut beaucoup de peine à le tirer ; mais que le moment de son réveil fut affreux pour les fidèles serviteurs qui l'entouraient, et que sa frénésie n'avait pu éloigner de lui... le roi de France n'était plus qu'un insensé !

Alors on appela de tous les pays les plus habiles médecins de ce temps, qui tentèrent vainement de le rendre à lui-même ; on eut même recours à de prétendus magiciens ; et ces docteurs, qui se faisaient fort de changer les lois de la nature, s'en retournaient en disant que le roi était certainement ensorcelé ; car ils aimaient mieux mentir avec effronterie que de confesser l'impuissance de leur art. Cependant on parvint, à force de soins, à lui rendre quelques intervalles de raison, qui ne servaient au pauvre prince qu'à lui faire comprendre toute l'horreur de sa situation.

Dans un de ces instants où le roi paraissait avoir repris son bon sens, et où il témoignait un grand goût pour les danses et les jeux de toute espèce, on s'imagina, pour le divertir, de donner une fête dans son propre palais avec des mascarades dont il voulut être un des principaux acteurs.

Pour cela il se déguisa en satyre, sorte de personnage

fabuleux dont il est question dans la Mythologie, et parvint à décider cinq jeunes seigneurs de sa cour à prendre le même travestissement, qu'on leur fit au moyen de robes enduites de poix, auxquelles on avait attaché de longues étoupes, ce qui leur donnait l'apparence de véritables hommes des bois. Ainsi déguisés, ces étourdis, ayant le roi à leur tête, entrèrent en dansant dans la fête, où chacun s'empressa autour d'eux ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas au milieu de la foule que quelqu'un, pour plaisanter, ayant eu l'imprudence d'approcher de l'un d'eux une torche allumée, le feu prit aussitôt aux étoupes dont il était entouré, et se communiqua rapidement de l'un à l'autre, à l'exception du roi, sur lequel on jeta promptement un large manteau qui le préserva de l'incendie.

Pendant les pauvres jeunes gens, entièrement embrasés couraient çà et là au milieu du palais en poussant des hurlements effroyables, sans qu'on pût arrêter le feu qui les dévorait, parce que la poix dont leur robe était enduite s'étant fondue et allumée, il n'y avait plus aucun moyen de l'éteindre. Quatre de ces malheureux seigneurs périrent ainsi à l'instant même dans des souffrances affreuses, et le cinquième, quoique horriblement brûlé, n'évita la mort qu'en se plongeant dans une cuve d'eau qui se trouva par hasard dans une salle voisine.

Je n'ai pas besoin de vous dire quels furent les regrets de celui qui, par une mauvaise plaisanterie, avait causé ce triste événement, dont l'esprit du pauvre Charles VI éprouva une si douloureuse impression, que peu de temps après il retomba dans sa démence, qui ne lui laissa bientôt plus que de très-courts intervalles de raison.

Je vous ai déjà parlé dans cette Histoire de plusieurs reines très-méchantes, et vous vous souvenez sans doute encore des fureurs de Frédégonde et de Brunehaut, qui causèrent la perte de la dynastie des Mérovinges ; mais ces deux princesses furent encore surpassées en cruauté par la femme de Charles VI, que l'on nommait Isabeau de Bavière : celle-ci fit à elle seule plus de mal à la France

que toutes les autres ensemble n'auraient pu en imaginer.

Lorsque cette mauvaise princesse fut certaine que le monarque avait entièrement perdu la raison, elle éloigna de sa personne ses plus fidèles serviteurs, le reléqua dans le plus triste appartement de son palais, et ne permit qu'à un seul domestique de donner des soins à son malheureux maître, qu'elle laissa dans le plus affreux dénûment. Après cela, elle ne songea qu'à étaler une magnificence inouïe jusqu'alors, dans ses vêtements et dans ses équipages; et le peuple, qui n'oubliait pas son roi, en la voyant passer suivie d'une foule de courtisans, priaient Dieu pour Charles VI, et lui donnait le surnom de Bien-Aimé.

Cependant le pauvre prince avait plusieurs fils qui tous étaient encore des enfants, et dont l'aîné, qui se nommait Charles comme son père, portait le titre de dauphin, parce qu'il devait être l'héritier du trône. Quelques seigneurs fidèles, à la tête desquels était le comte d'Armagnac, connétable de France et l'un des plus grands seigneurs du royaume, entouraient cet enfant précieux; mais ils ne purent empêcher que le petit dauphin ne courût de bien grands dangers par la scélératesse de sa mère, qui n'était pas même capable d'aimer ses propres enfants.

Beaucoup de personnes ne veulent pas croire qu'il y eut jamais une mère semblable à cette Isabeau de Bavière. En effet, les tigresses et les lionnes nourrissent leurs petits et les défendent contre les pièges qu'on leur tend; tandis que cette méchante femme aurait été capable de livrer son fils à ses ennemis, s'ils le lui eussent demandé.

Il y avait alors en France deux hommes qui se haïssaient mortellement, parce que chacun d'eux aurait voulu gouverner le royaume pendant la démence du roi. L'un était Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, et l'autre son cousin, Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, fils de ce Philippe le Hardi qui, tout jeune encore, avait combattu si vaillamment à côté du roi son père, le jour de la funeste bataille de Poitiers.

La reine Isabeau, qui affectionnait le duc d'Orléans, peut-être parce qu'il partageait ses goûts de luxe et de

magnificence, aurait préféré qu'il obtint la régence du royaume et se défit de Jean Sans-Peur ; mais ce dernier était si redoutable par la violence de son caractère et la puissance de ses armes, qu'elle craignit d'irriter davantage un pareil ennemi. Elle engagea même le duc d'Orléans à se raccommoier avec son cousin ; et ces deux hommes, qui se haïssaient cordialement, après s'être embrassés devant toute la cour, furent admis ensemble à la communion, ce qui, aux yeux de tous, était la preuve certaine d'une réconciliation sincère.

Le lendemain de ce raccommodement public, qui semblait promettre quelque calme au royaume, vers huit heures du soir, par la profonde obscurité d'une nuit du mois de novembre, le duc d'Orléans sortait de chez la reine, monté sur une mule, selon l'usage de ce temps : il n'avait d'autre escorte que deux écuyers placés sur un même cheval, et quatre ou cinq valets à pied, portant des torches pour s'éclairer dans les rues sombre de Paris, où il s'en fallait bien qu'il y eût alors, comme aujourd'hui, des réverbères et des boutiques illuminées, lorsque tout à coup une troupe de gens armés se précipita sur le prince en criant : « A mort ! à mort ! » A ce cri, tous les gens du duc, effrayés ou gagnés d'avance, à l'exception d'un seul écuyer, abandonnèrent leur maître ; et celui-ci ne pouvant croire que ce fût contre sa vie que ce guet-apens fût dressé, s'avança au-devant de ces inconnus en leur disant avec calme : « Je suis le duc d'Orléans ! » Mais ces forcenés, qui le cherchaient, le reconnaissant à sa voix, se jetèrent sur lui et lui fendirent la tête d'un coup de massue. Le fidèle écuyer qui n'avait point voulu fuir comme les autres domestiques, fut percé de coups en cherchant à couvrir le prince de son propre corps, et les assassins se dérobèrent par la suite à la faveur des ténèbres.

Dans le premier moment, personne ne sut à qui attribuer ce crime inouï. On vit le duc de Bourgogne, comme les autres princes, assister en habits de deuil aux funérailles du malheureux duc d'Orléans, et donner même

des marques de regret à sa mémoire. Mais le lendemain, le bruit se répandit que, parmi les meurtriers, on avait distingué, malgré l'obscurité, plusieurs serviteurs de la maison de Bourgogne, et l'on ne douta plus que Jean Sans-Peur ne fût l'auteur de cet attentat. Cette rumeur devint bientôt si générale que ce prince, se voyant soupçonné, ne chercha pas plus longtemps à nier son crime : il déclara hautement lui-même qu'il avait commandé le meurtre, et se retira en Bourgogne, où il attendit fièrement l'effet de l'indignation publique.

Cependant, au milieu de l'épouvante causée par tant d'audace, il n'y eut pas un Français qui ne fût profondément touché de la douleur de Valentine de Milan, veuve du prince assassiné, et mère de plusieurs jeunes enfants, que le crime de Jean Sans-Peur venait de rendre orphelins. Cette noble dame, malgré son désespoir, eut encore la force de venir à Paris, accompagnée de quelques-uns de ces petits princes, et de se jeter aux pieds du roi Charles VI, qui, dans ce moment, paraissait n'avoir recouvré une lueur de raison que pour être témoin des désastres de sa famille. Le roi attendri par ses larmes, la releva avec bonté, et lui promit une prompte et sévère justice, et peut-être lui eût-il tenu parole, si tant de secousses, en ébranlant de nouveau son faible cerveau, ne l'eussent fait retomber presque aussitôt dans une démence complète.

Alors s'éloigna pour Valentine l'espoir de la juste vengeance qui l'avait soutenue jusqu'à ce moment. Cette princesse inconsolable ne put survivre à des malheurs sans remèdes, et elle succomba bientôt à tant d'angoisses et de douleurs, après avoir fait jurer à ses fils que jamais ils ne reverraient en face l'assassin de leur père.

Mais le silence et l'exil ne pouvaient convenir longtemps à celui qui n'avait jamais rien redouté, et Jean Sans-Peur, aussitôt que la première impression de son crime se fut affaiblie, n'hésita point à envoyer à Paris un fameux prédicateur, nommé Jean Petit, qu'il chargea de prouver par un discours prononcé devant les princes, les barons et les autres seigneurs de la cour du roi, qu'il avait eu le

droit de faire tuer son cousin le duc Louis d'Orléans.

Or, c'était la coutume dans ce temps-là que tous les discours publics fussent semés de paroles tirées de l'Évangile et des autres livres saints, comme si un pareil meurtre pouvait être excusé par des paroles, quelles qu'elles fussent. Aussi Jean Petit eut beau dire, il ne put empêcher que ce crime ne fût jugé abominable par tout le monde. Il fallut donc que le duc de Bourgogne recourût à d'autres moyens, et on le vit peu de temps après réparaître dans Paris, bravant hautement la colère de ses ennemis, et armant pour les contenir les bouchers de cette capitale, dont il avait su se faire des partisans. Ces hommes, accoutumés à répandre le sang, devinrent la terreur des gens paisibles, et on leur donna le nom d'Écorcheurs, parce qu'il n'y avait pas de barbarie dont ils ne se montrassent capables.

Alors Isabeau de Bavière, que tant d'horreurs n'épouvantaient pas, se déclara l'amie du duc de Bourgogne; elle lui abandonna le comte d'Armagnac, ainsi que les meilleurs serviteurs du roi et du dauphin; et ce petit prince lui-même eût sans doute été victime comme eux de la scélératesse de sa mère, si un courageux seigneur, nommé Tanneguy-Duchâtel, pour l'arracher aux périls qui l'environnaient, ne l'eût emporté sous son manteau hors de Paris, et conduit bientôt après dans une ville de France, où tous les serviteurs de sa famille s'empressèrent de venir le joindre.

Pendant ce temps, Jean Sans-Peur, resté seul maître de Paris, gouvernait le royaume en faisant couler chaque jour le sang des plus honnêtes gens sur les échafauds, ou en livrant aux mains de ses infâmes écorcheurs les malheureux dont il avait rempli les prisons de la capitale. Isabeau de Bavière, reine aussi cruelle qu'elle avait été mauvaise épouse et mauvaise mère, s'associait à tous ses crimes; et les Anglais, sous la conduite de leur roi Henri V, le troisième successeur du redoutable Édouard III, ayant débarqué une armée considérable en Normandie, gagnèrent sur les armées françaises, auprès d'un village

nommé Azincourt, une sanglante bataille où périt l'élite de la noblesse, et dont le résultat fut de mettre entre leurs mains la plus grande partie du royaume de France.

Cependant le dauphin, qui était devenu grand pendant que toutes ces choses se passaient, fit proposer au duc de Bourgogne une entrevue sur le pont d'une petite ville nommée Montereau, peu distante de Paris. Il fut convenu que les deux princes arriveraient en même temps au lieu du rendez-vous, avec une suite composée d'un même nombre de barons et de chevaliers, ce qui fut rigoureusement exécuté ; mais au moment où tous deux mettaient le pied sur le pont et s'avançaient l'un vers l'autre, un homme, que l'on ne reconnut pas dans le tumulte, s'avança sur le duc de Bourgogne, et le frappa d'un coup de hache qui l'étendit mort sur la place. Le jeune dauphin, à ce spectacle affreux, s'évanouit, et l'on fut obligé de l'emporter avant qu'il eût repris connaissance.

Personne ne crut le dauphin capable d'avoir ordonné un si lâche assassinat, quoique Jean Sans-Peur fût son plus cruel ennemi, et que ce dernier eût lui-même donné l'exemple d'un pareil attentat envers son cousin d'Orléans ; mais la reine Isabeau, qui se trouva ainsi abandonnée à ses propres forces, osa accuser son fils d'être l'auteur de ce crime. Dans sa colère, elle embrassa le parti des Anglais, leur fit ouvrir les portes de Paris, où leur roi Henri V fit son entrée à la tête d'une armée, et dont ils demeurèrent les maîtres pendant plus de quinze années.

L'infortuné Charles VI, dont la raison avait achevé de s'égarer dans l'étroite prison où Isabeau le retenait, ne survécut pas longtemps à tant de malheurs, dont il n'était plus cependant en état de comprendre toute l'étendue ; et lorsqu'il mourut, il y avait si peu d'argent dans le trésor royal, que l'on fut obligé de vendre une partie des meubles et de la vaisselle de la couronne pour subvenir aux frais de ses funérailles, qui se firent à Saint-Denis.

Le peuple suivit en pleurant les restes d'un prince dont l'infortune avait causé toutes celles du royaume.

Après qu'on l'eut placé dans le tombeau de ses ancêtres, les officiers de sa maison brisèrent leurs épées et renversèrent leurs armes ; et il y eut des gens apostés par la reine Isabeau qui crièrent : « Vive Henri le Lancastre, roi de France et d'Angleterre. »

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

- 1396. Bataille sanglante de Nicopolis.
- 1397. Union de Calmar entre les trois États du Nord.
- 1400. Origine de la maison de Médicis à Florence.
- 1402. Bataille d'Ancyre.
- 1403. Captivité et mort de Bazajet 1^{er}.
- 1406. Mort de Timour-Lenc à Samarcande.

JEANNE D'ARC

(Depuis l'an 1422 jusqu'à l'an 1435.)

La Loire est, comme vous savez, une grande rivière qui sépare la France en deux parties, dans chacune desquelles sont situées plusieurs belles provinces et un grand nombre de villes.

Ce fut au delà de cette rivière que le dauphin, qui, après la mort de son père, avait pris le nom de Charles VII, fut obligé de se retirer, parce que les Anglais occupaient Paris et les trois quarts du royaume. Ces ennemis lui donnèrent par dérision le nom de roi de Bourges, la seule cité de quelque importance qui lui restât.

Jamais encore aucun roi de France n'avait été aussi misérable que celui-ci. Il ne possédait ni armée, ni trésor, ni capitale, ne vivait que des dons de quelques villes fidèles, et n'avait d'autres gardes et d'autres serviteurs que quelques généreux Français, qui avaient tout quitté pour suivre leur roi ; mais, dans toutes les provinces de France, le peuple savait que la couronne appartenait au fils de Charles VI, et les bourgeois des communes n'attendaient qu'une occasion pour lui ouvrir leurs portes et repousser les Anglais.

Personne n'osait pourtant espérer la fin de tant de calamités ; lorsqu'un événement extraordinaire arracha la France à la domination du roi d'Angleterre.

Il y avait alors dans le village de Domremy, sur les bords de la Meuse, une jeune fille simple et crédule que l'on nommait Jeanne d'Arc. Son père était un respectable laboureur qui, dès sa première jeunesse, lui avait inspiré toutes sortes de bons sentiments, et les habitants de son village, qui étaient du parti Armagnac (c'était ainsi que l'on désignait les ennemis des Anglais et du duc de Bourgogne), ne cessaient de plaindre le sort du pauvre Charles VII, qu'ils nommaient toujours leur gentil dauphin.

Un jour d'été, vers l'heure de midi, Jeanne se trouvait dans le jardin de son père, occupée de quelques soins domestiques, lorsque tout à coup une vive clarté frappa ses yeux, et elle entendit une voix mélodieuse qui parlait à son oreille.

Jeanne d'Arc se sentit d'abord saisie malgré elle d'une grande frayeur, mais la voix lui parla avec tant de douceur et lui donna de si bons conseils en lui recommandant de prier Dieu, d'aller souvent à l'église, et d'être toujours sage et docile, que cet effroi fut bientôt dissipé ; elle ne douta pas que cette voix mystérieuse ne vînt du ciel, parce que toutes ses pensées étaient continuellement tournées vers Dieu.

Une autre fois, Jeanne gardait seule son troupeau dans la campagne, lorsque la même voix se fit entendre, et il lui sembla que plusieurs êtres éclatants de beauté s'offraient à ses regards :

« L'un deux, disait-elle, avait les traits et la physiologie d'un homme vertueux. Il avait des ailes aux épaules ; mais sa tête ne portait point de couronne. Autour de lui se groupait un nombre infini d'anges du ciel, qu'une éblouissante clarté environnait de toutes parts. » Jeanne fut encore très-effrayée de cette vision ; mais elle crut entendre le beau jeune homme lui adresser la parole avec bonté, et elle cessa de trembler.

« Il lui dit alors, racontait-elle, qu'il se nommait l'ar-

change Michel (l'un des anges les plus puissants, et celui qui terrassa le démon); que Dieu, ayant pitié de la France, l'avait choisie, elle, Jeanne d'Arc, pour délivrer le royaume, et enfin qu'elle battrait les Anglais, et conduirait Charles VII à Reims pour y être sacré comme ses aïeux l'avaient été. »

A ces mots, la jeune bergère fondit en larmes ; elle répondit à l'archange qu'elle n'était qu'une pauvre et simple fille qui ne saurait ni monter à cheval ni conduire une armée ; mais le beau jeune homme la rassura, en lui ordonnant de se présenter devant un seigneur des environs qui la ferait conduire auprès du roi, et lui promettant qu'elle accomplirait heureusement ce voyage.

Cependant, la pauvre Jeanne était trop timide pour oser entreprendre ce que l'archange lui avait ordonné, et ce même personnage l'avait visitée plusieurs fois avant qu'elle eût pu se décider à lui obéir. Chaque fois il lui recommandait d'être bonne enfant et l'assurait que Dieu lui serait en aide. Il lui parlait surtout des malheurs de la France, dont elle avait grand pitié.

De ce moment, Jeanne devint triste et rêveuse, et elle se retirait souvent dans un endroit écarté où plusieurs fois on la vit prier Dieu à voix basse et de toute son âme.

Pendant ce temps, les Anglais, auxquels il restait si peu de chose à faire pour être maîtres de tout le royaume, vinrent mettre le siège devant Orléans, qui est une grande ville située sur les bords de la Loire, et à peu de distance de Bourges, où le roi Charles VII s'était réfugié.

Alors l'archange apparut plus souvent à Jeanne d'Arc, en lui répétant au moins trois fois chaque semaine qu'il fallait qu'elle vînt en France, c'est-à-dire auprès du roi ; et cette généreuse fille, ne pouvant plus résister davantage, résolut d'obéir à la voix céleste, avec la ferme confiance que Dieu l'aiderait dans son entreprise.

Ce fut Jeanne elle-même, mes jeunes amis, qui raconta tout ce que je viens de vous dire, lorsqu'elle se mit en route pour aller trouver le roi avec deux de ses frères, qui voulurent absolument l'accompagner. Elle arriva ainsi

dans la ville de Bourges, où d'abord on ne voulut pas la laisser approcher du roi ; mais elle mit tant d'insistance à demander qu'on lui permît de parler au monarque, que personne n'osa plus s'y opposer, et on l'introduisit dans la maison qu'habitait Charles VII. Dès qu'elle entra dans la salle où se trouvait ce prince, qu'elle n'avait pourtant jamais vu, elle courut vers lui sans hésiter, et se jeta à ses pieds, quoiqu'il fût plus simplement vêtu que tous les seigneurs qui l'entouraient, et qu'il se cachât à dessein derrière sa suite.

Sans être intimidée en aucune façon de se trouver au milieu d'une foule de barons et d'hommes armés, et en présence du roi, elle lui annonça qu'elle venait, de par Dieu, faire lever le siège d'Orléans et le conduire à Reims pour qu'il fût sacré, comme devaient l'être alors tous les rois de France.

Ceux qui entendirent cette jeune fille de dix-sept ans parler avec tant d'assurance, furent d'abord tentés de croire qu'elle avait perdu la raison, mais lorsqu'elle eut demandé au roi des soldats pour aller délivrer Orléans, personne ne douta qu'il n'y eût en elle quelque chose d'extraordinaire, et que la volonté divine elle-même ne lui mit les armes à la main. Alors les plus braves guerriers, parmi lesquels on nomme le vaillant Dunois, cousin du roi, et les chevaliers Lahire et Xaintrailles, se firent un devoir de la suivre à la guerre et de lui obéir.

Charles lui fit donc donner une armure complète à l'exception d'une épée, qu'elle envoya chercher dans le tombeau d'un vieux chevalier, mort depuis bien des années, parce que, dit-elle, l'archange lui avait ordonné de ne jamais se servir d'une autre arme. On porta devant elle une bannière blanche, qu'elle prenait en main dans les moments de péril, et l'on vit cette jeune et faible fille marcher vers Orléans à la tête d'une armée, et combattre avec intrépidité à la tête des plus braves soldats, jusqu'à ce qu'elle eût forcés les Anglais de se retirer et d'abandonner le siège de cette ville.

Ainsi fut sauvée cette grande cité, dont la perte eût

entraîné celle du royaume, et Jeanne d'Arc reçut dès lors le surnom de Pucelle d'Orléans, qu'on lui donne encore très-souvent.

Quoique blessée dans plusieurs rencontres, Jeanne ne quittait jamais le champ de bataille, où sa présence encourageait les guerriers : quant à elle, aucun danger ne semblait l'étonner, et c'était le poste le plus périlleux qu'elle choisissait de préférence.

Le moment approchait où Jeanne d'Arc avait annoncé qu'elle conduirait Charles VII à Reims pour y être sacré. Elle réunit ses bataillons, et amena le roi jusque dans la cathédrale de cette ville, où elle se tint tout armée auprès de lui tant que dura cette cérémonie.

Cependant Jeanne n'avait point oublié ce que l'archange saint Michel lui avait dit, et dès que le roi fut sacré, elle voulut retourner dans son village ; car elle n'aimait guère cette vie tumultueuse des camps, elle qui n'avait jamais vécu que comme une bonne et simple fille ; mais le roi la pria si instamment de rester encore auprès de lui, qu'elle promit, quoiqu'à regret, de ne pas le quitter jusqu'à ce que les Anglais fussent chassés de Paris et de tout le royaume.

Il y eut donc encore de grands combats où Jeanne continua de remporter la victoire : par son courage, elle délivra plusieurs autres villes ; mais on remarqua que chaque jour elle montrait plus de tristesse, et parlait plus souvent de son village et de son vieux père.

Lorsque Jeanne regrettait si amèrement sa chaumière, et persistait à se retirer, elle était sans doute agitée par quelque pressentiment de ce qui devait lui arriver si elle désobéissait à l'archange qui l'avait envoyée pour délivrer le roi et le conduire à Reims. En effet, ayant été peu de temps après se jeter dans Compiègne, qui était alors assiégée par les Anglais, elle tomba dans une mêlée au pouvoir des ennemis, qui ne purent cacher leur joie d'avoir entre les mains celle qui leur avait arraché presque tout le royaume.

Ces implacables étrangers, tout honteux d'avoir été

vaincus par une faible femme, après l'avoir achetée aux soldats qui l'avaient prise, eurent la bassesse de l'accuser de sorcellerie, comme si son courage et sa vertu n'eussent pas été ses seuls sortilèges, et quoique convaincus eux-mêmes de son innocence, ils trouvèrent des juges assez atroces pour la condamner, suivant l'usage de ce temps, à être brûlée vive comme magicienne.

Ce fut une grande infamie pour le roi d'Angleterre, n'est-il pas vrai, mes enfants, d'avoir laissé commettre en son nom une si affreuse injustice ; aussi cela lui porta-t-il malheur ; il perdit peu de temps après tout le reste de la France, et fut obligé de s'en retourner dans son pays, après avoir déposé cette belle couronne qu'il n'avait due qu'à la trahison d'Isabeau de Bavière, et au malheur des temps. -

Charles VII ne se montra pas d'abord aussi affligé qu'il aurait dû l'être de la perte de la pauvre Jeanne, à laquelle après Dieu, il était pourtant redevable d'avoir recouvré le royaume de ses pères ; mais lorsqu'il eut chassé les Anglais de Paris, il combla sa famille de biens, et rendit les plus grands honneurs à la mémoire de Jeanne d'Arc.

Quant à la méchante reine Isabeau, qui avait appelé les ennemis dans le royaume, elle tomba malade de désespoir en voyant les succès de ce fils qu'elle avait toujours détesté ; abandonnée des Anglais eux-mêmes, elle expira, chargée des malédictions du peuple de France, qui aurait voulu voir ses restes dispersés ; et l'on fut obligé, pour la soustraire à la fureur populaire, de la transporter pendant la nuit sur la Seine, dans un bateau couvert, jusqu'aux caveaux de Saint-Denis, où des moines masqués la déposèrent sans aucune cérémonie : « Ni plus, ni moins, dit un vieil historien, qu'une simple demoiselle. »

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1422. Siège de Constantinople par le sultan Amurath II.
 — Nouvelles conquêtes des Turcs en Europe.
 1434. Cosme de Médicis à Florence.

LOUIS XI.

(Depuis l'an 1435 jusqu'à l'an 1483.)

Charles VII ayant recouvré sa couronne par le courage d'une simple bergère et la protection de la toute-puissance divine, devint un monarque redoutable et révééré. Après avoir entièrement chassé les Anglais de ses Etats, il conquit sur eux la Guyenne, province que leurs rois avaient possédée depuis le temps de Louis VII, et la réunit définitivement au royaume, de sorte qu'il ne resta plus dans toute la France que les duchés de Bourgogne et de Bretagne qui eussent d'autres maîtres que le roi. La honte du traité de Brétigny fut ainsi effacée, et l'on perdit bientôt le souvenir des funestes journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ce fut également ce monarque, mes bons amis, qui, dans ses vieux jours, mit fin aux ravages des routiers et des compagnies d'aventures, en organisant sous le nom de Compagnies d'Ordonnance et de Francs-Archers, des troupes régulières à cheval et à pied, qui rendirent inutiles et dispersèrent pour toujours cette multitude d'aventuriers de tous les pays, que les malheurs de la France et l'espoir du pillage attiraient dans les campagnes, qu'ils n'avaient cessé de dévaster pendant la durée des guerres contre l'Angleterre.

Les peuples reconnaissants donnèrent à Charles VII le surnom de Victorieux, et depuis bien des siècles la monarchie française n'avait pas atteint un pareil degré de prospérité.

Cependant ce roi puissant ne fut point encore exempt de peines, et après avoir passé une vie si agitée, sa vieillesse fut troublée par les chagrins affreux que lui causa le dauphin son fils, qui ne lui témoignait point les sentiments d'amour et de respect qu'un homme bien né doit toujours éprouver pour l'auteur de ses jours.

Louis, c'était le nom du dauphin, quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans, montrait déjà un caractère inquiet, sombre

et turbulent. Il n'ignorait pas que quelques seigneurs, restes de l'ancienne féodalité, mécontents de ce que le roi les avait contraints à l'obéissance, murmuraient contre ce prince, et nourrissaient contre lui des projets de vengeance et de trahison. Si le dauphin eût été un bon fils, il n'aurait pas manqué d'avertir le roi de se tenir en garde contre ses ennemis ; mais, loin de là, il entra dans les complots de ces mutins, espérant régner plus tôt s'il renversait son père, et Dieu le maudit comme il maudit toujours les enfants ingrats et dénaturés.

Charles fut très-affligé quand il apprit que son fils s'était mis au nombre de ses ennemis, et il lui eût été bien facile de le punir d'une si coupable conduite ; mais ce prince avait tant de bonté qu'il se contenta de mander le dauphin en sa présence, et, après lui avoir adressé de justes reproches, il lui accorda un généreux pardon, sous la seule condition qu'il abandonnerait ceux qui l'avaient entraîné dans un pareil crime.

Vous allez croire, n'est-ce pas, mes jeunes amis, que Louis, touché de tant d'indulgence, ne pensa plus qu'à faire oublier ses torts par la sincérité de son repentir ? eh bien, point du tout : il continua à susciter de nouveaux embarras à son père, et finit par abandonner la cour de France. Il se retira auprès de son cousin le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, fils du terrible Jean Sans-Peur, qui n'osa pas refuser un asile dans sa ville de Dijon à celui qui devait un jour porter la couronne de France.

Pendant que ce fils ingrat causait ainsi de cruelles afflictions au roi Charles, ce malheureux père tomba dangereusement malade, et quelqu'un l'ayant prévenu que l'on craignait que ses ennemis ne jetassent du poison dans les boissons que lui préparaient ses médecins (que l'on nommait alors des physiciens), il prit la résolution de refuser toute espèce de remède et d'aliments, et mourut peu de jours après, consumé de chagrins et épuisé par cette longue privation de nourriture.

Ainsi le dauphin eut à se reprocher d'avoir, par sa méchanceté, avancé la mort de son père, et il se trouva ainsi

chargé du plus grand de tous les crimes aux yeux de Dieu et des hommes.

Cependant le roi étant mort, il fallut bien que le dauphin prît sa place, et cet homme, qui n'était encore connu que comme fils coupable et sujet rebelle, monta sur le trône et reçut le nom de Louis XI.

Le duc de Bourgogne, qui avait bien voulu le recevoir à sa cour lorsqu'il était errant et fugitif, croyant d'abord que personne ne voudrait se soumettre à un prince qui s'était fait détester par ses torts envers son père, offrit à Louis de lui donner une armée pour l'aider à rentrer à Paris. Mais le nouveau monarque, connaissant le respect que les Français ont toujours porté au sang de leurs rois, remercia son cousin, et se rendit à Reims, où il se fit sacrer, suivant l'ancienne coutume.

Il était d'usage, lorsque les rois de France revenaient du sacre, qu'ils fissent à Paris une entrée solennelle, qui donnait lieu à des cérémonies fort curieuses. Comme celle de Louis XI fut une des plus intéressantes, je veux vous raconter ce qui s'y passa.

Le roi, vêtu d'une tunique de couleur violette, recouverte d'une robe de satin blanc parsemée de fleurs de lis d'or, était coiffé d'un petit chaperon fort élégant. Il montait un cheval blanc, dont le dos était couvert d'une housse de drap d'or et de velours orné d'orfèvreries. Les princes de sa famille et les plus grands seigneurs de la cour le suivaient à cheval, également brillants d'étoffes précieuses et de pierreries.

Le prévôt de Paris et les magistrats de cette capitale vinrent au-devant du roi, tous vêtus de robes de damas fourrées de martre, selon l'usage, quoique l'on fût alors au cœur de l'été, et une foule immense de peuple remplissait les rues que le cortège devait parcourir.

A quelque distance de la ville se tenaient cinq dames richement habillées, et montées sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés. Ces dames représentaient les cinq lettres du nom de Paris, c'est-à-dire que la première portait le signe du P, la seconde celui de l'A, la troisième

celui de l'R, enfin les deux dernières figuraient les lettres I et S, qui complétaient le nom de la première ville de ce royaume. Ces cinq dames firent chacune à leur tour un compliment au roi, qui, après les avoir écoutées avec plaisir, poursuivit sa marche.

A la porte de la ville, Louis aperçut un grand navire argenté, qui forme les armoiries de Paris ; il était suspendu à la voûte, et l'on y voyait plusieurs personnages, figurant les différents ordres de l'Etat, et les vertus qui avaient été le partage de la plupart des anciens rois de France.

Dans un autre endroit, on avait disposé une nouvelle scène, qui amusa singulièrement le roi : c'étaient des chasseurs qui, sonnant du cor, et suivis d'un grand nombre de chiens, poursuivaient une biche, ce qui, dit-on, faisait un grand lapage et un agréable spectacle.

De tous côtés des flûtes, des hautbois et d'autres instruments en usage dans ce temps-là, faisaient entendre des airs mélodieux, et l'on voyait des fontaines d'où coulaient à grands flots le lait, le vin et les liqueurs, dont les passants pouvaient se régaler à leur aise. Mais ce qui charma le plus le jeune monarque, ce fut la vue de deux cents douzaines de petits oiseaux renfermés dans une infinité de cages que l'on ouvrit toutes à la fois, de sorte que pendant un instant l'air fut agité et presque obscurci par cette multitude d'oiseaux, qui se dispersèrent de tous côtés, en battant de l'aile et en gazouillant chacun à sa manière.

Cela se faisait toujours ainsi en de semblables occasions, pour apprendre aux nouveaux rois de France qu'il ne leur était jamais permis de priver de la liberté, sans motif, le moindre de leurs sujets.

Cependant, mes jeunes amis, le prince qui se trouvait l'objet de toutes ces réjouissances ne fut pourtant pas celui qui rendit son peuple le plus heureux. Le caractère sombre et défiant qu'il avait montré dans sa jeunesse devint plus farouche à mesure qu'il prit des années, et l'on peut dire avec vérité qu'il n'y eut jamais un roi de France qui se fit autant craindre et si peu aimer.

Louis XI ne fut pas, comme la plupart de ses prédécesseurs, un prince magnifique et généreux; au lieu de la robe bleue, parsemée de fleurs de lis d'or, qui était le costume ordinaire des rois français depuis Philippe-Auguste, il n'était jamais vêtu que d'un habit de drap grossier, et ne portait que de vieilles bottes enduites de graisse.

A son chapeau étaient attachées de petites images en plomb de la sainte Vierge et de plusieurs saints, auxquels il adressait dévotement ses prières en s'agenouillant devant ce chapeau au moins cinq ou six fois dans la journée. Chaque fois qu'il recevait quelque nouvelle, bonne ou mauvaise, il recommençait ses génuflexions; puis se relevant, il ordonnait froidement de faire mourir quelques pauvres gens qui souvent n'avaient d'autre tort que de lui inspirer de la défiance, et dont il s'appropriait les biens, pour les distribuer ensuite à ceux qui se montraient les dociles instruments de sa vengeance ou de sa barbarie.

C'est que ce monarque ignorait que la prière d'un cœur pur ou repentant peut seule être agréable à Dieu, et que c'était offenser la Divinité que de l'appeler en témoignage de ses actes de cruauté; il ne pensait pas non plus, comme le bon saint Louis, que la vie du moindre de ses sujets était d'un prix inestimable.

Le duc de Nemours, comte d'Armagnac, cousin de celui qui avait été égorgé du temps de Charles VI pour avoir embrassé le parti du dauphin contre le duc de Bourgogne, ainsi que je vous l'ai raconté il n'y a pas longtemps, était un des plus grands seigneurs du royaume. Il avait eu l'imprudence de se mettre à la tête d'un parti formé contre le roi, par un grand nombre de princes et de barons, sous le nom de Ligue du bien public, parce que c'était le bien du peuple qui en était le prétexte. Louis XI étant parvenu à s'emparer de sa personne, le condamna à avoir la tête tranchée, et pour ajouter encore à l'horreur du supplice de cet infortuné seigneur, on dit (mais beaucoup de personnes refusent de le croire) qu'il poussa la barbarie jusqu'à faire placer sous l'échafaud ses deux enfants en-

core en bas âge, et vêtus de robes blanches, afin qu'il fussent arrosés du sang de leur malheureux père.

Il ne vous sera pas difficile, après un pareil trait, dont on aime pourtant encore à douter, de croire qu'un si méchant homme ne pouvait avoir d'amis; les seules personnes dont il aimât à s'entourer étaient des gens de la lie du peuple, qu'il choisissait ainsi pour qu'ils lui fussent absolument dévoués. Ses compagnons habituels étaient Olivier le Daim ou plutôt le Diable, son barbier, dont il fit plus tard un ambassadeur, et Tristan l'Ermite, prévôt du palais, que le roi nommait son compère, et qui était chargé de faire pendre, étrangler ou noyer ceux que son maître avait condamnés à mort.

Un homme de la cour de Louis XI avait été longtemps admis dans ses confidences les plus intimes : c'était le cardinal La Balue, fils d'un simple cordonnier, et courtisan habile et spirituel, que le roi avait élevé aux plus hautes dignités de l'Eglise et de la cour; mais ce La Balue était un scélérat capable de la plus noire perfidie, qui trahit son maître en livrant à ses ennemis tous les secrets qui lui avaient été confiés.

Louis ayant appris la trahison de son favori, eut bien envie, dans le premier moment de sa colère, d'envoyer chercher son compère Tristan, et de faire coudre dans un sac et jeter à la rivière celui qui avait si indignement abusé de sa confiance; mais ensuite il réfléchit que ce supplice ne serait point assez long, et il préféra le faire enfermer dans une tour, où il demeura onze années. Il obtint sa liberté en 1480, à la sollicitation du cardinal de la Rovère, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, et acquit des honneurs et des biens qu'il ne méritait pas. Il est mort à Ancône en l'an 1491.

Malgré la cruauté dont il donna de si fréquents exemples, soit en inventant des supplices inconnus jusqu'alors, soit en persécutant les plus honnêtes gens du royaume, Louis XI rendit en peu d'années, en France, le pouvoir royal plus fort qu'il n'avait jamais été. Sans aimer la guerre, il montra du courage et de l'activité toutes les fois qu'il fut obligé de la faire; et non content d'avoir,

par le supplice du malheureux duc de Nemours, frappé de terreur les seigneurs et les barons qui auraient tenté désormais de résister à ses volontés, il acheva de ruiner les restes de la féodalité, en favorisant l'accroissement des communes, et les progrès du commerce et de l'industrie. Mais l'un des principaux titres de gloire de ce monarque, à qui l'on doit également l'utile institution de la poste aux lettres, fut l'encouragement qu'il accorda à l'imprimerie, découverte toute récente à cette époque, en permettant à l'un des premiers inventeurs de cet art précieux de venir s'établir à Paris, où il l'exerça bientôt avec le plus grand succès.

Presque toute la vie de Louis XI fut employée à se défaire, soit par la ruse, soit par la force, d'un grand nombre d'ennemis puissants et redoutables ; mais le plus dangereux de tous fut Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et fils de Philippe le Bon, qui avait si bien accueilli Louis lorsque, étant dauphin, il s'était enfui de la cour de son père.

Pendant bien des années, Charles le Téméraire, ainsi surnommé à cause de son extrême bravoure, que souvent il poussait jusqu'à l'extravagance, obligea le roi tantôt à le combattre, tantôt à le ménager, sans que pour cela Louis se lassât de cette lutte perpétuelle, persuadé, comme il l'était, qu'un jour viendrait où ce prince imprudent se jetterait lui-même dans quelque danger, où il trouverait une fin digne de son audace. En effet, Charles ayant disparu dans une bataille sanglante livrée sous les murs de Nancy, en Lorraine, son corps ne fut pas retrouvé parmi les morts, et l'on ignora toujours ce qu'il était devenu. Favorisé par cet événement, Louis s'empara presque sans combat du duché de Bourgogne, qu'il réunit à la France, et depuis ce temps l'habile monarque aurait pu vivre tranquille sur ce trône qu'environnaient la crainte et le respect, si la main de Dieu, en s'appesantissant sur son existence, ne lui eût fait expier, d'une manière terrible, les chagrins amers dont il avait abreuvé les derniers jours de son père.

A mesure que le roi avançait en âge, son caractère devenait plus sombre et plus farouche. Chaque jour sa défiance semblait s'accroître, et il ne rêvait plus que poignard et empoisonnement. Ne se croyant plus en sûreté dans Paris, où une garde nombreuse, presque entièrement composée d'étrangers, veillait sans cesse autour du Louvre, il s'enferma dans son château de Plessis-lez-Tours, sur les bords de la Loire, qu'il fit défendre par des fossés profonds, des ponts-levis, des donjons et de triples murailles, et où l'on ne pouvait pénétrer que par des portes hérissées de pointes de fer.

Des étroites fenêtres du château, on apercevait dans la campagne un double rang de potences, où, sans autre forme de procès, le compère Tristan venait pendre avec de grosses chaînes de fer les voyageurs ou les pèlerins qui, par ignorance, s'étaient trop approchés du manoir de l'ombrageux monarque; leurs corps restaient ainsi suspendus, jusqu'à ce que les oiseaux carnassiers les eussent dévorés, pour servir d'avertissement à ceux qui auraient eu l'imprudence de suivre le même chemin.

Malgré tant de précautions menaçantes, le roi, continuellement occupé des pensées les plus sinistres, était assiégé par la terreur de la mort, qui ne lui laissait plus un instant de repos : autour de lui régnait un silence effrayant, que personne n'osait rompre, tant le moindre bruit lui causait d'alarmes.

Quelquefois, au milieu de la nuit, ce silence était tout à coup interrompu par des cris perçants que poussait le malheureux prince, sans doute agité par le remords des mauvaises actions qu'il avait commises. Alors la grosse cloche du château retentissait au loin, et tout le monde accourait aux portes de l'appartement du roi, qui ne se rassurait que lorsqu'il entendait un grand nombre de voix murmurer de longues prières ou entonner de pieux cantiques.

D'autres fois, afin que ses sujets ne s'aperçussent pas qu'il était malade, il affectait de se montrer en public, paré avec recherche, et couvert d'ornements d'or et de

pierreries, sous lesquels il espérait déguiser sa maigreur et son dépérissement : mais dans ce moment même, il ne permettait pas que l'on approchât de sa personne et ne se laissait voir le plus souvent que de l'extrémité d'une galerie.

Il y avait alors en Italie un saint ermite nommé François de Paule, qui vivait depuis quarante ans dans la solitude, et passait pour faire des miracles ; on avait dit à Louis que cet homme vénérable pourrait peut-être le guérir de ses terreurs et prolonger sa vie ; dans cette espérance, le roi fit tout au monde pour que le bon ermite vînt le visiter.

Lorsque François, vêtu d'une robe de bure grossière, fut introduit au château de Plessis-lez-Tours, le roi vint se jeter à ses pieds en pleurant, en criant : « Guérissez-moi ! » mais le saint lui parla en prophète, et lui dit, comme un autre Isaïe : « Sire, mettez ordre à votre conscience : car il n'y a pas de miracle pour vous ; votre heure est venue et il faut mourir. » C'était une parole bien dure, mes enfants, surtout pour un roi si attaché à la vie. Olivier le Diable et son médecin, Jean Cottier, ne lui cachèrent pas non plus que sa fin était prochaine ; cette certitude parut lui rendre tout son courage.

De ce moment, le vieux roi se jeta dans les bras de la Providence ; mais avant de mourir, il voulut encore mettre ordre aux affaires du royaume ; il régla lui-même la pompe de ses funérailles ; il enjoignit à ses officiers de se rendre auprès du dauphin, son fils, qui allait devenir leur roi, et expira peu d'instants après, en présence de François de Paule, qui, après avoir vu mourir l'un des plus grands rois de la terre, s'en retourna au désert, pour y reprendre sa vie pauvre et édifiante.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1436. Invention de l'imprimerie.

— Première fabrique de papier de linge à Nuremberg.

1451. Avènement de Mahomet II.

• 1452. Siège et prise de Constantinople.

1461. Conjuration des Pazzi à Florence. (Histoire moderne.)

1478. Maison de Sforce à Milan.

CHARLES VIII.

(Depuis l'an 1483 jusqu'à l'an 1498.)

Il est heureusement fort rare, mes jeunes amis, de voir des enfants ingrats et désobéissants envers leurs parents comme l'avait été Louis XI à l'égard de son père Charles VII; mais je vous prie de remarquer que ceux qui, dans leur jeunesse, ont commis une faute si grave, sont presque toujours après cela de mauvais sujets ou des méchants; et cela n'est pas étonnant, puisqu'ils ont manqué au premier devoir que Dieu nous impose en nous mettant sur la terre; aussi personne de vous ne sera surpris que Louis XI, qui s'était montré si mauvais fils, soit devenu par la suite un mauvais père.

Le dauphin, fils de Louis, se nommait Charles; c'était, dit-on, un gentil prince, doux, gracieux et affable; les livres de ce temps-là assurent qu'il avait tant de bonté qu'il n'était point possible de voir une meilleure créature; ce jeune prince ne ressemblait donc guère à son père, dont l'humeur était sans cesse sombre et farouche, et que personne n'abordait jamais qu'en tremblant.

Je vous ai raconté combien le roi Louis XI redoutait de mourir; c'est qu'il n'ignorait pas qu'il y a une autre vie, où il faudra que chacun rende compte de ce qu'il aura fait sur la terre, et lorsqu'on parlait de cette autre vie devant lui, on le voyait changer de couleur.

Louis XI savait bien que le dauphin devait régner après lui, selon les lois du royaume; mais cette idée lui rendit la présence de ce jeune prince si pénible pendant les dernières années de sa vie, qu'il le confina au château d'Amboise, voisin de celui de Plessis-lez-Tours, avec son gouverneur et un petit nombre de domestiques, s'occupant du reste fort peu de son éducation, et disant que s'il savait dissimuler, c'est-à-dire cacher sa pensée, il serait assez savant pour régner. Le dauphin n'apprit même pas à lire et il n'eût jamais été qu'un ignorant s'il n'eût pris un plaisir extrême à se faire raconter les vieilles histoires

des croisades, et les beaux faits d'armes de Bertrand Du-guesclin, et des autres chevaliers de grande renommée. L'attention qu'il prêtait à ces récits lui inspira de bonne heure le désir de les imiter un jour, en faisant comme eux de grandes guerres, et en s'illustrant aussi par des traits de courage.

Cependant Louis XI mourut, comme je vous l'ai dit, mais avant d'expirer il se repentit amèrement d'avoir négligé l'instruction de son fils, et recommanda à ses grands officiers, en les envoyant auprès du jeune roi, de servir fidèlement leur nouveau maître, ainsi qu'ils l'avaient servi lui-même.

Toute la cour alla aussitôt au château d'Amboise pour rendre hommage au dauphin, qui, après avoir pleuré bien sincèrement son père, monta sur le trône et devint roi de France sous le nom de Charles VIII.

Or, le nouveau roi n'était âgé que de treize ans, et quoique cet âge fût celui où, depuis Charles V, les rois de France étaient censés pouvoir gouverner par eux-mêmes, ce fut sa sœur aînée, nommée Anne, duchesse de Beaujeu, qui prit le titre de régente. C'était une dame de beaucoup d'esprit et d'un caractère ferme, qui ne manquait pas de ressemblance avec son père Louis XI, et fit tous ses efforts pour maintenir le royaume dans un état florissant. Quelques actes de justice lui concilièrent la faveur du peuple, qui lui sut un gré infini d'avoir fait pendre Olivier le Diable, le barbier et le confident du roi son père, que chacun accusait d'avoir trempé dans plus d'un crime abominable. Les biens considérables que ce méchant homme avait amassés furent confisqués, et l'on n'entendit plus parler désormais du prévôt Tristan l'Ermite, ni de ses barbaries. A la vérité, plusieurs princes et barons, se souvenant encore de la Ligue du bien public que Louis XI avait eu tant de peine à détruire, murmuraient d'obéir ainsi à une femme et à un roi enfant ; mais leurs murmures n'étaient point fondés, car si, en France, les femmes ne pouvaient point hériter de la couronne, aucune loi ne les empêchait de régir le royaume, lorsque les rois étaient

trop jeunes, ou lorsqu'ils étaient absents de leurs Etats.

La seconde sœur de Charles VIII, nommée Jeanne, était bien différente de son aînée, la dame de Beaujeu : son caractère était timide, son extérieur peu agréable, son visage sans aucun charme, et en outre elle était boiteuse et de petite taille ; cette princesse avait épousé le plus proche parent du roi, Louis, duc d'Orléans, petit-fils du malheureux duc assassiné par Jean Sans-Peur, et de l'intéressante Valentine de Milan. Ce jeune homme était orné de mille qualités brillantes et aimables, mais il avait aussi un grand défaut, qui lui fit commettre bien des fautes ; c'était une ambition démesurée qui le brouilla avec la duchesse de Beaujeu, dont il supportait avec plus de peine que tous les autres de recevoir les ordres.

Après avoir vainement employé tous les moyens de conciliation pour parvenir à se faire donner la tutelle du jeune monarque, comme étant son plus proche parent, il résolut de se plaindre devant le parlement de Paris de ce que la dame de Beaujeu avait écarté de la régence les princes du sang royal ; mais cette sage compagnie, après avoir pris connaissance de cette plainte, répondit par l'organe de son président : « que le parlement n'était institué que pour rendre justice aux pauvres, mais qu'il ne lui appartenait en aucune façon d'intervenir dans les querelles des grands princes. »

Ces paroles sont d'autant plus remarquables, mes jeunes amis, que lorsque vous serez plus avancés dans l'histoire de France, vous verrez les mêmes magistrats tenir un tout autre langage, et vouloir à leur tour gouverner l'Etat.

Il fallut donc que le duc d'Orléans recourût à d'autres moyens, et les seigneurs ennemis de la régente obligèrent les conseillers du jeune Charles à convoquer à Tours les états-généraux du royaume, comme vous vous souvenez sans doute qu'ils avaient été assemblés au temps du roi Jean, et dans quelques autres circonstances graves. Mais cette assemblée, composée d'un grand nombre de barons, d'évêques et de bourgeois, ne put mettre fin aux querelles

des grands, quoiqu'elle comptât dans son sein plusieurs généreux citoyens, qui, à l'exemple d'Etienne Marcel et de Robert le Coq, élevèrent la voix en faveur du pauvre peuple, dont les seigneurs, dans leurs querelles, ne s'étaient guère occupés jusqu'alors.

Alors le duc d'Orléans, séduit par les mauvais conseils de quelques faux amis, se laissa entraîner dans une démarche dont il ne tarda pas à se repentir : il prit les armes contre la régente, sous prétexte de délivrer le roi, qu'il l'accusait de tenir en captivité, et osa livrer bataille à ses troupes, dans un lieu nommé Saint-Aubin du Cormier, où il fut complètement vaincu, malgré les secours du duc de Bretagne, qui s'était joint à lui. Presque tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune périrent malheureusement, et lui-même fut jeté dans une prison, où il passa trois années à faire des réflexions sur son imprudence et son étourderie, qui auraient pu lui devenir plus funestes encore, car il s'était exposé à perdre la tête pour avoir porté les armes contre le roi.

Au lieu d'un si terrible châtement qu'il n'aurait certainement point évité sous Louis XI, dès que le jeune Charles VIII eut atteint l'âge où il put gouverner par lui-même, l'un de ses premiers soins fut d'ouvrir à son cousin les portes de sa prison, et de lui tendre les bras, où ce prince se précipita avec transport : depuis ce temps, le duc d'Orléans fut le plus fidèle ami de Charles VIII, qui ne cessa jamais de lui témoigner une confiance absolue.

Depuis que, par la mort de Charles le Téméraire, le duché de Bourgogne avait été réuni au royaume, la Bretagne était la seule province de France qui eût conservé son duc particulier, et le prince qui régnait sur ce pays étant venu à mourir, sa puissance passa entre les mains de sa fille, Anne de Bretagne, jeune princesse d'une rare beauté et du plus aimable caractère. Elle était destinée dès son enfance à épouser l'empereur d'Allemagne, ce qui eût encore introduit des étrangers dans le royaume ; mais Charles VIII l'ayant appris demanda lui-même la du-

chesse Anne en mariage, et l'intérêt des deux pays l'ayant obligée à l'accepter pour époux, elle devint reine de France presque malgré elle.

Le roi, pour parler vrai, n'était pas beau; il était petit de taille, et mal proportionné; son corps mince et sans grâce portait une grosse tête; les traits de son visage formaient un ensemble peu agréable; mais il était si bon, si affable, si poli, si attentif à prévenir les moindres désirs de sa femme, qu'en peu de temps la reine l'aima de toute son âme.

Charles VIII n'avait point oublié tout ce qu'on lui avait raconté dans son enfance de la prouesse des anciens chevaliers français; plus enthousiaste que jamais de ces aventures, qu'il ne pouvait espérer de rencontrer dans son royaume devenu paisible, il indiqua à Lyon un tournoi comme celui où je vous ai dit que Bertrand Duguesclin combattit avec tant de vaillance: une foule de seigneurs s'y rendirent de tous côtés avec une suite nombreuse et une prodigieuse magnificence d'équipages. Les fêtes que l'on célébra furent splendides, et le roi profita de l'élan général pour proposer à cette réunion de nobles guerriers de passer en Italie, où les rois de France, depuis que Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait régué sur la Sicile, prétendaient avoir des droits à exercer sur le royaume de Naples. Sa proposition fut accueillie avec acclamation, et tous les braves partirent en habits de fête pour cette contrée, où le souvenir des Vêpres Siciliennes était encore loin d'être oublié.

Malgré les nombreux alliés que Charles VIII trouva en Italie, il lui fallut livrer bien des batailles, où il se distingua parmi tant d'intrépides chevaliers par sa gaieté dans les périls, et sa hardiesse à les affronter. Plus d'un succès couronna son entreprise, et il s'était même déjà rendu maître de Rome et de Naples, lorsque, s'apercevant que tant de combats avaient affaibli son armée, il se décida à rentrer en France avec ce qui lui restait de soldats; mais comme il avait encore à traverser une partie de l'Italie, il courut un grand danger, dont il ne se tira que par sa bravoure et celle des chevaliers qui l'accompagnaient.

Les ennemis l'ayant entouré dans une étroite vallée, d'où il paraissait presque impossible de sortir avec une armée, se flattaient déjà de le prendre et de n'en pas laisser échapper un seul Français, lorsque Charles, les attaquant avec résolution, força cette multitude de lui ouvrir un passage, par lequel il put en peu de jours rentrer dans son royaume. On nomma ce combat la bataille de Fornoue, parce qu'il eut lieu auprès d'un village de ce nom.

Charles revint donc en France avec une grande gloire acquise par de nobles travaux ; c'était tout ce qui lui restait de cette expédition, où le sang et les trésors de la France n'avaient point été épargnés ; le royaume de Naples ne demeura point en sa puissance, et peu de temps après son retour, il mourut tout jeune encore, après une maladie de quelques heures seulement, dans ce même château d'Amboise où il avait passé les dernières années de son enfance.

Je ne puis mieux vous donner une idée de l'amour que les Français portaient à ce roi, qu'en vous disant que lorsqu'on célébra ses funérailles à Saint-Denis, deux des officiers de sa maison moururent de douleur d'avoir perdu un si excellent maître.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1486. Découverte du cap de Bonne-Espérance. (Barthélemy Diaz.)
 1492. Prise de Grenade par les Espagnols.
 — Découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb.
 1496. Voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales.
-

LE PÈRE DU PEUPLE.

(Depuis l'an 1498 jusqu'à l'an 1515.)

Je suppose, mes jeunes amis, que l'on vous a dit quelquefois ce qu'on appelle un siècle ; mais si vous ne vous en souvenez pas, vous saurez qu'un siècle est l'espace de

cent années ; c'est bien long cent années ! et l'on voit très-rarement des hommes qui puissent vivre autant de temps.

Eh bien, dans le dernier siècle auquel appartiennent les événements dont je viens de vous raconter l'histoire, quelques hommes éminents par leur savoir et leur industrie, avaient fait des découvertes importantes et inventé des choses dont on n'avait eu jusqu'alors aucune idée : telle avait été la composition de la poudre à canon, que l'on attribue à un moine allemand, et dont on fit usage pour la première fois dans les batailles à la fatale journée de Crécy, ainsi que je vous l'ai fait observer. Cette invention, en rendant inutiles les pesantes armures de fer auxquelles les seigneurs et les chevaliers devaient leur supériorité sur les autres combattants, acheva de ruiner la féodalité, dont les châteaux, malgré leurs épaisses murailles et leurs fossés, ne furent plus imprenables, lorsqu'au moyen d'une certaine quantité de poudre placée sous les fondations d'un édifice, on put, par une explosion terrible, renverser de fond en comble, d'un seul coup, des remparts que jusqu'alors les plus puissantes machines de guerre n'avaient pu parvenir à ébranler.

L'introduction de l'imprimerie, que Louis XI avait favorisée en France, comme je vous l'ai dit ailleurs, n'avait pas produit des effets moins remarquables dans un autre genre. Cette utile invention multiplia les livres à l'infini, et, de ce moment, il ne fut plus permis à personne de demeurer ignorant.

Aussi vit-on dès lors un plus grand nombre de personnes apprendre à lire et se livrer à l'étude ; et il est bon de remarquer qu'à mesure que les hommes devinrent plus instruits, ils se montrèrent également meilleurs et moins grossiers.

Enfin, au temps de Charles VIII, un habile pilote, nommé Christophe Colomb, natif de Gênes, en Italie, obtint du roi d'Espagne, à force de prières, trois petits vaisseaux sur l'un desquels il s'embarqua avec quelque marins intrépides, et n'ayant d'autre guide qu'une aiguille mobile,

dont la pointe jouit de la singulière propriété de se tourner sans cesse vers le Nord, il s'avança sur l'immensité de l'Océan, jusqu'à ce qu'il eut rencontré d'autres terres, et des pays tout à fait inconnus jusqu'alors des Européens. L'instrument dont il se servit pour ce voyage aventureux, et qui est aujourd'hui familier à tous les marins, est ce qu'on nomme une boussole, et il y avait peu de temps alors que l'on avait appris à en faire usage.

Ces contrées étrangères dont la découverte vous sera aussi racontée quelque jour, reçurent d'abord le nom de Nouveau Monde, et plusieurs années après, un autre navigateur, appelé Améric Vespuce, ayant suivi l'exemple de Christophe Colomb, donna au vaste continent qu'il découvrit à son tour, la dénomination d'Amérique.

Ces inventions et les découvertes qui en furent la suite, mes jeunes amis, changèrent en peu de temps la plupart des anciens usages : l'or et l'argent, dont on trouva des mines considérables dans le Nouveau Monde, devinrent plus communs en Europe, le commerce maritime enrichit un grand nombre de villes, qui, jusqu'alors, n'avaient eu aucune importance; et l'on vit à Paris et dans plusieurs autres villes de France, s'élever des écoles et des collèges, où les jeunes gens de toutes les provinces du royaume venaient en foule acquérir l'instruction dont ils commençaient à comprendre la nécessité.

Louis, duc d'Orléans, était le plus proche parent de Charles VIII, qui n'avait point laissé d'enfants, et ce fut lui qui monta sur le trône après la mort de ce prince, sous le nom de Louis XII.

Dès qu'il fut roi, quelques-uns de ces courtisans qui ne manquent jamais d'accourir auprès des princes heureux, vinrent lui adresser mille flatteries, et lui conseiller de se venger de ceux qui l'avaient combattu et fait prisonnier à Saint-Aubin du Cormier; mais Louis leur eut bientôt imposé silence, en prononçant à haute voix ces paroles remarquables : « Ce n'est pas à Louis XII à venger les injures du duc d'Orléans. »

Cette réponse est d'autant plus honorable dans la bouche

de ce prince, mes jeunes amis, que le roi, en parlant ainsi, témoignait qu'il n'userait jamais de son pouvoir actuel pour punir ceux qui, en le combattant lorsqu'il n'était qu'un sujet rebelle, n'avaient fait que remplir un devoir rigoureux, mais nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, aussitôt après la mort de son mari, avait voulu se retirer dans ses Etats, pour ne pas voir un autre prince occuper la place de celui qu'elle pleurait; mais, peu de temps après, Louis XII, ayant fait rompre son mariage avec Jeanne de France, cette seconde fille de Louis XI, si disgracieuse et si triste, qu'il avait épousée autrefois, offrit à la duchesse de Bretagne de partager son trône, ce qu'elle accepta sans répugnance, tant il lui parut bon et aimable.

Par ce mariage, le duché de Bretagne se trouva définitivement réuni à la France, dont il avait été séparé dans le temps des derniers Karolings, et je dois vous faire remarquer que presque toutes les provinces de l'ancienne Gaule vinrent ainsi successivement s'ajouter à ce royaume, auquel, depuis cette époque, elles n'ont jamais cessé d'appartenir.

Cependant, mes jeunes amis, Louis XII, que son affabilité avait déjà fait surnommer le Père du Peuple, eut, à l'exemple du roi Charles, l'idée de passer en Italie pour faire valoir ses droits sur une province de ce pays nommée le Milanez, qui avait appartenu autrefois à la famille de sa grand'mère, Valentine de Milan, et que le roi d'Espagne, ainsi que plusieurs princes d'Italie, prétendaient lui disputer. Il se mit donc en marche avec une armée nombreuse, mais formidable surtout par le courage des chevaliers qui l'accompagnaient.

Parmi ces nobles guerriers, il y en avait un nommé Bayard, qui, non-seulement était le plus brave officier de son temps, mais encore à qui ses vertus avaient fait donner le surnom de Chevalier sans peur et sans reproche.

Dès son enfance, Bayard s'était montré capable des plus grandes choses; ses yeux mêmes annonçaient un ca-

raclère ferme et généreux, et sans être turbulent et mutin comme l'avait été Bertrand Duguesclin, il préférerait à tout les exercices militaires qui exigent de la force et de l'adresse.

Lorsqu'il fut devenu grand, Bayard partit pour suivre le roi Louis XII en Italie, après avoir demandé et reçu avec recueillement la bénédiction de son vieux père, car il n'était pas possible qu'un si bon jeune homme ne fût pas un fils tendre et respectueux ; et dès que l'occasion s'en présenta, il se distingua par plusieurs traits d'un courage intrépide.

Un jour que les ennemis paraissaient supérieurs en force aux Français, Louis XII ayant ordonné à son armée de traverser un pont de bois qui se trouvait sur une rivière, recommanda de détruire ce pont aussitôt que les derniers soldats seraient passés, afin que les Espagnols ne pussent pas les suivre.

Malheureusement, on n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre, et les Français allaient être surpris dans leur retraite, lorsque Bayard, s'apercevant que le pont était abandonné, se plaça presque seul à l'entrée de ce passage difficile, et arrêta par son courage toute l'armée ennemie : ce fut seulement après avoir combattu pendant plusieurs heures, pour donner aux troupes du roi le temps de se retirer, que Bayard, couvert de blessures, rejoignit les siens, laissant les Espagnols stupéfaits à la vue d'un si admirable courage.

Hors de la bataille, où la valeur d'un lion semblait lui être naturelle, Bayard avait la douceur et la simplicité d'un agneau ; il détestait le mensonge, et aurait mieux aimé être puni pour une grande faute, s'il avait eu le malheur d'en commettre, que de s'excuser par une tromperie.

C'est qu'en effet, mes enfants, il n'y a rien de plus méprisable que de mentir, parce que ceux qui déguisent la vérité ne le font jamais que dans une mauvaise intention : d'ailleurs, tôt ou tard, leurs mensonges finissent par se découvrir, et il ne leur reste plus que la honte de les avoir faits.

A ces précieuses qualités, Bayard ajoutait encore une piété sincère et une charité sans bornes. A la prise d'une ville d'Italie, ses soldats lui amenèrent une jeune fille d'une beauté remarquable, qu'ils avaient arrachée à des dangers effrayants ; cette demoiselle était baignée de larmes, et ne cessait de demander sa mère, dont elle ignorait la destinée. Le bon chevalier, touché de ses pleurs, n'eut pas de repos qu'il n'eût retrouvé cette dame ; et non-seulement il lui rendit sa fille, mais encore, ayant appris qu'elle était dans l'indigence et veuve d'un gentilhomme milanais tué à l'armée, il la pria d'accepter, pour la dot de cette jeune personne, une somme d'argent dont la Providence permit qu'il se trouvât pourvu en ce moment, pour en faire un si bon usage.

Ces deux personnes, pénétrées de la plus vive reconnaissance, voulaient embrasser ses genoux pour le remercier d'un pareil bienfait ; mais il les releva avec grâce, et ne leur demanda pour prix de tant de bontés, que de garder un secret inviolable sur cette aventure. Malgré cela, la belle action qu'il avait faite fut bientôt connue de toute l'armée, et nous devons nous féliciter que cette dame n'ait pas mieux gardé le secret, puisque son indiscretion nous apprend que Bayard avait autant de modestie que de bienfaisance.

Cependant Bayard n'était pas le seul chevalier français qui montrât tant de vaillance et de vertu : Louis XII lui-même se distinguait par son courage au milieu de tant d'hommes intrépides. Un jour, dans un combat sanglant, quelques-uns de ses officiers murmuraient de ce que le roi exposait avec une sorte de témérité sa vie et la leur aux coups des ennemis. « Que ceux qui ont peur, s'écria Louis en riant, se mettent derrière moi. » Ce mot fit rougir de honte les mécontents ; et vous jugez bien qu'ils ne pensèrent plus à leur propre salut, en voyant le sang-froid du monarque.

L'un des guerriers les plus brillants de cette époque fut Gaston de Foix, comte d'Armagnac et duc de Nemours, propre neveu du roi et parent du malheureux prince de ce

nom, auquel Louis XI avait fait trancher la tête, ainsi que je vous l'ai raconté. Ce jeune homme, que Louis XII aimait comme s'il eût été son propre fils, réunissait aux qualités les plus aimables la valeur la plus intrépide, mais comme si cette famille d'Armagnac eût été réservée à une infortune perpétuelle, il périt à la fleur de l'âge à Ravenne en Italie, dans une bataille où il venait de remporter une victoire signalée sur les Espagnols, et sa mort devint le signal des revers qui, dès ce moment, ne cessèrent pas d'assaillir les Français dans cette contrée, qu'ils arrosèrent de leur sang pendant plus d'un demi-siècle.

Les désastres de ces guerres d'Italie, qui furent presque aussi funestes à la France que les invasions des Anglais, obligèrent enfin Louis XII à rentrer dans son royaume, et dès lors il ne pensa plus qu'à faire le bien de son peuple, dont il était adoré. Monté sur une mule blanche, on le voyait chaque jour parcourir sans aucune suite les rues de Paris, écoutant avec douceur tous ceux qui avaient quelque grâce à lui demander et ayant soin que justice fût faite à tout le monde.

Quelquefois aussi, déguisé sous des vêtements obscurs, il prenait plaisir à se mêler à la foule du peuple pour connaître ce que chacun pensait de son gouvernement : il recueillait avec soin les plaintes que les plus pauvres gens faisaient entendre ; et lorsqu'ils réclamaient une chose juste, c'était en voyant leurs vœux exaucés qu'ils apprenaient que le roi les avait écoutés.

Un grand seigneur de la cour avait un jour, par quelque accident sans doute, cassé le bras à un pauvre ouvrier qui n'avait point osé se plaindre ; mais le roi, ayant appris cet événement, dans une de ses promenades secrètes, mit aussitôt son bras en écharpe comme s'il eût été blessé lui-même, et se présentant devant les juges, déclara qu'il ne serait guéri que lorsque le seigneur aurait été puni. Les juges, ayant pris des informations, condamnèrent l'homme riche à payer une somme d'argent au pauvre malade, qu'il dut aussi faire guérir à ses frais ; et le roi

eut la satisfaction d'entendre les bénédictions de son peuple, qui lui souhaitait une longue vie.

La reine Anne, qui n'était pas moins bienfaisante que son mari, s'associa à ses bonnes œuvres ; aussi sa mort fut-elle une grande affliction pour les pauvres et les malheureux. Louis ne lui survécut que d'une année ; et le jour de ses funérailles, dans les villes et dans les campagnes, il semblait, à voir la douleur publique, que chaque Français eût perdu son père.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

- 1500. Découverte du Brésil par Alvarez Cabral.
- 1503. Mort du pape Alexandre VI.
— Jules I^{er} lui succède.
- 1504. Mort d'Isabelle de Castille.
- 1508. Ligue de Cambrai contre Venise.
- 1512. Stenon Sture, administrateur du royaume de Suède.
- 1513. Commencement du pontificat de Léon X.
- 1515. Découverte de la mer du Sud par Balboa.

FRANÇOIS I^{er}.

(Depuis l'an 1515 jusqu'à l'an 1547.)

J'ai vu souvent, et vous avez sans doute vu comme moi, mes bon amis, de jeunes enfants sauter de joie à la vue d'un jouet nouveau, d'un habillement neuf, ou d'un nouveau livre : et c'est sans doute pour votre âge qu'on a fait ce proverbe : Tout nouveau, tout est beau. Mais comme les hommes sont de grands enfants, ils accueillent avec empressement tout ce qui se présente à eux pour la première fois, et ne songent pas seulement que leurs espérances peuvent être déçues.

Ce fut précisément ce qui arriva après la mort de Louis XII, lorsqu'on vit monter sur le trône un prince jeune et aimable, qui eut bientôt fait oublier le bon vieux roi que l'on avait tant aimé. Le nouveau monarque était le plus proche parent et le gendre de Louis, qui n'avait

point laissé de fils, et il prit le nom de François I^{er}.

François I^{er} était affable et spirituel ; il aimait les hommes instruits, et en attira un grand nombre à Paris, des divers pays de l'Europe, en les comblant de toutes sortes de faveurs : par ses bienfaits, il encouragea les sciences et les arts, dont les Français avaient pris le goût dans leurs expéditions d'Italie, le pays du monde le plus riche en monuments remarquables et en peintures précieuses ; et son règne est surtout mémorable par la renaissance des lettres, qui, jusqu'à cette époque, avaient été peu cultivées en France ; il effaça ainsi les dernières traces de la barbarie des anciens Francs, et eût été peut-être le prince le plus accompli s'il n'eût trop aimé la guerre, et causé, par cette folle passion, de grands malheurs au royaume et à lui-même.

Dans le temps que François I^{er} régnait en France, il y avait en Europe deux rois puissants dont il aurait dû tâcher de n'être jamais l'ennemi : c'étaient Henri VIII, qui eut six femmes, et dont vous avez entendu parler dans l'histoire d'Angleterre, et Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, l'un des princes les plus habiles et les plus ambitieux qui aient jamais existé.

François I^{er}, qui, dans les premiers temps de son règne, comprit la nécessité de se concilier l'amitié de ces princes, proposa une entrevue à Henri VIII dans un endroit que l'on nomma le camp du Drap-d'Or, à cause de la magnificence qui fut déployée pour ce rendez-vous des deux rois.

On avait élevé dans une belle plaine de Flandre plusieurs palais de bois, si richement décorés, que la description que je pourrais vous en faire ressemblerait à ces récits merveilleux et mensongers que l'on trouve dans les contes de fées. Les reines de France et d'Angleterre y accompagnèrent leurs maris, et se firent suivre des dames les plus élégantes et les plus riches de leur royaume. Les deux rois se virent au milieu des fêtes, des bals, des tournois et des jeux de toute espèce, et ce fut à qui des deux porterait le plus loin l'élégance et la somptuosité.

Les courtisans des deux nations se ruinèrent pour

surpasser leurs égaux en magnificence; et comme l'orgueil nous porte infailliblement à faire des sottises, il s'en trouva quelques-uns qui vendirent leurs terres et leurs biens pour acheter de beaux manteaux et des habits éblouissants d'or et de pierreries. Mais vous ne savez pas ce que leur attira cette vanité ridicule, c'est que beaucoup de gens se moquaient d'eux, et disaient, en les voyant passer, qu'ils n'étaient si fiers sans doute, que parce qu'ils portaient sur leurs épaules leurs moulins, leurs forêts et leurs prairies.

Après avoir passé tout un mois au camp du Drap-d'Or, au milieu des plaisirs de toute espèce, les deux rois se séparèrent, forts satisfaits de leur entrevue, et se promettant bien des choses qu'ils n'avaient certainement l'intention de tenir ni l'un ni l'autre.

François I^{er} possédait alors un des plus puissants royaumes de ce temps, et il vous suffira de jeter un coup d'œil sur la carte de la France telle qu'elle était à cette époque pour vous en convaincre. La Normandie, arrachée par Philippe-Auguste à Jean Sans-Terre; le Languedoc, acheté par Louis VIII, à la suite de la croisade contre les Albigeois; le Dauphiné, réuni à la France sous Jean II; la Guienne, conquise sur les Anglais par Charles VII; la Bourgogne presque entière ajoutée à ce royaume par Louis XI, après la mort de Charles le Téméraire; la Bretagne enfin, acquise à Louis XII par son mariage avec la duchesse Anne, formaient un des plus beaux empires que l'on eût jamais vus, et le roi en était véritablement le seul maître, puisque tous les grands vassaux avaient cessé d'exister. François aurait donc pu se contenter d'une si vaste puissance que personne ne songeait à lui disputer; mais il eut l'idée de faire revivre les anciennes prétentions de ses prédécesseurs sur le Milanais, et n'eut pas de repos qu'il n'eût réuni une armée pour faire la conquête de ce pays.

Plein de confiance dans le nombre et la valeur des chevaliers qui marchaient sous ses drapeaux, le bouillant monarque n'attendit pas longtemps pour trouver une

occasion de déployer son courage. A peine eut-il franchi les Alpes, que les Suisses, qui occupaient alors le Milanais, tentèrent de l'arrêter dans les défilés que forment ces montagnes, et les deux armées s'étant rencontrées auprès d'un village nommé Marignan, il y eut dans ce lieu une grande bataille qui dura deux jours et deux nuits sans interruption. Les plus vieux soldats assurèrent qu'ils n'avaient jamais vu un combat si terrible; et la victoire demeura aux Français.

Le roi, qui s'était distingué par sa bravoure au milieu de tant de braves, voulut que le chevalier Bayard, qui ne l'avait point quitté pendant toute la bataille, l'armât chevalier avec les cérémonies usitées en pareille circonstance, et dont je vous ai parlé dans le temps; Bayard, toujours aussi modeste, se défendit d'abord d'un si grand honneur, que pouvaient revendiquer une foule de seigneurs non moins vaillants que lui, mais certainement moins illustres par leurs vertus; il fallut bien cependant qu'il se soumît aux ordres du roi, et François 1^{er} s'étant mis à genoux devant lui, il le frappa, suivant l'usage, de deux petits coups de son épée sur les épaules, et lui donna l'accolade.

Après cela, le bon chevalier remit son épée dans le fourreau, jurant de ne plus se servir de cette arme que contre les infidèles et les Sarrasins.

Cependant François 1^{er}, malgré son courage, ne fut pas aussi heureux dans toutes les batailles qu'il l'avait été à Marignan; en Italie, les armées de l'empereur Charles-Quint lui disputèrent pied à pied les provinces qu'il voulait conquérir; et il lui fallut livrer une multitude de combats sanglants, qui coûtèrent la vie à un grand nombre de braves gens.

Bayard lui-même, atteint d'un coup mortel dans une rencontre où il venait encore de faire des merveilles, et sentant sa fin approcher, se fit déposer au pied d'un arbre, où il ne pensait plus qu'à bien mourir en priant Dieu de lui accorder le pardon de ses fautes, comme doit le faire un bon chrétien.

Il était là près d'expirer, lorsque les capitaines espa-

gnols, ayant appris le malheur de cet intrépide chevalier, se rendirent auprès de lui, et lui témoignèrent le regret qu'ils éprouvaient de voir périr un si vaillant homme; Bayard les remercia avec politesse, mais voyant s'avancer le connétable de Bourbon, qui, s'étant brouillé avec le roi de France, était sorti du royaume et avait pris le parti de ses ennemis, il ne fut pas maître de son indignation.

Ce seigneur s'étant approché de lui, voulut lui exprimer combien il avait pitié de le voir dans un si triste état. « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, monseigneur, lui répondit le mourant, mais vous plutôt, qui portez les armes contre le roi votre maître et contre votre pays. » Peu d'instants après avoir dit ces belles paroles, qui firent rougir de honte le connétable, le bon chevalier rendit l'âme, emportant les regrets de toute la France et l'estime même de ses ennemis.

La perte de cet homme illustre ne fut que le premier des malheurs dont François I^{er} ne tarda pas à être frappé; depuis ce moment, toutes ses entreprises en Italie furent désastreuses, et il y avait à peine un an que Bayard n'existait plus, lorsque le roi ayant tenté de s'emparer d'une ville nommée Pavie, se trouva en présence d'une armée espagnole que Charles-Quint avait envoyée contre lui.

Alors s'engagea auprès de cette ville une sanglante bataille, dans laquelle l'armée française fut taillée en pièces, malgré les efforts inouis du roi et des braves qui l'accompagnaient : François I^{er} lui-même tomba au pouvoir des ennemis, et depuis la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais, une si grande calamité n'avait point affligé la France.

L'un des premiers soins du roi captif, après son malheur, fut d'écrire à sa mère pour l'en informer, car il avait pour elle trop de tendresse et de respect pour vouloir qu'elle apprit par d'autres le revers dont il était frappé : sa lettre commençait par ces mots remarquables, que vous entendrez souvent répéter : « Tout est perdu, madame, fors l'honneur. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes jeunes amis, quelle fut la joie de Charles-Quint lorsque le royal prisonnier lui fut amené en Espagne, où il ne fut pas traité d'abord avec tous les égards dus au souverain d'un grand royaume, mais bientôt l'empereur lui-même se repentit de sa dureté, et lui témoigna une politesse dont les rois, plus encore que les autres hommes, doivent l'exemple à tout le monde.

François 1^{er} demeura plus d'un an prisonnier à Madrid, qui est la capitale du royaume d'Espagne : l'ennui de la captivité, le désœuvrement, les chagrins qu'il éprouvait, altérèrent sa santé et s'il fût resté plus longtemps éloigné de la France, il serait mort peut-être au pouvoir de ses ennemis ; mais Charles-Quint, moyennant une forte rançon, lui rendit enfin la liberté, dont il profita aussitôt pour rentrer dans son royaume.

Près de quinze ans après ces événements, les rois n'étant plus en guerre, Charles-Quint, qui, comme le marquis de Carabas du merveilleux Chat Botté, possédait des royaumes dans toutes les parties de l'Europe, fit demander à François 1^{er} la permission de traverser la France pour se rendre dans un de ses États.

Le roi n'avait point conservé de rancune, car la rancune est le défaut des âmes petites et des mauvais esprits, et il voulut témoigner à son ancien ennemi qu'il ne lui conservait aucun ressentiment du passé.

On prépara donc, pour recevoir le monarque espagnol, des fêtes magnifiques qui coûtèrent des sommes énormes ; et ce prince, accoutumé à tromper les autres, eut bien de la peine à se persuader que cette somptueuse réception ne cachait pas quelque piège ; il se trompait cependant, et le roi de France était incapable d'une trahison, même envers son plus dangereux ennemi.

C'était l'usage, dans ce temps-là, qu'il y eût toujours à la cour de France un homme malin et spirituel que l'on nommait le fou du roi. Ce fou étaient habillé d'une manière bizarre ; il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête, sans que personne eût le droit de s'en fâcher, et

rien ne lui était défendu, pourvu qu'il parvint à faire rire le monarque, ce qui n'était pas toujours très-facile.

Le fou de François 1^{er} se nommait Triboulet : dès qu'il apprit que Charles-Quint osait traverser la France, il se présenta devant le roi avec un gros registre sous le bras, et ce prince, qui s'attendait à quelque nouvelle plaisanterie de sa part, lui demanda à quel usage il destinait cet énorme volume.

« C'est pour écrire les noms de tous ceux qui sont plus fous que moi, lui répondit Triboulet, et je viens d'y inscrire le nom du tout-puissant empereur Charles-Quint. »

Triboulet, par cette réponse, voulait faire penser que ce souverain avait probablement perdu la raison de venir ainsi se mettre à la disposition de son ancien ennemi : le roi le comprit parfaitement, et comme il ne se fâchait jamais des propos de Triboulet : « Eh ! que diras-tu donc de moi, demanda-t-il à ce plaisant personnage, si je le laisse passer ? — J'effacerai le nom de Charles, repartit le fou, et j'inscrirai à la même place celui de Votre Majesté. »

Le roi s'amusa beaucoup de cette saillie, fit un riche présent à Triboulet, et n'en reçut pas moins avec toute la loyauté possible le superbe empereur, qui sortit du royaume de France comme il y était entré ; mais l'histoire rapporte que tant que Charles-Quint y demeura, il ne dormit pas tranquille et ne mangea pas de bon appétit.

Je ne sais si le roi ne se fut pas repenti plus tard de n'avoir pas suivi le conseil de Triboulet, si l'on pouvait jamais se repentir d'une bonne action, car la France eut encore bien des guerres à soutenir contre ce terrible Charles-Quint, qui ne prétendait à rien moins qu'à réunir toute l'Europe sous sa domination ; et ces guerres étaient à peine terminées, que François 1^{er} mourut au château de Rambouillet, auprès de Paris, où l'on montre encore, dans une vieille tour, la chambre petite et déla-

brée où ce prince rendit le dernier soupir. Son fils lui succéda sous le nom de Henri II.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

- 1516. Avènement de Charles-Quint au trône d'Espagne.
- 1517. Premières prédications de Luther.
- 1519. Election de Charles-Quint à l'empire.
- 1520. Conquête du Mexique par Fernand Cortez.
- Révolte des comuneros d'Espagne.
- 1521. Voyage de Magellan autour du monde.
- 1523. Gustave Wasa, roi de Suède.
- 1524. Débarquement de Pizarre au Pérou.
- 1529. Siège de Vienne par Soliman II.
- 1530. Confession d'Augshourg.
- 1531. Ligue de Smalkalde.
- 1537. Guerres entre les conquérants du Pérou.
- 1541. Expédition de Charles-Quint en Afrique.
- Meurtre de François Pizarre.
- 1547. Bataille de Muhlberg.
- Mort de Henri VIII, roi d'Angleterre.

LES PROTESTANTS.

(Depuis l'an 1547 jusqu'à l'an 1559.)

Dans le temps que François I^{er} commençait à régner en France, un moine nommé Martin Luther, doué d'une grande éloquence et d'une profonde érudition, mais corrompu dans le fond de son âme et mené par l'esprit de rébellion, se mit à prêcher publiquement, en Allemagne, des nouveautés qui devaient devenir bien fatales à la tranquillité des peuples et des rois. Il déclara que tous les chrétiens n'étaient pas obligés de se soumettre au pape, quoiqu'il eût été regardé jusqu'alors comme le chef suprême de l'Eglise chrétienne, et jeta ainsi, parmi la foule qui s'assemblait pour l'entendre, de nombreuses semences de troubles et de discordes. Ce n'était pas la première fois, à la vérité, que de pareilles erreurs étaient annoncées en Europe, et déjà en Italie, en France et en Angleterre, plus de cent ans auparavant, de semblables tenta-

tives avaient eu lieu contre l'autorité des papes; mais elles excitèrent alors dans plusieurs royaumes une grande fermentation, et tous ceux qui embrassèrent la doctrine de Luther reçurent le nom de luthériens.

Quelques années plus tard, on vit paraître en France un autre moine, nommé Calvin, qui annonça à peu près les mêmes choses que Luther avait déjà prêchées en Allemagne; mais celui-là prétendit en outre que c'était offenser Dieu que de le prier devant les images et les statues qui sont placées dans les églises. Beaucoup de Français de toutes les conditions, depuis les plus grands seigneurs du royaume jusqu'aux dernières classes du peuple, suivirent Calvin, comme ailleurs on avait suivi Luther, et ces gens reçurent le nom de calvinistes.

Enfin les luthériens d'Allemagne prirent la dénomination de protestants, parce qu'ils protestèrent contre un décret de l'empereur et de la diète de Spire, et qu'ils en appelèrent à un concile général. On a aussi appelé protestants les calvinistes de France, et enfin, on a compris sous cette dénomination tous les prétendus réformés. On dut employer contre eux jusqu'à la violence, et le parlement condamna plusieurs protestants français au supplice du feu, comme hérétiques, avec la même rigueur que l'on avait déployée autrefois contre les Albigeois du Languedoc.

De leur côté, les chrétiens qui maintinrent la doctrine primitive de l'Eglise de Jésus-Christ se distinguèrent par le nom de catholiques, ce qui veut dire universels. Ces hérésies furent la cause des guerres cruelles qui suivirent, et auxquelles on a donné le nom de guerres de religion.

A présent, mes bons amis, lorsque vous retrouverez dans vos livres des histoires où certains personnages ou certains peuples sont désignés par le titre de protestants, vous vous rappellerez sans peine quels sont ceux que l'on nomme ainsi; et je dois vous dire qu'il y a aujourd'hui des royaumes entiers qui ont embrassé la doctrine de Luther, et d'autres celle de Calvin; mais les persécutions et les spoliations iniques n'ont jamais pu y anéantir totalement la vraie foi.

Lorsque le roi Henri II monta sur le trône après la mort de son père, il fut contraint de sévir comme lui contre les protestants, et fit même brûler dans quelques villes du royaume plusieurs de ces misérables, qui troublaient ouvertement la paix publique; mais ces rigueurs de la justice, au lieu d'effrayer les calvinistes, ne fit que les enhardir parce qu'ils étaient allechés par l'appât de la rapine, et bientôt le roi fut informé que, malgré sa défense, quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour avaient embrassé la nouvelle religion.

Parmi ces seigneurs on distinguait François de Coligni, baron d'Andelot, qui s'était acquis à la guerre une grande réputation de courage et d'habileté. Le roi, qui l'aimait à cause des services qu'il avait rendus au royaume, ayant appris qu'il s'était prononcé ouvertement en faveur des calvinistes, le fit appeler en sa présence, et lui ordonna de déclarer si ce qu'on disait de lui était vrai, sachant bien qu'un homme tel que d'Andelot était incapable de déguiser la vérité : « Sire, lui répondit ce seigneur, mon corps, mes biens et ma vie vous appartiennent; mais mon âme est à Dieu, que je ne saurais tromper, et j'aime mieux mourir que d'aller à la messe. »

Une pareille réponse, à laquelle le roi était loin de s'attendre, excita en lui une si vive indignation, que peu s'en fallut que d'Andelot ne la payât de sa tête; Henri se contenta pourtant de le bannir de sa présence, et lui défendit de reparaitre à la cour; mais le fier seigneur demeura inébranlable dans ses sentiments, et les calvinistes, encouragés par la fermeté d'un personnage si considérable, se montrèrent plus hardis et plus entreprenants.

« La cour, dit un historien, n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité, aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire : orné d'ailleurs d'autant de vertus que

des temps si orageux et l'esprit de parti pouvaient le permettre. »

Dans ce temps-là, la reine de France se nommait Catherine de Médicis. C'était une princesse italienne qui avait beaucoup d'esprit et de finesse; mais il était bien rare qu'elle laissât voir ce qu'elle pensait, et le plus souvent c'était à ceux qu'elle détestait le plus qu'elle faisait le plus de caresses.

Il y avait alors à la cour de Henri II deux princes dont tout le monde vantait les talents et l'habileté. Ces princes étaient frères, ils appartenaient à la maison de Lorraine, qui tirait, disait-on, son origine des derniers descendants de Charlemagne, proscrits par Hugues Capet, ainsi que je vous l'ai raconté dans le temps. L'un se nommait le cardinal de Lorraine, et l'autre, François, duc de Guise. Ce dernier avait battu bien des fois les ennemis du roi; ce fut même lui qui repoussa l'empereur Charles-Quint, dont l'armée était entrée dans le royaume, et qui reprit aux Anglais la ville de Calais, qu'ils avaient toujours gardée depuis le temps de Philippe de Valois, c'est-à-dire pendant plus de deux cents ans.

Le duc de Guise n'aimait point les protestants, mais il détestait encore davantage Anne de Montmorency, connétable de France et de l'une des plus illustres familles du royaume, dont il était jaloux à cause de la confiance sans bornes que le roi ne cessait de témoigner à ce noble vieillard, qu'il se plaisait à consulter sur toutes ses affaires.

Montmorency était un homme sage et d'une expérience consommée, grand militaire, mais un peu plus soldat que général, grand homme de cabinet, grand financier, bon travailleur, doué d'une mémoire prodigieuse, d'un bon jugement, d'une fermeté inébranlable, et qui savait surmonter les vicissitudes de la fortune: également courageux à la défaite et à la victoire, d'une droiture digne de sa probité, inviolablement attaché à l'Etat et à la religion, aussi fidèle observateur de ses devoirs religieux dans les camps que dans les garnisons, capable de tout souffrir, mais inflexible dans ses résolutions; redouté par les per-

sonnes de tout rang, parce qu'il n'usait pas de ménagement pour les plus petites fautes ; peut-être un peu trop attaché aux biens de la fortune, mais sans préjudice de sa probité.

Malheureusement, dans une bataille livrée contre les Espagnols, auprès de Saint-Quentin, le connétable tomba au pouvoir des ennemis ; et pendant qu'il était leur prisonnier, le duc de Guise, qui était beau, aimable, joli et surtout fort insinuant, se rendit si agréable au roi et à la reine, que l'un et l'autre lui accordèrent toute leur confiance.

Alors cet habile courtisan, qui connaissait les préventions du roi contre les protestants, lui représenta le connétable comme l'espoir de ces derniers, parce que d'Andelot, dont il était l'oncle, avait publiquement embrassé la doctrine de Calvin, et fit naître ainsi une telle indignation dans l'esprit de Henri contre ceux qu'il soupçonnait de favoriser la nouvelle religion, que le roi, pour les écraser d'un seul coup, se rendit au parlement, d'où, ayant fait arrêter cinq magistrats qui professaient ouvertement le calvanisme, il ordonna qu'on fit leur procès le plus promptement possible, voulant, dit-il, voir brûler de ses propres yeux Anne Dubourg, l'un d'entre eux, qu'il regardait comme le plus coupable de tous. Henri II n'était sans doute pas né méchant ; mais son caractère était faible et irrésolu, et ce défaut peut faire commettre bien des mauvaises actions à un roi, surtout lorsqu'il est entouré de courtisans jaloux et perfides, dont les vues ambitieuses sont intéressées à ne pas laisser la vérité arriver jusqu'à lui.

Pendant ce même temps de troubles civils, Henri fit célébrer à Paris des fêtes splendides en l'honneur du mariage d'Elisabeth de France, fille du roi, avec le fils de Charles-Quint, qui, en montant sur le trône d'Espagne, avait pris le nom de Philippe II ; mais la joie de ces fêtes se changea bientôt en deuil général, car dans un tournoi où le roi voulut combattre lui-même contre un chevalier nommé le sire de Montgommery, ce prince, ayant reçu

dans l'œil un coup de lance, fut blessé si grièvement, qu'il en mourut peu de jours après.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1561. Règne de Marie I^{re} en Angleterre.

— Meurtre de Jeanne Grey. (Hist. d'Angleterre.)

1556. Abdication de Charles-Quint.

— Avenement de Philippe II en Espagne et de Ferdinand I^{er} à l'empire.

1558. Elisabeth parvient au trône d'Angleterre.

— Mort de Charles-Quint au couvent de Saint-Just.

1559. Mort de Gustave Wasa.

LA CONJURATION D'AMBOISE.

(Depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1560.)

Henri II laissa quatre jeunes princes, dont les trois premiers ont régné successivement sur la France. Le dauphin, qui n'avait que seize ans lorsque son père mourut, monta aussitôt sur le trône sous le nom de François II; et quoique son règne ait été de courte durée, il est remarquable par l'importance des événements qui le signalèrent.

Le jeune roi avait une très-mauvaise santé, et Catherine de Médicis, dont le caractère était aussi ambitieux que celui du roi était indolent, gouverna le royaume sous son nom, ou plutôt le laissa gouverner par les princes de Lorraine, à l'exclusion du connétable de Montmorency, auquel on conseilla, pour prix de ses anciens services, de se retirer dans ses terres et d'y demeurer. Cette ingratitude de la nouvelle cour indigna tout le monde, et surtout les protestants, qui depuis longtemps n'attendaient que du connétable la fin des persécutions.

Alors les Guise se croyant tout permis, cessèrent de garder aucun ménagement, et le cardinal de Lorraine surtout ne mit plus de bornes à son orgueil et à l'insolence de ses manières. Dans un voyage que le nouveau roi fit à son château de Fontainebleau, situé à peu de distance de

Paris, il se trouva un si grand nombre de gens attirés de toutes les provinces du royaume par l'espoir d'obtenir des récompenses et des grâces, que le cardinal, pour les éloigner, eut l'audace de faire planter une potence à la vue du château, et de faire publier à son de trompe que toutes les personnes venues à la cour pour solliciter des faveurs eussent à sortir de la ville avant la fin du jour, sous peine d'être pendues. Cette insolence, dont chacun reconnut l'auteur, indigna tellement ceux qu'elle atteignit, que chacun se retira dans sa province en maudissant le cardinal; car les Français, en se voyant traités avec tant de dureté, ne pouvaient oublier qu'autrefois ils avaient été les compagnons de leurs rois, mais que jamais ils n'avaient été leurs esclaves.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous vous souvenez sans doute encore de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse, que la méchante Elisabeth fit mourir d'une manière si cruelle; eh bien, cette pauvre Marie Stuart, qui était très-jeune dans le temps dont je vous parle, avait été amenée en France, lorsqu'elle n'était encore qu'une toute petite fille, pour y être élevée et devenir ensuite la femme de François II, qui, en effet, la fit asseoir à côté de lui sur son trône où elle se fit aimer de tout le monde par sa douceur et la grâce de ses manières.

Marie Stuart était nièce du duc de Guise par sa mère, mais comme elle était alors trop jeune pour que l'on fit attention à elle, personne ne s'en occupait encore que pour louer sa jolie figure et son agréable conversation.

Or, vous saurez, mes jeunes amis, que la puissante Catherine de Médicis, tout habile et spirituelle qu'elle était, avait de grandes faiblesses dans l'esprit, et ajoutait foi à une infinité de choses ridicules, dont la seule raison aurait dû la préserver.

Dans ce temps-là, par exemple, on ne connaissait plus de magiciens, mais beaucoup de gens, même parmi ceux qui passaient pour être instruits, s'imaginaient qu'on pouvait lire dans les étoiles tout ce qui devait arriver un jour; de sorte qu'au lieu de se faire dire, comme autrefois, leur

bonne aventure par des devineresses auxquelles on présentait le creux de sa main, les personnes crédules s'en allaient trouver de prétendus astrologues, qui passaient leur vie à regarder les astres avec une lunette, comme s'ils pouvaient deviner de cette façon ce qui devait arriver ici-bas.

La reine Catherine croyait de très-bonne foi à l'astrologie (c'est ainsi que l'on nommait la science supposée des astrologues) : elle n'aurait pas entrepris la plus petite affaire sans consulter auparavant un docteur pour lequel elle avait fait construire dans son hôtel, qui était situé à Paris, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la Halle au Blé, une haute colonne d'où il pouvait observer les étoiles tout à son aise.

Si quelqu'un aujourd'hui s'imaginait de semblables choses, le simple bon sens de chacun en aurait bientôt fait justice, car il n'y a rien de si absurde que de croire à des pratiques aussi ridicules ; autant vaudrait, je vous assure, ajouter foi à ces contes de fées où l'on voit des hommes, par un coup de baguette, changés en oiseaux et en souris. Mais je dois vous faire observer à propos de cela, qu'il ne faut point confondre l'astrologie, cette prétendue science qui n'a jamais été donnée à personne, puisqu'elle ne repose sur rien de raisonnable, avec l'astronomie, science véritable et sublime qui nous apprend à connaître les phénomènes célestes, et qui rend de grands services à la géographie et à la navigation.

En vous racontant la mort du brave chevalier Bayard sous le règne de François I^{er}, je vous ai parlé du connétable de Bourbon, qui avait alors le malheur de porter les armes contre la France. Ce connétable, qui était l'un des plus proches parents de la famille des Valois, était mort depuis longtemps ; et pour le punir d'une faute énorme, tous ses biens avaient été confisqués au profit du roi. Depuis cette époque, la famille de Bourbon, dont il était le chef, avait toujours été pauvre et mal reçue à la cour.

Sous le règne de François II, il exista plusieurs princes de cette maison, et entre autres deux frères, dont l'un

se nommait Antoine de Bourbon, et l'autre, le prince de Condé. Tous deux avaient embrassé la religion et le parti des protestants, et cette circonstance les avait rendus l'objet de la défiance du duc de Guise.

Antoine de Bourbon, malgré sa mauvaise fortune, avait épousé Jeanne d'Albret, reine de Navarre et nièce de Henri II; aussi lui donnait-on le titre de roi de ce petit pays, qui, comme vous le savez sans doute, est situé au pied des Pyrénées, à peu de distance de Toulouse. Il ne faudra point oublier le nom de ce roi et de cette reine, qui furent les parents de Henri IV, ce grand prince sur lequel j'aurai plus tard bien des choses à vous raconter.

De temps à autre, le roi de Navarre venait au Louvre, où il aurait dû être accueilli avec tous les égards dus à un rang illustre, puisqu'il était le plus proche parent de François II, après les frères de ce monarque; mais le cardinal de Lorraine et le duc de Guise faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour qu'il se dégoûtât de la cour et n'y reparût plus; et Bourbon, dont le caractère était trop fier ou trop timide pour se plaindre, fut tenté bien des fois de quitter Paris et de n'y jamais revenir.

Le prince de Condé, son frère, était au contraire audacieux et entreprenant. Indigné de l'insolence des Guise, il se mit à la tête d'un complot qui avait pour objet d'enlever le jeune roi à ces deux princes, et de les faire punir sévèrement pour avoir persécuté les protestants et trompé la bonne foi du monarque. Un intrépide aventurier, nommé La Renaudie, fut chargé de l'exécution de ce coup audacieux.

Ce complot, que l'on nomme ordinairement la conjuration d'Amboise, parce que ce fut dans cette ville, où la cour se trouvait alors, qu'il devait être mis à exécution, manqua entièrement par l'adresse du duc de Guise. La Renaudie et un grand nombre de calvinistes qui étaient entrés dans la conjuration périrent les armes à la main, ou furent condamnés à la peine capitale; et le prince de Condé lui-même, que l'on accusa d'avoir voulu renverser le roi de son trône, ce qui n'était certainement pas vrai,

allait subir le même sort, si le jeune François II, dont la santé était chancelante depuis sa plus tendre enfance, ne fût mort dans ce moment même, à peine âgé de dix-sept ans, et n'ayant connu, pour ainsi dire, que les embarras de la royauté à travers toutes les intrigues dont son règne avait été rempli.

La reine Marie Stuart, se trouvant ainsi sans mari, s'en retourna dans son royaume d'Écosse, et lorsqu'elle monta sur le vaisseau qui devait la ramener dans sa patrie, on dit que ses yeux se remplirent de larmes, voyant pour la dernière fois le rivage de France, comme si elle eût déjà pressenti les malheurs dont elle devait plus tard devenir victime.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1560. Suite du règne de Philippe II en Espagne et d'Élisabeth en Angleterre.
1561. Retour de Marie Stuart en Écosse.

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

(Depuis l'an 1560 jusqu'à l'an 1574.)

Charles IX, mes jeunes amis, était le second fils de Henri II, et il n'avait que dix ans lorsque, par la mort de son frère François, il se trouva roi de France, sous la régence de sa mère, Catherine de Médicis.

Je vous ai déjà raconté l'histoire de plusieurs règnes entièrement remplis de guerres, de désastres et de calamités de toute espèce, et pourtant celui de Charles IX fut encore plus funeste à la France que tous les maux qui avaient assailli le royaume dans le temps du roi Jean et de Charles VI.

Dans les guerres contre les Anglais, ce n'étaient du moins que des étrangers qu'il fallait combattre et repousser, mais maintenant c'étaient des habitants des mêmes villes, des voisins, des parents même, qui s'égorgeaient

Ils uns les autres. Ces malheurs effroyables sont ce que l'on nomme une guerre civile, il n'y eut jamais pour une nation de fléau comparable à celui-là.

Les protestants, contenus sous François II par le conseil des Guise, mais enhardis par l'audace du prince de Condé et de l'amiral de Coligni, frère aîné du rebelle d'Andelot, qui s'étaient mis à leur tête, se concertèrent ensemble sur les mesures qu'ils devaient prendre pour faire naître le triomphe du parti protestant. Avant qu'ils se séparassent, ils avaient arrêté le plan d'une conspiration dont le but était de renverser les Guise.

Cette conjuration leur eût infailliblement attiré de nouvelles mesures de rigueur, comme ils l'avaient justement mérité, s'il n'y avait eu dans ce temps auprès de la reine Catherine un homme de leur trame, aussi habile qu'hypocrite, qui cachait son indifférence religieuse sous les dehors du catholicisme, et qui par ses intrigues sut obtenir l'édit de Romorantin, le premier qui fut rendu en faveur des protestants, et qui devint le principe de toutes leurs entreprises subséquentes. Il semble qu'ils auraient dû se contenter d'être mieux traités qu'auparavant; mais, enhardis par ces concessions, ils ne songèrent plus qu'à en profiter pour obtenir de nouveaux avantages, et dès qu'ils ne furent plus inquiétés, ils devinrent mutins et rebelles, preuve évidente, mes enfants, qu'ils ne visaient qu'à bouleverser l'État et à détruire la religion catholique pour s'enrichir de ses dépouilles. Sous prétexte que les Guise, ayant réuni des troupes, avaient enlevé le jeune roi et sa mère du château de Fontainebleau, où ils s'étaient retirés, pour les ramener à Paris, le prince de Condé et l'amiral de Coligni rassemblèrent des armées de calvinistes, et marchèrent contre les troupes royales; et chaque jour le royaume fut ensanglanté par de cruels combats, où périrent de part et d'autre un grand nombre de Français.

Alors, comme aux mauvais jours de la monarchie, Dieu parut avoir entièrement abandonné la France; le sang coula de tous côtés; les laboureurs, les citoyens des

villes, désertèrent leurs maisons pour prendre les armes, et personne ne se trouva plus à l'abri de la rage des huguenots.

Dans ce moment où les partis étaient acharnés l'un contre l'autre, il ne s'agissait plus que d'entraîner totalement le connétable, qui flottait encore entre ce qu'il croyait son intérêt, celui de ses liaisons de famille, et l'attachement sincère qu'il avait pour la religion catholique. Ils auraient complètement réussi, si, au moment où le duc de Montmorency fit ses préparatifs de départ, le jeune roi ne l'eût fait venir dans ses appartements, et ne lui eût enjoint, au nom du salut de l'État, de rester auprès de lui, ce qui fut écouté par le vieillard, qui prouva sa fidélité dans cette rencontre, et le complot avorta. Le malheureux de Montmorency, qui avait traversé quatre règnes, le roi de Navarre, le prince de Condé, périrent dans des batailles; et François de Guise, ce chef intrépide qui avait été l'appui principal de l'État, fut assassiné par un gentilhomme nommé Poltrot, au moment où il assiégeait Orléans, ville qui était devenue le point de ralliement des calvinistes.

Ce seigneur mourut comme il avait vécu, en héros et en chrétien, et sa mort fut comme le signal des malheurs qui me restent à conter.

Poltrot, selon toute apparence, avait été conduit à commettre ce crime par quelque ennemi acharné du duc de Guise, et on dit même qu'il nomma plus tard l'amiral de Coligni. Quoi qu'il en soit, la manière dont celui-ci s'en défendit ne servit qu'à confirmer la réalité de ce soupçon.

On connaît les paroles sublimes que le duc de Guise a prononcées au siège de Rouen, quand il laissa aller un homme qui avait été envoyé pour l'assassiner, et qui lui alléguait les motifs de religion pour excuser son crime : « Si votre religion, lui dit-il, vous apprend à tuer celui qui ne vous a jamais offensé, la mienne m'ordonne de vous pardonner, et jugez par là laquelle des deux religions est la meilleure. »

Le duc de Guise, en parlant ainsi, mes enfants, s'était montré vrai chrétien et excellent catholique, car nous ne pouvons rien faire qui soit plus agréable à Dieu que de pardonner à nos ennemis le mal qu'ils nous ont fait.

De tant de chefs qui avaient soutenu l'Etat, il ne restait plus que le cardinal de Lorraine et l'amiral de Coligni, et ces deux hommes continuaient d'être les soutiens inébranlables des huguenots. Mais François de Guise, en mourant, avait laissé un fils nommé Henri, qui, après avoir pris le titre de son père, manifesta bientôt un caractère aussi ferme et aussi courageux que celui de toute sa famille. On l'avait surnommé le Balafré, à cause d'une blessure qu'il avait reçue au visage dans une bataille, et dont il porta toute sa vie la cicatrice apparente.

A côté de ce prince, qui, presque enfant encore, annonçait déjà qu'il deviendrait un jour le glorieux défenseur de la foi et de la patrie, on voyait un autre jeune homme élevé dans le calvinisme pour en devenir un des plus chauds partisans : c'était Henri, roi de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret. Sa mère, protestante outrée et femme d'une grande énergie, lui avait inspiré tous les préjugés du protestantisme, et les regards des calvinistes se tournaient vers lui quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, parce qu'il était le seul héritier de cette famille de Bourbon, dont les chefs avaient péri pour la défense du parti calviniste. Catherine de Médicis comprit de bonne heure tout ce qu'elle aurait à craindre d'un pareil jeune homme, s'il se déclarait son ennemi et celui de ses enfants. Elle lui offrit la main de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, princesse d'une beauté remarquable, et Henri demanda l'agrément de sa mère, à qui l'on assura que ce mariage pouvait contribuer au succès de son parti.

L'amiral de Coligni crut aussi entrevoir dans cette union un grand appui des huguenots, et il se rendit à Paris, où Charles IX le reçut avec les égards dus à son rang et à son âge avancé. Ce prince l'appela son père, lui accorda toutes les faveurs qu'il pouvait désirer pour sa famille et

pour ses amis et le combla de toutes sortes de présents. L'allégresse devint générale dans le royaume, parce qu'on crut à la réconciliation. Les Guise seuls se montraient inquiets, parce qu'ils connaissaient les dangers de toutes ces concessions faites aux hérétiques.

Les noces du jeune Henri avec Marguerite de Valois étaient près de se conclure, lorsque la reine Jeanne d'Albret, atteinte d'un mal subit, vint à mourir en peu d'instants entre les bras de son fils inconsolable. Le bruit se répandit qu'elle avait été empoisonnée par quelque odieuse trahison, mais il fut prouvé que la mort de la reine de Navarre était naturelle. Le roi de Navarre perdit ainsi sa tendre mère et son conseil pour toutes ses entreprises.

Pendant Coligni se montrait ce qu'il était, un partisan d'intrigues et de complots, un conseiller perfide, un sujet ambitieux. Il savait que le roi était jaloux du duc d'Anjou, son frère; qu'il s'était montré quelquefois impatient du joug que Catherine continuait de lui imposer : il profita de ces dispositions du fils et de la faveur dont il jouissait auprès de lui pour l'aigrir encore davantage contre sa mère et s'efforcer de la détruire entièrement dans son esprit; aussi la reine et le duc d'Anjou ne tardèrent pas de s'apercevoir qu'il s'opérait en lui un grand changement à leur égard. La conduite toute nouvelle de son fils et les avis qu'elle recevait des courtisans entièrement dévoués à sa personne, et qui l'assuraient que si elle tardait à frapper quelque grand coup, ce prince allait lui échapper pour se jeter dans les bras des religionnaires avaient accru ses alarmes; puis une scène affreuse qui venait de se passer entre Charles IX et son frère, et que celui-ci vint lui conter à l'instant même, acheva de la décider; et elle se résolut à montrer enfin ce qu'elle savait faire.

Elle jugea à propos de commencer par une explication particulière avec son fils, et elle sut se ménager une entrevue dont aucun courtisan ne se douta. Elle saisit un moment où ceux qui l'entouraient se dispersèrent. Elle parla si fortement au cœur et à l'esprit de son fils, qu'il

laisa apercevoir un trouble et des faiblesses dont l'adroite Catherine ne manqua point de profiter. Alors elle feignit un mécontentement que rien ne put apaiser, et elle quitta brusquement l'appartement du roi pour se retirer dans une maison voisine. Le roi se précipita sur ses pas, et la trouva entourée du duc d'Anjou et de ses conseillers les plus intimes. C'est là qu'on lui fit entendre les plus mortelles accusations contre les calvinistes. Cependant cette scène n'avait été arrangée par Catherine que pour préparer son fils au coup hardi qu'elle était décidée de frapper : car il avait été d'avance résolu entre elle et le duc d'Anjou de se défaire de l'amiral. M^{me} de Nemours, la veuve du duc de Guise assassiné devant Orléans, fut mise dans la confidence, et elle prêta le château de Vilaine, où tout fut préparé. C'est en y passant que l'amiral, revenant à pied du Louvre à sa maison, fut frappé d'un coup d'arquebuse qu'on lui tira de cette maison, et par une fenêtre recouverte d'un rideau. L'arme était chargée de deux balles dont une lui emporta l'index de la main droite, et l'autre le blessa au côté à la hauteur du coude. Le meurtrier échappa à toutes les recherches ; et Coligni, tout sanglant, quoique sa blessure ne fût point mortelle, fut reporté chez lui par ses domestiques. A la nouvelle de cet attentat, Charles IX se hâta de se rendre avec sa mère auprès du lit du blessé ; il lui promit d'en faire punir sévèrement les auteurs, quels qu'ils fussent, et parvint ainsi à rendre un peu de confiance à l'esprit des calvinistes.

Dans ces tristes circonstances, les noces de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois venaient d'être célébrées, et ce prince était devenu le beau-frère de Charles IX, qui lui témoigna beaucoup d'amitié ; à la vérité, Henri était si aimable, que la reine Catherine voulait toujours l'avoir auprès d'elle, à cause de sa gentillesse, disait-elle, mais, en effet, afin que personne ne trouvât moyen de l'avertir de ce qui se préparait contre les protestants.

Il y avait à peine quelques jours que le roi de Navarre

était le mari de Marguerite, lorsque vers le milieu de la nuit, on entendit retentir dans tout Paris la cloche d'alarme de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, qui existe encore auprès du Louvre, et bientôt après celle du palais de la Cité, que l'on ne sonnait jamais que pour annoncer la naissance ou la mort des rois et des princes de leur famille.

A ce signal, des bandes d'hommes armés, se répandant dans les rues de cette grande ville, égorgèrent tous les calvinistes qu'ils purent atteindre, et on les jetait ensuite dans la rivière.

Dès que le tocsin s'était fait entendre, le duc de Guise, à la tête d'une troupe armée, s'était rendu à la demeure de l'amiral Coligni, qui, réveillé par le bruit qui se faisait dans la maison, dont on avait enfoncé la porte et assommé les gardes, était sorti de son lit et s'était couvert d'une robe de chambre. Ce vieillard, qui avait affronté la mort dans cent batailles, renvoya quelques fidèles serviteurs qui voulaient le défendre jusqu'à leur dernier soupir, et s'avança seul au devant de ses meurtriers, dont il voyait, à la lueur des torches, briller les épées et les poignards.

Un d'eux, nommé La Besme, entra le premier armé d'un large épieu; il l'enfonça presque aussitôt dans la poitrine de Coligni, et le noble amiral tomba baigné dans son sang; son corps fut jeté par une fenêtre, et abandonné ensuite à la populace.

Je ne vous dirai pas toutes les horreurs qui se commirent à Paris pendant cette nuit fatale, et je suis déjà bien fâché d'avoir été obligé de vous raconter ces scènes affreuses, que l'on nomme les massacres de la Saint-Barthélemy, parce qu'elles eurent lieu, en effet, le jour de la fête de ce saint. Ce jour est tristement célèbre dans l'histoire, et les événements qu'il rappelle seront toujours pour la France un souvenir de deuil.

Qu'on repasse maintenant tout ce qui a précédé, et l'on y cherchera vainement la moindre trace du fanatisme religieux, si ce n'est dans quelques agents subalternes de

ces massacres, dont les chefs étaient si loin d'approuver la furie que, par toutes sortes de moyens, il essayèrent d'en arrêter les excès. Qui ne sait quelle était la religion de Catherine, qui conçut la première pensée de ces assassinats, et quels sont les moyens qu'elle employa pour entraîner à frapper un tel coup le fils dont elle connaissait si bien le caractère, et dont elle savait si adroitement maîtriser et diriger toutes les affections? Elle lui montra les partis en présence, la guerre civile sur le point d'éclater, sa couronne prête à lui échapper, ses jours menacés, les rebelles l'assiégeant déjà dans son propre palais; et, à vrai dire, le tableau n'était pas chargé. Le roi Charles crut n'exercer ici qu'un acte de justice dans des formes *extraordinaires*, parce que le danger était devenu imminent. Il ne voulait que la mort des *chefs* et des *factieux*: il eut même beaucoup de peine à y consentir; et comme il le déclara lui-même plus d'une fois à sa sœur Marguerite, *si on ne lui eût fait entendre qu'il y allait de sa vie et de son Etat, il ne l'eût jamais fait.*

Cette action n'en est pas moins horrible, mes enfants, contraire aux maximes de l'Évangile, aux lois d'équité, de douceur, d'humanité, qu'il a introduites au milieu des sociétés qui vivent sous son empire.

De ce que le massacre de la Saint-Barthélemy n'a point été prémédité, il s'ensuit que la proscription n'a pu regarder que Paris et qu'elle ne s'étendait point au delà. Toutes les circonstances prouvent que les courriers du roi, expédiés pour les provinces, loin de porter des ordres aussi atroces, étaient réellement chargés d'instructions toutes contraires; ensuite la lettre du vicomte d'Ortès, commandant de Bayonne, et celle de la reine à Strozze sont invraisemblables, et on a démontré leur fausseté. Enfin, mes enfants, les protestants eux-mêmes fournissent la preuve que les massacres qui eurent lieu dans plusieurs villes et après la nouvelle reçue de ceux de Paris ne doivent être attribués qu'à la haine et à l'esprit de réaction des catholiques, qui avaient souffert tant de maux suscités par les protestants, et qu'à l'anarchie complète qui ré-

gnait vers ce temps. Ce fut principalement dans les villes qui avaient été le plus maltraitées par les calvinistes que se commirent les meurtres, et la voix des chefs n'y était plus écoutée. Enfin les dates de ces diverses exécutions combinées entre elles détruisent jusqu'au moindre soupçon d'un dessein concerté longtemps à l'avance.

Charles IX ne survécut pas longtemps à ce terrible événement ; il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit en peu de mois au tombeau.

On dit que, à ses derniers moments, ce malheureux prince ne cessait de demander pardon à Dieu de tous les maux dont il s'était rendu complice, et en expirant il versait encore les larmes du plus amer repentir.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1564. Mort de l'empereur Ferdinand Ier.
— Maximilien II lui succède.
1565. Troubles civils et religieux en Écosse.
1567. Troubles des Pays-Bas. — Guerre contre les protestants.
— Le duc d'Albe.
1568. Mort de l'infant don Carlos.
1570. Bataille de Lépante, gagnée sur les Ottomans par don Juan d'Autriche.
1571. Révolte des Mores d'Andalousie.
1572. Insurrection des Pays-Bas.

LA LIGUE.

(Depuis l'an 1574 jusqu'à l'an 1587.)

Jusqu'à présent, mes jeunes amis, vous avez vu qu'en France la royauté était héréditaire, c'est-à-dire que chaque roi transmettait sa couronne à son fils aîné ou à son plus proche parent comme un héritage ; mais il n'en était pas de même autrefois dans tous les royaumes de l'Europe, et en Pologne particulièrement, l'un des États du nord de cette partie du monde ; la royauté était élective, ce qui veut dire qu'après la mort de chaque monarque, ses parents ne régnaient point après lui, et que la nation pouvait appe-

ler au trône un prince qui ne fût pas même de la famille royale.

Le troisième fils de Henri II, qui avait nom Henri, duc d'Anjou, avait été appelé par les Polonais à régner sur leur pays, pendant que Charles IX vivait encore ; mais dès que Henri eut appris que son frère venait de mourir, il quitta secrètement la Pologne et revint en toute hâte en France, où il monta sur le trône : ce nouveau roi prit le nom de Henri III.

La France était encore consternée des malheurs des deux derniers règnes, et cependant rien n'annonçait que des jours plus tranquilles dussent succéder à tant de misères. Les calvinistes qui avaient échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy tournaient leurs espérances vers le roi de Navarre, et ne nourrissaient plus que des projets de vengeance ; tandis que de son côté Henri le Balafré, enhardi par la défaite de ses ennemis et la mort de Coligni, était devenu si arrogant, que la reine Catherine elle-même redoutait plus que jamais son audace et son insolence.

Pendant ce temps, Henri III, au lieu de détourner le nouvel orage qui se formait sur le royaume, s'entourait de jeunes seigneurs brillants et spirituels, qui ne rêvaient que fêtes, plaisirs et combats ; le peuple pouvait les voir à toute heure du jour, dans les salles basses du Louvre, s'exercer à toutes sortes de jeux d'adresse et de force, manier des épées et des poignards, franchir légèrement les barrières, et écouter avec avidité les récits des guerres et des batailles qui avaient ensanglanté les dernières années.

Autrefois Duguesclin et Bayard se faisaient aussi raconter, dans leur première jeunesse, les faits d'armes des anciens chevaliers, et se disposaient ainsi à les surpasser encore par leur vaillance : mais ces nobles guerriers ne connaissaient point d'autres ennemis que ceux du roi et du pays. Du temps de Henri III, au contraire, c'était contre d'autres Français que tous ces préparatifs de guerre étaient dirigés, et il n'était pas difficile de prévoir que

d'autres désastres allaient encore assaillir le royaume.

Sa vie scandaleuse et débauchée permit aux huguenots de se rallier et de reprendre une attitude menaçante pour l'Etat, et il fallut bien les combattre pour les réduire à l'obéissance.

Le nouveau roi avait choisi, parmi les jeunes gens de sa cour, les plus beaux et les plus aimables pour former sa suite et sa compagnie journalière ; ces jeunes seigneurs se faisaient remarquer par leurs toques élégantes, leurs hautes collerettes du travail le plus merveilleux, et la richesse de leurs habits, tout brillants d'or et de pierreries : on les nommait les mignons du roi, parce qu'il semblait les aimer de toute son âme, et ne pouvait se passer d'eux un instant. Il éloignait de sa cour pour leur plaire les personnes raisonnables, et ne voulait rien voir que par leurs yeux. Malheureusement, parmi ces favoris, il n'y en avait pas un seul qui pût lui donner un bon conseil ; au lieu de s'occuper de choses sérieuses, chacun d'eux ne songeait qu'à inventer chaque jour de nouveaux divertissements ; mais une pareille vie ne leur porta point bonheur, et ils périrent tous misérablement.

Dans ce temps-là il se forma en France, à l'instigation des partisans du duc de Guise, une association dont la défense de la religion catholique fut le prétexte, et qui s'étendit bientôt dans toutes les provinces du royaume ; cette association, qui se composait de seigneurs, de prêtres, de bourgeois et de gens de toute espèce, avait pour but d'abattre entièrement la religion protestante en France, et elle prit le nom de la Ligue.

Le Balafre s'était flatté de devenir le chef de cette ligue, car alors il eût été plus puissant que le roi lui-même, et aurait pu facilement se mettre à sa place ; mais Henri III fut averti à temps du danger qu'il courait si ce prince turbulent acquérait tant d'autorité. Il convoqua les états-généraux du royaume à Blois, qui est une ville située entre Orléans et Tours, sur les bords de la Loire ; et lorsqu'ils furent assemblés, le roi déclara hautement

qu'il voulait être lui-même le chef de la Ligue, et ne point souffrir qu'aucun autre le fût.

Le duc de Guise fut bien déconcerté lorsqu'il entendit ces paroles du roi, lui qui n'avait formé la Ligue que pour la diriger à son gré ; il feignit pourtant de se soumettre aux volontés de Henri ; mais, en secret, il ne cessait de murmurer, d'accueillir les mécontents, et de mal parler de ce prince toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Cependant le roi de Navarre, qui était protestant, comme vous savez, s'aperçut bientôt qu'il n'était plus en sûreté au milieu de Paris, où les amis du duc de Guise ne cessaient d'exciter le peuple contre ceux qui professaient sa religion ; et un jour, sous prétexte d'une partie de chasse, il s'échappa de la cour, et fut reçu à bras ouverts par les calvinistes, qui connaissaient son courage et sa loyauté.

Alors on vit se rallumer ces déplorables guerres civiles qui avaient déjà fait couler tant de sang français. Henri III aimait beaucoup son beau-frère le roi de Navarre, et il aurait bien voulu ne pas être obligé de prendre les armes contre cet aimable prince ; mais les ligueurs étaient là qui le pressaient de toutes parts ; et quoiqu'il fût leur chef, il n'était plus maître de résister à leurs volontés.

Il fallut donc enfin que Henri ordonnât à l'un de ses mignons, qui se nommait le duc de Joyeuse, jeune homme plus accoutumé à la vie molle de la cour qu'aux fatigues de la guerre, de conduire une armée contre le roi de Navarre. Joyeuse nemanquait certainement pas de courage, mais il avait encore plus de présomption que de valeur ; et dès qu'il vit les protestants qui étaient beaucoup moins nombreux que ses soldats, il s'imagina qu'il lui serait facile de les mettre en fuite ; mais vous allez voir combien il se trompait.

L'armée de Joyeuse était toute brillante d'or et de parures ; celle du roi de Navarre, au contraire, n'avait que des vieux habits et des armes presque rouillées ;

mais elle se composait de chefs et de soldats calvinistes exercés à la guerre, qui se souvenaient de la Saint-Barthélemy et brûlaient d'en tirer vengeance.

Lorsque les deux armées se rencontrèrent auprès d'un village nommé Coutras, le roi de Navarre ne put s'empêcher, avant d'en venir aux mains, de déplorer à haute voix les malheurs de ces guerres civiles, qui armaient ainsi les amis contre les amis, et les frères contre leurs propres frères ; il plaignit le sort de la France, à qui la victoire devait être fatale de quelque côté qu'elle penchât, et prit Dieu à témoin qu'il aurait voulu éviter un aussi affreux combat.

Dans ce moment, un ami de ce prince, nommé Mornay, vint trouver le jeune roi et lui rappela qu'il s'était rendu coupable d'une faute qui avait porté le trouble dans une honnête famille à laquelle il devait une réparation publique, avant de combattre, puisqu'il pouvait être tué dans la bataille.

Le roi fut touché de cette remontrance, et comme il savait que l'on ne doit pas être honteux de réparer une faute que l'on n'a pas eu honte de commettre, il fit aussitôt ce que Mornay lui avait demandé, en disant tout haut qu'on ne pouvait trop s'humilier devant Dieu, ni trop braver les hommes.

Il y eut dans cet endroit une grande bataille, qui coûta la vie à bien des soldats de part et d'autre ; la victoire demeura au roi de Navarre ; et Joyeuse, ne voulant pas survivre à sa défaite, se jeta au milieu des bataillons ennemis, où il périt, en combattant vaillamment.

On ne saurait exprimer quelle fut la douleur du roi de Navarre, lorsqu'il vit ce champ de bataille couvert de morts et de mourants, qui étaient tous Français ; il fit enterrer honorablement ceux qui avaient cessé de vivre, et ordonna qu'on prît soin des blessés, dont il sauva un grand nombre. Ce prince n'avait alors que vingt-deux ans, et il annonçait déjà ce qu'il serait un jour sous le nom de Henri IV.

Je dois vous faire remarquer, à l'occasion de la mort

de Joyeuse, que ce jeune imprudent fut le seul des mignons de Henri III qui trouva une fin honorable sur le champ de bataille; tous les autres favoris de ce prince périrent dans de misérables querelles, où ils faisaient parade d'un courage inutile et funeste, et le roi leur fit élever dans une église de Paris de magnifiques tombeaux de marbre blanc, qui furent brisés par la populace pendant les événements que je vous raconterai tout à l'heure.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1574. Suite du règne de Philippe II en Espagne.
 1576. Avènement de Rodolphe II au trône impérial.
 1578. Mort du roi Sébastien de Portugal en Afrique.
 1580. Conquête de ce royaume par le duc d'Albe.
 — Meurtre des comtes de Horn et d'Egmont dans les Pays-Bas.
 1581. Établissement des Provinces-Unies de Hollande.
 1583. Fondation de l'État de Virginie dans l'Amérique septentrionale, par Walter Raleigh.
 1584. Assassinat du prince d'Orange.
 1587. Mort de Marie Stuart à Fotheringay. (Histoire d'Angleterre.)

LA JOURNÉE DES BARRICADES.

(Depuis l'an 1587 jusqu'à l'an 1589.)

Pendant ce temps, il se passait à Paris d'étranges choses; Henri III s'était brouillé avec le Balafre, que les ligueurs voulaient mettre sur le trône de France, quoiqu'il n'y eût aucun droit, et quelques-uns de ces rebelles parlaient même déjà de couper les cheveux au roi, et de le jeter dans un cloître, comme cela s'était vu du temps de Charles Martel et des rois fainéants.

La ville de Paris, mes jeunes amis, était alors divisée en seize quartiers, à la tête de chacun desquels se trouvaient un pareil nombre de magistrats choisis par le peuple, qui, dans les circonstances graves, se réunissaient en une seule assemblée nommée le conseil des Seize, pour

délibérer sur ce qu'il convenait de faire. Or, ces magistrats, que les ligueurs avaient eu soin de choisir parmi leurs chefs les plus audacieux, étaient tous dévoués au duc de Guise, et ils avaient résolu, pour en finir d'un seul coup, d'enlever le roi dans une des promenades qu'il faisait souvent autour de Paris, et de le plonger dans quelque prison, où il obtiendrait, pour toute grâce, de finir ses jours.

Henri III, averti à temps de ce complot, sut en prévenir l'exécution en ne se montrant plus qu'entouré d'une garde nombreuse, que les ligueurs n'osèrent point attaquer; mais le lendemain, il fut informé qu'un nouveau complot était formé pour le surprendre dans son palais du Louvre, et l'en arracher de vive force. On lui fit savoir en même temps que le duc de Guise n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, où sa présence devait donner le signal d'un soulèvement général.

Le roi, fort embarrassé dans cette circonstance, et ne sachant de qui prendre conseil, car il ne voyait autour de lui que des amis incertains ou des ennemis secrets, résolut de mander à Paris un corps de troupes étrangères, mais fidèles, pour se mettre à l'abri de toute insulte. Au même instant, il écrivit au Balafre pour lui interdire l'entrée de la capitale; mais lorsqu'il fallut lui faire parvenir cette lettre, on ne put expédier le courrier qui devait la porter à son adresse, parce qu'il ne se trouva pas dans les coffres du roi vingt-cinq écus pour payer les frais de son voyage. Vous pouvez juger par là combien il fallait dans ce temps que le royaume fût misérable, pour que le roi de France n'eût pas à sa disposition une somme si modique.

Sur ces entrefaites, le duc de Guise avait continué son voyage, et, incapable d'aucune crainte, il venait d'entrer à cheval dans Paris, accompagné de sept domestiques seulement, bien certain que, dès qu'il paraîtrait, le peuple se porterait en foule sur son passage. En effet, à peine la nouvelle de son arrivée fut-elle répandue, qu'il se trouva entouré d'une armée de trente mille hommes au moins,

qui le saluaient de mille acclamations, et dont quelques-uns, dans leur enthousiasme, se mettaient à genoux devant lui et baisaient le bas de ses vêtements. Ce fut suivi de cette foule immense qu'il osa se présenter au Louvre, où le roi lui reprocha faiblement sa désobéissance ; mais un avis secret l'ayant prévenu qu'on en voulait à sa vie, il sortit précipitamment du palais, et se retira dans son hôtel, où le peuple en armes résolut de veiller à sa sûreté.

Mais voilà que, à la pointe du jour, le bruit s'étant répandu tout à coup que les troupes étrangères que le roi avait mandées venaient d'entrer à Paris, on vit en un instant, au son du tocsin des églises, se tendre dans toutes les rues les chaînes qu'Etienne Marcel y avait fait placer autrefois, et bientôt s'élever, à l'entrée de chaque rue, des monceaux de meubles, de tonneaux et de planches de toute espèce, qui les fermèrent entièrement. Ce fut là ce qu'on nomma des barricades, et c'est ce qui a donné son nom à cette journée, où Henri III, bientôt resserré dans le Louvre, fut réduit en quelques heures à s'échapper furtivement de Paris pour ne pas tomber entre les mains des ligueurs. Il abandonna ainsi sa capitale au duc de Guise, qui usa noblement de sa victoire, en arrachant des mains de la populace les soldats de Henri qu'elle voulait égorger.

Pendant un tel excès d'insolence étaient devenu insupportable, et Henri III, ne pouvant plus rentrer dans Paris, où le parti des Seize était triomphant, convoqua une seconde fois à Blois les états-généraux du royaume, où il vit accourir une foule de seigneurs et de bourgeois, effrayés de l'audace des ligueurs ; mais parmi cette assemblée on ne comptait qu'un petit nombre d'hommes assez courageux pour se prononcer ouvertement contre le Balafre.

Ce prince audacieux ne manqua pas de se rendre à Blois où, dès son arrivée, le roi lui envoya l'ordre de se présenter devant lui pour se justifier : le duc de Guise n'hésita point à obéir, mais comme il sortait de son ap-

partement, plusieurs de ses amis vinrent le supplier de n'en rien faire, en l'avertissant que ses jours étaient menacés. Cependant son courage accoutumé l'emporta sur les craintes qu'on s'était efforcé de lui inspirer, et il se rendit chez le roi avec un calme apparent, quoiqu'il ne pût se défendre, en effet, d'une certaine émotion qui ne lui était point ordinaire; mais à peine fut-il entré dans les antichambres du château, qu'une troupe de gardes du roi l'assaillirent et le tuèrent à coups d'épée.

On raconte, mes jeunes amis, que Henri III, qui se tenait dans une salle voisine au moment où ce meurtre fut accompli, étant accouru dès qu'on l'avertit que son ennemi avait cessé de vivre, ne put s'empêcher, en voyant ce malheureux corps criblé de coups et étendu sur le plancher, de s'écrier d'une voix troublée : « Jamais je ne l'avais vu si grand qu'aujourd'hui ! »

Ainsi finit cet homme, qui, doué de mille qualités brillantes, avait, à l'exemple de son père, bouleversé le royaume, et porté l'ambition jusqu'à vouloir placer la couronne sur sa tête : le cardinal de Guise, son frère, et plusieurs de leurs principaux amis, subirent le même sort; mais le trouble qu'ils avaient semé dans l'Etat ne devait pas finir avec eux.

Le premier soin de Henri III, après la mort de ces factieux, fut de se réunir au roi de Navarre, qu'il avait toujours aimé; ces deux princes se donnèrent rendez-vous au château de Plessis-lez-Tours, dont il est question dans l'histoire de Louis XI. Dès que Henri de Navarre aperçut le roi de France, il se jeta à ses pieds en versant des larmes de joie, et le prince, le relevant aussitôt, l'embrassa avec tendresse, en lui donnant le doux nom de frère : chacun fut attendri de cette réconciliation, qui était sincère, à l'exception pourtant de quelques seigneurs catholiques de la cour de Henri III, qui ne pouvaient pardonner au roi de Navarre de marcher à la tête des calvinistes. Depuis ce moment, les deux princes furent amis jusqu'à la mort.

Alors, ayant réuni leurs soldats, ils marchèrent tous

deux contre Paris, qui était encore au pouvoir des ligueurs, et où la nouvelle du meurtre de Guise avait excité des transports de rage impossibles à décrire ; le duc de Mayenne, frère des princes assassinés, s'était mis à la tête de la Ligue, et, secondé par les Seize, qui avaient soulevé la populace, il se disposait à défendre cette grande ville contre l'armée des deux rois, qui s'avancèrent ainsi jusqu'à Saint-Cloud.

A leur approche, la consternation se répandit dans Paris parmi les ligueurs et la populace, à qui les Seize avaient fait distribuer des armes : plusieurs parlaient même d'aller, pieds nus et la corde au cou, se jeter aux pieds de Henri III, et lui demander grâce, lorsqu'on apprit tout à coup que le prince venait d'être assassiné par un moine parisien, nommé Jacques Clément.

En effet, ce misérable, feignant de vouloir remettre une lettre au roi en particulier, était parvenu à se faire introduire dans son cabinet, et tandis que ce prince lisait attentivement cette dépêche, le moine tira de sa manche un long couteau qu'il y avait caché, et le lui plongea tout entier dans le ventre. Quoique blessé mortellement, Henri eut encore la force d'arracher le couteau de la plaie, et d'en frapper le meurtrier au visage ; les gardes, attirés par ses cris, se précipitèrent sur le scélérat et le mirent en pièces avant qu'il eût pu se défendre.

Henri III ne survécut qu'un seul jour à cette terrible blessure ; il déplora, avant de mourir, le triste état où il laissait le royaume, pardonna, comme Dieu nous l'ordonne, à tous ses ennemis, et s'adressant aux seigneurs catholiques qui entouraient son lit de mort, il leur déclara que le roi de Navarre, son plus proche parent, devait monter sur le trône après lui.

Peu d'instants après ces dernières paroles, il rendit l'âme, et fut pleuré sincèrement par le prince qu'il venait de désigner pour son successeur ; car outre la douleur de cette perte qu'il ressentait vivement, le nouveau roi ne pouvait douter que cet événement ne lui suscitât des malheurs sans nombre. Déjà plusieurs des seigneurs qui jus-

qu'alors étaient demeurés fidèles à Henri III, s'étaient retirés précipitamment dans leurs châteaux pour y attendre l'issue des événements, et d'autres avaient témoigné qu'ils n'obéiraient jamais à un prince calviniste.

Henri III, mes jeunes amis, fut le dernier roi de la famille des Valois, et vous avez pu remarquer que la plupart des princes de cette maison ont été très-malheureux. Le roi de Navarre, qui lui succéda sous le nom de Henri IV, commença la dynastie des Bourbons, dont la branche cadette règne aujourd'hui sur les Français, dans la personne de Louis-Philippe I^{er}.

SYNCHRONISME DE L'HISTOIRE MODERNE.

1588. Destruction de l'Armada de Philippe II.

HENRI IV.

(Depuis l'an 1580 jusqu'à l'an 1589.)

Je vous ai déjà beaucoup parlé, mes jeunes amis, de ce roi de Navarre, que Henri III, dont il était le plus proche parent, proclama, en expirant, l'héritier du trône de France; je vous l'ai montré au milieu des hasards de la guerre, encore plus grand par son humanité que par son courage; aussi je ne vous reparlerai plus guère de ses qualités brillantes; mais je vous raconterai du mieux qu'il me sera possible par quelles actions il a mérité d'être le seul roi dont le peuple ait gardé le mémoire.

C'est qu'en effet, mes enfants, quoique ce bon prince soit mort depuis plus de deux cents ans, son nom et sa figure franche autant que majestueuse sont connus jusque dans les plus pauvres chaumières du royaume; et s'il était possible qu'il reparût un seul jour sur la terre, il n'y a peut-être pas un Français qui ne s'écriât en le voyant: «Voilà notre Henri IV!»

Henri ne fut point élevé délicatement, comme le sont

ordinairement les enfants des princes et des grands personnages : au moment même de sa naissance, sa mère, Jeanne d'Albret, chanta gaiement une chanson, dans le patois de son pays ; son grand-père ayant pris dans ses bras le petit prince, qui était déjà fort et vivace, lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, selon l'usage des paysans béarnais, et lui fit avaler quelques gouttes de vin, que l'enfant parut goûter avec plaisir.

Aussitôt que Henri commença à marcher, on le laissa courir avec les autres enfants de son âge, la tête découverte et les pieds nus, en hiver comme en été : cela le rendit bientôt leste et vigoureux, et dès son jeune âge il prit dans toutes ses manières un air de franchise et d'aisance qu'il conserva toute sa vie, et qui le fit aimer de tous ceux qui l'approchèrent.

A présent que vous connaissez la manière dont cet excellent prince avait été élevé, vous ne serez point surpris que, né avec les plus heureuses dispositions, il ait montré de bonne heure une âme généreuse et ferme dans un corps sain et vigoureux. Jeanne d'Albret, femme d'un caractère mâle et énergique, cultiva dans le jeune cœur de son fils les germes des belles qualités qu'il renfermait ; et vous savez que ce fut par elle que Henri fut élevé dans la religion protestante, qu'elle avait adoptée.

Le roi de Navarre, comme je vous l'ai raconté, se trouva héritier de la couronne de France après la mort de Henri III : quoiqu'une si haute fortune eût droit de le charmer, il n'en fut pas moins affligé de la perte de ce prince, qu'il avait toujours aimé, malgré les événements qui, pendant quelque temps, les avaient armés l'un contre l'autre ; d'ailleurs, en prenant le titre de roi de France, Henri IV était loin encore d'être le maître de ce royaume, et il lui fallut acheter par bien des traverses un trône qui lui appartenait cependant par droit de naissance.

Dès qu'on apprit à Paris le meurtre de Henri III et l'avènement de son successeur, les ligueurs, qui occupaient cette grande ville, passèrent successivement des excès d'une gaieté insolente aux transports d'une fureur aveugle ;

après avoir allumé des feux de joie dans les divers quartiers de la capitale, il se réunirent en grandes processions pour parcourir les rues, travestis de mille manières bizarres et s'armant de broches, de vieilles épées et de tout ce qu'ils pouvaient rencontrer : c'était ainsi qu'ils se préparaient à combattre en criant à tue-tête qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à un roi huguenot, car c'était le nom que le peuple donnait aux calvanistes.

Le duc de Mayenne lui-même fut effrayé lorsqu'il vit cette multitude s'agiter en proférant d'horribles menaces, et il n'est presque pas douteux que s'il eût été libre, il eût préféré se jeter aux pieds de Henri IV, dont la grandeur d'âme lui était connue, plutôt que de demeurer au milieu des forcenés que le conseil des Seize, composé de méchants et de factieux, soulevait ou retenait à son gré.

Malgré les cris de ces furieux, Henri IV se serait bientôt rendu maître de Paris, si les ligueurs n'eussent appelé à leur secours une armée espagnole pour défendre cette ville contre son roi. Dans ce temps-là, c'était encore Philippe II, fils du fameux Charles-Quint, qui régnait en Espagne, et ce prince étranger ne demandait pas mieux que de causer des malheurs à la France, espérant qu'il en retirerait quelque profit.

Ces raisons d'Etat qui excitent ainsi l'un contre l'autre les rois et les nations, sont ce que l'on appelle la politique, et depuis les temps les plus reculés cette science funeste a été la cause de bien des désastres.

Cependant Henri IV, qui déplorait sans cesse le malheur de ces guerres continuelles, dont les succès et les revers faisaient également couler le sang français, se vit bientôt dans la nécessité de combattre le duc Mayenne, qui avait marché contre lui avec une armée considérable de ligueurs et de cavaliers espagnols ; Henri ne comptait point un si grand nombre de soldats que son ennemi, mais chacun des siens était résolu de mourir pour un si bon roi. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Ivry, qui est à environ vingt lieues de Paris, et tout se prépara pour une grande bataille, à laquelle on a donné ce nom.

Quoiqu'il fût doué d'un grand courage, Henri IV ne put envisager de sang-froid la perte prochaine de tant d'hommes qui allaient être tués dans le combat, et dès qu'il vit l'ennemi s'approcher, il monta sur son cheval de bataille, et s'avança sur le front de son armée, la tête découverte, afin que tous les soldats pussent voir son visage; alors, joignant les mains et levant les yeux au ciel :

« Seigneur, s'écria-t-il, vous savez mes pensées, et vous connaissez le fond de mon cœur : s'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause et protégez mes armes ; si votre sainte volonté en a autrement disposé, ôtez-moi la vie, ô mon Dieu, en même temps que vous m'ôterez ce royaume, et que je meure du moins à la vue de ses braves guerriers qui s'exposent pour mon service »

Tous ceux qui l'environnaient entendirent cette prière touchante, prononcée avec véhémence par Henri, et aussitôt il s'éleva dans l'armée un cri général de : Vive le roi ! qui était le cri ordinaire de la France dans les grands périls et dans les grandes joies.

A ces acclamations, Henri, reprenant un air gai et serein, dit en regardant ses troupes et leur montrant de la main celles de Mayenne : « Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi ; si l'étendard vous manque, suivez mon panache blanc ; vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et du devoir. » En achevant ces paroles, il prit son casque ombragé de plumes blanches, et donna le signal du combat.

Alors s'engagea une terrible bataille, où le roi combattit avec tant de vaillance et d'ardeur qu'au milieu de la fumée il disparut aux yeux de ses soldats, qui cherchaient en vain dans la mêlée son panache blanc ; le bruit se répandit bientôt qu'il avait été renversé, et peut-être tué, et quelques-uns parlaient déjà de prendre la fuite, lorsque Henri reparaissant tout couvert de poussière, leur cria qu'ils tournassent au moins la tête pour le voir mourir, s'ils étaient assez lâches pour l'abandonner : ces mots rendirent le courage aux plus timides, les ligueurs furent

taillés en pièces, et le duc de Mayenne n'eut que le temps de se dérober par la fuite à une mort certaine.

Dans ce funeste combat, Henri ne cessait d'ordonner aux siens d'épargner le sang français, et l'ennemi avait à peine tourné le dos qu'il songeait déjà à faire relever les blessés et à secourir les prisonniers.

Cette humanité touchante dans un pareil moment lui assura plus la couronne que la victoire même qu'il venait de remporter ; tous les prisonniers, auxquels il rendit la liberté, ne manquèrent pas de publier les soins qu'il leur avait fait donner : d'abord les ligueurs refusèrent de croire à tant de vertu, et lorsqu'il leur devint impossible d'en douter, beaucoup d'entre eux hésitèrent s'ils n'iraient pas se jeter aux genoux de ce bon prince.

Le roi ne tarda pas à se présenter devant Paris, qu'il fit entourer par son armée de telle façon que personne ne pouvait plus y entrer ni en sortir ; il devint même impossible d'y introduire la farine, la viande et les autres aliments les plus nécessaires à la vie, et en peu de mois les habitants de cette malheureuse capitale furent réduits aux dernières extrémités du désespoir et de la faim.

Pendant les premiers moments, on essaya de faire durer le peu de provisions qui se trouvaient dans la ville, en réduisant chaque personne au plus strict nécessaire ; mais enfin, le pain venant à manquer tout à fait, ce fut une chose horrible que l'aspect de cette immense population mourant de faim, et cherchant à se procurer de la nourriture par tous les moyens possibles : on tua les chevaux, les chiens, les chats et les animaux même les plus dégoûtants, pour se nourrir de leur chair ; puis, lorsque cette ressource fut épuisée, on fit bouillir les peaux de ces bêtes, le cuir des bottes et des souliers, et beaucoup d'hommes parvinrent à subsister de cette manière. Enfin la famine devint si affreuse que l'on assure que quelques misérables firent du pain avec des os de morts broyés, mais cette exécration coûta la vie à tous ceux que le désespoir poussa jusqu'à cette extrémité. On a bien de la peine à croire de pareilles choses, n'est-ce pas ? et

pourtant toutes les histoires de ce temps racontent ces horreurs.

Le cœur de Henri IV saignait en apprenant tant de misères, et il ne put supporter l'idée que son peuple endurait de si épouvantables souffrances ; plusieurs fois des troupes de ligueurs affamés, hommes, femmes et enfants, avaient essayé de sortir de cette ville, dont les rues étaient déjà encombrées d'infortunés, morts d'inanition, et les soldats du roi les ayant repoussés avec dureté, ces misérables avaient péri sans secours dans les fossés des remparts : mais Henri défendit qu'à l'avenir on traitât avec autant de rigueur ceux qui se présenteraient, disant que c'étaient encore des Français, dont il devrait être le père ; et lorsqu'il s'en présenta de nouveau, il leur fit distribuer du pain et leur permit de s'éloigner. Ces malheureux, en voyant la bonté du roi, pleuraient de reconnaissance et de regret d'avoir outragé si longtemps cet excellent prince, qui les soulageait avec tant de charité dans leur misère.

Cependant, mes bons amis, le parti de la Ligue, poussé au désespoir par cette suite non interrompue de revers, imagina de choisir un autre roi, dans l'espoir que tous les Français se détacheraient de Henri IV et se rallieraient sans difficulté au monarque qu'ils auraient désigné. Les Seize surtout résolurent d'offrir la couronne au roi d'Espagne pour engager ce prince à faire de nouveaux efforts en leur faveur ; mais le parlement de Paris, qui avait toujours haï la Ligue, déclara que la couronne de France ne pouvait appartenir à un souverain étranger, et cette courageuse résistance du parlement ouvrit les yeux à tous les Français, qui reconnurent enfin, mais trop tard, qu'ils avaient été trompés par les ligueurs. Les Seize, ainsi abandonnés du peuple, furent obligés de chercher leur salut dans la fuite ; les Espagnols vaincus sortirent du royaume, et le duc de Mayenne lui-même se soumit au roi, auquel Paris ouvrit ses portes.

Quelque temps auparavant, Henri IV s'était fait sacrer dans la ville de Chartres, parce que les ligueurs étaient

encore maîtres de Reims; et il avait renoué au culte protestant, en faisant son abjuration à Saint-Denis.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1590. Suite du règne de Philippe II en Espagne.

— Victoires de Maurice de Nassau dans les Pays-Bas.

LE MARÉCHAL DE BIRON.

(Depuis l'an 1594 jusqu'à l'an 1610)

Henri IV, s'étant rendu maître de Paris, fut bientôt après reconnu roi de toute la France, et depuis bien des siècles un si grand prince ne s'était pas assis sur le trône de Charlemagne, de Philippe-Auguste et de saint Louis : il accorda un généreux pardon à tous ses ennemis, et ne songea plus qu'à faire du bien à ce pauvre peuple, qui avait tant souffert sous les règnes précédents.

Je vous ai dit dans le temps que Henri, n'étant encore que roi de Navarre, était devenu le mari de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, peu de jours avant les massacres de la Saint-Barthélemy; il semblait que le ciel n'eût point approuvé cette union contractée sous de si tristes auspices, et ces deux époux, qui ne s'aimaient guère, vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre.

D'un commun accord, ils sollicitèrent du pape la dissolution de ce mariage, et le souverain pontife y consentit, parce qu'il se trouva que Henri et Marguerite étaient cousins. Alors le roi demanda la main d'une belle princesse italienne nommée Marie de Médicis, qui était parente de la reine Catherine, dont je vous ai tant parlé sous les règnes de François II et de Charles IX. Marie de Médicis fut donc amenée en France, où le roi, après l'avoir épousée, la fit asseoir à côté de lui sur le trône.

Les rois sont ordinairement entourés de flatteurs et de courtisans, mais il appartenait à Henri IV d'avoir de véritables amis : c'étaient Biron, dont le père était mort en

combattant pour son service ; Mornay, l'homme le plus sévère et le plus irréprochable du royaume ; d'Aubigné, qui n'avait jamais quitté Henri ni dans ses revers, ni dans ses victoires ; et enfin Sully, sujet fidèle, ami sincère, ministre intègre, dont la vie tout entière fut employée à servir la France en servant le roi.

De ces quatre hommes précieux, qui entouraient le monarque de leur affection, un seul causa à cet excellent prince le plus vif chagrin qu'il pût éprouver : ce fut Biron, le plus jeune de tous, que Henri IV avait vu grandir sous ses yeux, et qu'il aimait comme son propre fils, malgré son caractère léger, inquiet et ambitieux.

Le roi l'avait comblé de dignités et de récompenses de toute espèce, et pourtant Biron n'était pas encore satisfait ; il aurait voulu encore de plus grands honneurs et de plus grandes richesses ; une couronne royale ne lui eût point paru trop pesante, et il eut la folie de se lier avec les ennemis de son bienfaiteur, qui flattèrent cette ambition ridicule ; mais il lui arriva précisément ce qu'un malheureux dévoré d'une fièvre ardente éprouverait s'il se précipitait dans un fleuve, c'est-à-dire qu'il se perdit entièrement.

Henri fut averti des liaisons criminelles de Biron, et d'abord il n'en voulut rien croire, tant cet imprudent lui était encore cher : il fallut pourtant à la fin qu'il se rendit à l'évidence, et il fut contraint de le livrer à des juges qui le condamnèrent à mort, comme coupable de trahison envers le roi et l'État.

Une chose trop ordinaire dans le monde, c'est de voir ceux qui tombent dans la mauvaise fortune abandonnés des personnes mêmes qui paraissent leur être le plus attachées, comme si le malheur était contagieux ; aussi Biron, naguère encore si vanté, si recherché, si flatté, dut-il n'être pas peu surpris de n'entendre aucune voix s'élever pour le défendre dès qu'il fut accusé. Mais comment quelqu'un aurait-il pu parler en sa faveur, lorsqu'il fut le premier à abandonner sa propre cause ? Au lieu de montrer un juste repentir des desseins coupables qu'il avait

formés, et d'implorer sa grâce du roi, qui ne la lui aurait pas refusée, il prétendit que l'on avait employé des sortilèges pour le faire manquer à ses devoirs ; et je puis vous assurer qu'il était bien ridicule d'entendre un maréchal de France, qui avait exposé sa vie dans vingt batailles, soutenir sérieusement qu'il avait été ensorcelé pour mal faire.

Biron faisait alors comme ces enfants menteurs qui, lorsqu'ils ont commis quelque faute, donnent pour se justifier des raisons qu'ils ne croient pas eux-mêmes.

Cette pitoyable excuse ne put pas sauver le malheureux maréchal, et Henri, tout prêt à pardonner, attendit vainement que Biron lui fit demander sa grâce.

Pendant ce temps, le royaume devenait plus florissant qu'il n'avait jamais été : le roi, secondé par les talents et la probité de Sully, s'occupait à réparer les désastres des guerres civiles, le peuple était heureux, et célébrait partout les louanges du roi par des chansons qui sont parvenues jusqu'à nous, et dont la plus connue est celle de : *Vive Henri IV*, etc.

En voyant cette prospérité d'un grand peuple, le bon roi souriait de plaisir ; il répétait qu'il ne serait content que lorsque le dimanche chaque paysan de France pourrait mettre la poule au pot.

Malheureusement tout le monde n'appréciait pas également les bienfaits du roi, et il était difficile qu'après tant de discordes il ne restât pas quelques mécontents dans le royaume.

Le roi, peu de temps après s'être rendu maître de Paris, pour satisfaire les calvinistes, indignés de son abjuration, leur avait accordé la possession de plusieurs villes fortes de France, où ils pouvaient exercer librement leur religion. Bientôt il leur permit, sous de certaines conditions, de se livrer dans toute l'étendue du royaume à l'exercice de leur culte, par une ordonnance que l'on nomma l'édit de Nantes, parce qu'elle fut rendue dans cette ville, où l'on montre encore la maison que ce prince habitait alors. Mais cette concession irrita de nouveau quelques vieux

ligneurs qui ne pouvaient se consoler d'être soumis à un roi qu'ils avaient repoussé de toutes leurs forces pendant si longtemps, et beaucoup d'entre eux continuèrent à nourrir secrètement des projets de haine et de vengeance.

Depuis quelques mois Henri paraissait triste, rêveur, et agité de noires pensées, qui ne lui étaient point ordinaires; quoiqu'il fût en parfaite santé, qu'il vît croître sous ses yeux deux fils que lui avait donnés la reine Marie de Médicis, et que tout semblât lui sourire, il ne cessait de parler de sa mort prochaine, comme si c'eût été malgré lui.

Ces funestes pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser dans le moment qu'il se préparait encore à faire la guerre contre les Espagnols, ces anciens ennemis de la France, et qui avaient tant contribué à prolonger les troubles de la Ligue.

La reine venait d'être couronnée dans l'église de Saint-Denis, et le choix de cette église, dont les caveaux servaient de sépulture aux rois, pour une pareille cérémonie avait été regardé comme un présage sinistre.

Le lendemain de cette fête, le roi, après avoir dîné assez tristement au Louvre, était monté dans son carrosse pour aller visiter Sully, avec six seigneurs qui l'accompagnaient ordinairement : arrivé dans la rue de la Ferronnerie, l'une des plus fréquentées de Paris à cette époque, la voiture se trouva tout à coup arrêtée par un embarras de charrettes, et un homme s'étant élancé lestement sur le marchepied du carrosse, frappa de deux coups de couteau dans le cœur cet excellent prince, qui expira sur-le-champ.

Ce misérable, dont le nom doit être à jamais en exécution à tous les Français, s'appelait Ravailac; comme stupéfait du crime affreux qu'il venait de commettre, ce monstre resta immobile dans la rue, tenant encore le couteau ensanglanté, et les gardes du roi l'ayant saisi, l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût pas arraché de leurs mains.

Il fallut donc que le cortège reprît tristement le chemin du Louvre, où le désespoir que manifestèrent tous les

domestiques du roi ne fut que le prélude du deuil qui se répandit bientôt sur la France entière. L'exécrable Ravallac subit quelques jours après un supplice horrible, qu'il avait bien mérité en perçant ainsi le cœur du meilleur des rois.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1598. Mort de Philippe II.
 1603. Mort de la reine Elisabeth. — Avènement de Jacques I^{er}.
 (Hist. d'Angleterre.)
 1610. Entière expulsion des Mores d'Espagne sous Philippe III.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

(Depuis l'an 1610 jusqu'à l'an 1643)

Il n'y avait pas eu de roi appelé Louis depuis le roi Louis XII, surnommé le Père du peuple; et le dauphin, fils aîné de Henri IV, qui n'avait que huit ans et demi lorsqu'il parvint au trône, prit le nom de Louis XIII.

Toutes les fois que le roi n'est pas âgé de treize ans au moins, on dit qu'il est en minorité, et il est d'usage en France de former une régence jusqu'à ce que le jeune monarque ait atteint cet âge; vous pouvez vous souvenir que cela se passa ainsi pendant l'enfance de saint Louis, et je dois vous faire remarquer que les temps de minorité ne sont presque jamais heureux ni tranquilles, parce que les hommes turbulents, comme il y en a toujours dans un grand État, n'ont jamais autant de respect pour les régents que pour le roi lui-même.

La reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV, fut nommée régente du royaume, ainsi que l'avait été la reine Blanche; mais elle n'eut pas, comme cette princesse, la sagesse et le bonheur de faire prospérer l'État.

Lorsque Marie de Médicis était arrivée d'Italie pour épouser le roi Henri IV, elle avait amené avec elle une dame nommée Léonore Galigai, qui était fort laide, mais

qui avait tant d'esprit et d'amabilité, que la reine ne put se décider à la renvoyer dans son pays, et obtint du roi la permission de conserver Léonore auprès d'elle : Henri n'aimait guère cette dame, dont le caractère lui inspirait de la défiance ; mais, cédant aux prières de la reine, il lui permit de la garder à son service.

Vers le même temps, un gentilhomme italien, nommé Concini, vint aussi à la cour de France, et quoique Léonore ne fût point belle, comme elle était riche et spirituelle, il demanda sa main, qu'elle lui accorda : Concini était un très-bel homme, qui s'exprimait avec tant d'élégance et de facilité que la reine elle-même prenait un plaisir extrême à l'entendre.

Ces deux adroites personnes, dès qu'elles furent unies, devinrent les confidants intimes de cette princesse, même pendant la vie du roi Henri, et lorsque Marie fut devenue régente, il n'y eut pas de richesse ni de faveurs dont elle ne les comblât, jusqu'à donner à Concini le titre de marquis d'Ancre et la dignité de maréchal de France, qui ne s'accorde ordinairement qu'à de braves officiers qui ont commandé les armées dans des batailles, et pourtant le nouveau marquis n'avait jamais fait la guerre.

Une si haute faveur étonna tout le monde, et inspira tant d'orgueil au maréchal et à sa femme qu'ils manquèrent souvent aux plus simples égards de la politesse envers les plus grands personnages de l'Etat ; car il y a des gens qui s'imaginent que la puissance et la richesse les dispensent de l'honnêteté que l'on doit à chacun, ce qui n'est certainement pas vrai ; et je dois même vous dire, à ce sujet, que rien ne distingue mieux les personnes élevées en dignité que des manières affables et polies envers tous ceux qui les approchent.

Les deux favoris de la régente ne se conduisirent point ainsi : après avoir éloigné du nouveau roi les plus fidèles serviteurs de Henri IV, et Sully lui-même, cet ancien et irréprochable ami de son maître, ils crurent que désormais rien ne pourrait leur résister ; mais quelques seigneurs de la cour, indignés de tant d'audace, devinrent

leurs ennemis mortels et ne manquèrent pas, pour leur nuire, de prévenir contre eux le jeune Louis XIII, qui approchait de l'époque de sa majorité, c'est-à-dire du temps où il devait gouverner par lui-même.

Le roi prit donc de très-bonne heure des impressions défavorables sur ces parvenus, contre lesquels il ne recevait que des plaintes, et plusieurs fois il témoigna le désir d'en être débarrassé.

Il n'en fallut pas davantage pour perdre les Concini, dont l'arrogance ne connaissait plus de bornes : un jour que le maréchal d'Ancre rentrait au Louvre après un voyage, il fut tué par le capitaine des gardes du roi, sur le pont même du château. Son corps, abandonné à la populace, fut traîné dans les rues, et bientôt après mis en pièces.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la douleur de la reine en apprenant cette nouvelle; elle fondit en larmes et se désespéra, mais elle fut bien plus affligée encore, lorsque sa favorite Léonore fut séparée d'elle, et conduite devant les juges du parlement, qui la condamnèrent comme criminelle de *lèse-majesté divine et humaine*, et qui la firent exécuter en place de Grève le 8 juil. 1617.

Ce fut ainsi que Léonore Galigai fut punie des dédains insultants dont elle avait accablé tant de personnes des plus nobles maisons du royaume, et elle paya bien cher les faveurs dont elle avait été comblée.

Après la mort de ces malheureux, la reine, irritée contre tous ceux qui avaient causé leur perte, ne voulut plus rester à la cour, et elle se retira dans ce château de Blois dont il a été si souvent question dans l'histoire de Henri III.

Louis XIII, qui eut ainsi le malheur d'être privé tout jeune encore des conseils de sa mère, était d'un caractère timide et défiant, qui ne lui permettait pas de répondre avec facilité à ceux qui l'approchaient; il ne perdait cette timidité si fâcheuse pour un grand prince, qu'au milieu des périls de la guerre, où sa contenance assurée faisait connaître aux soldats le fils du Béarnais.

Abandonné à lui-même dans un âge où les hommes privés ont déjà beaucoup de peine à se conduire eux-mêmes, il fit choix d'un ministre qu'il chargea de tout le poids d'un si grand royaume, et qui entreprit de le faire prospérer. Ce ministre fut le cardinal de Richelieu, dont le nom est à jamais célèbre par les services qu'il rendit à la France.

Lorsque Richelieu parvint à la tête des affaires, il trouva la puissance royale menacée d'un grand danger. La plupart des seigneurs en France, profitant de la faiblesse de la reine-mère et de l'esprit d'intrigue des Concini, s'étaient emparés du gouvernement des différentes provinces du pays, et ils espéraient qu'un jour ils pourraient s'en faire de petits royaumes, comme les ducs et les comtes l'avaient fait du temps de Charles le Chauve, ainsi que je vous l'ai raconté.

La reine Marie et Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, prince jeune et aimable, mais faible et irrésolu, paraissaient disposés à favoriser l'ambition de ces seigneurs, et Richelieu comprit aussitôt que la monarchie française était perdue si la haute noblesse, abattue avec tant de peine par Louis XI, se trouvait encore une fois en possession des provinces, comme au temps de la féodalité.

Alors ce profond politique, qui n'était pas, comme Sully, l'ami de son maître, connaissant l'incapacité de Louis XIII, résolut pour en venir à son but d'empêcher qui que ce fut de captiver la confiance du roi. A cet effet, il mit tout en œuvre pour le brouiller avec sa mère, qu'il força même de sortir du royaume, et il inspira au roi une défiance insurmontable contre Gaston, son frère, dont il frappa les meilleurs amis, sans que ce prince timide osât élever la voix en leur faveur. Enfin, voyant que tous les obstacles fléchissaient devant son inflexible volonté, jusqu'à la volonté du roi lui-même, et ne trouvant pas le parlement assez docile à ses vues, il choisit des juges entièrement soumis à ses ordres, qui condamnèrent à la mort ou à l'exil plusieurs des principaux seigneurs du royaume, qu'il jugea capables de résister à ses desseins.

En même temps, ce ministre habile, qui ne reculait jamais devant une entreprise lorsqu'il la croyait utile, signalait son administration par d'importantes améliorations ; il favorisait le commerce en accordant à tous les Français le droit de vendre et d'acheter certaines marchandises, que la reine Marie de Médicis n'avait accordé qu'à quelques-uns de ses favoris, et rendait l'autorité royale plus forte qu'elle n'avait jamais été, en obligeant les seigneurs du royaume, dont un grand nombre vivaient encore dans leurs terres et dans leurs châteaux, à se montrer à la cour pour y servir le roi de leurs personnes et de leurs biens.

Ce fut encore Richelieu qui conçut l'idée de réunir les plus savants hommes du royaume pour en former une société illustre, qui existe encore aujourd'hui sous le nom d'Académie française. Enfin il fit élever plusieurs édifices remarquables, qui embellirent beaucoup la capitale, et créa un bon nombre d'établissements utiles, qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

Les protestants, devenus plus inquiets depuis la mort de Henri IV, s'étaient retranchés dans la ville de la Rochelle, l'une de celles que ce prince leur avait abandonnées autrefois, et ils y accueillaient tous les mutins, quels qu'ils fussent ; Richelieu parvint à décider le roi à marcher contre eux avec une armée ; il s'y rendit en personne, et dirigea lui-même les attaques contre cette place, dont il finit par se rendre maître après un long siège.

La reine, femme de Louis XIII, était Allemande ; elle se nommait Anne d'Autriche, et c'était une bonne et vertueuse princesse. Son plus grand désir était d'avoir un fils qui pût porter un jour la couronne de France ; mais bien des années s'étaient écoulées sans que ce souhait fût accompli.

Alors, comme au temps de Louis le Jeune, qui obtint ainsi du ciel la naissance de Philippe-Auguste, Louis XIII ordonna dans tout le royaume des processions publiques pour solliciter ce bienfait, qu'il n'osait presque plus espérer.

Enfin la Providence accorda aux vœux de Louis cet

enfant si désiré, et, comme Philippe-Auguste, il fut un de nos plus grands rois.

La naissance du fils de Louis XIII ne tarda pas à être suivie de celle d'un autre enfant, qui reçut le nom de Philippe, et le titre de duc d'Orléans.

Il faudra vous souvenir de ce prince, qui fut le chef de la maison d'Orléans, que le vœu de la nation a appelée au trône, il y a quelques années, dans la personne de Louis-Philippe 1^{er}, roi des Français.

Richelieu, déjà parvenu à un âge avancé, semblait avoir atteint le but des efforts de sa vie entière, en abaissant l'orgueil de la noblesse française, lorsqu'il apprit que deux jeunes seigneurs de la cour, dont l'un surtout avait obtenu toute la confiance du roi, étaient parvenus à indisposer ce prince contre lui; il n'en fallut pas davantage pour qu'il résolût leur perte.

En effet, Cinq-Mars et de Thou (c'étaient les noms de ces deux jeunes gens), ayant eu l'imprudence de laisser apercevoir qu'ils espéraient que le cardinal serait bientôt congédié, Richelieu parvint à découvrir qu'ils avaient formé des liaisons coupables avec les ennemis du royaume, les fit condamner à mort par des juges dévoués à ses intérêts, et ordonna qu'ils eussent la tête tranchée sur la place publique de la ville de Lyon, ce qui fut exécuté sans que le faible Louis XIII osât même élever la voix en faveur du jeune Saint-Mars, le seul homme peut-être qu'il eût jamais aimé.

Richelieu lui-même était à Lyon, tandis que ces deux infortunés subissaient leur dernier supplice; il les y avait amenés sur le Rhône, dans un bateau traîné à la suite du sien, et il quitta cette ville le jour même où ils cessèrent de vivre. Il partit de Lyon, porté par ses gardes dans une espèce de litière si grande qu'il s'y trouvait un lit, une table et une chaise, pour asseoir une personne chargée de le désennuyer par sa conversation pendant le voyage, qui dura plusieurs jours, car il y a cent vingt lieues de Lyon à Paris.

Les porteurs ne marchaient que tête nue, à la pluie

comme au soleil ; lorsque les portes des maisons et des villes se trouvaient trop étroites pour que cette énorme voiture pût y entrer commodément, on abattait des pans entiers de muraille, afin que le cardinal n'éprouvât ni secousses ni dérangement ; partout sur son passage il voyait accourir une foule de gens que son immense pouvoir faisait trembler devant lui.

Ce fut ainsi qu'il arriva à Paris, où il habitait ce magnifique château que l'on nommait alors le Palais-Cardinal, et qui est aujourd'hui le Palais-Royal.

Cependant cet homme puissant était atteint d'une maladie mortelle, et son visage, décomposé par les progrès du mal, annonçait déjà une fin prochaine ; mais dans ce triste état il gouvernait encore, et ses ennemis, tout nombreux qu'ils étaient, n'osaient pas encore lever les yeux.

La même année qui avait vu Cinq-Mars et de Thou périr sur un échafaud vit aussi les derniers moments de leur implacable ennemi, comme si la Providence n'eût pas voulu qu'il survécût à ces déplorables victimes de son ambitieuse jalousie.

La reine Marie de Médicis, dont il avait aussi troublé la vie en l'éloignant du roi son fils, le précéda de quelques mois seulement dans la tombe ; la veuve de Henri IV finit ses jours dans l'exil, et Louis XIII mourut peu de temps après, laissant la puissance royale aux mains d'Anne d'Autriche, sa femme, et la couronne de France sur le front d'un enfant de cinq ans : cet enfant était Louis XIV.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1612. Avènement de Mathias au trône impérial.
 1618. Conjuración des Espagnols contre Venise.
 — Defenestration de Prague.
 1616-1623. Période palatine de la guerre de Trente ans.
 1623-1629. Période danoise.
 1630. Période suédoise. — Victoires de Gustave-Adolphe.
 1632. Mort de Gustave-Adolphe à Lutzen.
 1634. Assassinat de Wallenstein.
 1635. Période française. — Victoires du grand Condé et de Turenne.

LA FRONDE.

(Depuis l'an 1643 jusqu'à l'an 1661.)

C'est une charge si difficile à remplir, mes jeunes amis, que le gouvernement d'un grand royaume, que la reine Anne d'Autriche, qui se trouva régente après la mort de Louis XIII, aurait été bien embarrassée si elle n'avait fait choix, comme ce prince, d'un ministre habile qui l'aidât de ses lumières et de ses conseils.

Le nouveau ministre était encore un cardinal. Il était Italien d'origine, et se nommait Mazarin : c'était un homme adroit et spirituel, moins fier en apparence que Richelieu, mais tout aussi ambitieux et avide de domination ; toutefois, comme il n'avait pas autant que ce dernier le talent de se faire craindre, c'était par son astuce et sa souplesse qu'il prétendait se faire obéir. Les plus grands seigneurs de la cour, qu'il accablait de caresses et de prévenances, en le voyant si doux, ne doutèrent pas qu'avec un pareil homme il ne leur fût aisé de se dédommager de tout ce qu'ils avaient souffert sous le précédent règne.

La plupart d'entre eux, en attendant qu'ils pussent lui arracher des provinces, l'obligèrent à mettre à leur disposition tous les trésors du royaume, et à vider dans leurs mains les coffres-forts que l'administration du grand cardinal avait laissés bien garnis d'écus.

Or, comme il n'y a point de trésor dont on ne trouve la fin lorsqu'on y puise sans cesse, il arriva un moment où Mazarin, se trouvant dans l'impossibilité de satisfaire tant de demandeurs insatiables, n'imagina pas de meilleur moyen de ramasser quelque argent que de frapper le peuple de nouveaux impôts, qui parurent d'autant plus lourds à supporter que c'étaient les plus pauvres gens qui devaient les payer.

C'était l'usage, depuis un grand nombre d'années, que, lorsqu'on établissait de nouveaux impôts sur les habitants du royaume de France, le parlement de Paris inscrivit

d'abord sur un registre l'édit du roi qui ordonnait cet impôt. Cette formalité se nommait l'enregistrement, et les juges du parlement avant d'y procéder, avaient soin d'examiner avec attention s'il était juste de faire payer au peuple la somme qu'on lui demandait.

Au temps dont je vous parle, mes bons amis, ce parlement, dont vous avez vu l'origine obscure sous saint Louis, était devenu une véritable puissance dans l'Etat, comme l'étaient autrefois les barons français qui se rendaient dans les cours plénières. Ces légistes n'avaient point, comme les anciens seigneurs féodaux, des hommes d'armes et des châteaux forts pour résister aux ordres du roi; mais, en refusant l'enregistrement, ils arrêtaient d'un seul mot l'effet de sa volonté.

Ce fut précisément ce qui arriva, lorsque Mazarin voulut établir cet impôt, dont le pauvre peuple devait seul supporter toute la charge; les magistrats prirent pitié du sort de tant de misérables, et quand on leur présenta l'édit à enregistrer, la plupart d'entre eux s'y refusèrent absolument.

Dans ce cas, le seul moyen qui restait pour contraindre les magistrats à l'obéissance, était une cérémonie appelée un lit de justice, dans laquelle le roi devait venir lui-même faire inscrire en sa présence, sur le registre, l'édit repoussé, sans que personne eût alors le droit de s'y opposer. Il fallut donc que le petit Louis XIV, à cette époque âgé de sept ans seulement, fût conduit en personne par son ministre au parlement, où l'on enregistra devant lui l'impôt qui excitait tant de mécontentement.

Cependant Mazarin ne borna pas là sa vengeance; dans sa colère contre le parlement, auquel il ne pouvait pardonner sa résistance, il fit saisir par des gardes et mettre en prison quelques-uns des magistrats qui s'étaient montrés le plus récalcitrants. Mais le peuple de Paris, indigné que l'on traitât ainsi ceux qui avaient voulu prendre sa défense, et excité sous main par ceux qui haïssaient le ministre, se révolta contre les troupes du roi, délivra quelques-uns des prisonniers, éleva de nouvelles barrica-

des, et l'on vit alors se succéder plusieurs années de troubles et de cabales, où le parlement se montra irréconciliable contre le cardinal.

D'un côté, les amis de la régente, à laquelle était confiée la garde du jeune Louis XIV, et, de l'autre, les ennemis de Mazarin, prirent les armes pour combattre, et cela devint l'occasion d'une nouvelle guerre civile; mais celle-ci du moins ne prit pas le caractère atroce des fureurs de la Ligue. Le parti opposé à Mazarin se nomma la Fronde, et ceux qui l'adoptèrent furent qualifiés de Frondeurs.

Si vous me demandiez quelle fut l'origine de cette dénomination bizarre, je vous dirais qu'elle leur fut donnée parce que, dans leurs querelles et leurs combats contre les Mazarins (c'était ainsi qu'on désignait les partisans du cardinal), ils imitaient les mouvements d'une troupe d'enfants qui s'avancent et se retirent tour à tour en lançant de petites pierres avec des frondes, ce qui était un jeu à la mode dans ce temps-là.

Au milieu de ces dissensions, dont le motif apparent semblait être uniquement la haine que le parlement portait au cardinal, on vit le moment où un grand changement allait s'accomplir dans le royaume. Les Français, qui avaient appris pendant les guerres de religion à mesurer leurs forces entre eux, avaient compris que les seigneurs, qui prétendaient former une classe particulière dans l'État, n'avaient d'autres droits pour commander que ceux qu'on voulait bien leur supposer, et ils avaient conclu qu'il était devenu nécessaire d'apporter plusieurs changements aux anciens usages du royaume.

La reine elle-même, à laquelle des plaintes générales avaient été portées, permit au parlement de préparer un édit de réformation qui satisfit à ces justes demandes, et rendit désormais impossible le retour de pareils abus; mais quelques grands, reprenant l'espérance de se rendre nécessaires à la faveur des troubles, ayant excité de nouvelles querelles, l'édit de réformation fut ajourné, et la guerre civile se ralluma.

Toutefois la guerre de la Fronde ne ressemblait à aucune de celles que je vous ai racontées : le plus souvent on se battait le matin et l'on dansait le soir. Les frondeurs, pour se distinguer de leurs adversaires, portaient à leur chapeaux des bouquets de paille ; ils se vengeaient, par des plaisanteries et des chansons de la puissance de Mazarin, et c'est probablement depuis ce temps-là que la nation française passe pour être frivole et disposée à rire de tout.

Quoique l'on se battit ainsi presque en plaisantant, cela n'empêcha pas que l'on ne tuât beaucoup de monde de part et d'autre ; la régente, qui était sortie de Paris avec le jeune roi pour se retirer à Saint-Germain, fut pendant plus d'une année sans pouvoir rentrer dans cette capitale, et le cardinal Mazarin, dont la tête avait été mise à prix par le parlement, se vit contraint de s'exiler du royaume ; mais il reparut trois ans après à la cour, où il reprit toute son autorité, et quoique Louis XIV eût atteint à cette époque l'âge de sa majorité, l'habile ministre conserva jusqu'à sa mort les rênes du gouvernement, dont il sut faire un bon usage.

Je dois vous faire remarquer à cette occasion, mes jeunes amis, que l'un des derniers actes de l'administration du cardinal fut la conclusion d'un traité de paix avec l'Espagne, connu sous le nom de traité des Pyrénées, par lequel le roi Philippe IV, troisième successeur de l'empereur Charles-Quint, cédait à la France plusieurs belles provinces, telles que la Flandre française et le Roussillon, qui depuis ce temps n'ont jamais cessé d'appartenir à ce royaume, et donnait en mariage à Louis XIV sa fille Marie-Thérèse d'Autriche, qui était une jeune et vertueuse princesse.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1637. Mort de l'empereur Ferdinand II. — Ferdinand III lui succède.
 1640. Révolution de Portugal. — Maison de Bragance.
 1648. Traité de Westphalie.
 1649. Meurtre de Charles I^{er}, roi d'Angleterre (Hist. d'Angl.).
 1653.-1658. Protectorat de Cromwell.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

(Depuis l'an 1661 jusqu'à l'an 1678.)

Lorsque Louis XIV commença à régner par lui-même, mes jeunes amis, le gouvernement du royaume offrait un aspect qu'il n'avait jamais présenté à aucune autre époque de cette histoire. Il n'y avait plus d'assemblées générales comme sous les rois francs de la première dynastie, plus de champ de mai comme sous Charlemagne; les barons français ne se réunissaient plus en cours plénières, comme sous les premiers Capétiens; la convocation des états-généraux, qui avaient joué un rôle si important sous les Valois, était entièrement tombée en désuétude: les restes de la féodalité, si redoutable aux rois dans les temps de troubles, avaient été abattus par Richelieu, et la puissance parlementaire s'était épuisée dans sa lutte contre Mazarin. Il n'existait donc plus en réalité aucun des moyens de gouvernement que nous avons vus jusqu'ici pratiqués chez les Français.

Eh bien! ce fut un roi beau, jeune, aimable et spirituel, que son âge avait tenu jusqu'alors éloigné des affaires publiques, qui mit sa volonté à la place de tous les anciens soutiens de la vieille monarchie: devant lui, tous les partis se turent et se réunirent; sa présence devint le signal d'une période de gloire et de grandeur que la France n'avait encore jamais obtenue, et Louis put dire avec vérité, comme sans orgueil, ces mots qui semblent résumer toute l'histoire de son règne: L'Etat, c'est moi.

En effet, ce jeune roi qui se présentait ainsi à son peuple orné de tant de qualités brillantes, que relevaient encore une taille élégante et un visage imposant, annonçait également un grand courage et un caractère magnanime. Avant la conclusion du traité des Pyrénées, Louis s'était associé aux triomphes de ses généraux, vainqueurs de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient jadis fait trembler l'Europe sous Charles-Quint et sous Philippe II. Le prince de Condé, cousin du roi, et le maréchal de Turenne,

les deux plus illustres guerriers de ce temps, avaient vu le jeune monarque affronter les plus grands périls sans témoigner la plus légère émotion, et sa présence inspirait à tous ceux qui l'entouraient une intrépidité qui les rendait invincibles.

Mais il ne faut pas croire, mes enfans, qu'il suffise à un roi de montrer du courage à la guerre; cette qualité qui fait les héros est belle et glorieuse sans doute, mais elle cause trop de malheurs aux nations, et c'est surtout par la paix qu'un prince sage peut faire prospérer ses sujets.

Louis XIV aimait les fêtes et la somptuosité; aucun monarque, autant que lui, ne savait entourer son trône de splendeur et de magnificence; son aspect même, toujours grave et solennel, ajoutait encore à la pompe dont il se plaisait à être environné. Mais ce n'était pas seulement autour de sa personne qu'il cherchait à faire éclater la grandeur de son règne: il ouvrait dans les provinces les plus éloignées du royaume de larges routes et de nombreux canaux pour la facilité du commerce et des communications; il fondait l'Hôtel des Invalides, destiné à recueillir et à récompenser les soldats blessés ou devenus infirmes en servant leur pays; il ordonnait que le Louvre devint un des plus magnifiques palais du monde, et multipliait dans toute la France les établissemens somptueux et utiles. En même temps, il accordait d'utiles encouragemens aux savans et aux hommes instruits dont le nom pouvait répandre de l'éclat sur son règne, et ses bienfaits allaient chercher, jusque dans les pays étrangers, ces hommes rares et précieux pour la science, à l'un desquels ses ministres écrivaient par son ordre: « Quoique le roi ne soit pas votre souverain, il n'en veut pas moins être votre bienfaiteur. »

Il y avait, à peu de distance de Paris, un lieu sauvage où Louis XIII avait coutume autrefois de prendre le plaisir de la chasse; un simple pavillon s'élevait dans cet endroit, mais le jeune roi conçut la pensée d'y créer un vaste palais et d'admirables jardins; pour y parvenir, il

n'épargna ni travaux ni dépenses : Versailles s'éleva comme par enchantement au milieu d'un site où l'on ne voyait auparavant que des bois et des marécages; et ce fut dans les bosquets de ce magnifique séjour que Louis voulut donner des fêtes tout à fait magiques, où, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les courses de bagues, les carrousels, les danses, les concerts, les spectacles, les banquets, les illuminations se succédèrent sans interruption.

Cependant le soin de ses plaisirs ne faisait pas négliger à Louis XIV celui de sa gloire; en même temps qu'il aimait à s'entourer de tous les prestiges de la royauté, il consacrait huit heures chaque jour aux travaux de son gouvernement, dont il voulait que ses ministres lui fissent connaître les moindres détails; il savait se faire craindre et respecter des nations étrangères, enlevait en quelques jours à l'Espagne, les Pays-Bas et la Franche-Comté, qu'il revendiquait comme l'héritage de la reine Marie-Thérèse, sa femme, après la mort du roi Philippe IV, et portait ses armes victorieuses en Hollande, où cette nation commerçante, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, ne trouvait d'autre moyen d'échapper à sa domination que de submerger son territoire, en rompant elle-même les digues qui le défendent des envahissements de la mer. Le roi lui-même assista en personne à la plupart des conquêtes de ses armées; il prit part à plusieurs sièges mémorables, qui couvrirent de gloire les armées françaises, et força ainsi l'Europe entière, étonnée de ses exploits, à souscrire, dans une ville appelée Nimègue, un traité humiliant, qui semblait placer le roi de France au-dessus de tous les autres rois de la terre.

Je dois vous dire aussi, mes bonnes amis, que ce grand prince, qui régna plus longtemps que tous ses prédécesseurs, eut le temps de former autour de lui une réunion d'hommes éminents, tels que jamais aucun autre pays, ni aucune époque, n'a offert un pareil assemblage de talents et de beaux caractères. Après Turenne et le grand Condé, il eut pour généraux de ses armées les maréchaux de Vau-

ban, de Luxembourg, de Catinat, de Vendôme et de Villars ; pour amiraux de ses flottes, Duquesne, Duguay-Trouin, Tourville ; pour ministres, Colbert et Louvois ; pour ordonnateurs de ses fêtes, un Corneille, un Racine, un Molière, qui ont enrichi la scène française d'une foule de chefs-d'œuvre ; pour prédicateurs, un Mascaron, un Bourdaloue, un Bossuet, un Massillon, qui seuls peut-être eurent le droit, au nom de la religion, de lui parler sans flatterie. En un mot, il me serait impossible de vous nommer ici tous les beaux génies, tous les talents supérieurs, toutes les illustrations qui se trouvèrent réunis sous ce règne, que l'on a nommé le siècle de Louis XIV, parce qu'en effet ce grand prince fut le contemporain et peut-être le premier auteur des circonstances qui firent éclore à la fois tant de mérites différents, dont la France s'enorgueillit à juste titre.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1665. Mort de Christine de Suède.

1672. Naissance de Pierre le Grand.

1675. Bataille de Choczim gagnée sur les Turcs par Jean Sobieski.

LE MASQUE DE FER.

(Depuis l'an 1678 jusqu'à l'an 1688.)

Tandis que le grand roi, par la splendeur de son règne, répandait un éclat si vif sur la monarchie, mes jeunes amis, il y avait en France un prisonnier dont l'histoire est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelque chose. Tout le monde ignorait son nom et son pays, et on ne l'appelait que l'homme au Masque de fer, parce qu'en effet il avait sans cesse la tête couverte d'un masque de ce métal, qui dérobaient son visage à tous les regards.

Quelques personnes assuraient que ce prisonnier avait l'air noble et des traits majestueux, et qui lui donnaient

une grande ressemblance avec Louis XIV ; mais elles ne parlaient ainsi que par conjectures, car on ne laissait approcher qui que ce fût de ce personnage, qui sans doute était bien important à cacher à tous les yeux, puisque sa vie entière s'écoula dans une étroite prison.

Tous ceux qui le servaient ne lui parlaient jamais qu'avec les signes du respect et de la soumission, quoiqu'ils ignorassent comme les autres son nom et sa dignité ; le gouverneur du château où il était enfermé n'approchait de son prisonnier que le chapeau à la main, et ne lui refusait rien de ce qui pouvait lui être agréable ou utile.

Ce gouverneur savait probablement quel était ce mystérieux captif, mais il aurait mieux aimé mourir que de laisser pénétrer un secret si important.

L'homme au Masque de fer, quel qu'il fût, passait bien tristement sa vie entre quatre murailles, dont il ne sortait que rarement pour se promener sur la plate-forme d'une tour élevée, où il était constamment accompagné du gouverneur, et surveillé par des gardes : c'était alors surtout que son visage était couvert du redoutable masque. Toutes les douceurs, tous les respects dont il était entouré, lui semblaient à charge, et il ne désirait que la liberté, le seul bien qu'il ne devait jamais connaître.

Pendant un grand nombre d'années cet inconnu fut enfermé dans un château situé aux îles Sainte-Marguerite sur la Méditerranée, et à peu de distance des côtes de France ; de l'étroite croisée de sa prison, il voyait les flots de la mer battre le pied de la tour qu'il habitait, et les vaisseaux passer rapidement à la vue de son triste séjour : c'était là son unique amusement, quoiqu'il ne manquât pas de livres et d'instruments de musique, dont il savait tirer des sons mélodieux, mais toujours tristes ; rien ne lui paraissait digne d'envie comme le sort de ces matelots, qui, sur un frêle navire, allaient parcourir tout le monde entier, tandis que toute son existence, à lui, devait se consumer dans une chambre de dix pas de longueur.

Un jour, il conçut le désir de faire connaître son sort à quelque être humain, non pas dans l'espoir d'être délivré, mais parce que les malheureux trouvent une grande douceur à savoir que quelqu'un compatit à leur peine. Comme on ne lui laissait ni plume, ni encre, ni crayon, il prit un des plats d'argent dans lesquels on lui servait ses repas, et y grava, avec la pointe d'un couteau, son nom et l'histoire de sa vie.

Cela fait, il profita d'un moment où il se trouvait seul pour jeter à travers les barreaux de sa croisée le plat d'argent, qui tomba dans la mer.

A quelque temps de là, un pêcheur qui avait tendu ses filets non loin du pied de cette tour, fut tout étonné, en les retirant, d'y trouver quelque chose de pesant : c'était le plat d'argent du Masque de fer, et comme cet homme simple ne savait pas lire, il pensa que ce plat était tombé par mégarde dans les flots, et il se hâta de le reporter au gouverneur dans l'espoir d'une récompense.

Celui-ci n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur l'écriture de son prisonnier, qu'il devint pâle et tremblant, car c'était là tout le secret dont il devait répondre sur sa tête.

Il regarda attentivement le pêcheur, et lui demanda d'une voix émue s'il savait ce qui était écrit sur ce plat. Cet homme lui répondit ingénument qu'il n'avait pu déchiffrer ce grimoire, et n'avait fait part à personne de sa rencontre. Alors le gouverneur parut soulagé d'une grande crainte, et après avoir donné une somme d'argent au pêcheur, il le renvoya en lui disant qu'il était bien heureux de ne pas savoir lire.

Peu de temps après cet événement, l'homme au Masque de fer fut amené à Paris, dans une forteresse que l'on nommait la Bastille, et qui était située à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui un éléphant colossal qui devait former une fontaine; il y passa de longues années, et mourut, toujours environné du même mystère. On assure même qu'après sa mort, son visage fut tailladé et rendu méconnaissable, afin que ceux qui verraient ses traits inanimés ne pussent y découvrir aucun signe propre à

dévoiler le secret impénétrable dont son existence avait été enveloppée.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1682. Avènement de Pierre le Grand au trône de Russie.
 — Naissance de Charles XII, roi de Suède.
 1686. Victoire de Jean Sobieski sur les Turcs, sous les murs de Vienne.
 1688. Frédéric I^{er}, électeur de Brandebourg et roi de Prusse.

LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.

(Depuis l'an 1688 jusqu'à l'an 1715).

Lorsque vous avez appris l'histoire d'Angleterre, mes jeunes amis, vous aurez remarqué sans doute le récit des aventures de Jacques II, ce dernier roi de la maison de Stuart, que son gendre, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, renversa du trône pour régner à sa place, et qui se vit réduit à chercher refuge en France, où il finit ses jours dans l'exil et l'abandon.

Eh bien, lorsque cette mémorable révolution vint ainsi jeter le trouble dans la Grande-Bretagne, ce fut à Louis XIV lui-même que Jacques, fugitif, vint demander un asile; et le grand roi, avec tous les égards dus au malheur, lui offrit pour demeure l'antique palais de Saint-Germain, où il voulut que ce prince infortuné fût environné des mêmes honneurs dont il avait joui sur le trône; peu de temps après, il lui donna même une flotte et une armée pour tenter, les armes à la main, de reconquérir le royaume qu'il avait perdu : mais vous connaissez déjà l'histoire de la bataille de Boyne et le mauvais succès de l'expédition jacobite en Irlande; je n'ai donc pas besoin de vous rappeler ici quelle fut la triste destinée des derniers rejetons de la famille des Stuarts.

Or, il faut que je vous dise que le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume III, était le plus implacable ennemi du nom français, et ce prince, qui, comme vous savez, pos-

édait toutes les hautes qualités d'un homme d'Etat et de véritables talents militaires, parvint à soulever presque toute l'Europe contre Louis XIV, dont la prodigieuse fortune avait alarmé la plupart des rois de ce temps : de sorte que ce monarque se vit de nouveau contraint de prendre les armes pour dissiper la tempête qui menaçait sa puissance. Cette fois encore les armées françaises ce couvrirent de gloire ; mais la fortune ne fut pas toujours aussi constamment fidèle à leurs drapeaux ; et lorsque, après dix années de combats en Flandre, en Italie, en Allemagne, la paix fut enfin signée en Hollande, dans un château nommé Ryswyck, Louis, déjà avancé en âge, vit pour la première fois, avec amertume, que le temps de conquérir des provinces était passé pour lui.

Cependant, mes bons amis, tandis que les nations commençaient à peine à respirer des fureurs de la guerre, un nouvel orage était au moment d'éclater encore sur l'Europe ; et il arriva que le dernier descendant de Charles-Quint, sur le trône d'Espagne, qui se nommait Charles II, propre frère de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, vint à mourir sans postérité, laissant un testament par lequel il désignait pour son successeur le jeune Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV et de cette princesse, Mais l'empereur d'Allemagne, qui, dans ce temps-là, était ce même Léopold I^{er}, qui n'avait dû le salut de Vienne, sa capitale, qu'aux exploits de Jean Sobieski, prétendit que la couronne d'Espagne devait appartenir à son fils, l'archiduc Charles ; et une lutte terrible, que l'on a nommée la guerre de la succession d'Espagne, vint de nouveau ébranler l'Europe et couvrir presque en même temps l'Espagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et enfin la France elle-même, de combats et de désastres.

A cette époque, mes jeunes amis, il y avait cinquante-sept ans que Louis XIV occupait le trône ; et le grand roi avait survécu à la plupart des hommes dont le génie ou les talents avaient jeté tant d'éclat sur ce siècle, auquel il avait donné son nom. Colbert et Louvois n'existaient plus, le grand Condé, Turenne, Vauban, Luxembourg, Du-

quesne, Tourville, avaient cessé de vivre ; et Louis restait presque seul debout, lorsque tous ces illustres artisans de sa grandeur avaient disparu. Cependant, il ne fut point épouvanté de la multitude d'ennemis qu'il avait à combattre, et il plaça toute sa confiance dans les secours de la Providence, et dans l'amour de ses peuples.

Je n'essaierai point de vous raconter ici tous les événements de cette guerre sanglante, pendant laquelle Louis, objet d'une coalition formidable de tous les souverains de l'Europe, défendit seul son territoire contre dix armées étrangères, et parvint, après douze ans de combats, à faire asseoir son petit-fils Philippe V sur le trône d'Espagne, conquis par les exploits des armées françaises : vous saurez seulement que ce grand prince, pour qui l'adversité était en quelque sorte une épreuve toute nouvelle, ne se montra point au-dessous des perils qui menaçaient sa vieillesse. En vain les deux plus habiles généraux des armées ennemies, Marlborough et le prince Eugène de Savoie, après avoir remporté plusieurs victoires éclatantes sur les généraux de Louis XIV, s'avancèrent un moment jusqu'à quelques lieues de Paris ; en vain, pendant l'hiver le plus rigoureux dont nos pères aient gardé la mémoire, une famine effroyable fit périr une multitude de peuple, et causa dans toute la France une si affreuse misère que l'on vit, dit-on, les laquais du roi mendier à la porte du Louvre ; confiant dans l'amour de ses peuples, Louis, au moment où une seule défaite pouvait ruiner sans retour tout le fruit d'un règne de soixante et dix années, écrivait à Villars, le seul de ses généraux que la fortune n'eût point encore entièrement abandonné, pour lui ordonner de tenter encore une fois le sort des armes, et ajoutait ces paroles, bien dignes, en effet, d'un grand roi et d'un grand peuple : « Si vous êtes vaincu, ne l'écrivez qu'à moi : votre lettre à la main, je parcourrai les rues de Paris, et je vous mènerai cent mille hommes. »

Louis n'eut pas besoin de recourir ainsi au patriotisme de ses sujets ; Villars remporta une éclatante victoire sur le prince Eugène, sous les murs de Denain, la dernière

place de Flandre qui fermât alors aux alliés la route de Paris ; l'ennemi recula, étonné d'une si opiniâtre résistance, et la paix, conclue quelques mois après, dans la ville d'Utrecht, en Hollande, assura la possession du trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV.

Cependant, tant de soucis avaient avancé les jours du grand roi ; il mourut peu de temps après, chargé d'ans et de gloire, et la fin de ce règne, si long et si glorieux, fut troublée par des regrets amers, et aussi par de grandes fautes.

Ce prince, qui aimait trop la guerre, comme il le dit lui-même à ses derniers moments, déplora alors d'avoir imposé à ses peuples tant d'énormes sacrifices pour satisfaire une ardeur de gloire, dont ses revers lui avaient appris trop tard à connaître toute la vanité ; il avait oublié aussi les promesses que son aïeul Henri IV avait faites aux protestants par son édit de Nantes ; il révoqua cet acte, et un nombre considérable de ces religionnaires, pour fuir de nouvelles persécutions, se retirèrent dans les pays étrangers, où ils portèrent leurs richesses et leur industrie.

Je dois vous rapporter ici, mes bons amis, un mot de Louis XIV, au moment même où il sentait que la mort était près de le saisir : sa chambre était remplie des princes de sa famille et des gens de sa maison, dont la douleur offrait un spectacle lamentable ; il remarqua aux pieds de son lit plusieurs de ses domestiques qui fondaient en larmes, car ils ne pouvaient se persuader qu'un maître qui les avait vus naître ne dût pas aussi les voir mourir : « Avez-vous cru, leur dit Louis avec douceur, que les rois étaient immortels ? »

C'est que ce puissant monarque, qui avait passé toute sa vie entouré des pompes de la royauté, savait que Dieu seul est éternel.

A présent que vous connaissez l'histoire de Louis XIV, et les souvenirs imposants qui se rattachent à son nom, si quelque jour, mes enfants, l'on vous conduit dans ce magnifique palais de Versailles, bâti sous ses yeux, et tout

rempli de son image et des monuments de son règne, vous ne visiterez pas sans émotion cette chambre dans laquelle, sous des rideaux d'or, on voit le lit où ce prince illustre rendit le dernier soupir : en pénétrant dans cette salle, si splendidement décorée, vous remarquerez sans doute que chacun, baissant la voix, se sent involontairement saisi d'une sorte de respect religieux, tant la mémoire du grand roi semble remplir encore le somptueux séjour dont il fut le créateur.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1688. Révolution d'Angleterre. — Guillaume III. (Hist. d'Angleterre).
 1696. Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne.
 — Voyages de Pierre le Grand en Hollande et en Angleterre.
 1698. Premiers exploits de Charles XII.
 1700. Bataille de Narva, gagnée par les Suédois sur les Russes.
 1701. Frédéric I^{er}, roi de Prusse.
 1703. Fondation de Saint-Petersbourg par Pierre le Grand.
 1709. Hiver désastreux. — Bataille de Pultawa, gagnée par les Russes sur les Suédois.
 1713. Avènement de Frédéric-Guillaume I^{er}, second roi de Prusse.
-

LOUIS XV.

(Depuis l'an 1773 jusqu'à l'an 1715.)

L'un des plus grands malheurs qui accablèrent la vieillesse de Louis XIV, que l'on nomme aussi Louis le Grand à cause des glorieux événements qui signalèrent son règne, fut certainement la perte du dauphin son fils, et celle du duc de Bourgogne, l'aîné des enfants de ce prince, qui était appelé par sa naissance à succéder à son aïeul.

Le duc de Bourgogne, mes jeunes amis, avait été élevé par les deux hommes les plus habiles et les plus vertueux de ce temps, le duc de Beauvilliers et Fénelon, archevêque de Cambrai, qui composa pour l'instruction de son élève un livre admirable, que vous lirez certainement lorsque

vous serez plus âgés , et je dois vous dire que jamais enfant ne profita mieux des leçons de ses maîtres.

Ce jeune prince, qui, depuis la mort de son père, portait le titre de dauphin, avait reçu de la nature le caractère le plus aimable ; il avait un esprit vif et pénétrant, et une application continuelle à ses devoirs ; il était doux, modeste, affable, compatissant envers les malheureux, et pour trouver une piété aussi sincère et aussi touchante que la sienne, il aurait fallu remonter jusqu'à saint Louis.

Avec cela, son âme élevée était capable de tous les sentiments nobles et touchants , et quoiqu'il n'aimât pas la guerre, à cause des malheurs qui en sont inséparables, il n'en montrait pas moins un grand courage et une intrépidité peu commune lorsqu'il était obligé de la faire.

Cet excellent prince étant un jour pressé par la foule de pauvres qui connaissaient sa bienfaisance, et leur ayant déjà distribué tout son argent, détacha une magnifique croix de diamants que le roi lui avait donnée, et la fit vendre par un de ses domestiques, pour en partager le prix à ces malheureux : « Allez, dit-il à ce domestique en la lui remettant, et faites, suivant le précepte de l'Évangile, que ces pierres deviennent du pain. »

Tant de vertus, mes enfants, promettaient aux Français un règne paisible, et peut-être un demi-siècle de bonheur ; mais le duc de Bourgogne ne devait point porter cette couronne ; en un mois de temps, ce prince, sa femme, l'ainé de leurs fils, périrent d'une cruelle maladie, et jamais personne n'emporta dans la tombe tant d'espérances et tant de regrets.

Louis XV était le fils de ce bon prince, et par conséquent l'arrière-petit-fils de Louis le Grand. Comme il n'avait que cinq ans lorsque, par la mort de son père, il se trouva appelé au trône, il fallut, suivant l'ancien usage, nommer un régent pour gouverner le royaume jusqu'à ce que le jeune monarque eût atteint sa quatorzième année, et le choix du parlement tomba sur le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, et l'un des ancêtres du roi Louis-Philippe I^{er}.

Lorsque Louis XV fut devenu grand, chacun le vit si beau, si aimable, si affable envers le peuple, que la France crut voir renaître en lui les meilleurs rois dont je vous ai raconté l'histoire ; et en effet, si ce jeune prince n'eût jamais écouté les mauvais conseils de cette foule de courtisans qui se plaisent à tromper les rois pour profiter de leurs erreurs, son règne n'eût pas été moins glorieux que celui de Louis XIV.

Pendant un voyage qu'il fit à Metz, en Lorraine, province qu'il venait de réunir à la France, Louis tomba si dangereusement malade qu'en peu de jours il fut aux portes du tombeau. A cette triste nouvelle, la douleur du peuple ne peut se dépeindre ; on ne voyait de tous côtés que des gens qui se rendaient en foule dans les églises pour demander à Dieu la conservation des jours du jeune roi. La Providence parut exaucer les prières de tout ce peuple : Louis échappa contre toute attente au danger qu'il avait couru, et la joie publique éclata par tant de transports, qu'il reçut dès ce moment le surnom de Bien-Aimé.

Il semblerait, mes jeunes amis, que ce titre, qui rappelait à Louis XV tout l'amour que lui portait un peuple généreux, aurait dû lui inspirer le désir de s'en rendre digne ; mais il n'en fut point ainsi, et tandis que la nation française, qui, depuis le règne de Louis le Grand, était devenue la plus polie et la plus éclairée de l'Europe, se plaçait au premier rang parmi les peuples du monde, elle voyait avec douleur son roi se livrer à une honteuse oisiveté dans ses palais de Versailles et de Marly, entouré de courtisans habiles à lui déguiser les besoins de son peuple, et confiant au hasard et à l'inexpérience de quelques ministres spirituels, mais imprudents, les destinées de cette grande nation. Dans les carrosses dorés où prenait place cette cour splendide, mais efféminée, on aurait eu peine à reconnaître le successeur des rois chevelus, environnés de cette pompe rude et guerrière, qui avait rendu, pendant tant de siècles, le nom français redoutable à tous les peuples de la terre.

Cependant une circonstance parut jeter quelque éclat

sur cette époque, dépouillée de tout ce qui avait fait autrefois la force et la gloire de la monarchie : ce fut lorsque les Anglais ayant de nouveau déclaré la guerre à la France, le roi s'arracha à cette cour, à laquelle il avait déjà fait tant de sacrifices, et se rendit lui-même à son armée, que commandait le maréchal de Saxe, général intrépide et expérimenté.

Les deux armées se rencontrèrent auprès d'un village de Flandre nommé Fontenoy, où se livra une mémorable bataille : un grand nombre de braves soldats restèrent sur la place de part et d'autre, et la victoire demeura aux Français, malgré le courage opiniâtre de leurs ennemis.

Quoique cette bataille de Fontenoy soit déjà fort ancienne, il n'y a pas encore bien longtemps qu'il existait à l'hôtel des Invalides de Paris un vieux soldat qui y avait combattu.

Louis XV montra beaucoup de résolution et de fermeté dans cette journée, dont le succès fut dû aux talents et au courage du maréchal de Saxe, qui, atteint en ce moment d'une dangereuse maladie, se fit porter, pendant tout le combat, dans une litière attelée de deux chevaux, partout où il y avait du danger, voulant que, s'il devait mourir dans cette journée, le dernier jour de sa vie fût encore utile à la France.

La victoire de Fontenoy fut le dernier éclair de gloire que jeta le règne de Louis XV, qui, tout le reste de sa vie, et même dans un âge avancé, ne s'occupa plus que de ses plaisirs : mais il ne faut pas croire pour cela que la mollesse de ce règne ait énervé une nation tout entière, car ce fut au contraire dans ce temps que l'on vit renaître au milieu d'elle les précieux germes du patriotisme qui avait tant honoré autrefois les bourgeois des anciennes communes de France.

Le roi Louis XV dans sa vieillesse, mes bons amis, eut, comme Louis le Grand, la douleur de survivre au fils qui devait lui succéder dans l'ordre de la nature, prince dont la vie entière avait fait concevoir aux Français les plus belles espérances.

Ce dauphin, dont les vertus rappelaient celles du duc de Bourgogne, eut un jour, dans une partie de chasse, le malheur de blesser par accident un de ses écuyers, et il s'en montra si affligé que quelqu'un, le voyant au désespoir, crut le consoler en l'assurant que la blessure de l'écuyer ne paraissait point mortelle : « Faudrait-il donc, s'écria-t-il, que j'eusse tué un homme pour être dans la douleur ! » Depuis ce temps, cet excellent prince renonça absolument au plaisir de la chasse, qu'il aimait passionnément avant cet accident, et jamais on ne put le faire changer de résolution.

Une autre fois, ayant fait apporter devant le duc de Berri, son fils aîné, et devant ses jeunes frères le registre où l'on inscrivait tous les enfants lorsqu'ils sont baptisés, il fit remarquer à ces petits princes que leurs noms y étaient écrits à côté de ceux des pauvres et des courtisans :

« Vous voyez, ajouta-t-il, que la religion et la nature mettent tous les hommes au même niveau ; la vertu seule apporte entre eux quelque différence, et il ne suffit pas d'être grand aux yeux des peuples, mais il faut encore l'être aux yeux de Dieu. »

Comme le duc de Bourgogne, avec lequel il avait tant de ressemblance, ce vertueux dauphin ne porta point sur le trône ses précieuses qualités.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1718. Mort de Charles XII.

1725. Mort de Pierre le Grand.

— Règne de Catherine I^{re}.

1740. Avenement de Frédéric II, roi de Prusse. — Guerre de la succession d'Autriche. Marie Thérèse.

1776. Guerre de Sept ans.

1763. Paix d'Hubertsbourg.

1772. Premier partage de la Pologne.

LA MORT DE LOUIS XVI.

(Depuis l'an 1774 jusqu'à l'an 1793.)

Le duc de Berri, fils de cet illustre dauphin dont la mort trompait tant d'espérances, était encore dauphin

lui-même lorsqu'il devint l'époux de Marie-Antoinette d'Autriche, l'une des plus belles, des plus aimables princesses que l'on eût jamais vues.

Les noces de ces époux, que leurs grâces et leur jeunesse faisaient aimer de tout le monde, furent célébrées à Paris par des fêtes magnifiques, dont le goût s'est toujours conservé en France depuis Louis XIV; mais ces fêtes furent troublées par un événement qui sembla présager un avenir sinistre aux princes aimables qui en étaient l'objet.

On tirait un superbe feu d'artifice sur cette vaste place qui sépare le jardin des Tuileries des Champs-Élysées, et, suivant l'usage, une foule immense de peuple s'était réunie dans ce lieu pour jouir d'un si beau spectacle. Tout à coup, au milieu de cette multitude rassemblée pour des réjouissances, des cris de douleur se font entendre, des gémissements leur succèdent; la foule épouvantée veut fuir, et le désordre s'accroît par le nombre infini de personnes qui sont renversées et foulées aux pieds. On dit que dans ce moment, des scélérats, dans l'espoir de dépouiller les victimes tendirent des cordes où une infinité de personnes s'engagèrent les pieds et tombèrent : ces malheureux, ne pouvant plus se relever, furent écrasés par ceux qui venaient après eux, et plusieurs centaines de cadavres demeurèrent sur la place.

En apprenant ces affreux désastres, les cœurs du dauphin et de la dauphine furent brisés de douleur; ils se hâtèrent de faire porter des secours et des consolations aux parents de ceux qui avaient péri d'une manière si déplorable; mais ces bons princes ne purent jamais se consoler des malheurs que les fêtes de leur mariage avaient occasionnés.

Peu de temps après cet événement, le roi Louis XV mourut, et le jeune dauphin, en montant sur le trône, prit le nom de Louis XVI. Ce prince était certainement un des plus honnêtes hommes de son royaume, mais il vivait dans un temps où des vertus modestes ne suffisaient pas pour savoir régner.

Les Français de cette époque ne ressemblaient plus en

aucune façon à ces Francs, grossiers et ignorants, qui ne connaissaient que l'emploi de la force, n'estimaient que la valeur guerrière. Dupuis deux cents ans environ, cette nation était devenue la plus aimable, la plus polie et la plus éclairée de toutes celles de l'Europe.

Il n'y avait plus de serfs en France; les plus grands seigneurs, au lieu d'imiter la rudesse des anciens châteaux féodaux, se faisaient un devoir de traiter leurs vassaux avec douceur, et aucun d'eux ne s'imaginait plus que ses inférieurs dussent vivre et mourir pour son bon plaisir.

En même temps, la voix de l'humanité s'était fait entendre envers les hommes mêmes les plus criminels. L'un des premiers soins de Louis XVI, en montant sur le trône, avait été d'interdire l'usage de ces effroyables tortures, dont nous avons vu plusieurs exemples dans cette histoire, et désormais personne ne pouvait être soumis aux épreuves cruelles de l'eau et du feu, restes de l'ancienne barbarie.

Presque tous les habitants des villes apprenaient à lire et à écrire, et chacun s'efforçait d'acquérir les connaissances de son état : comme les livres étaient devenus très-communs, chacun pouvait connaître ce qui s'était passé dans les anciens temps, et savoir ce qui lui manquait pour être libre et heureux. Par ce moyen, il était aisé que les abus, car il en existait de grands dans l'ancienne monarchie, fussent signalés et étouffés sans retour.

Ce que l'on nomme des abus dans un gouvernement, mes enfants, ce sont des usages pernicieux qui se sont introduits successivement pour l'avantage de quelques-uns au détriment du plus grand nombre. Tel était sous le roi Jean II le droit de prise, dont les états-généraux avaient demandé l'abolition, comme vous pouvez vous en souvenir; mais depuis cette époque, il s'en était établi bien d'autres.

L'exemption des impôts publics dont jouissaient les corporations et la noblesse, d'une part, et l'esprit d'impiété et d'indépendance, d'autre part, avaient préparé les esprits

en France à une violente résistance à l'ordre de choses qui avait existé jusqu'alors.

Cela fut cause que Louis XVI, qui ne pouvait remédier à lui seul à des maux si anciens, agit sagement en appelant autour de lui les états-généraux, qui, comme vous savez, rendirent quelquefois de grands services au royaume, dans plusieurs circonstances difficiles. Mais cette fois, le mal qu'il fallait guérir était trop enraciné pour qu'on y pût porter un prompt remède, et il devint la source d'une terrible révolution qui, en bouleversant le royaume, détruisit entièrement le trône que tant de grands rois avaient occupé.

Le malheureux Louis XVI tomba ainsi du faite de la grandeur et de la puissance dans la dernière des infortunes : après que l'on eut égorgé sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs, on l'arracha violemment de son palais pour le jeter dans une prison avec la reine Marie-Antoinette, leurs enfants et sa sœur, que l'on nommait madame Elisabeth, et qui était un ange de douceur et de vertu.

Avant cela, les deux princes ses frères avaient quitté le royaume avec un grand nombre de Français, qui, au lieu de réunir leurs efforts pour sauver leur patrie et leur roi, s'étaient retirés dans des pays étrangers, où ils n'avaient été reçus que par pitié : on leur donna le nom d'émigrés.

Louis, quoique déchu du trône, se fût estimé heureux dans sa prison de passer ses jours au milieu de sa famille ; mais quelques-uns de ceux qui l'avaient détrôné crurent que, tant qu'il vivrait, la révolution que souhaitait la nation ne pourrait pas s'accomplir, et le malheureux prince porta sa tête sur un échafaud.

Si vous avez lu l'Histoire d'Angleterre, mes jeunes amis, cette terrible catastrophe doit vous rappeler celle de Charles I^{er}, qui périt comme Louis XVI, victime d'une révolution qui changea entièrement la face de son royaume.

La reine Marie-Antoinette, cette belle et majestueuse princesse que tous les yeux avaient admirée sur le trône,

éprouva quelques mois plus tard le sort affreux de son époux, et madame Elisabeth partagea bientôt après la triste destinée de ses infortunés parents, comme elle avait partagé toutes leurs souffrances.

Avant de marcher au martyre, qu'il subit avec tout le courage de l'innocence, l'infortuné Louis XVI avait écrit un testament qui peint son âme tout entière; il pardonna du fond de son cœur à ceux qui avaient cru sa mort nécessaire, et recommanda à son fils, s'il avait le malheur de devenir roi, de ne jamais chercher à le venger.

SYNCHRONISMES DE L'HISTOIRE MODERNE.

1780. Mort de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.

1783. Emancipation des colonies anglaises d'Amérique.

1786. Mort de Frédéric II, roi de Prusse.

LE RÈGNE DE LOUIS XVII.

(Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1795).

Lorsque Louis XVI et Marie-Antoinette eurent péri de la manière que je viens de vous raconter, mes bons amis, leur fils, qui n'avait que neuf ans, demeura captif dans la prison du Temple, où il éprouva les traitements les plus barbares. C'est à ce pauvre enfant que l'on donne ordinairement le nom de Louis XVII, parce qu'il eût pris ce titre s'il eût été appelé à succéder à son père.

Hélas ! il eût été bien plus heureux de n'être pas né si près du trône, car l'obscurité d'une autre condition lui eût épargné les malheurs dont il fut abreuvé.

D'abord il fut séparé de la princesse sa sœur, qui, étant plus âgée que lui de quelques années, lui prodiguait les plus tendres soins; ensuite on mit auprès de lui, pour le garder à vue dans sa prison, le plus méchant homme que l'on pût rencontrer : c'était un cordonnier nommé Simon, qui était si cruel et si farouche, qu'il ne se ser-

vait jamais, en parlant au petit prince, que des termes les plus injurieux.

Lorsque l'enfant était endormi sur le mauvais grabat qui lui servait de couche, Simon le réveillait en sursaut, en criant de tout ses forces : « Capet ! dors-tu ? » et le petit infortuné était obligé de se lever tout nu, et de courir se présenter devant ce misérable, qui le renvoyait aussitôt en le rudoyant.

Ce n'était pas tout, ce monstre et quelques autres misérables, qui partageaient avec lui ses odieuses fonctions, s'efforçaient de ne lui enseigner que les mots les plus grossiers, parce qu'ils étaient fâchés de voir qu'il se montrât toujours doux et honnête envers eux, malgré leurs infâmes traitements ; quelquefois même, quoique ces gens-là fussent des scélérats capables de tout, les larmes leur venaient aux yeux en voyant l'obéissance et la docilité du petit orphelin, qui avait été destiné en naissant à régner sur l'une des plus puissantes nations de la terre.

Cet enfant, qui souffrait avec tant de patience et de résignation tout ce qu'il y a de plus affreux au monde, avait pourtant été élevé avec tous les soins et les égards dont les princes sont entourés dès leur berceau ; il avait été accoutumé à la nourriture la plus agréable et la plus recherchée, et maintenant on ne lui jetait qu'un morceau de pain noir ; les premières années de sa vie n'avaient été entourées que de personnes polies et empressées à lui plaire, et maintenant il n'entendait plus nuit et jour que les injures des gens les plus grossiers...

Remerciez donc le bon Dieu de toute votre âme, mes bons amis, de ce qu'il vous a fait naître dans un rang où vous n'avez point à craindre de si cruelles infortunes, et surtout priez-le de vous conserver les parents qui ne cessent d'entourer votre jeunesse de tout leur amour.

Il ne vous sera pas difficile de croire que le malheureux enfant ne put supporter longtemps une vie aussi misérable ; il avait avant ses malheurs une figure charmante, de beaux yeux bleus, et les plus jolis cheveux blonds du monde ; mais bientôt ses yeux s'éteignirent, son visage

devint maigre et décoloré; son corps se courba comme celui d'un vieillard, et il ne se traîna plus qu'avec peine.

Heureusement enfin il mourut, car une pareille vie, si elle se fut prolongée, eût été le plus grand de tous les malheurs; et il alla dans le ciel recevoir la couronne des anges, qui est bien plus douce et bien plus durable que toutes les couronnes de la terre.

Depuis cette époque, plusieurs imposteurs ont cherché à se faire passer pour l'infortuné fils de Louis XVI; mais on a fait promptement justice de ces intrigants, parce qu'il n'a jamais été douteux pour personne que cet enfant n'eût péri dans la prison du Temple.

LA RÉPUBLIQUE.

(Depuis l'an 1797 jusqu'à l'an 1804).

Pendant que le jeune Louis XVII languissait dans sa triste prison, la France avait supporté bien des infortunes, et il avait été décidé que ce vaste pays formerait désormais une république, c'est-à-dire un Etat où il n'y a point de roi.

Vous vous souvenez sans doute d'avoir lu dans l'Histoire romaine qu'il y eut aussi une république dans la ville de Rome, qui ne fut jamais plus puissante que dans ce temps-là; mais alors le peuple romain était presque tout entier renfermé dans l'enceinte de Rome, et ne s'étendait pas, comme la nation française, sur un immense territoire. De grands malheurs résultèrent de cette nouvelle forme de gouvernement.

D'abord une foule d'hommes, égarés par une funeste ambition, firent tomber sur les échafauds je ne sais combien de milliers de têtes innocentes; bientôt après, de terribles divisions ayant éclaté entre les maîtres du pouvoir, ils s'égorgerent entre eux, et la plupart de ceux qui avaient embrassé avec le plus d'ardeur le parti de la république en devinrent les victimes.

Jamais on n'avait vu en France tant de catastrophes, même dans les temps les plus malheureux dont je vous ai raconté l'histoire ; et vos grands-pères, qui en ont été témoins, vous feraient trembler s'ils vous disaient tout ce qu'ils souffrirent alors.

Cependant le récit de tant de discordes civiles avait fait une profonde impression dans toute l'Europe ; plusieurs rois rassemblèrent des armées considérables, et pensèrent qu'il leur serait aisé de pénétrer en France, et de s'emparer de ce malheureux pays. Mais vous savez que, dans tous les temps, les Français ont aimé leur pays par-dessus toute chose : une multitude de jeunes gens prirent les armes et ne pensèrent qu'à repousser les étrangers ; ils combattirent avec tant de courage, que les ennemis furent vaincus de toutes parts ; et la France, si malheureuse au dedans, fut triomphante au dehors.

Du milieu de tant de désordres, de combats, de triomphes et de misères, il sortit tout à coup un homme que l'on appelait Napoléon Bonaparte, et dont l'histoire est certainement la plus extraordinaire du monde.

Bonaparte avait été élevé à l'école militaire que Louis XV avait établie à Paris pour l'éducation de la jeunesse du royaume. Dès son enfance, il manifesta une intelligence supérieure et une grande aptitude pour le travail ; et lorsqu'il parut pour la première fois dans les guerres que la France eut à soutenir pour sa défense, il s'y distingua par son sang-froid dans les périls, et des talents militaires qu'il est bien rare de rencontrer dans un jeune officier.

Mais si Bonaparte était doué d'un mérite éminent, il avait en même temps une ambition qui ne connaissait point de bornes. En peu de temps il devint général en chef des armées de la république, avec lesquelles il remporta d'éclatantes victoires sur presque toutes les nations de l'Europe ; il les conduisit même en Egypte, où ses soldats acquirent une gloire immortelle ; bientôt après, il se fit nommer consul, pour imiter les magistrats de l'ancienne Rome ; et lorsqu'il vit que le peuple et l'armée, enivrés de sa gloire et témoins de ses grandes actions, ne

demandaient qu'à lui obéir, il conçut la pensée de relever le trône de Charlemagne, et de placer sur son propre front la couronne impériale qu'avait portée ce puissant monarque.

Je dois vous dire qu'il n'y eut pas alors un Français qui ne regardât Bonaparte comme le sauveur de la patrie; sa présence seule avait fait cesser tous les maux qui avaient désolé la France depuis tant d'années : la prospérité publique semblait son ouvrage, et sa gloire rejaillissait sur toute la nation.

Cependant ceux qui avaient proscrit la famille de Louis XVI, pour ne plus obéir à un roi, ne pouvaient voir sans indignation un homme sorti des rangs de l'armée devenir leur maître et rétablir la monarchie, dont les ruines avaient été arrosées de tant de sang; ils craignirent même qu'il ne rappelât les princes de l'ancienne famille royale, qui cherchaient alors dans les diverses contrées de l'Europe un pays où les victoires des armées françaises leur laissassent le temps de se reposer.

Mais Bonaparte leur fit bientôt voir qu'il était comme eux l'ennemi des Bourbons; car ayant fait enlever secrètement un jeune prince de cette famille, il le fit mourir comme s'il eût été coupable de quelque grand crime. Le bruit de la mort du duc d'Enghien (c'est ainsi que se nommait ce malheureux prince, petit-fils du grand Condé) retentit dans toute l'Europe; beaucoup de Français se réunirent aux autres ennemis de Bonaparte, et dès ce moment on put prévoir que sa puissance ne serait pas durable.

Peu de temps après cet événement, Bonaparte décida le pape à venir de Rome à Paris pour lui poser la couronne sur la tête : il prit le titre d'empereur des Français, et ne se fit plus nommer que Napoléon I^{er}.

L'EMPIRE.

(Depuis l'an 1804 jusqu'à l'an 1812).

Cependant ce grand capitaine, que la guerre avait élevé si haut, aimait par-dessus toutes choses les combats et la

gloire des armes : à la tête des soldats intrépides qu'il avait tant de fois conduits à la victoire, il combattit successivement toutes les puissances de l'Europe ; il prit et garda le royaume d'Italie, à l'exemple de Charlemagne ; et, fatigué de couronnes, il ne les conquit bientôt plus que pour les donner ; il créa des royaumes pour tous ses parents, et l'Europe entière parut devoir être le partage de cette nouvelle dynastie.

Napoléon lui-même devint l'époux de la fille de l'empereur d'Autriche, et il en eut un fils, auquel il donna le titre de roi de Rome : tout semblait alors réussir au gré de ses désirs.

En même temps, il faisait entreprendre des travaux immenses, créait un grand nombre d'établissements utiles, ordonnait l'érection de plusieurs monuments magnifiques, dont le moindre eût suffi pour immortaliser un prince moins insatiable de gloire.

La colonne d'Austerlitz, qui s'élève au milieu de la place Vendôme à Paris, et sur laquelle vous voyez maintenant la statue de cet homme célèbre, dans le costume même qu'il portait habituellement, fut construite par son ordre, en mémoire d'une célèbre bataille de ce nom, et le bronze dont elle est couverte provient des canons pris aux ennemis dans cette grande journée.

A l'une des extrémités de l'Europe se trouve un vaste empire que l'on nomme la Russie. Il n'y a guère plus de cent ans que les Russes ont pris part pour la première fois aux affaires du monde, et déjà depuis longtemps ils forment une puissance redoutable par sa force et son immense étendue.

Napoléon eut la pensée de conquérir cet empire, comme il avait conquis tant d'autres royaumes ; il rassembla sa grande armée (c'était le nom que l'on donnait alors aux troupes qu'il commandait, non pas à cause du nombre de ses bataillons, mais à cause de la valeur des soldats qui la composaient), et ayant forcé plusieurs rois étrangers à se joindre à lui, il marcha sans hésiter vers cette contrée éloignée, où l'attendaient des revers encore inouis.

D'abord il vainquit les armées russes partout où il les rencontra, livra de terribles batailles, et réduisit ces peuples tellement au désespoir, qu'ils fuyaient devant nos troupes, brûlant eux-mêmes leurs villes et leurs villages, et détruisant tout ce qu'ils laissaient derrière eux.

Les Russes occupent une partie des contrées qu'habitaient autrefois les Scythes, dont parle l'Histoire grecque; et, comme chez leurs ancêtres, leur pays n'offrit bientôt de tous côtés que l'aspect d'une vaste solitude.

Napoléon s'avança de cette façon jusqu'à Moscou, qui était la plus grande et la plus ancienne ville de cet empire; mais il ne s'en rendit maître que pour être témoin d'un effroyable incendie, que les habitants allumèrent de leurs propres mains, et qui réduisit en cendres cette immense cité.

Cependant le conquérant n'avait pas songé au plus redoutable ennemi qu'il aurait à combattre : l'hiver approchait, et je dois vous dire qu'en Russie cette saison est tellement rigoureuse, que, pendant cette partie de l'année, les champs y sont constamment couverts de neiges et les rivières entièrement glacées. Les hommes eux-mêmes, qui ne voyagent alors que sur des traîneaux légers que des chevaux ou des rennes font glisser sur la glace, y mourraient infailliblement de froid, s'ils ne s'enveloppaient de peaux de bêtes lorsqu'ils sont dehors, et s'ils n'habitaient des maisons qu'ils échauffent au moyen de poêles énormes.

Lorsque Napoléon vit qu'au lieu de se soumettre à sa domination, les Russes avaient brûlé Moscou, qu'ils nommaient cependant leur ville sainte, il comprit l'imprudence qu'il avait commise, et voulut retourner sur ses pas avant que les rigueurs de ce terrible hiver ne vinsent fondre sur son armée; mais il était déjà trop tard, et un froid excessif eut bientôt assailli ces intrépides soldats que rien jusqu'alors n'avait pu arrêter.

Je ne pourrais pas vous dire quel incroyable courage montrèrent les Français au milieu d'une si affreuse calamité, et lorsque vous serez assez âgés pour lire cette his-

toire, vous admirerez leur grandeur d'âme, qui ne se démentit pas un seul instant.

Mourant de froid et de misère, ils n'abandonnaient leurs armes que lorsque leurs mains engourdies refusaient de les porter davantage; les larmes que la douleur leur arrachait se glaçaient aussitôt sur leurs joues desséchées; et lorsque, épuisés de fatigue et de faim, ils tombaient entièrement gelés, la neige recouvrait leur corps, et ce fut là l'unique sépulture de plus de cent mille braves.

Un petit nombre seulement de ces vaillants soldats a survécu à ces désastres incroyables; mais une santé détruite, des membres perclus, une vieillesse prématurée, sont les suites funestes des maux excessifs qu'ils ont endurés. Ceux qui connaissent leur courage héroïque ne parlent d'eux qu'avec respect : et c'est un devoir d'honorer par des témoignages d'estime une si glorieuse infortune.

LA RESTAURATION.

(Depuis l'an 1814 jusqu'à l'an 1824.)

La grande armée n'existait plus; Napoléon avait perdu les plus fermes soutiens de sa puissance, et toutes les nations de l'Europe s'étaient coalisées pour accabler à leur tour l'homme qui avait si longtemps pesé sur elles.

Cependant, mes bons amis, le grand capitaine se flattait encore qu'il lui serait possible de faire tête à l'orage; et, rassemblant de nouvelles armées, il les conduisit sur des champs de bataille où ces jeunes soldats luttèrent encore avec gloire contre des troupes aguerries, et vingt fois plus nombreuses. Mais les Français étaient las de ces longues guerres, et le temps était passé où le monde entier tremblait devant leurs armes; bientôt, plus d'un million d'hommes de toutes les nations européennes envahirent la France, et y portèrent à leur tour les malheurs de la guerre.

Depuis le temps de l'insensé Charles VI, où la reine

Isabeau appela les Anglais dans Paris, ainsi que je vous l'ai raconté, cette grande ville n'avait point vu d'armée ennemie ; vous pouvez donc vous imaginer quelle fut la terreur qui s'y répandit lorsqu'on apprit que les étrangers s'approchaient : on ne voyait de tous côtés que des personnes au désespoir, qui assuraient que les Russes venaient brûler Paris pour venger l'incendie de Moscou ; il n'en fut pourtant point ainsi, et vous allez voir ce qui arriva.

Je ne sais si vous vous souvenez encore de ces princes frères de Louis XVI, qui avaient cherché un refuge hors du royaume avec cette foule de Français timides auxquels on avait donné le nom d'émigrés ? eh bien, après la mort du jeune Louis XVII, l'aîné de ces princes avait pris le titre de Louis XVIII, dans les pays étrangers où il s'était retiré. C'était un prince déjà âgé, mais prudent et instruit, qui avait consacré le temps de son exil à préparer des lois sages et durables, dont il se proposait de faire usage, si jamais il devait être rappelé au trône de France.

Lorsque les souverains étrangers se rendirent maîtres de Paris, après de sanglantes batailles où Napoléon, malgré ses revers, se couvrit d'une nouvelle gloire, une foule de peuple se porta au devant de ces monarques, et plusieurs demandèrent à grands cris le retour de l'ancienne famille royale.

Alors Napoléon, vaincu par le sort, consentit à abdiquer la couronne, c'est-à-dire à déclarer publiquement qu'il renonçait à régner ; ce mémorable événement s'accomplit au château de Fontainebleau, près Paris, où ce grand homme fit ses adieux à son armée, dont chaque vieux grenadier versa des larmes amères en se séparant de son empereur.

Peu de temps après, Louis XVIII arriva à Paris, où l'avaient précédé le comte d'Artois son frère, et les autres princes de sa famille.

Il fut suivi de près par M. le duc d'Orléans (1), cousin

(1) Actuellement roi des Français, sous le nom de Louis-Philippe I^{er}.

du roi, prince qui, bien jeune encore, dans des temps de malheur, avait montré un grand courage et un noble caractère, sur les champs de bataille où il avait combattu pour la patrie.

Ce retour en France de la famille des Bourbons est ce qu'on nomme ordinairement la Restauration.

Louis XVIII monta ainsi sur le trône sans opposition, et son premier soin fut de donner au royaume, sous le nom de Charte constitutionnelle, des lois sur lesquelles il promit qu'à l'avenir reposeraient la force du trône et les libertés de la nation.

Cependant le temps des épreuves n'était pas encore terminé, et Napoléon, qui, après son abdication, avait été relégué dans la petite île d'Elbe, très-voisine de l'Italie, débarqua tout à coup en France, où ses anciens soldats le reçurent avec des transports de joie.

Le roi, qui ne s'attendait point à cette brusque attaque, fut encore obligé de sortir du royaume, et Napoléon rétablit pour quelques mois seulement la puissance impériale en promettant aux Français de les faire jouir d'une véritable liberté s'ils voulaient le soutenir.

A cette nouvelle, toutes les nations de l'Europe, effrayées, reprirent les armes qu'elles avaient à peine déposées ; et leurs troupes s'étant rassemblées de nouveau sur nos frontières, Napoléon, autour duquel s'étaient promptement ralliés une partie des débris de la grande armée, marcha au devant de ses ennemis en Belgique, et les rencontra auprès d'un village appelé Waterloo, que vous connaissez sans doute, mes petits amis, où s'engagea l'une des plus terribles batailles que l'on eût vues depuis longtemps. L'empereur des Français y fut vaincu par le nombre des assaillants, après les plus glorieux efforts de son armée, et les ennemis, marchant aussitôt sur Paris, s'emparèrent encore une fois de cette capitale. Alors Napoléon comprit que toute résistance était devenue inutile, en présence de l'Europe entière armée contre un seul homme : il consentit de nouveau à abdiquer l'empire ; et, brisé par tant de revers, il écrivit au roi d'Angleterre,

qu'il regardait comme le plus généreux de ses ennemis, pour lui demander un refuge dans ses Etats.

Mais l'attente de ce grand capitaine fut trompée : au lieu de l'asile honorable qu'il croyait obtenir, ce fut par une dure captivité que les souverains de l'Europe prétendirent faire expier à l'homme le plus prodigieux des temps modernes les humiliations dont il les avait abreuvés pendant tant d'années.

Cette fois le lieu de son exil fut l'île de Sainte-Hélène, qui n'est qu'un rocher aride, situé à plus de trois cents lieues de tous les pays connus, où cet homme extraordinaire, qui avait vu le monde entier à ses pieds, passa cinq années dans la captivité, et mourut consumé d'ennuis et de dégoûts.

Pendant ce temps, Louis XVIII s'était efforcé de cicatrizer les plaies que tant de secousses avaient laissées en France, et peut-être serait-il parvenu à effacer jusqu'aux dernières traces de nos discordes civiles, si ceux qui l'entouraient n'eussent été les plus opposés à ses bonnes intentions.

Une courte guerre contre l'Espagne fut le seul événement militaire qui troubla la sécurité de ce règne tout pacifique; elle fut honorable pour les armes françaises, et le vieux roi ne survécut pas longtemps à la joie que ce succès lui fit éprouver.

Quoique l'histoire de ce règne, mes jeunes amis, ne soit pas illustrée par des combats glorieux, des traités célèbres ou des actions éclatantes, il est extrêmement remarquable par l'établissement de la Charte constitutionnelle, qui a fait connaître aux Français les avantages des institutions libérales, c'est-à-dire favorables à la liberté de tous.

LA RÉVOLUTION DE 1830.

(Depuis l'an 1824 jusqu'à l'an 1830).

Louis XVIII avait promis que tous les princes de sa famille, en montant sur le trône, jureraient de respecter

la Charte, afin que chaque Français pût être assuré que ses enfants jouiraient comme lui des garanties qui lui étaient offertes par cet acte solennel.

En effet, le comte d'Artois, en succédant à son frère sous le nom de Charles X, sembla d'abord vouloir suivre les intentions du vieux prince; les paroles du nouveau roi, bienveillantes et agréables au peuple, firent concevoir d'heureuses espérances de ce règne, dont les commencements furent paisibles et pleins de prospérité.

Mais les mêmes hommes qui s'étaient montrés opposés aux sages volontés de Louis XVIII, espérant mieux réussir auprès de son successeur, représentèrent à ce prince que, en changeant la Charte, il deviendrait certainement le plus puissant monarque de la terre; Charles X les écouta avec trop de complaisance, et le peuple, qui savait cela, s'accoutuma à se défier de son roi.

Il y a sur le rivage d'Afrique, mes jeunes amis, une ville nommée Alger, qui, depuis plus de trois cents ans, n'était habitée que par des brigands, continuellement en guerre contre toutes les nations de l'Europe. Les vaisseaux de ces pirates ne cessaient d'infester les mers et de piller les navires de toutes les puissances chrétiennes, dont ils réduisaient les sujets à l'esclavage le plus dur. Deux monarques redoutables, l'empereur Charles-Quint et Louis XIV, avaient entrepris autrefois de punir ces barbares, mais ils n'avaient pu s'emparer de leur repaire.

La ville d'Alger est située sur cette côte africaine où existait, dans l'ancien temps, la fameuse Carthage, dont parle tant l'Histoire romaine, et non loin de cette autre ville de Tunis, devant laquelle mourut saint Louis, ainsi que je vous l'ai raconté.

Charles X, voulant faire cesser pour toujours les brigandages des Algériens, envoya contre ces pirates une flotte et une armée françaises, et cette fois encore ces braves triomphèrent en quelques jours de tous les obstacles : les ennemis furent vaincus, leur ville fut prise, et leur roi lui-même, que l'on nommait un dey, se rendit à la discrétion de nos troupes. On trouva dans son palais

d'immenses trésors, fruits des rapines qu'Alger avait exercées sur l'Europe depuis trois siècles.

L'annonce d'une si glorieuse conquête fut reçue avec joie de toute la France ; mais les mauvais conseillers de Charles X, profitant de la satisfaction qu'il ressentait de cette victoire, le décidèrent à publier des ordonnances qui changeaient entièrement la Charte.

Ce fut une grave imprudence que commit alors ce prince, et de plus une grande faute, que de vouloir ainsi détruire la Charte ; car il avait juré de l'observer, et il n'ignorait pas que les Français étaient très-attachés à cette institution, qui assurait pour toujours leurs droits et leur liberté.

A cette nouvelle presque incroyable, le peuple de Paris prit les armes, et en trois jours de combats sanglants renversa le trône que la bonne foi paraissait avoir abandonné. Le cri des Parisiens, au milieu de ces journées, fut constamment : Vive la Charte ! pour montrer qu'ils ne combattaient que pour la conserver.

Enfin Charles X fut contraint de renoncer au trône, et de sortir, pour la troisième fois, du royaume avec sa famille. Il traversa lentement, accompagné d'une suite peu nombreuse, une partie des provinces de France, et le silence du peuple, accouru sur son passage, fut la plus pénible leçon qu'il reçut dans un si terrible revers.

Il est bon que je vous fasse remarquer ici combien cette révolution fut différente de celle qui causa la mort de Louis XVI, et attira tant de malheurs sur la France : c'est qu'à présent le peuple français, qui est devenu plus instruit par les progrès de l'éducation publique, connaît mieux ses véritables intérêts ; il sait que le bonheur général fait celui de chacun en particulier, et qu'il faut, avant tout, conserver l'ordre, sans lequel il n'y a point de société possible.

C'est pour cette raison, mes enfants, que vous devez étudier avec soin l'histoire de tous les pays, et apprendre à aimer votre patrie, et à lui être utiles lorsque vous serez en âge de la servir ; car c'est servir sa patrie que

d'être sage, laborieux et honnête homme, dans quelque position que l'on soit placé.

Cependant le trône ayant été déclaré vacant, les députés de la nation, qui s'étaient réunis à Paris dans ce péril général, offrirent la couronne au duc d'Orléans, cousin de Charles X, prince dont le patriotisme était connu depuis les premiers temps des troubles civils en France; et lorsqu'ils se rendirent à Neuilly, à sa maison de campagne, pour le prier de gouverner les Français avec le titre de lieutenant-général du royaume, ils le trouvèrent entouré de ses enfants, qu'il a fait tous élever dans les collèges publics, pour être un jour de bons et utiles citoyens.

Alors ce prince consentit à se rendre à leurs vœux, et étant venu à Paris, il accepta la royauté peu de jours après, en jurant, au milieu des députés, une nouvelle Charte constitutionnelle.

Ce roi qui, dans sa jeunesse, a connu le malheur, n'ignore pas quels sont les besoins des plus pauvres citoyens, et son plus grand désir est de les soulager.

M. le duc d'Orléans, en recevant la couronne, a pris le nom de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, ainsi que je vous l'ai dit, mes bons amis, pour faire connaître à chacun que ce n'est point sur la terre de France que repose sa souveraineté, mais dans la confiance des Français qui l'ont élevé au trône.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

	Pages.
AVERTISSEMENT	5
La Gaule et les Gaulois	9
L'invasion des barbares	13
Le baptême de Clovis	16
Les enfants de Clodomir	23
Le repentir	28
Les Francs d'Autrasie.	32
La reine Frédégonde	35
La mort de Brunehaut.	40
Les monastères	45
Les rois fainéants	50
Les maires du palais	54
Pepin d'Heristal	57
La défaite des Sarrasins	60
Le combat du lion	65
Charlemagne.	70
La vallée de Roncevaux	76
Louis le Débonnaire	78
Les châteaux forts	83
Le siège de Paris	87
La féodalité	92
Les derniers Karolings	97
L'excommunication	102
La trêve de Dieu	107
La première croisade	110
L'affranchissement des communes	114
Le parlement	117
La bataille de Bouvines	122
Les Albigeois	128
Le règne de saint Louis	132
Marie de Brabant	140
Les Vêpres siciliennes	144
Les Templiers	146
Enguerrand de Marigny	149
Les Pastoureaux	153
Le premier des Valois	159

La peste noire	165
Le combat des Trente.	167
La captivité du roi Jean	171
Etienne Marcel	174
Le connétable Duguesclin	180
La démence de Charles VI	186
Jeanne d'Arc	194
Louis XI	200
Charles VIII.	209
Le Père du Peuple	214
François I ^{er}	221
Les Protestants	228
La conjuration d'Amboise	233
La Saint-Barthelemy	237
La Ligue	245
La journée des Barricades	250
Henri IV	255
Le maréchal de Biron.	261
Le cardinal de Richelieu	265
La Fronde	272
Le siècle de Louis XIV	276
Le Masque de fer	279
La vieillesse du grand roi	282
Louis XV	286
La mort de Louis XVI.	290
Le règne de Louis XVII	294
La République	296
L'Empire	298
La Restauration.	301
La Revolution de 1830	304

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.



WYŻSZA SZKOŁA
PEDAGOGICZNA W KIELCACH
BIBLIOTEKA

178620

Biblioteka WSP Kielce



0116755